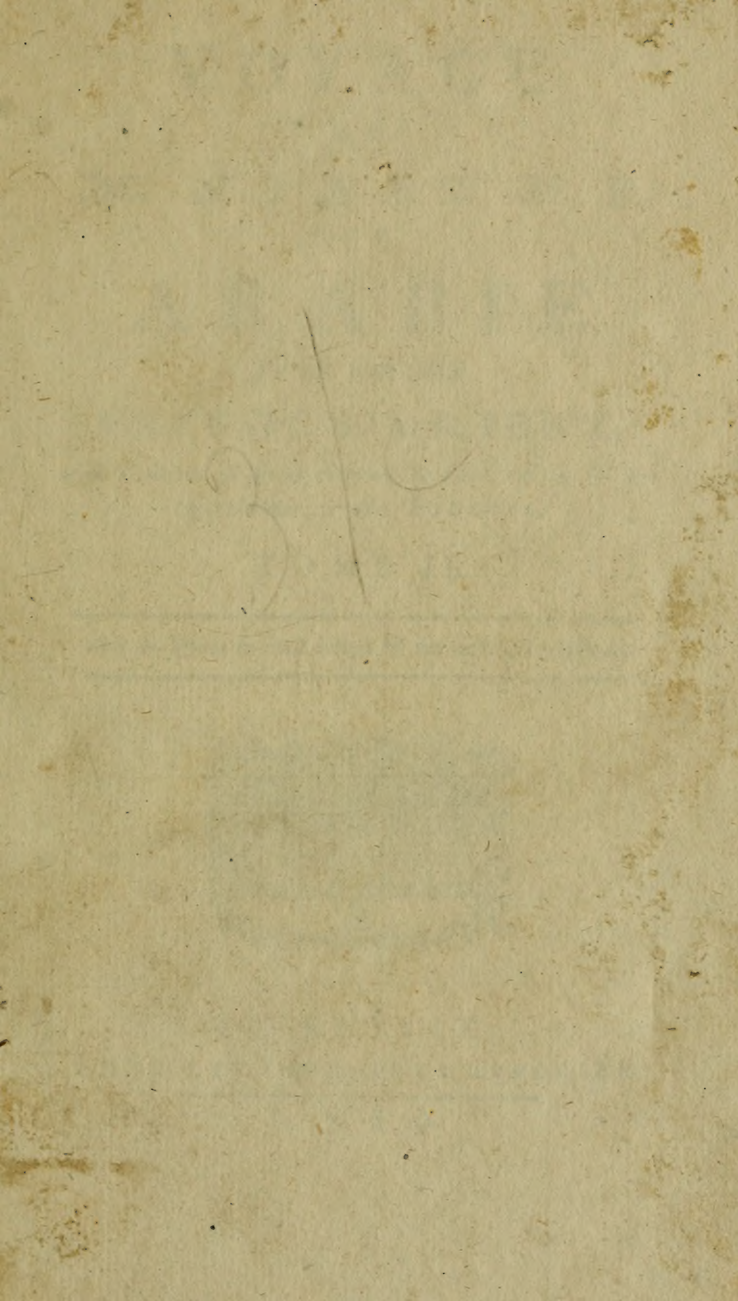




VOYAGE

DE

M. NIEBUHR

EN

ARABIE

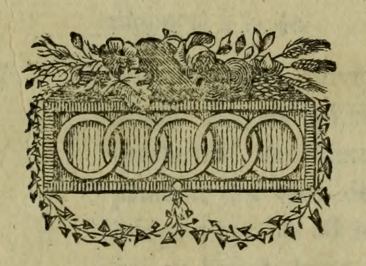
ET EN D'AUTRES

PAYS DE L'ORIENT,

avec l'extrait de sa description de l'ARABIE & des observations de Mr. FORSKAL.

TOME II.

Avec des figures en taille-douce & des cartes géographiques.



EN SUISSE,

CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

1780.

EXPLICATION
DES PLANCHES
& *Indices de leurs places dans les deux Volumes.*

TOME PREMIER.

* 2

Planche VI. La vallée d'Ifraitu entourée des montagnes pelées. *page* 196.

—— VII. Le couvent de fainte Catherine fur le mont Sinai. *p.* 200.

—— VIII. Femme Arabe qui vend du pain fous un parafol de natte. *p.* 241.

—— IX. La figure du côté gauche eft une femme Arabe de condition de la ville de Loheya, celle du côté droit eft une jeune villageoife des montagnes à café qui va puifer de l'eau; & dont la defcription eft à la *p.* 306. Celle de la femme Arabe de condition fe trouve à la *p.* 280. où cette planche fe place.

—— X. Vue prife dans les montagnes à café, à la *p.* 305. où le texte fe réfere à la 9e. au lieu de la 10e.

—— XI. Habillement des Arabes de diftinction. *p.* 403.

Les *trois* Cartes géographiques, *A.* cours du Nil: *B.* la mer Rouge: *C.* la terre de l'Yemen, fe

placent à la fin du Volume, pour pouvoir être mis en-dehors.

TOME SECOND.

Planche I. Jeux militaires des Arabes. 1°. La demeure du *Dôla*. 2°. Une citadelle. 3°. Petite mosquée. 4°. Maison ordinaire. 5°. Le *Dôla*, le sabre & le bouclier à côté les jambes nues dans ses bottes, portant un grand turban dont le bout descend entre les épaules. Le cheval avoit le cuir du poitrail, des épaules de la tête & de la housse couvert d'acier poli. 6°. Les Arabes montagnards avec leurs chevaux longs. 7°. Le *Tsjaus* ou le commendant des soldats. 8°. Domestiques du *Dôla*, avec des grands turbans & des chemises larges & retroussées. 9°. Habillemens des bourgeois aisés. 10°. Celui des Arabes communs en *Tehama*. 11°. Soldats mon-

tagnards. 12°. Un chameau, portant des cruches d'eau. 13°. Habillement des Juifs. *page* 96.

Planche II. La fig. *a* eſt un encenſoir de bois avec ſon couvercle de jonc natté ; la fig. *b* un flacon d'eau de roſe ou de parfum de porcellaine, avec un couvercle d'argent très-proprement travaillé ; *c* taſſe à café de terre de potier dont ſe ſert le peuple ; *d* eſt une ſoucoupe d'argent ou de laiton des Arabes diſtingués de l'Yemen ; *e* pot de terre pour bouillir le *Kiſcher*, boiſon fait de coques de café ; *f* ſorte de canapé uſité dans le *Téhama*, ſur lequel on s'aſſeoit à jambes croiſes ; *h* maiſon arabe dans l'Hedsjas & dans l'Yemen, dont le toît en rond eſt couvert d'une certaine herbe. *p.* 235

—— III. Habillement des Banians à Mokha. Le linge qui ceint les reins eſt lié par une petite corde, à laquelle eſt attachée par - devant

Les *trois* Cartes, *D.* Terre Omân: *E.* Sinus Perſicus: *F.* Tabula iteneraria, &c. ſe placent à la fin du Volume pour pouvoir être mis en-dehors.



VOYAGE EN ARABIE.

SECTION XVI.

DE L'ARABIE EN GÉNÉRAL.



CHAPITRE I.

De la Description de L'ARABIE.

L'HOMME, quoique vivant dans des ſociétés peut-être trop civiliſées, où l'art étouffe ou déguiſe la nature, n'oublie cependant jamais ſa premiere deſtination. Il aime juſqu'à l'image de cette liberté, de cette indépendance, & de cette ſimplicité, qui devroient par-tout accompagner ſon exiſtence & qu'il a perdues. Il ſe plaît à retrouver

cette image dans les fictions même de la poëſie paſtorale.

Il n'aime pas moins à remonter dans ces tems reculés, où, parmi les débris du monde primitif, il peut appercevoir le tableau des mœurs, qui lui ſont naturelles, & que les révolutions auxquelles le genre humain a été expoſé, n'ont pas encore altérées; ſans diſtinguer clairement les cauſes de ſon plaiſir, il eſt toujours charmé de trouver, au moins, le ſimulacre de ſes anciens droits, & du bonheur auquel il étoit originairement deſtiné.

Si un peuple peut nous préſenter un tel tableau, qui réuniſſe les deux avantages de l'ancienneté & de la ſimplicité des mœurs, ce ſont ſans doute les *Arabes*. Quand on vit parmi eux, on ſe croit ſubitement tranſporté dans ces ſiecles éloignés, qui ont ſuivi d'aſſez près le renouvellement de notre monde actuel. On croit ſe trouver au milieu de ces Patriarches, dont la vie extraordinaire ébranle de ſi bonne heure nos jeunes cerveaux. Une langue parlée de tems immémorial, & qui tient de ſi près à tout ce que nous regardons comme étant de la plus haute antiquité, acheve d'entretenir cette douce illuſion.

Le pays habité par cette nation, n'offre pas

moins de ſingularités intéreſſantes : entrecoupé par des déſerts ſablonneux & par de grandes chaînes de montagnes, il préſente d'un côté tout ce que la déſolation a de plus affreux, & de l'autre côté tous les agrémens des contrées les plus fertiles ; réuniſſant par ſa poſition les avantages des climats chauds & des tempérés, il fournit également les productions des parties du globe très-éloignées : jamais conquis, il ne montre que les changemens opérés par les mains de la nature, & rarement ceux que l'homme produit en troublant l'ordre par ſes fureurs.

Malgré ces avantages ſi propres à exciter la curioſité, l'Arabie a été de tout tems très-peu connue. Les anciens, accoutumés à faire des découvertes par les conquêtes, n'ont gueres pu ſe mettre au fait des particularités d'un pays, où leurs armes n'ont jamais pénétré. Ce que les auteurs grecs & latins nous apprennent des Arabes, eſt ſi obſcur, que nous voyons bien leur ignorance ſur tout ce qui regarde cette nation. Parmi les modernes, le préjugé ſur les inconvéniens & les dangers de voyager en Arabie, a produit la même ignorance. J'aurai occaſion de remarquer que nos meilleurs Géographes fourmillent d'erreurs ſur

les objets eſſentiels, comme l'eſt p. e. la ſujétion des Arabes aux Turcs & aux Perſans.

Par ces conſidérations, j'ai cru devoir faire une deſcription plus circonſtanciée d'un pays & d'un peuple, qui méritent d'être mieux connus. Dans le cours de mon Voyage, j'ai parlé en partie de ce que j'ai vu moi-même : mais comme, pendant mon court ſéjour en Arabie, je n'ai pu parcourir qu'un petit nombre de provinces de cette vaſte contrée, j'ai tâché de tirer, pour le reſte, des lumieres par le moyen de pluſieurs Arabes inſtruits & dignes de foi, que j'ai été à portée de conſulter. J'ai trouvé ces ſecours principalement chez des gens de lettres, & chez des négocians, plus en état & plus portés à me donner des informations que des gens en place, occupés uniquement de leurs affaires & réſervés par habitude.

Cette méthode me paroît avoir pluſieurs avantages. On ne confondra pas ce que j'ai vu, avec ce que j'ai appris par le témoignage univerſel des gens éclairés de la nation. Je trouverai mieux occaſion de placer certaines particularités, que je n'aurois pu inſérer dans le récit de mon Voyage, ſans interrompre trop ſouvent le fil de la narration. Le lecteur verra d'ailleurs ſon attention ſoulagée, en ayant ſous ſes yeux un tableau formé d'une

multitude de traits épars, dont la combinaiſon doit lui préſenter la phyſionomie de la contrée & du peuple qui l'habite.

J'euſſe ſouhaité pouvoir ajouter une légere eſquiſſe de l'hiſtoire de cette nation, iſolée au milieu de tant d'autres; mais il m'a été impoſſible de ſatisfaire ma curioſité. Dans les pays de l'Orient on manque de bibliotheques & de ſavans profondément inſtruits; reſſources qu'un voyageur trouveroit avec tant d'abondance en Europe. Il exiſte cependant d'anciens hiſtoriens Arabes: mais les exemplaires de leurs ouvrages ſont extrêmement rares, ſuivant les indices que j'en ai eu à *Kahira* & à *Mokha*. Il vaudroit cependant la peine de rechercher ces auteurs, inconnus en Europe, & cette recherche, comme j'ai vu, ne feroit pas infructueuſe. Ces ouvrages jetteroient du jour ſur pluſieurs époques de l'hiſtoire des peuples anciens.

CHAPITRE II.

De l'étendue de L'ARABIE, *& de ſa diviſion.*

L'ARABIE proprement dite eſt cette grande Pé-

ninſule, formée par le golfe Arabique, l'océan Indien, & le golfe Perſique. Il paroît que déja les anciens ont compris ſous le nom d'Arabie tout cet eſpace enfermé entre ces mers, & une ligne tirée de la pointe du golfe Perſique à la pointe du golfe Arabique. Cette ligne de démarcation étoit cependant plutôt l'effet de l'ignorance des anciens à l'égard de la filiation des peuples, qu'une limite réelle.

Quoi qu'il en ſoit de ces bornes, il faut donner aujourd'hui à l'Arabie une plus grande étendue. Les conquêtes ou les établiſſemens des Arabes dans la Syrie & dans la Paleſtine, doivent faire regarder les déſerts de ces contrées comme appartenant à l'Arabie, qui de cette maniere eſt bornée d'un côté par l'*Euphrate*, & de l'autre par l'*Iſthme de Suès.*

Il ne faudra pas cependant enviſager comme parties de l'Arabie tous les pays où ce peuple s'eſt établi par ſes colonies ou par ſes conquêtes. Les Arabes ſont la nation qui s'eſt répandue le plus dans les contrées les plus éloignées, & qui a conſervé, malgré ſes déplacemens, le mieux ſa langue, ſes mœurs & ſes uſages. On en trouve des colonies de l'Oueſt à l'Eſt depuis les bords du *Sénégal* juſqu'à ceux de l'*Indus*; & du Nord au

Sud depuis l'*Euphrate* jufque dans l'isle de *Madagafcar*. Les effaims des Tartares n'ont pas occupé un plus grand efpace.

Le *Sénégal* en Afrique fépare comme on fait, les *negres* des peuples fimplement bafanés. Sa rive droite eft habitée par des tribus d'Arabes errans, & vivant fous des tentes. Les parties élevées des états de *Maroc* & des républiques Barbarefques, contiennent une quantité d'autres tribus de la même nation, qui fe font répandues en Afrique, fuivant les apparences, à l'occafion des conquêtes des *Califes*. Toutes ces tribus font gouvernées par leurs propres chefs, parlent arabe, & ont les mêmes mœurs que le refte de leur nation. On peut les regarder plutôt comme les alliés que comme les fujets des gouvernemens des différens pays où ils fe font établis.

Sur la côte orientale de l'Afrique, les Arabes fe font répandus tout le long jufqu'à *Mofambique*. Plufieurs fouverains des états fitués fur cette côte, étoient au moins autrefois de cette nation, qui s'eft emparée auffi des isles de *Comorra* & d'une partie de celle de *Madagafcar*, où fes colonies fubfiftent encore aujourd'hui.

N'ayant rien pu apprendre de particulier touchant ces tribus difperfées en Afrique, je n'en

parlerai pas ; auſſi peu que des Arabes établis en Egypte, dont j'ai déja traité dans la deſcription de mon voyage par cette contrée.

Je ne dirai rien non plus des prétendues colonies des Arabes en *Habbeſch*, ni de l'opinion qui fait deſcendre les Abyſſins des habitans de l'Arabie. Ce ſentiment de quelques ſavans repoſe ſur des probabilités ſi légeres & ſi incertaines qu'il ne vaut pas la peine de le diſcuter.

Mais je ne dois pas paſſer ſous ſilence des colonies plus importantes, qui quoique hors de l'Arabie, y tiennent de plus près. Ce ſont celles qui ſe trouvent ſur la côte méridionale de la Perſe, & qui ſont à l'ordinaire alliées & quelquefois ſujettes des ſouverains arabes voiſins. Des indices de toute eſpece font préſumer que ces tribus ſe ſont établies ſur les bords du golfe Perſique avant les conquêtes des califes, & qu'elles ont conſervé toujours leur indépendance. Il eſt ridicule au moins que nos Géographes faſſent une partie de l'Arabie ſujette des rois de Perſe, pendant que ces rois des rois n'ont jamais été les maitres ſeulement des côtes maritimes de leur royaume, où les Arabes dominent depuis ſi long-tems.

Pour obſerver l'ordre le plus naturel dans mon tableau géographique, je conſerverai la

division de l'Arabie, usitée chez les habitans. Ils partagent leur patrie en six grandes provinces: le HEDSJAS, situé le long du golfe Arabique depuis le *Sinaï* jusqu'à l'*Yemen*, & s'étendant dans les terres jusqu'à la province de *Nedsjed:* la seconde est l'YEMEN en général, qu'on peut subdiviser dans les états de l'Iman de *Sana*; province qui s'étend depuis la fin de l'*Hedsjas* le long du golfe Arabique & de la mer des Indes jusqu'à celle d'*Hadramaut*, & qui est bornée par celle de Nedsjed du côté du nord. La troisieme HADRAMAUT sur les côtes de l'océan Indien confine à celle d'*Yemen* d'un côté, à celle d'*Oman* de l'autre, & vers le nord à celle de *Nedsjed*. La quatrieme OMAN, aussi sur les côtes de l'océan est enclavée dans les provinces d'*Hadramaut*, de *Lachsa* & de *Nedsjed*. La cinquieme LACHSA ou HADSJAR s'étend le long du golfe Persique, & confine à celle de *Nedsjed* dans l'intérieur des terres. La sixieme NEDSJED, comprend tout l'intérieur du pays, qui est borné par les cinq autres provinces: ses limites au nord, sont les terres occupées par les Arabes dans le désert de Syrie. On pourra compter ces terres pour la septieme province, & ajouter alors la description des établissemens des Arabes sur la côte méridionale de la Perse.

Les deux provinces d'Yemen & d'Hadramaut étoient connues autrefois ſous le nom de l'*Arabie heureuſe.* Mais comme cette dénomination n'eſt pas uſitée chez les Arabes, je n'ai point cru devoir m'arrèter à cette diviſion arbitraire.

CHAPITRE III.

Des Révolutions de l'ARABIE.

TOUT ce qu'on ſait touchant l'époque la plus ancienne de l'hiſtoire de cette contrée, c'eſt qu'elle a été gouvernée par des rois puiſſans nommés *Tobba.* On a regardé ce nom comme un titre commun à tous les rois, comme un nom appellatif, tel que *Pharaon* chez les Egyptiens.

Il y a cependant une tradition aſſez circonſtanciée parmi les ſavans Arabes, à l'égard de ces premiers rois, qui mérite d'etre remarquée. Ils prétendent ſavoir par d'anciens monumens, que *Tobba* étoit le nom de famille de ces Souverains, qui venus des environs de *Samarcand* & adorateurs du feu, avoient conquis & civiliſé l'Arabie. Cette tradition s'accorde bien avec l'hypotheſe ſi probable d'un auteur ingénieux, qui dérive les lumieres & la civiliſation des peuples

méridionaux d'une nation établie anciennement dans la partie de la Tartarie où eſt ſitué Samarcand.

J'ai eu occaſion de faire une obſervation, qui me paroît auſſi appuyer cette hypotheſe. Un renégat Hollandois, qui avoit parcouru à pluſieurs repriſes l'Arabie, me montra à Mokha la copie d'une inſcription en caracteres ſinguliers & inconnus qu'il avoit trouvée dans une province éloignée des côtes. Malade alors je négligeai de la copier : mais la forme extraordinaire de ces caracteres, formés de lignes droites, ſe grava ſi bien dans ma mémoire, que je reconnus à mon retour le même alphabeth dans les inſcriptions de *Perſepolis*. En Perſe la tradition générale eſt, que le conquérant qui a bâti Perſepolis, avoit été auſſi originaire des environs de Samarcand ; de ſorte que les Arabes & les Perſans paroiſſent avoir eu des ſouverains de la même nation, qui parloient la même langue, ou qui ſe ſervoient au moins des mêmes caracteres.

Quoi qu'il en ſoit de l'origine de ces conquérans, une multitude d'indices prouvent que les Arabes ont joué un rôle dans les tems les plus reculés ; mais que la connoiſſance de leurs révolutions n'eſt pas parvenue à leur poſtérité. On ne peut pas douter qu'ils n'ayent fait la conquête

de l'Egypte avant l'époque où commence l'hiſtoire ancienne, que les Grecs nous ont tranſmiſe. Tout ce que ces hiſtoriens rapportent des rois paſteurs ne peut convenir qu'à des conquérans Arabes. La fameuſe république de voleurs, ne peut avoir été non plus qu'une tribu de cette nation, qui après l'expulſion de ſes compatriotes, s'eſt maintenue, pendant pluſieurs ſiecles, dans un terrein avantageux de la baſſe Egypte.

Il eſt certain que la plupart des peuples, dont l'hiſtoire des Juifs fait une ſi fréquente mention, ont été des tribus Arabes, qui ſe battirent ſouvent avec ces voiſins inquiets & les ſubjuguerent quelquefois. On pourroit ſoupçonner encore que ces Juifs même appartenoient de près aux Arabes, & tiroient leur origine d'une ſouche ſortie de cette nation répandue.

Les événemens de cette nation du temps des monarchies des Perſes, des Grecs, des Romains & des Parthes, nous ſont inconnus, ou ſe réduiſent à quelques petites tentatives de ces peuples conquérans pour ſoumettre l'Arabie: tentatives toujours infructueuſes, ou qui n'ont réuſſi pour un tems que contre quelques tribus établies dans les villes des côtes du golfe Arabique, ou dans le voiſinage de la Syrie.

L'Arabie paroît avoir été une contrée riche & importante dès le tems des anciens Egyptiens. L'averſion de ce peuple pour la mer, donnoit aux Arabes la facilité de faire ſeuls le commerce des Indes par le golfe Arabique. Ce commerce ayant pris une fois ce cours, continua ſous les *Ptolomées*, ſous les Romains, ſous les Grecs, & ſous les califes d'Egypte. Mais la découverte d'un nouveau chemin aux Indes priva l'Arabie entiérement de cet avantage, & fit tomber en ruine un grand nombre de villes autrefois ſi floriſſantes.

La domination des rois *Hamjares* ſur une grande partie de l'Arabie, tombe apparemment dans les beaux ſiecles de cette nation. L'hiſtoire de ces rois eſt enveloppée de tant d'obſcurités, qu'on ignore même leur nation & leur origine. Il eſt probable cependant qu'ils ont été indigenes.

On ne ſait non plus dans quelle époque placer une invaſion des *Abyſſins*, dont parlent quelques hiſtoriens. Ce peuple doit avoir attaqué les Arabes pour les convertir au chriſtianiſme. On prétend même qu'après avoir ſubjugué une partie de l'Arabie, il avoit réuſſi dans ſon deſſein, & que cette contrée ſe trouva remplie de chré-

tiens. Les circonſtances de cet événement ſont ſi vagues, & en partie ſi fabuleuſes, qu'on eſt en droit de douter de ſon exiſtence, ou au moins de ſes cauſes.

Une époque plus ſure & plus importante eſt celle de la révolution que MAHOMET produiſit dans la religion & dans l'état politique de ſa patrie. Cet heureux uſurpateur ſe ſervit, comme firent auſſi ſes ſucceſſeurs, des bras de ſes compatriotes pour conquérir des pays éloignés. Mais ni lui ni les califes ne parvinrent jamais à ſubjuguer leur nation entiere. Une multitude de ſouverains dans l'intérieur des terres conſerva l'indépendance, ſans avoir d'autres égards pour les califes que ceux qui étoient dûs au chef de la religion muſulmane. L'autorité des califes ſe réduiſoit au ſpirituel, excepté dans une partie des côtes qui étoit de leur domaine, & qui les reconnoiſſoit pour le ſouverain direct.

Après la deſtruction du califat par les Turcs, l'Arabie ſecoua toute domination étrangere, & fut gouvernée, comme auparavant, par une quantité de princes plus ou moins puiſſants, iſſus de différentes familles.

Aucune puiſſance voiſine ne tâcha de ſoumettre cette contrée juſqu'à l'arrivée des Portu-

gais aux Indes, & dans la Mer rouge. Le ſultan d'Egypte EL GURY, voulant alors au commencement du ſeizieme ſiecle, ſe débarraſſer de ces nouveaux venus, qui lui paroiſſoient dangereux, envoya une flotte pour chaſſer les Portugais. Cette flotte profitant de l'occaſion s'empara de preſque toutes les places maritimes de l'Arabie. Mais la dynaſtie des *Mamelucs* ayant été détruite par les Turcs, ces villes rentrerent de nouveau ſous la domination de leurs ſouverains naturels.

Les Turcs continuerent la guerre contre les Portugais, pour mettre leur nouvelle conquête, l'Egypte, en ſureté. SOLIMAN *Pacha*, commandant une puiſſante flotte turque, imita l'exemple du dernier ſultan des Mamelucs & s'empara de toutes les places le long du golfe Arabique. Ses ſucceſſeurs poufferent encore plus loin leurs conquêtes, & ſoumirent une grande partie de l'Yemen juſque bien avant dans la contrée montueuſe; de ſorte que l'Arabie devint preſque en entier une province du ſultan de Conſtantinople, gouvernée par des pachas comme les autres provinces de l'empire Ottoman.

Dans l'intérieur des terres il y avoit cependant toujours beaucoup de princes & de *ſchechs*

indépendans, qui n'ayant jamais pu être domptés, ne cesserent de harceler les Turcs, & de les faire reculer vers la mer. Après plusieurs efforts réitérés, le chef de la maison actuellement régnante à Sana, parvint enfin, vers le milieu du siecle passé, à chasser entiérement cette nation de toutes les places qu'elle avoit occupées depuis plus de cent ans. Les Turcs ne possédant plus rien dans ce pays, qu'une autorité précaire dans la seule ville de *Dsjidda*, il est absurde de compter parmi les provinces ottomanes l'Arabie, qui doit être regardée comme entiérement indépendante de toute puissance étrangere.

Un peuple qui, comme les Arabes, s'est isolé depuis si long-tems, ne peut pas essuyer des révolutions intéressantes, & dignes de l'histoire. Les événemens se réduisent à de petites guerres & à de petites conquêtes, telles que peuvent faire de petits souverains. Je n'en parlerai donc pas, excepté si dans la description de chaque province particuliere, il se présente quelque événement remarquable par sa singularité, ou par son influence sur les affaires des autres nations.

CHAPI-

CHAPITRE IV.

Du Gouvernement des ARABES.

LE pouvoir le plus naturel eſt celui qu'un pere exerce ſur ſa famille, puiſque l'obéiſſance ſe fonde ſur la perſuaſion de la bienveillance de celui qui commande. Quand, après les révolutions que notre globe a eſſuyées, les triſtes débris du genre humain ſe raſſemblerent, chaque famille ſe laiſſa diriger & conduire par celui auquel elle devoit ſon exiſtence.

Lorſque ces familles ſe multiplierent, les branches cadettes conſerverent une eſpece de vénération pour la branche aînée, qui étoit cenſée tenir de plus près à la ſouche de toute cette poſtérité, qui quoique ſubdiviſée avec le tems, ſe regardoit comme un ſeul tout en vertu de ſon origine. Cet enſemble de familles, ſorties de la même ſouche, forme ce que nous appellons une tribu. Il étoit donc aiſé à l'aîné de la premiere branche d'acquérir ſur ſa tribu une autorité qui dérivoit de la paternelle.

Quelquefois une famille devenue trop nombreuſe ſe ſépara des autres, & forma une nouvelle tribu. Dans d'autres occaſions des tribus

incapables de résister en particulier à un ennemi puissant, se réunirent en reconnoissant un chef commun. Il sera arrivé encore, qu'une tribu nombreuse aura forcé des tribus foibles de se joindre à elle & de se mettre dans sa dépendance, qui cependant chez les Arabes, a rarement dégénéré en sujétion.

Cette forme primitive de gouvernement, établie sans interruption chez les Arabes, prouve l'ancienneté de ce peuple & rend intéressant son état actuel. Elle s'est conservée dans toute sa pureté chez les *Bédouins*. Dans d'autres parties de l'Arabie elle a souffert quelques changemens sans que son fond soit entiérement altéré. J'aurai occasion de remarquer ces différences dans la description particuliere de chaque province, & je me contenterai de faire pour le présent quelques réflexions générales sur l'esprit du gouvernement de l'Arabie.

Les *Bédouins*, ou les Arabes pasteurs qui vivent sous des tentes, ont une multitude de *schechs*, dont chacun gouverne sa famille avec un pouvoir presque absolu. Tous ceux de la même tribu reconnoissent cependant un chef commun appellé *schech es scheüch*, le schech des schechs, ou *schech el Kbir*, dont l'autorité est limitée par

la coutume. La dignité de grand ſchech eſt héréditaire dans une famille: mais les ſchechs ſubalternes choiſiſſent dans la famille du défunt le plus capable de les gouverner, ſans faire attention ni à l'aîneſſe ni à une ſucceſſion directe. Ce droit d'élection, joint à d'autres prérogatives, oblige le grand ſchech de regarder les petits ſchechs plutôt comme ſes aſſociés que comme ſes ſujets, & de partager avec eux l'autorité ſouveraine. L'eſprit de liberté qui domine cette nation guerriere, lui rend la ſujétion inſupportable.

Cet eſprit regne avec moins de force chez les Arabes qui cultivent la terre ou qui habitent les villes, & il étoit plus aiſé de les aſſujettir. Dans les parties fertiles de cette contrée, il s'eſt formé de tout tems des ſouverainetés plus ou moins étendues, ou par des conquêtes, ou par des préjugés religieux. Telles ſont aujourd'hui celles du *ſcherif de la Mecque*, des *Imans de Sana* & de *Maskat*, & de quelques princes du pays d'*Hadramaut*. Cependant auſſi-tôt qu'il y a dans ces états de grandes chaînes de montagnes on y trouve encore des *ſchechs* indépendans.

Malgré cette multitude de ſeigneurs, dont les domaines ſont enclavés dans les états de quel-

que ſouverain puiſſant, ce gouvernement n'eſt nullement féodal. Les ſchechs ne poſſedent point de fiefs, & n'ont qu'une eſpece de propriété ſur les perſonnes de leur tribu. Ceux même qui paroiſſent ſujets tributaires des ſouverains, dont ils habitent les états, ne le ſont pas en effet. Ils reſtent indépendans, & le tribut qu'ils payent n'eſt qu'une redevance pour l'uſage des terres, dont ils ſont des eſpeces de fermiers. Tels ſont les *ſchechs* établis en *Syrie*, en *Egypte* & dans toute l'étendue du *mont Atlas*.

Une nation de ce caractere ne tombe pas facilement ſous le pouvoir arbitraire. Le deſpotiſme ne s'eſt gliſſé un peu en Arabie qu'en faveur du gouvernement théocratique, qui en eſt ordinairement la ſource. Les imams, réputés ſucceſſeurs & deſcendans de Mahomet, & reconnus chefs ſpirituels & temporels de leurs états, ont pu abuſer de la vénération des ſujets pour leur perſonne, & étendre trop leur autorité. Le génie du peuple, les uſages, & cette religion même qui devroit les rendre abſolus, oppoſent néanmoins des digues au deſpotiſme des imams, & les force de modérer leur gouvernement.

Jamais les Arabes n'ont imaginé de former

des républiques. Cette eſpece de gouvernement n'eſt pas une ſuite des formes primitives; elle tire ſon origine de l'impatience & de la laſſitude des peuples qui ont ſouffert long-tems des outrages du pouvoir arbitraire; ou quelquefois du concours fortuit d'un nombre d'individus, qui ne ſont pas liés par les nœuds de la parenté. Les états unis de *Haſchidu Bekil*, ne ſont pas tant une république fédérative, qu'une aſſociation de pluſieurs petits ſouverains pour unir leurs forces contre un ennemi commun. Leur gouvernement reſſemble à celui de l'Allemagne, & non à celui des Suiſſes, ou des Provinces-unies. On ſait peu de poſitif touchant la prétendue république de *Brava* ſur les côtes orientales de l'Afrique. Il eſt à préſumer qu'elle eſt auſſi une confédération entre les ſchechs Arabes, établis ſur cette côte.

La colonie de *Juifs* qui occupe un diſtrict de la province d'*Hedsjas*, eſt gouvernée par un ſchech héréditaire & indépendant de leur nation. Ces Juifs, ſéparés depuis tant de ſiecles de leurs compatriotes, ont donc adopté auſſi la forme de gouvernement de leurs voiſins.

Cette multitude de petits ſouverains entraîne pluſieurs inconvéniens. Les guerres doivent être

très-fréquentes entre des états limitrophes jusqu'à leur centre, & dont les chefs ont tant d'intérêts différens à discuter. Mais heureusement ces querelles ne sont pas trop funestes : une armée Arabe d'un millier d'hommes se retire & se croit battue si elle perd 7 à 8 de ses combattans : de sorte que ces querelles s'appaisent aussi aisément qu'elles se sont élevées.

On ne peut pas douter, que ces essaims de princes ou régnans ou appanagés, dont la polygamie augmente encore continuellement le nombre, n'influent d'une maniere désavantageuse sur l'aisance du peuple. Il paroît surprenant, quand on voit les Arabes habitant un pays riche & fertile, être mal logés, mal nourris, mal habillés & dépourvus de presque toutes les commodités de la vie. Mais en réfléchissant sur les causes, on explique les effets.

La pauvreté des Arabes errants, est sans doute, volontaire. Ils préferent la liberté aux richesses, & la vie pastorale à une plus laborieuse & plus gênée, qui pourroit les placer dans l'aisance. Mais ceux qui habitent les villes ou qui cultivent la campagne sont pauvres, parce que leurs souverains les chargent d'impôts disproportionnés au revenu des terres. L'entretien

de tant de princes & celui d'un clergé nombreux, abſorbe preſque la ſubſiſtance du peuple. L'exemple du territoire de *Zebid*, que j'ai allégué dans la deſcription de cette ville où je me ſuis arrèté, prouve que le cultivateur ne peut pas, ſans tomber dans la miſere, porter des charges auſſi peſantes.

Une cauſe générale de l'appauvriſſement de l'Arabie ſe découvre ſans doute auſſi dans le changement du cours du commerce aux Indes, tombé entre les mains des Européens. Cependant ſi les terres pouvoient ètre mieux cultivées, cette contrée auroit, ſans un commerce étranger, aſſez de reſſources pour mettre tous ſes habitans dans l'abondance de toutes les choſes néceſſaires à une vie aiſée.

SECTION XVII.

DE LA PROVINCE D'HEDSJAS.

CHAPITRE I.

De la nature de cette province, & de quelques-unes de ſes villes.

L'*HEDSJAS* eſt borné vers l'eſt par le Nedsjed, au nord par le déſert de Sinaï, au ſud par l'Yemen & à l'oueſt par le golfe arabique. Ses limites dans l'intérieur des terres ne me ſont pas exactement connues, & comme je n'ai vu que ſes côtes, je ne puis parler du reſte qu'après des relations.

Suivant ce que j'ai appris, ce pays doit entiérement reſſembler à l'Yemen. Depuis les côtes s'étend une plaine plus ou moins large, juſqu'aux chaînes de montagnes qui courent parallement avec les bords de la mer Rouge. Cette plaine eſt, comme le *Téhama*, entiérement ſtérile & ſablonneuſe, excepté où le terroir, à l'entrée des vallées, peut être arroſé par les eaux des torrens qui deſcendent des montagnes.

La partie montueuſe doit être fertile en fruits & denrées de toute eſpece. Je n'ai pas entendu compter le café parmi ſes productions. On tire le *baume de la Mecque* de cette contrée élevée, & principalement de la grande montagne de *Safra*, éloignée de trois journées des côtes du golfe arabique.

Cette plaine ingrate ne peut pas être bien peuplée. J'ai déjà remarqué, que dans mon trajet de *Suès* à *Locheja* je n'avois vu preſque ni villes ni villages. J'ai donné la deſcription de *Jambo*, de *Dsjidda* & de *Ghunfude*, les ſeuls ports & les ſeules villes de cette côte étendue. Les autres petits endroits clair-ſemés ne méritent aucune attention.

Je n'ai pu découvrir aucune ville remarquable dans l'intérieur de cette province, excepté celle de *Taaif*, ſituée ſur une haute montagne, dans une contrée ſi agréable, que les auteurs Arabes comparent ſes environs à ceux de Damas & de Sana. Cette ville fournit Dsjidda & la Mecque d'excellens fruits, principalement de raiſins, & fait un commerce conſidérable d'amandes qui croiſſent en abondance dans ſon territoire.

Il y a quelques villes peu importantes, qui

appartiennent au ſchech de la tribu de *Harb.* On m'a parlé auſſi d'une vallée délicieuſe nommée *Wadi Fatima*, entre la Mecque & Médine, que Mahomet avoit donnée pour dot à *Fatime* ſa fille chérie, & qui eſt poſſédée actuellement par les *Dani Barkad*, branche cadette de la maiſon régnante à la Mecque, & par conſéquent deſcendante de cette princeſſe.

Les deux capitales de l'*Hedsjas*, la Mecque & Médine, offrent trop de curioſités pour ne pas exiger des articles particuliers.

CHAPITRE II.

*Du pouvoir des Turcs dans l'*HEDSJAS.

LE ſultan de Conſtantinople ſe dit ſouverain de l'*Hedsjas*, &, ſur la foi d'un vain titre, nos géographes comptent cette partie de l'Arabie parmi les provinces turques. Mais cette ſouveraineté prétendue eſt un fantôme, que les Arabes euſſent fait diſparoître depuis long-tems, s'ils n'étoient pas intéreſſés à le conſerver.

Malgré les magnifiques prétentions du grand-ſeigneur, ſon pouvoir en Arabie ſe réduit à quelques minces prérogatives. Il peut envoyer

toutes les années à la Mecque des caravanes accompagnées de troupes, qui ſont ſouvent obligées de ſe frayer le chemin à main armée. Il peut, comme tout ſouverain puiſſant qui veut abuſer de ſes forces contre un foible, dépoſer le *ſchérif* régnant & en mettre un autre à ſa place, pendant que par le moyen de la caravane il eſt le plus fort à la Mecque. Il oſe mettre un pacha à *Dsjidda*, qui partage avec le ſchérif l'autorité ſur cette ville, & qui ne peut aller à ſon gouvernement ni en ſortir qu'au milieu de la grande caravane. Les Arabes ſouffrent enfin, qu'il entretienne pour la ſureté des pélerins turcs quelques janiſſaires, éparpillés dans quelques mauvaiſes tours pour garder des puits.

Les revenus qu'il tire de cette prétendue province, ſont en proportion avec ſon pouvoir. Le ſultan partage avec le ſchérif les droits de la douane de Dsjidda: mais cette modique ſomme ne ſuffit nullement pour l'entretien de la maiſon du pacha. Auſſi un Turc, nommé à ce beau gouvernement, ſe regarde comme diſgracié, & ne ſoupire qu'après ſon rappel.

Si les Arabes ne recevoient pas toutes les années de grandes ſommes de la part du ſultan, & n'en tiroient des avantages de toute eſpece,

ils auroient chaſſé depuis long-tems cette poignée de Turcs. Le ſultan donne des penſions à tous les ſchérifs, & aux principaux de la nobleſſe de l'*Hedsjas*, comme à des gardiens de la maiſon ſainte. Par ces penſions & par 4 ou 5 gros vaiſſeaux chargés de denrées, qu'il envoie tous les ans à Dsjidda, il nourrit preſque les habitans de la Mecque & de Médine. Pendant tout le tems du ſéjour des pélerins dans la ville ſainte, il fait diſtribuer tous les jours autant d'eau que 2000. chameaux peuvent en apporter; ſans compter le grand nombre de préſens, dont il orne la *Kaba*, & dont il régale les deſcendans de Mahomet.

Les principaux des Arabes profitent encore de la grande quantité de fondations pieuſes, faites par des ſultans ou par de riches particuliers turcs, en faveur des lieux ſaints. Dans toutes les villes de l'empire Ottoman on trouve des *Kans*, des bains, & des maiſons qui appartiennent à la *Kaba*. Pluſieurs perſonnes, pour aſſurer leur propriété contre les atteintes du deſpotiſme, léguent, après l'extinction de leur famille, tous leurs biens, par une eſpece d'inféodation, à la moſquée de la Mecque. Les revenus de cette moſquée & de la Kaba ſe partagent entre

le ſchérif & la principale nobleſſe de l'*Hedsjas*. Ces Arabes riſqueroient par conſéquent de perdre leur ſubſiſtance, en voulant ſe ſouſtraire à une dépendance apparente, qui flatte la vanité du ſultan, ſans entamer leur liberté.

Le ſultan ne ſe fait gueres plus reſpecter ſur le golfe arabique : maître précaire de l'Egypte, & manquant d'une bonne marine, il ſouffre que les Arabes des côtes pillent impunément les vaiſſeaux turcs, qui en s'approchant trop des terres, tombent entre leurs mains.

CHAPITRE III.

Du SCHÉRIF *de la* MECQUE.

SCHERIF eſt, comme j'ai eu occaſion de le remarquer dans un autre endroit, le titre des deſcendans de Mahomet par *Haſſan ibn Ali*. Quoique cette partie de la poſtérité du prophete ne ſoit jamais parvenue aux dignités de *Califè* & d'*Imam*, elle paroît néanmoins avoir poſſédé en tout tems la ſouveraineté de la plupart des villes de l'*Hedsjas*.

Les deſcendans de *Haſſan ibn Ali* ſe ſont partagés en pluſieurs branches, dont celle d'*Al*

Bunemi, qui actuellement doit consister en plus de 300 personnes, a seule le droit au trône de la Mecque. Ces *Al Bunemi* se divisent encore en deux branches subalternes, *Darü Sajid*, & *Darü Barkad*, dont tantôt l'une, tantôt l'autre ont donné des souverains à la Mecque & à Médine, quand ces états se trouvoient séparés.

Il n'est pas seulement indifférent au sultan turc, lequel des individus de cette famille s'érige en *schérif es schéraf*, ou en schérif régnant: il paroît même nourrir leurs divisions, en favorisant le plus fort pour les affoiblir tous. Comme l'ordre de la succession n'est pas fixé, & que tous les schérifs peuvent aspirer également à la souveraineté, cette incertitude des droits, jointe aux intrigues des officiers turcs, cause dans ces états de fréquentes révolutions. Il est rare qu'un grand schérif se soutienne sur le trône, & plus rare encore que son regne ne soit troublé par la révolte de ses plus proches parens. On a vu succéder un neveu à l'oncle, l'oncle à son neveu, & quelquefois un homme d'une branche éloignée à un prince de l'ancienne maison régnante.

Du tems de mon séjour en Arabie, en 1763, le schérif *Mesad* avoit régné déja depuis 14

ans, toujours en guerre contre les Arabes voisins, & quelquefois avec ses plus proches parens. Quelques années auparavant le pacha de Syrie, qui commandoit la caravane, l'avoit déposé, & mis à sa place *Jafar*, frere cadet du schérif. Mais après le départ de la caravane, *Jafar*, manquant de moyens pour se soutenir, résigna de nouveau à *Mesad* la souveraineté, *Achmet*, second frere du schérif & fort aimé des Arabes, menaça d'attaquer la Mecque pendant notre séjour à Dsjidda. Nous apprimes peu de tems après la fin de cette querelle, & le retour d'*Achmet* à la Mecque, où il continua de vivre en simple particulier.

Ces exemples prouvent, que les musulmans n'observent plus la loi qui leur défend de porter la guerre dans les lieux saints. Un bey d'Egypte osa même, il y a quelques années, planter ses petits canons sur une tour de l'enceinte de la Kaba, & tirer par dessus cette sainte maison contre le palais du schérif *Mesad*, avec lequel il s'étoit brouillé.

Les états du schérif comprennent les villes de la *Mecque*, de *Médine*, de *Jambo*, de *Taaif*, de *Sadie*, de *Ghunfude*, de *Hali*, & treize encore moins considérables, toutes situées dans l'Hedf-

jas. Près de Taaif ſe trouve la haute montagne de *Gazvan*, où, ſuivant les auteurs Arabes, il gele au milieu de l'été. Comme cet état eſt peu riche & peu étendu, les revenus de ſon ſouverain ne peuvent pas être conſidérables.

Il trouve une reſſource dans des impôts ſur les pélerins, & dans des gratifications des monarques muſulmans. Chaque pélerin Schüte paye une taxe, ſuivant ſes facultés, depuis 10 juſqu'à 100 écus. Le grand Mogol faiſoit remettre au ſchérif par année 60000 roupies, aſſignées ſur le gouvernement de Surate. Mais depuis que les Anglois ſe ſont emparés de cette ville & de ſon territoire, le Nabab de Surate n'étoit plus en état de payer cette ſomme. Le chérif la demanda alors aux Anglois, comme poſſeſſeurs de Surate, & pour les obliger de le ſatisfaire, il défendit à un capitaine de cette nation de ſortir du port de Dsjidda. L'Anglois s'étant rembarqué malgré cette défenſe, le ſchérif ſe plaignit à la Porte, qui communiqua ſes plaintes au miniſtre d'Angleterre. Il négocia en même tems avec le fantôme de Nabab, qui réſide encore à Surate: mais toutes ſes démarches ont été infructueuſes, & il paroît que le ſouverain de la Mecque ſera obligé de renoncer à cette contribution des Indes.

Le

Le pouvoir du ſchérif ne s'étend pas au ſpirituel, qui dépend uniquement du chef des eccléſiaſtiques de chaque ſecte, réſidants à la Mecque. Les Muſulmans rigides, tels que les Turcs, n'aiment pas les ſchérifs, qu'ils ſoupçonnent peu orthodoxes, & attachés en ſecret à la ſecte mitigée des *Zeïdi*.

CHAPITRE IV.

De la ville de la MECQUE.

CETTE ville, éloignée de *Dsjidda* d'une forte journée, eſt ſituée dans un terroir ſec & ſtérile. A quelques lieues plus loin, dans des endroits élevés vers les montagnes, on trouve déja de beaux fruits en abondance. Pendant les mois d'été les chaleurs ſont extrèmes à la Mecque : les habitans, pour s'en garantir, ferment ſoigneuſement les volets, & arroſent les rues pour rafraîchir l'air. On a des exemples, de perſonnes étouffées au milieu de la ville, par le vent brûlant nommé *Samoum*.

Comme une grande quantité de la premiere nobleſſe de l'*Hedsjas* demeure dans cette ville, elle eſt mieux bâtie qu'aucune autre de l'Arabie.

Parmi les beaux édifices qu'elle contient, le plus remarquable eſt la fameuſe *Kaba*, ou maiſon de Dieu, qui avoit été en grande vénération chez les Arabes déja avant Mahomet.

J'euſſe été aſſez curieux de voir cette rareté : mais aucun chrétien n'oſe aller à la Mecque ; non pas que l'approche en ſoit défendue par une loi expreſſe, ou que les Mahométans ſenſés trouvaſſent à redire à une telle curioſité ; mais à cauſe des préjugés du peuple, qui, regardant cette terre comme ſainte, croit les chrétiens indignes d'y mettre le pied : elle ſeroit profanée, ſuivant l'opinion des ſuperſtitieux, ſi elle étoit foulée par des infideles. Le peuple s'imagine même que les chrétiens ſont empêchés d'en approcher par un pouvoir ſurnaturel. On raconte d'un infidele, parvenu juſqu'aux collines qui entourent la Mecque, qu'il avoit été aſſailli par tous les chiens ſortis de la ville, & qui, frappé de ce miracle & de l'aſpect auguſte de la kaba, s'étoit fait Muſulman.

Il faut donc préſumer que tous les Européens qui décrivent la Mecque comme témoins oculaires, ont été des renégats, qui ſe ſont échappés de la Turquie. Un exemple récent appuie ces ſoupçons. Sur la promeſſe de pouvoir conſerver ſa religion, un chirurgien François ſe laiſſa perſuader d'ac-

compagner à la Mecque l'*Emir Hadsji*, en qualité de médecin. Mais déja à la premiere ſtation, on le força à ſe faire circoncire, & on lui permit alors de continuer le voyage.

Quoique les Mahométans ne permettent pas aux Européens d'aller à la Mecque, ils ne leur refuſent pas les deſcriptions de la kaba, & des explications à l'égard de ce bâtiment. J'ai tiré à Kahira la copie d'un deſſin de la maiſon ſainte, que j'ai rectifié après ſur un tableau d'un peintre Turc. Ce peintre gagnoit ſa vie en faiſant des deſſins & de petits tableaux de la kaba, & en les vendant aux pélerins.

À en juger par ces deſſins, & par les relations de tant de Muſulmans dignes de foi, la kaba eſt un bâtiment meſquin & informe; une eſpece de tour quarrée, dont le haut eſt enveloppé d'une étoffe de ſoie noire brodée en or. Cette étoffe ſe fabrique à Kahira, & le ſultan Turc fait préſent chaque année d'une tenture neuve, pour changer la précédente. Les gouttieres de ce bâtiment ſont d'or pur.

Ce qui ſemble de plus magnifique, dans cette maiſon ſainte, ce ſont les arcades qui entourent la place, au milieu de laquelle la kaba eſt ſituée. On parle avec admiration de la quantité de lam-

pes & de candelabres d'or & d'argent, dont ces arcades ſont remplies. Cependant, ſelon ces récits même, apparemment encore exagérés, les richeſſes de la kaba n'approchent pas de la valeur de celles, qu'on étale dans quelques égliſes catholiques en Europe.

La kaba renferme une relique des plus révérées, & des plus ſingulieres : c'eſt la fameuſe pierre noire, apportée par l'ange *Gabriel* pour la conſtruction de la ſainte maiſon. Suivant les eccléſiaſtiques, cette pierre, à ſon arrivée, étoit toute blanche, & d'un brillant qui éblouiſſoit les yeux à quatre journées de diſtance : mais elle pleura ſi copieuſement & ſi long-tems ſur les péchés des hommes qu'elle devint opaque & enfin toute noire. Tout Muſulman, chaque fois qu'il fait le tour de la kaba, doit baiſer, ou toucher au moins, cette pierre compatiſſante. On ne rend pas les mêmes honneurs à la pierre d'*Abraham*, ni à celle d'*Iſmaël* : les pélerins ſont diſpenſés du ſoin de les voir & & de les baiſer.

Les Arabes vénerent la kaba, parce qu'elle a été bâtie par Abraham, & qu'elle lui ſervit de maiſon de priere. Dans la même enceinte ſe trouve le puits *Zemzem*, eſtimé pour la bonté de ſes eaux, & honoré à cauſe de ſon origine miracu-

leuſe. *Hagar*, chaſſée par ſon maître, mit dans cette place le petit *Iſmaël* par terre, pendant qu'elle alla chercher une fontaine pour déſaltérer ſon fils mourant de ſoif. N'ayant pu trouver aucune eau, elle fut ſurpriſe en revenant de voir jaillir une ſource entre les jambes de l'enfant; & cette ſource eſt le puits de *Zemzem* actuellement exiſtant.

Une rangée de piliers de métal, qui regne tout autour de la kaba, lui ſert encore d'ornement: des chaînes uniſſent ces piliers, & ſoutiennent une multitude de lampes d'argent. Les portiques, ou les arcades, dont j'ai parlé plus haut ſont deſtinés à ſervir d'abris aux pélerins, pendant les plus grandes chaleurs du jour. On en fait encore un autre uſage: les marchands, qui ſuivent en grand nombre les caravanes, étalent leurs marchandiſes ſous ces arcades.

Les Mahométans ont une ſi haute opinion de la ſainteté de la Mecque, qu'ils l'étendent encore ſur ſes environs. Le territoire de cette ville eſt réputé ſacré, juſqu'à des diſtances qui ſont indiquées par des marques particulieres. Chaque caravane trouve, dans ſon chemin, une marque ſemblable, qui avertit les pélerins de mettre

l'habillement modeste avec lequel ils doivent paroître dans cette terre sainte.

CHAPITRE V.

Du pélerinage des Musulmans.

TOUT Musulman est obligé, comme on sait, d'aller au moins une fois dans sa vie, à la Mecque, pour faire ses dévotions dans les lieux saints. Si cette loi étoit observée à la rigueur, le concours des pélerins seroit prodigieux, & la ville ne pourroit jamais contenir ces armées nombreuses de gens de tous les pays, où la religion mahométane domine. Il est donc à présumer que les seuls dévots s'acquittent de ce devoir, & que les autres s'en dispensent aisément.

Ceux dont les circonstances ne permettent pas une longue absence, ont la liberté, il est vrai, de payer un homme pour faire le voyage en leur nom. Mais un tel péletin gagé n'ose se charger que d'une seule procuration par voyage, & il doit, pour prévenir les abus, rapporter une attestation en bonne forme d'un imam de la Mecque qu'il a fait les dévotions requises aux lieux saints au nom d'un tel, vivant ou mort : car après

le décès d'un homme, qui durant sa vie n'avoit pas observé la loi, on peut le faire encore voyager à la Mecque par procureur. J'ai rencontré quelquefois de ces pélerins de profession, qui, mal payés par leurs commettans, se tiroient d'affaire, le reste du chemin, en demandant l'aumône.

Les caravanes, déja peu nombreuses à proportion de la multitude immense de Musulmans, sont composées encore d'une grande quantité de gens, qui ne font pas le voyage par dévotion. Ce sont des marchands qui croient pouvoir transporter plus surement, ou débiter plus facilement, leurs marchandises; des entrepreneurs de toute espece qui fournissent le nécessaire aux pélerins, & des soldats, payés par la caravane, à laquelle ils servent d'escorte. Il arrive de cette coutume que beaucoup de personnes ont été plusieurs fois à la Mecque uniquement par des vues d'intérêt.

La plus considérable de ces caravanes est celle de la Syrie, commandée par le pacha de Damas. Elle se joint à une certaine distance à la seconde venant d'Egypte & conduite par un bey qui prend le titre d'*Emir Hadsji.* Il en vient une de l'Yemen, une autre moins nombreuse du pays de Lachsa. Quelques pélerins épars arrivent par la

mer Rouge des Indes, & des établiſſemens des Arabes ſur les côtes d'Afrique. Les Perſans ſe mettent dans celle qui part de Bagdad & dont le pacha nomme le conducteur. Ce poſte eſt lucratif, parce que le conducteur oſe rançonner les hérétiques Perſans.

En racontant ce que j'avois vu ſur notre vaiſſeau dans le trajet de Suès à Dsjidda, j'ai déja parlé de l'*Irrham*, & des endroits où les pélerins ſont obligés de s'habiller d'une maniere ſi humble. Je dois ajouter qu'ils doivent partir pour la Mecque auſſitôt qu'ils ſont arrivés aux bornes qui marquent le commencement du territoire ſacré. Un renégat Grec, venu avec nous depuis Suès, & comptant s'arrèter à Dsjidda, eſſuya tant de reproches ſur ſes délais qu'il fut forcé de partir pour la Mecque avant d'avoir fini ſes affaires.

Il eſt avantageux, au reſte, à un pélerin de preſſer ſon arrivée aux lieux ſaints. Sans avoir été préſent, dès le commencement, à toutes les cérémonies, & ſans s'ètre acquitté de tous les actes de dévotion, un homme n'acquiert pas le titre de *Hadsji*, qualité recherchée parmi les Turcs, puiſqu'elle donne des prérogatives réelles, & qu'elle fait reſpecter celui qui peut s'en décorer. La rareté de ce titre dans les pays Mahométans eſt déja une

preuve combien on néglige l'obſervation de la loi qui ordonne le pélerinage.

Il regne une coutume ſemblable chez les chrétiens orientaux, qui font auſſi beaucoup de cas du titre de *Hadsji* ou de *Mokdaſi*, qu'on donne aux pélerins de leur communion. Pour acquérir ce titre il ne ſuffit pas d'avoir fait le voyage de Jéruſalem : il faut avoir paſſé dans cette ville la fête de Pâques, & avoir aſſiſté à toutes les cérémonies des ſemaines ſaintes.

CHAPITRE. VI.

De la ville de MEDINE.

A une journée du port de *Jambo* ſe trouve *Medine*, ville de grandeur médiocre, entourée de mauvaiſes murailles & ſituée dans une plaine ſablonneuſe. Elle appartient au ſchérif de la Mecque, quoiqu'elle ait eu, dans ces derniers tems, un ſouverain particulier de la famille *Dacii Barkad.* Aujourd'hui le ſchérif la fait gouverner par un viſir, qui doit être pris dans la famille du ſouverain.

Avant Mahomet cette ville ſe nommoit *Jathreb*; mais on lui donna le nom de *Medinet en*

Nebbi, la ville du prophete, après que Mahomet, chaſſé de la Mecque par les Koréïſchites, s'y fut réfugié, & y eut paſſé le reſte de ſes jours.

Le tombeau de Mahomet à Medine eſt reſpecté par les Muſulmans; mais ils ne ſont nullement obligés de le viſiter, pour y faire leurs dévotions. Les ſeules caravanes de Syrie & d'Egypte, qui, à leur retour de la Mecque, paſſent près de Medine, ſe détournent un peu de leur chemin pour voir ce tombeau.

J'ai eu auſſi d'un Turc un deſſin de la grande moſquée où l'on voit le tombeau dans le coin de la grande place, au lieu que la kaba eſt au milieu. Comme on craint que le peuple ne rende un culte ſuperſtitieux aux dépouilles du prophete, l'approche de ce tombeau eſt défendue par des grilles au travers deſquelles on peut le regarder. Il conſiſte dans une ſimple maçonnerie, en forme d'une caiſſe, ſans autre monument. Je n'ai point pu apprendre quelle étoit l'origine de ce conte ridicule, répandu en Europe, de ces grands aimans qui ſoutenoient en l'air le cerceuil de Mahomet.

Ce tombeau eſt placé entre deux autres où repoſent les cendres des deux premiers califes. Quoiqu'il ne ſoit pas plus magnifique que ceux de la plupart des fondateurs de moſquées, le bâti-

ment qui le couvre eſt enveloppé en-dehors d'une étoffe de ſoie verte, brodée en or, que le pacha de Damas renouvelle tous les ſept ans.

Le bâtiment eſt gardé par quarante eunuques qui veillent à la ſûreté du tréſor, qu'on dit y être enfermé. Ce tréſor, compoſé principalement de préſens des grands parmi les Muſulmans, en pierres précieuſes, eſt regardé comme très-conſidérable : mais on a mêlé tant de fables dans le récit qui m'en a été fait, que je ne ſais qu'en penſer. Pluſieurs Mahométans conſidérables m'ont aſſuré férieuſement qu'un des effets les plus précieux, gardé dans ce tombeau, étoit la pierre philoſophale ou une bonne quantité de la poudre qui convertit tous les métaux en or fin. Un négociant Arabe diſtingué m'aſſura cependant, que cette garde n'étoit deſtinée qu'à écarter la populace qui avoit commencé à jetter des guenilles ſur le tombeau, pour les retirer alors comme des eſpeces de reliques.

CHAPITRE VII.

Des ſchechs independans tant Arabes que Juifs.

LA partie montueuſe de l'*Hedsjas* eſt partagée entre un grand nombre de ſchechs ſouverains. Le plus puiſſant eſt celui de la *tribu de Harb*, qui peut mettre deux mille hommes en campagne. Il réſide dans la ville de *Makſchous*, & ſon domaine comprend encore quelques villes & pluſieurs villages.

Pendant les mois propres au pâturage, les plus diſtingués de cette tribu vivent ſous des tentes: ils demeurent le reſte de l'année dans les villes & dans les villages. Mais le peuple habite à l'ordinaire des cabanes couvertes d'herbes. Cette principauté eſt ſituée dans les montagnes entre la Mecque & Medine.

Je n'ai pu apprendre ni le nom, ni la ſituation des domaines des autres ſchechs indépendans de cette province. Ce que j'en ſais, c'eſt que ces Arabes habitent toute l'année dans les villes & dans les villages, & qu'ils ont pour défenſe des châteaux bâtis ſur des rochers eſcarpés. Ils ſe joignent quelquefois à leurs voiſins contre les cara-

vanes Turques, quoiqu'elles ne traverſent pas leur territoire.

C'eſt principalement le ſchech de la tribu de *Harb* qui incommode les caravanes, & qui les rançonne. Si les Syriens & les Egyptiens ne payent pas le tribut qu'il exige pour leur paſſage, il ramaſſe une armée parmi ſes voiſins, qui ſont charmés de venir prendre leur part au pillage d'une caravane.

L'état le plus remarquable & le moins connu eſt celui que les Juifs ont formé dans les montagnes au nord-eſt de Medine. Ce pays s'appelle *Kheibar*, & les Juifs qui l'habitent ſont connus en Arabie ſous le nom de *Beni Kheibar*. Ils ont leurs propres ſchechs indépendans, & ſe partagent en trois tribus, nommées *Beni Miſſead*, *Beni Schahan* & *Beni Anæſſe*. Ils ſont ſi odieux aux Mahométans, qui les accuſent de piller les caravanes, qu'en Syrie la plus grande injure qu'on puiſſe dire à un homme c'eſt de l'appeller *Beni Kheibar*. Il paroît cependant qu'on leur impute à tort ces brigandages. Des Mahométans dignes de foi m'ont aſſuré que les Juifs avoient bien fourni des troupes auxiliaires à l'armée Arabe, qui en dernier lieu pilla la caravane de Damas : mais les inſtigateurs & les chefs de cette entrepriſe,

avoient été le ſchech de la tribu de *Harb* en *Hedsjas*, & celui de la tribu *Anæſſe* en *Nedsjed.*

Ces Juifs de Kheibar ne paroiſſent pas entretenir des liaiſons avec leurs compatriotes répandus en Aſie. Quand je m'informai d'eux chez les Juifs en Syrie, ces derniers me dirent, que ces freres prétendus n'oſoient pas ſe préſenter, parce qu'ils n'obſervoient pas la loi. Ces *Beni Kheibar* doivent donc être des *Karaïtes*, ſecte peu nombreuſe & diſperſée, que les autres Juifs, généralement attachés à la ſecte des Phariſéens, déteſtent plus encore que les chrétiens ou les Mahométans.

Le nom de la tribu d'*Anæſſe* a un rapport marqué avec celui de la tribu d'*Hanaſſi*, dont parle *Benjamin* de *Tudele*, comme de ſes compatriotes. Il a encore beaucoup de reſſemblance avec celui de *Baruc Anzab*, race de Juifs qui avoit cauſé beaucoup de chagrins à Mahomet & aux premiers califes. Ainſi cette famille juive doit régner dans cette contrée depuis plus de douze ſiecles. Parmi les modernes, *Barthema* eſt le premier qui ait parlé de cette ſouveraineté & des Juifs indépendans, qui demeurent dans les environs de Medine.

Cet établissement a donné peut-être lieu à la fable du *fleuve Sabbatique*. Ces Juifs, ne voyageant pas le jour du sabbath, ne peuvent pas suivre les caravanes. Les terres qu'ils habitent sont cependant entourées de déserts si vastes & si peu sûrs, que sans se joindre à une caravane, il est impossible de sortir d'un pays aussi isolé, ou d'y parvenir.



SECTION XVIII.

DE L'YEMEN EN GÉNÉRAL.

*Des limites de l'*YEMEN *& de sa division.*

CETTE grande province qui comprend la plus belle & la plus fertile partie de l'Arabie, est entourée du golfe Arabique & des provinces d'*Hadramaut*, de *Nedsjed* & d'*Hedsjas*.

La nature divise l'*Yemen* en deux parties, qui different beaucoup pour le sol & pour le climat. Celle qui borde le golfe Arabique, est une plaine aride & sablonneuse, de la largeur à-peu-près de deux journées, qui éprouve des chaleurs excessives. L'autre, qui commence où finit la premiere, est une contrée assez élevée, remplie de montagnes escarpées, mais fertiles; où l'air est beaucoup plus tempéré. Mais cette division appartient à l'histoire naturelle de l'Arabie: il s'agit ici de la division politique.

L'*Yemen* est partagé, comme le reste de l'Arabie, entre un grand nombre de souverains dont

les

les domaines ſont d'une étendue très-inégale. Il y a quelques princes aſſez puiſſans, & une multitude de ſchechs, qui dans leurs petits territoires jouiſſent d'une indépendance entiere.

Parmi ces princes le plus conſidérable eſt l'*Imam*, qui réſide à *Sana*. Comme j'ai parcouru une partie de ſes états, qui me ſont par conſéquent mieux connus que les autres, je deſtinerai un article à part pour leur deſcription; d'autant plus qu'ils font la plus grande partie de l'Yemen. Je donnerai, pour le préſent, l'abrégé de ce que j'ai pu apprendre du reſte de cette province.

Les états indépendans de l'Yemen, outre celui de l'Imam, ſont ſuivant ce que j'ai ſu par le récit des gens les plus inſtruits:

1. Le pays d'*Aden*, gouverné depuis quelque tems par un prince particulier.

2. La principauté de *Kaukeban*, poſſédée par un *Sejid.*

3. Le pays de *Kobail*, ou de *Haſchid-u-Bekil*, où il ſe trouve beaucoup de ſchechs, qui ont formé une eſpece de confédération.

4. La principauté d'*Abu-Ariſch*, qui appartient à un *ſchérif.*

5. Un grand diſtrict entre *Abu-Ariſch* & l'*Hedsjas*, habité par des *Bédouins* libres.

6. Le territoire de *Khaulan*, qui a ſon propre ſchech.

7. Le territoire de *Sahan*, qui comprend la principauté de *Saade*, appartenante à un *Sejid*, & les domaines de quelques ſchechs indépendans.

8. *Nedsjeran.*

9. *Kachtan.*

10. *Nehhm.*

11. *Khaulan* à l'eſt; quatre petites ſouverainetés gouvernées par des ſchechs.

12. Le vaſte pays de *Dsjôf* ou *Mareb* a un ſchérif, & d'autres territoires des ſchechs.

13. La contrée de *Jafa*, où il ſe trouve au moins trois ſchechs indépendans.

Il y a ſans doute, dans l'Yemen encore pluſieurs autres états ſouverains, qui à cauſe de leur petiteſſe ne ſont pas venus à ma connoiſſance. Un voyageur, qui s'arrèteroit peu en chemin, ne pourroit gueres apprendre non plus les noms de toutes les petites ſeigneuries, dont l'Allemagne eſt compoſée. Ce que je ſais cependant, pour en avoir été témoin oculaire, c'eſt que ce grand nombre de petits ſouverains, eſt la cauſe de la langueur où l'Arabie eſt tombée,

& que tant d'intérêts, qui ſe choquent ſans ceſſe, ruinent le commerce & l'induſtrie.

CHAPITRE II.

*De la principauté d'*ADEN.

CETTE petite ſouveraineté confine vers le ſud à la mer des Indes; vers l'oueſt & vers le nord aux états de l'*Imam*, & vers l'eſt au pays de *Jafa*. Les terres dont elle eſt compoſée appartenoient autrefois à l'Imam: mais en 1730, les habitans chaſſerent le gouverneur, mis par l'Imam, & élurent un ſchech, qui ſe ſoutient dans une entiere indépendance.

Aden, ville ancienne & célebre, donne le nom à cette principauté. Elle a encore un bon port, quoiqu'elle ſoit bien déchue de ſon état floriſſant. Son commerce eſt peu conſidérable, parce que ſon ſouverain ne vit pas en paix avec ſes voiſins. La ſeule marchandiſe qu'on exporte de cette ville, eſt le café qui vient du pays de Jafa.

Parmi pluſieurs villes & pluſieurs châteaux de peu d'importance, qui ſe trouvent dans ce petit état, la ſeule place encore remarquable eſt *La-*

badsje, réſidence du ſchech actuel *Abd ul Kerim el Föddeli.* Cette ville fut aſſiégée & maltraitée en 1757 par le fameux ſchech *Abd urrab. Föddeli* eſt un petit diſtrict, contenant une ville & quelques villages, connus parce que la famille régnante en eſt originaire.

CHAPITRE III.

De la Principauté de KAUKEBAN.

LA contrée qui porte ce nom, eſt preſque enclavée dans les états de l'*Imam de Sana*, & confine ſeulement d'un côté aux terres des alliés de *Haſchid-u-Bekil.* La famille, qui y regne, deſcend de Mahomet par *Hadi*, *Imam de Saade.* Elle avoit poſſédé, pendant pluſieurs ſiecles, de beaux domaines dans l'Yemen, & a conſervé même le titre d'*Imam* durant l'uſurpation des Turcs. Mais quand cette nation fut chaſſée de l'Yemen par *Khaſſem el Kebir*, cette illuſtre famille fut obligée de céder le titre d'Imam à ce nouveau conquérant Arabe, & de ſe contenter de celui de *Sejid* ou *Sidi.* Elle gouverne cependant encore en toute ſouveraineté un état aſſez conſidérable.

On m'avoit communiqué une notice de la ſucceſſion de ces ſouverains, que je n'ai pas eu occaſion de vérifier. Le prince régnant en 1763, s'appelloit *Sejid Achmet*: il avoit pluſieurs fils & freres, & un bon nombre de neveux.

Il fait ſa réſidence à *Kaukeban*, petite ville peu fortifiée; mais ſituée ſur une haute montagne, preſque inacceſſible. La tante du prince régnant a fait conſtruire un chemin pavé, par le moyen duquel les chameaux chargés peuvent parvenir juſques dans la ville.

Dans les différens diſtricts entre leſquels ce pays eſt diviſé, on trouve un bon nombre de villes & bourgs, dont la plupart ont des châteaux ou citadelles ſur des montagnes du voiſinage. Ces précautions paroiſſent néceſſaires, pour la défenſe d'un ſouverain foible contre un voiſin puiſſant, tel que l'Imam de Sana.

Wadi Laa eſt une vallée fertile en café qui appartient à *Sejid Ibraham*, frere du prince régnant. Dans ſes environs il y a des ſources chaudes & minérales.

CHAPITRE IV.

Des alliés de HASCHID-U-BEKIL.

LA contrée étendue, qui eſt partagée entre pluſieurs ſchechs alliés, s'appelle proprement *Bellad el Kobail*, le pays des montagnards : mais on la nomme à l'ordinaire *Haſchid-u-Bekil*, du nom général des confédérés. Elle s'étend vers le nord juſqu'au déſert d'*Amaſia*, & elle eſt bornée vers le ſud & vers l'eſt par les états de l'Imam & par la principauté de *Kaukeban* : vers l'oueſt elle touche la ſouveraineté d'*Abu Ariſch*. L'eſprit républicain eſt ſi rare en Aſie, que cette contrée peut paſſer pour une des ſingularités de l'orient.

Ce pays montueux eſt rempli d'une foule de ſchechs d'une très-ancienne nobleſſe, dont chacun gouverne ſon territoire en ſeigneur indépendant. Ces ſchechs ſentant l'impoſſibilité de réſiſter ſéparément à un voiſin puiſſant, ſe ſont ligués pour s'aſſiſter réciproquement.

Il eſt difficile, en Europe même, de ſe mettre en peu de tems au fait de la conſtitution d'un état : dans l'orient, chez des nations naturellement défiantes, la choſe eſt preſque impoſ-

ſible. Je n'ai point pu apprendre quelles ſont les loix & les conditions de cette ligue de petits ſouverains. Tout ce que j'en ſais, c'eſt qu'ils éliſent un certain nombre de chefs, & en tems de guerre des généraux, pour commander leurs troupes combinées.

Ces alliés & leurs ſujets ſont beaucoup plus guerriers, & meilleurs ſoldats que les autres Arabes. L'Imam de Sana & le ſchérif de la Mecque entretiennent chacun pluſieurs régimens de ces montagnards, & les payent mieux que leurs autres troupes. Ces montagnards exigent d'être commandés par des officiers de leur nation: les ſchechs levent à l'ordinaire les régimens & en nomment les officiers. Par cette raiſon l'Imam crai t de ſe brouiller avec les confédérés. Quand ils attaquent l'état de Sana, leurs compatriotes, qui ſont au ſervice de l'Imam, ſe révoltent & ſe joignent à l'armée de la ligue.

Une tradition ſur leur origine commune, peut avoir porté ces ſchechs à ſe liguer, & à reſter fideles à leur alliance. *Haſchid* & *Bekil*, dont les confédérés ont pris le nom, ont été, ſuivant cette tradition, deux fils d'un certain *Bahroſcham* & d'une princeſſe *Nedsjema.* Ce Bahroſcham, né en Natolie de parens diſtingués, enleva, après

plusieurs avantures romanesques, cette princesse, fille du roi de Bithynie, & se réfugia avec elle dans les montagnes de l'Yemen, où par ses deux fils *Haschid* & *Bekil* il devint la souche des familles de tous les schechs de *Bellad el Kobail*, qui peuvent, par conséquent, se regarder tous comme parens.

Il est constant cependant, qu'il y a dans ce pays des schechs d'une plus ancienne noblesse que ce roman ne leur en attribue. Dans le district de *Kheivan*, dans la ville de *Beit el Toba*, réside le chef de la famille *Toba*, qui doit descendre des premiers rois d'Arabie de ce nom.

On m'a nommé une cinquantaine de ces schechs indépendans, dont quelques-uns possedent des terres au milieu de celles de l'Imam. Il seroit superflu de rapporter leurs noms.

Le pays que ces alliés habitent, est d'une bonté assez inégale. Il y a cependant au milieu des montagnes des vallées très-abondantes en fruits, & les hauteurs même sont bien cultivées & fertiles.

Il contient beaucoup de châteaux, bâtis sur les hauteurs; mais peu de villes considérables. Celle de *Kheivan*, dans le district du même nom, est remarquable, parce qu'elle a été la résidence

des rois *Hamjares*, & enſuite des Imams. On y voit des ruines de palais, qui ſont d'une haute antiquité.

Dans quelques autres petites villes, on trouve pluſieurs monumens qui prouvent, que *Bellad el Kobail* a été, avant la conquête des Turcs, en grande partie du domaine des anciens Imams.

CHAPITRE V.

*De la principauté d'*ABU ARISCH, *&* *des* BÉDOUINS *voiſins.*

LA principauté d'*Abu Ariſch*, nommée ainſi d'après ſa capitale, eſt proprement une partie du *Tehama*, & s'étend le long du golfe Arabique depuis le gouvernement de *Loheya* vers le nord, l'eſpace de deux degrés de latitude. Son terroir eſt, comme celui du reſte du Tehama, ſec & ſtérile, par-tout où il ne peut pas être arroſé par les eaux des rivieres qui deſcendent de la partie montueuſe de l'Yemen.

Ce pays faiſoit, il n'y a pas long-tems, partie des états de l'Imam. Les ſouverains de Sana ont à l'ordinaire la politique de confier le gouvernement de leurs provinces uniquement à des gens

de baſſe naiſſance, ſouvent même à des eſclaves, qui n'aſpirent pas ſi aiſément à l'indépendance, comme fait la nobleſſe Arabe. Mais un des derniers Imams eut l'imprudence de nommer *Dola* d'*Abu Ariſch* un certain *ſchérif Achmed*, qui en ſe ſoulevant contre ſon maître, vérifia le dicton des Arabes, que les deſcendans de Mahomet ont tous la ſoif de régner.

Son fils *Mahommed*, ſchérif *d'Abu Ariſch* actuellement régnant, s'eſt ſoutenu contre tous les efforts de l'Imam pour ſoumettre de nouveau cette portion démembrée de ſes états. Les confédérés de *Haſchid-u-Bekil*, excités par les largeſſes de l'Imam, ont attaqué ſouvent le ſchérif; mais ſans un deſſein ſérieux de le réduire. Le ſchech *Mecrami* de *Nedsjeran* pénétra auſſi deux hyvers de ſuite dans cette contrée avec une petite armée. Pour chaſſer cet ennemi, le ſchérif leva 600 hommes dans le pays de Haſchid-u-Bekil, & lui livra en Janvier 1763 une bataille déciſive. Le ſchérif perdit dans cette bataille 6 à 7 hommes, & s'enferma, accablé de cette perte, dans ſa réſidence. Mais le ſchech *Mecrami* ne profita pas de ſa victoire: il apprit que le ſchech de *Kachtan* étoit entré dans le *Nedsjeran*, & ſe hâta d'aller défendre ſes propres états.

Les endroits remarquables de la principauté *d'Abu Arifch*, font, la capitale du même nom, ville murée & réfidence du fchérif. Le port & la ville de *Dsjefan*, à une journée d'Abu Arifch. Cette ville de *Dsjefan*, fituée fur le golfe Arabique, dans un pays fertile, fait un commerce affez important de féné, qui croît abondamment dans fon territoire, & de café qui vient des montagnes de Hafchid-u-Bekil. Elle trafique auffi avec les ports de la côte oppofée de l'Afrique: mais elle n'entretient aucune communication avec les fujets de l'Imam. Le refte de la principauté confifte dans quelques petites villes, & dans plufieurs gros villages.

La plaine qui s'étend le long du golfe Arabique, l'efpace d'un degré de latitude, depuis les frontieres d'Abu Arifch jufqu'à celles de l'Hedsjas, eft occupée par une tribu d'Arabes libres, appellée *Beni Halal*. Ces Bédouins vivent fous des tentes, & font gouvernés par leurs propres fchechs. Ils font pauvres & adonnés au brigandage, comme je l'ai déja remarqué dans la relation de notre voyage de Dsjidda à Loheya: mais ils fe piquent d'un grand courage, & fe font gloire de méprifer les douleurs.

Quand on demande à ces Bédouins, de quelle

religion ils ſont, ils ſe diſent Muſulmans. Mais leurs voiſins ne les croient pas, les traitent d'infideles, & les accuſent d'avoir une religion à part, dont les ſectateurs ſont nommés *Maſaliks.* Il paroît en effet qu'ils s'éloignent beaucoup du mahométiſme en pluſieurs points : leur circonciſion eſt au moins toute différente. On peut croire que ces Arabes errants, n'ayant jamais été entiérement ſubjugués ni par Mahomet ni par ſes ſucceſſeurs, ont conſervé une partie de leur ancienne religion. Les Muſulmans regardent les Bédouins en général comme peu orthodoxes, & leur reprochent de n'être pas de vrais croyans.

Ces Arabes de *Beni Halal* habitent une contrée ingrate : ils ſont pauvres, & vivent du petit produit de leurs troupeaux peu nombreux.

CHAPITRE VI.

Des territoires de SAHAN, & *de* KHAULAN.

LES Arabes nomment Sahan le pays montueux entre celui de Haſchid-u-Bekil & l'Hedsjas. Ce pays aſſez étendu eſt riche en fruits de toute eſpece, principalement en excellens raiſins. On y trouve auſſi des mines de fer ; que faute de bois, on ne

peut pas bien exploiter. Par cette raiſon le fer de l'Yemen eſt cher & mauvais.

On prétend que les habitans de cette contrée ſur-tout les montagnards qui ont peu de communication avec les étrangers, parlent le meilleur arabe, & le plus conforme à celui de l'alcoran; livre dont au reſte, ils ne connoiſſent preſque pas le nom.

Leurs mœurs different beaucoup de celles des Arabes des villes de l'Yemen. Rarement ils ont plus d'une femme, & leurs filles ne ſe marient qu'après leur 15. année : au lieu que dans les états de l'Imam, on voit des femmes de 9 à 10 ans. Ils ſe nourriſſent de viande, de miel, de lait & de quelques herbes. La contrée leur fournit en abondance ces alimens. Avec une nourriture ſi ſimple & ſi frugale, ils parviennent à l'âge le plus avancé, & conſervent la vue juſqu'à la fin de leurs jours. Ils ſont fort hoſpitaliers, & malgré cela des voleurs auſſi redoutables que les Bédouins du déſert, aux voyageurs qui ne vont pas en caravane.

Il y a dans ce pays beaucoup de ſeigneuries indépendantes. La principale eſt celle de *Saade*, poſſédée par le prince *Khaſſem*, deſcendant de l'Imam *Hadi*, ſouche auſſi des maiſons régnan-

tes de *Kaukeban* & de *Sana.* Ce prince prend aussi le titre d'Imam ; mais sa principauté est si petite, qu'il a de la peine à se défendre contre les schechs des montagnes voisines.

La capitale & la résidence *Saade*, a une douane qui rapporte beaucoup au souverain. Tout ce qui sort des états de l'Imam pour aller à Nedsjeran, à Kachtan & à la Mecque doit passer par cette ville, & y paye des droits considérables. Dans les environs de la ville se trouve une haute montagne, célebre par le siege que le prince alors régnant a soutenu contre les Turcs pendant sept ans.

Entre *Saade* & Haschid-u-Bekil il y a une partie du grand désert d'*Amasia.* Au milieu de ce désert on trouve *Birket Soidan*, le seul endroit où les voyageurs puissent s'arrêter pour se rafraîchir.

Le petit district de Khaulan, dont il s'agit ici, & qu'il faut bien distinguer de celui du même nom près de Sana, est situé dans les montagnes à l'ouest de *Saade*, sur le chemin de Sana à la Mecque, à quatre journées de Hali, derniere ville de la souveraineté du schérif. Il a aussi son schech indépendant. C'est tout ce que j'en ai pu apprendre.

CHAPITRE VII.

Des Principautés de NEDSJERAN *&* *de* KAÇHTAN.

NEDSJERAN eſt ſitué dans une contrée agréable & bien arroſée, au nord-eſt & à trois journées de *Saade.* Ce petit pays eſt fertile en bled & en fruits, ſur-tout en dattes. Ses paturages ſont excellens, & ſes chevaux & ſes chameaux recherchés dans toute l'Arabie.

Il eſt poſſédé actuellement par un ſchech nommé *Mecrami*, qui depuis quelque tems s'eſt acquis la plus grande réputation. On dit que ce ſchech n'eſt pas iſſu de l'ancienne nobleſſe Arabe. Dans ſa jeuneſſe il parcourut l'Arabie, la Perſe & les Indes. Après ſon retour l'*Imam de Saade* lui confia le gouvernement de ſa province de *Nedsjeran.* A peine *Mecrami* avoit obtenu ce poſte, qu'il s'érigea en ſouverain de ſon gouvernement.

Ce nouveau ſchech de Nedsjeran s'eſt rendu redoutable par ſon génie & par ſa valeur; non-ſeulement à ſes voiſins, mais encore à des ſouverains très-éloignés. Il n'y a pas long-tems que, faiſant paſſer en petits détachements ſes troupes par le pays de *Haſchid-u-Bekil*, il pénétra dans

les états de l'Imam, & s'empara de la province de *Safan.* En Janvier 1763, il battit, comme je l'ai rapporté, le schérif d'Abu Arisch. Vers la fin de la même année il avoit déja traversé toute l'Arabie avec son armée, & étoit entré dans la province de *Lachsa.* Il seroit impossible en Europe de faire passer en si peu de tems des troupes par des pays déserts & étrangers : mais une armée arabe n'est chargée ni de canon, ni de tentes, ni de munitions; des chameaux portent ses frugales provisions, & ses soldats, presque nuds & armés légerement, ne craignent pas les fatigues des marches.

Ce schech *Mecrami* a en Arabie la double réputation d'un brave capitaine, & d'un profond théologien. Ses idées sur la religion sont toutes différentes de celles des sectes reçues parmi les Musulmans. Il regarde bien Mahomet comme un prophete, mais il ne fait pas grand cas de ses successeurs & de ses commentateurs. Les Arabes sensés disent, que ce schech a trouvé le moyen de profiter du ciel déja dans cette vie, puisqu'il vend, pour me servir de leurs expressions, le paradis à l'aune, en assignant des places plus ou moins honorables, suivant la grandeur de la somme qu'on lui paye. Mais les gens simples & superstitieux

titieux achetent de lui, & de ses commis, de ces assignations sur le ciel, & en esperent l'acquit. Un Persan de la province de *Kirman*, a aussi depuis peu entrepris une fabrique de semblables billets pour les places au ciel, & a gagné à ce métier des sommes considérables. Les orientaux paroissent de plus en plus, vouloir imiter les belles inventions faites en Europe.

On attribue encore à ce schech la connoissance de beaucoup de secrets, & le pouvoir d'obtenir de la pluie. Quand la contrée souffre de la sécheresse, il indique un jour de jeûne, suivi d'une procession, où tout le monde doit assister avec un extérieur humilié, sans turban & mal habillé. Des Arabes de distinction m'assurerent, que cette recette ne manquoit jamais, & que la pluie suivoit immédiatement l'opération du schech.

La capitale de sa petite souveraineté est *Nedsjeran*, ville ancienne, & célebre dans l'histoire des Arabes. Les autres endroits sont de peu d'importance.

Le petit pays de *Kachtan* est situé dans les montagnes, à trois journées au nord de *Nedsjeran*. J'ai vu à *Lobeya* un homme distingué de cette contrée, qui avoit amené à Sana un train de chevaux pour l'Imam. Cet homme étant entré en

défiance à caufe de mes queftions, comme je l'ai raconté plus haut, ne voulut me donner aucun éclairciffement touchant fa patrie. Tout ce que j'ai appris du pays de *Kachtan*, c'eft qu'il appartient à un fchech particulier & fouverain.

CHAPITRE VI.

Des Principautés de NEHHM *&* *de* KHAULAN.

NEHHM eft un petit diftrict entre le pays de *Dsjöf* & celui de *Hafchid-u-Bekil*. Son fchech indépendant actuellement régnant, prince très-guerrier, inquiete fouvent l'Imam. Il poffede quelques petites villes peu confidérables, avec une montagne fertile & remplie de villages. Les habitans de *Deiban* font libres; mais ils fe joignent toujours au fchech de *Nehhm* dans fes guerres avec l'Imam.

Le petit pays de *Khaulan*, qu'il faut diftinguer de celui dont j'ai déja parlé, n'eft qu'à quelques lieues au fud-eft de Sana. Il a un fchech indépendant, iffu d'une très-ancienne famille. Le fchech *Rajech Khaulani*, qui régnoit en 1763, demeuroit à Sana, parce qu'il étoit général des troupes de l'Imam. Sa réfidence ordinaire eft *Beit Rödsje*, petite ville de fon domaine.

Dans cette principauté ſe trouve la ville *Tanaëim*, célebre parmi les Juifs Arabes, qui y avoient anciennement leur principal établiſſement, & un grand nombre de belles ſynagogues. Aujourd'hui elle eſt preſque déſerte, & l'on y voit peu de Juifs. *Beit el Kibſi* eſt un village uniquement habité par des ſchérifs, dont l'un doit toujours être le chef de la caravane, qui va chaque année de Sana à la Mecque. Cette caravane eſt compoſée de deux à trois mille perſonnes, & reſte 45 jours en chemin, quoique ces deux villes ne ſoient éloignées que de 100 lieues d'Allemagne en droite ligne.

Pluſieurs places appartenantes autrefois au prince de *Khaulan*, ſont à préſent du domaine des Imams, qui peu-à-peu s'en ſont emparés.

CHAPITRE IX.

Du Pays de DSJÖF.

CETTE grande province de l'*Yemen* s'étend au ſud de *Nedsjeran* juſqu'à l'*Hadramaut*, & à l'eſt depuis *Haſchid-u-Bekil* juſqu'au déſert qui ſépare l'Yemen de l'*Oman*.. Elle eſt remplie de plaines ſablonneuſes & déſertes. Cependant en

plufieurs endroits les habitans ne manquent ni de froment, ni de durra, ni de la plupart des denrées néceffaires. Les chevaux & les chameaux de Dsjöf font eftimés, & l'on en fait venir beaucoup dans les états de l'Iman.

Le pays de *Dsjöf* fe divife en *Bellad el Bédoui*, le diftrict habité par des Arabes errants: en *Bellad es Saladin*, le diftrict montueux, gouverné par des fchechs indépendans, qui prennent le titre de *fultan*: & en *Bellad es Schéraf*, le diftrict, où des fchérifs poffedent de petites fouverainetés.

Les Arabes errants de cette contrée font guerriers; ils font leurs campagnes montés fur des chevaux ou fur des chameaux. Leurs armes font le fabre, la lance, & quelquefois des moufquets à mèche. Ils fe fervent encore de cottes de mailles, armure que les autres Arabes ne portent plus. Ils incommodent beaucoup leurs compatriotes, qui habitent dans les villages qu'ils pillent & dont ils enlevent fouvent les filles. Cependant ils font auffi peu cruels, que les autres Bédouins, & ils fe contentent de voler les étrangers fans les tuer. On prétend, que les meilleurs poëtes Arabes fe trouvent parmi ces Bédouins de Dsjöf, qui ont pour la poëfie des difpofitions particulieres.

Dans le diſtrict de *Bellad es Saladin*, il y a beaucoup de petits ſouverains. On ne m'en a nommé que le ſultan de *Baham*. Ce titre de *ſultan* n'eſt geures uſité en Arabie, excepté dans les pays de *Dsjöf* & de *Jafa*. Il paroît déſigner des ſchechs de montagnards, pour les diſtinguer des ſchechs de Bédouins.

Les princes les plus conſidérables dans le diſtrict de *Bellad es Schéraf*, ſont les trois ſchérifs de *Mareb*, de *Harib*, & de *Rachvan*. Le premier cependant, quoique chef des deſcendans de Mahomet dans cette contrée, ne poſſede que la ville de *Mareb* & quelques villages dans les environs.

Mareb eſt encore la capitale de la province, quoiqu'elle ne conſiſte qu'en 300 chétives maiſons. Elle eſt ſituée à 16 lieues de Sana vers le nord-eſt. Les anciens l'ont connue ſous le nom de *Mariaba*, dans le tems qu'elle étoit la capitale des *Sabéens*. On ignore ſi elle a jamais été appellée *Saba*. Dans ſon voiſinage ſe trouvent des ruines, qu'on prétend être celles du palais de la Reine de *Balkis*: mais aucune inſcription ne les accompagne, qui puiſſe vérifier cette opinion.

Le réſervoir d'eau des *Sabéens* étoit célebre

déja anciennement, & j'en ai entendu parler souvent en Arabie. Mais personne ne pouvoit m'en donner une idée exacte, excepté un homme distingué, né & demeurant à Mareb. Cet homme me dit que ce fameux réservoir, nommé par les Arabes *Sitte Mareb*, étoit une vallée étroite, entre deux chaînes de montagnes, de la longueur d'une journée. Dans cette vallée se réunissent 6 ou 7 petites rivieres, qui coulent du sud & de l'ouest, & viennent des états de l'Imam. Quelques-unes de ces rivieres sont poissonneuses, & ont de l'eau toute l'année: les autres ne coulent que dans la saison pluvieuse. Ces deux chaînes de montagnes, qui forment cette vallée, s'approchent de si près au bout oriental, qu'on en peut traverser l'intervalle en 5 ou six minutes. Pour retenir ces eaux, abondantes dans la saison des pluies, on avoit fermé cette ouverture de la vallée par une muraille haute & épaisse; & pour pouvoir la distribuer, dans les tems de sécheresse, aux champs des environs, on avoit pratiqué dans ce mur trois portes, l'une au-dessus de l'autre. La muraille étoit haute de 50 pieds, & bâtie de grandes pierres de taille. On en voit encore les ruines: mais les eaux qu'elle avoit retenues autrefois, se perdent à présent, après

un cours de peu d'étendue dans les plaines ſablonneuſes.

Ainſi le réſervoir des Sabéens n'avoit rien de merveilleux. Dans beaucoup d'endroits de l'Yemen on ménage en petit de ſemblables réſervoirs au pied des montagnes. Aux environs de Conſtantinople, il y a une vallée, dont l'ouverture eſt auſſi fermée par un mur, où s'amaſſe l'eau qui coule alors par des aqueducs dans la capitale de l'empire Ottoman.

La tradition du bouleverſement de la ville de *Mareb* par une inondation, cauſée par l'écroulement ſubit de cette muraille, a tout l'air d'une fable populaire. Il eſt plus probable, que cette muraille ſe ſera dégradée avec le tems, faute d'être réparée, quand le royaume des Sabéens fut renverſé. Mais la ruine du mur cauſa celle de la ville d'une autre maniere: les campagnes voiſines ne pouvant plus être arroſées avec l'eau de ce réſervoir, devinrent ſtériles & ſe dépeuplerent; ce qui priva ainſi la ville de ſa ſubſiſtance. *Mareb* n'eſt pas d'ailleurs ſitué au-deſſus de ce mur: elle en eſt éloignée d'une lieue, ſur une petite éminence, à côté de l'écoulement des eaux.

En rétabliſſant cet ouvrage, on pourroit

rendre à ce diſtrict ſa fertilité. Mais ces entrepriſes ne s'exécutent que par des ſouverains riches : *Mariabe* étoit la réſidence d'un roi puiſſant qui dominoit ſur l'Yemen & ſur l'Hadramaut; Mareb aujourd'hui eſt celle d'un pauvre ſchérif qui à peine peut ſe ſoutenir contre ſes foibles voiſins.

Parmi les autres places du pays de Dsjöf la ſeule remarquable qu'on m'a nommée, eſt *Kaſer el Nat*, citadelle ſur une haute montagne, conſtruite déja par les rois *Hamjares*.

CHAPITRE X.

Du Pays de JAFA.

CE pays eſt ſitué entre *Aden*, quelques terres du domaine de l'Imam, & la grande province d'*Hadramaut*. Il eſt fertile, & abonde ſur-tout en café & en beſtiaux.

Il étoit ſoumis autrefois à l'Imam, mais vers la fin du ſiecle paſſé les habitans ſe révolterent & ſe rendirent indépendans. Ils ſont gouvernés aujourd'hui par trois princes ſouverains, qui ont conquis auſſi une partie de l'*Hadramaut*. Ces princes ſont 1. le *Sultan de Reſſes*, qui réſide à

Medsjeba. 2. Le *Sultan de Mosaka*, nommé d'après sa résidence. 3. Le *Sultan de Kara*, qui réside dans un château, situé sur une montagne appellée Kara.

Un de ces sultans qui regnent en Jafa, possede aussi *Schæhbr*, ville & port, d'où l'on exporte de l'encens, inférieur à celui des Indes, comme l'est en général celui de l'Arabie: personne n'a su me donner des notices de l'intérieur de ce district de *Schæhbr*.

Bellad Schafel & *Ed dahla* sont deux souverainetés de deux petits schechs. *Medine el Asfal*, est une ville célebre par les tombeaux de plusieurs saints. Les habitans de ces pays doivent donc être sunnites.

SECTION XIX.

DES ETATS DE L'IMAM DE SANA.

CHAPITRE I.

*De l'étendue & de la division des états de l'*IMAM.

EN parlant de l'Yemen en général, j'ai déja donné une idée de la nature de la partie qui eſt ſujette au ſouverain de *Sana*. On trouve par-tout le même mélange de terres fertiles ou arides, & les mêmes productions. Il paroît cependant que l'Imam poſſede la partie la plus riche, la plus agréable, & la plus intéreſſante de cette grande province.

Il ſeroit aſſez difficile d'expoſer d'une maniere claire les limites des états de ce ſouverain, puiſqu'ils ſont entrecoupés par les domaines de pluſieurs petits princes. On peut dire cependant qu'ils confinent au nord à *Haſchid-u-Bekil*; à l'oueſt à la principauté d'*Abu Ariſch* & enſuite au golfe Arabique; au ſud à la principauté d'*Aden*; & à l'eſt aux pays de *Dſjöf* & de *Jafa*.

La diviſion générale de l'Yemen en *Tehama*, ou plaine, & en *Dsjebbal* ou pays montueux, a lieu auſſi dans les états de l'Imam. Sur cette diviſion eſt fondée celle des 30 gouvernemens, ou bailliages, dans leſquels le royaume de Sana eſt partagé. On compte 6 gouvernemens dans le Tehama, & 24 dans la contrée montueuſe.

Ces petits gouvernemens ne contiennent pas tous également des places connues ou importantes. Il ſeroit donc ſuperflu d'en rapporter tous les noms, & d'en faire une deſcription particuliere. Je dois me contenter de parler des endroits les plus remarquables, après avoir donné quelque idée du ſouverain de ces états & de ſon gouvernement.

Comme il y a dans les états de l'Imam une grande quantité de ſchechs, diſperſés dans les montagnes, qui ne reconnoiſſent point l'autorité de ce ſouverain, & qui ne dépendent de lui que d'une certaine maniere, je ferai mention en paſſant de ces ſeigneurs indépendans, plutôt que de quelques villes ou villages peu conſidérables. Le lecteur ſera plus curieux d'apprendre la conſtitution ſinguliere de ce peuple, que de lire une liſte de noms Arabes.

CHAPITRE II.

Origine & histoire des IMAMS.

DANS l'esquisse des révolutions de l'Arabie, j'ai rapporté sommairement celle qui se fit en *Yemen* par l'expulsion des Turcs. Cet évenement arriva en 1630, & c'est depuis cette époque qu'il faut dater l'élévation de la famille régnante à Sana, qui tire son origine de *Khassem abu Mahomed*, le principal auteur de cette révolution.

Ce *Khassem* descendoit de Mahomet par l'Imam *Hadi*, qui est enterré à *Saade*, où sa postérité regne encore. Il étoit donc parent de l'ancienne maison des *Imams de Saade*, & des princes de *Kaukeban*, que les turcs n'avoient jamais pu subjuguer. *Khassem* vivoit en particulier du revenu des terres, que lui avoient laissées ses ancêtres, sur la montagne de *Schæbara*, au nord-est de Loheya. Quoique simple particulier il gagna l'amitié des schechs indépendans des montagnes, & lorsqu'il vit les turcs odieux à ses compatriotes, il attaqua, avec le secours de ces schechs, les pachas, & les chassa peu-à-peu de toutes les villes de l'Yemen. Devenu souverain, & ayant pris le titre de *Sejid Khassem*, il continua à rési-

der ſur la montagne de *Schæhara*, & y mourut, après avoir régné pendant 9 ans. La reconnoiſſance de ſa nation lui a valu le ſurnom de grand, & il eſt nommé *Khaſſem el Kbir*, Khaſſem le grand.

Après cette révolution, la famille ancienne des princes de *Kaukeban* ayant été obligée de céder à celle de Khaſſem ſes prérogatives, le fils aîné de Khaſſem prit le titre d'*Imam* & le nom de *Metwokkel Allah*. L'Imam eſt proprement l'eccléſiaſtique, qui fait la priere publique dans les moſquées. Les ſouverains, ſucceſſeurs de Mahomet, conſerverent la coutume de faire ces prieres, pour prouver leur pouvoir ſpirituel uni au temporel. Pluſieurs princes Arabes n'oſant pas ſe décorer du titre de calife, ſe contenterent de celui d'Imam ou de celui d'*Emir el Mumenim*, de prince des fideles. Tous ces ſouverains, munis du pouvoir ſpirituel, tels que les califes & les Imams, obſerverent l'ancien uſage de changer de nom, comme font auſſi les Papes, en montant ſur le trône. Changement qui doit annoncer apparemment une eſpèce de régénération de l'homme, inveſti d'un emploi qui lui imprime un caractere de ſainteté.

L'Imam *Metwokkel Allah*, continue à délivrer

ſa patrie des turcs, qui ne paroiſſent pas avoir fait de grands efforts pour ſe ſoutenir dans une conquête éloignée, & qui leur étoit à charge plutôt qu'avantageuſe. Les Arabes font un ſaint de cet Imam, qui pour ne pas toucher aux revenus publics, gagna ſon entretien, à l'exemple de beaucoup de ſouverains Mahométans, par l'ouvrage de ſes mains, en faiſant des bonnets; qui n'a eu qu'une femme, & qui s'étoit contenté d'un ſeul eſclave pour ſon ſervice domeſtique. *Metwokkel Allah* réſida à *Doran*, & régna 30 ans.

Son fils *Mejid Billah* lui ſuccéda, fut auſſi ſcrupuleux que ſon pere à l'égard des revenus de l'état, & régna 7 ans.

Il eut pour ſucceſſeur *Mahadi Achmed* ſon couſin, qui occupa le trône pendant 7 ans, & qui, quoique dévot, recula, par des conquêtes, les bornes de ſon royaume.

Après ſa mort un neveu de *Mejid Billah* ſe fit proclamer Imam, ſous le nom de *Mahadi Hadi*. Ce dernier n'avoit régné que deux ans quand *Mahadi Mahomed*, fils de l'Imam Mahadi Achmed s'empara du trône par la force.

Cet Imam *Mahadi Mahomed* réſida à *Mouahheb*, & régna 30 ans. Les François, dont *la Ro-*

que publia la relation, vinrent en 1707 à sa cour. *Hamilton* en parle aussi, & dit qu'il avoit 80 ans en 1714. *Mahadi Mahomed* eut des guerres continuelles avec les alliés de Haschid-u-Bekil. Dans la premiere il mit à la tete de son armée son neveu *Khassem*, qui vainquit les ennemis: mais l'Imam le paya d'ingratitude & le fit enfermer dans la citadelle de *Damar*. Dans une autre guerre le fils de l'Imam ayant été battu par les confédérés de Haschid-u-Bekil, ce souverain fut obligé de tirer de prison son neveu *Khassem* & de lui confier le commandement de l'armée. *Khassem* victorieux une seconde fois, ne retourna plus à la cour de son oncle, qui fut bientôt après déposé par un homme de sa famille, venu de *Schæbhara*, qui se fit proclamer Imam sous le nom d'*El Naser*. Mais à peine cet usurpateur avoit occupé pendant 2 ans le trône, que *Khassem* le chassa, & s'empara de la souveraineté en prenant le nom d'*El Metwokkel*.

L'*Imam El Metwokkel* choisit Sana pour sa résidence, & régna tranquillement pendant 10 ans.

Après sa mort, son fils *El Mansor* monta sur le trône. A peine y fut-il assis qu'il eut un rival dans un neveu de *Mahadi Mahomed* qui, avec le secours

du prince de *Kaukeban*, s'empara de tout le pays, excepté de Sana. *El Manſor* trouva néanmoins le moyen de ſaiſir l'uſurpateur & ſon protecteur, & de les mettre en priſon. Il eut le même bonheur en étouffant les révoltes d'un autre de ſes couſins & d'un de ſes propres freres, qu'il fit enfermer pour le reſte de leurs jours. Il régna 21 ans.

CHAPITRE III.

De l'Imam régnant EL MAHADI.

L'IMAM *El Manſor* laiſſa pluſieurs fils, dont l'aîné *Ali* avoit le plus grand droit au trône. Il étoit né de la premiere femme de ſon pere, fille du prince de *Kaukeban*, & il deſcendoit par conſéquent de Mahomet du coté du pere & de la mere. Mais cette princeſſe, qui en 1763 vivoit encore à Sana, n'étoit pas aſſez habile pour ménager la ſucceſſion à ſon fils, quoique tout le pays ſouhaitât de l'avoir pour ſouverain.

El Manſor avoit eu un fils, nommé *Abbas*, d'une négreſſe eſclave. Cette femme ruſée ſut cacher la mort de ſon maître juſqu'à ce que le *Kadi Jachja*, un des principaux miniſtres d'El Manſor,

Manſor, eut mis les troupes & les gouverneurs des provinces dans les intérêts de ſon fils *Abbas*, & alors elle le fit proclamer Imam ſous le nom d'*El Mahadi*, qui eſt actuellement régnant. Le prince Ali fut enfermé dans une priſon, où il demeura juſqu'à ſa mort, arrivée en 1759.

Au commencement du regne de l'Imam actuel, le prince de Kaukeban lui diſputa le titre d'Imam à deux différentes repriſes. Mais ce concurrent ayant été battu une fois, & ayant eu ſa barbe brûlée la ſeconde fois par l'exploſion de ſon magaſin à poudre, renonça à ſes prétentions à la qualité d'Imam, & fit la paix.

En 1750 une armée d'Arabes de *Nehhm* & de *Deiban*, forte de 3000 hommes, pénétra juſques près de Sana: mais l'Imam la battit, & la diſperſa. Sept années après, les alliés de *Haſchid-u-Bekil* attaquerent l'Imam, & vainquirent ſes troupes. Mais l'année ſuivante en 1758, le général de l'Imam ſurprit & battit les alliés.

L'Imam *El Mahadi Abbas* étoit en 1763 âgé de 45 ans, & occupoit déja le trône depuis 17 ans. Il étoit noirâtre, comme ſes ancêtres du côté maternel, & ne reſſembloit aucunement aux autres deſcendans de Mahomet. Quelques traits négres exceptés, il paroiſſoit de bonne mine.

Il a une vingtaine de freres, dont j'ai vu quelques-uns noirs comme de l'ébene, avec le nez épaté & de grosses levres, comme les Cafres d'Afrique. Il avoit épousé la fille de son parent, un des prétendans à la souveraineté de *Taæs*, & encore quelques femmes libres. Mais il n'entretenoit pas autant de filles esclaves comme son pere, qui en avoit plus de 200 dans son Harem.

Les fils nombreux de l'Imam régnant étoient, quatre exceptés, trop jeunes pour paroître en public. Ses parens qui demeurent tous à Sana, sont en grand nombre, & quelques-uns bien appanagés. Il a plusieurs oncles; mais il ne confie aucun emploi à ses proches, qui vivent tous en simples particuliers.

A son avénement au trône, il avoit gardé pour son premier Ministre le *Kadi Jachja*, qui l'y avoit fait monter. Mais les sujets étant mécontens de l'administration, & regrettant le prince Ali, qui avant sa mort avoit écrit de sa prison une lettre touchante à son frere, l'Imam sacrifia le ministre à la haine publique, le déposa, lui confisqua tous ses biens, & le mit en prison avec son confident. Ce *Kadi Jachja* obtint sa liberté peu de tems avant notre arrivée à Sana: mais au lieu de lui rendre ses biens, l'Imam ne

lui donna qu'une petite penſion, à peine ſuffiſante pour le faire vivre.

CHAPITRE. IV.

Hiſtoire du ſchech ABD URRAB.

PARMI les ennemis que l'Imam *El Mahadi* régnant avoit à combattre, le plus redoutable, par ſon génie & par ſon courage, étoit le ſchech *Abd Urrab* de *Hodsjerie*. En parlant du ſiege de *Taæs*, j'ai touché en paſſant quelque choſe des avantures de ce ſchech, regardé comme un héros par ſes compatriotes. Son hiſtoire m'a paru intéreſſante, & j'ai cru devoir la raconter un peu plus en détail, parce qu'elle contient des traits, qui caractériſent l'eſprit du gouvernement de l'Imam, & les mœurs des Arabes en général.

Abd Urrab, fils d'un *Nakib* ou général*, gouverneur d'un petit diſtrict, ſuccéda dans cet emploi à ſon pere. L'Imam content de ſes ſervices, lui conféra un gouvernement plus conſidérable, celui de *Kataba*, & lui donna commiſſion de démolir les châteaux de pluſieurs ſeigneurs dans ſon voiſinage. Ayant exécuté cet ordre avec zéle, il ſe fit beaucoup d'ennemis parmi la no-

bleſſe, dont le plus animé étoit un Nakib de l'ancienne famille de *Wadei*, qui avoit auſſi perdu ſon château.

Ce *Nakib* prévint l'Imam contre *Abd Urrab*, & l'accuſant d'être rebelle, il ſe fit donner le commandement des 3000 hommes pour le réduire. Avec cette armée, il aſſiégea le prétendu rebelle dans *Kataba*, capitale de ſon gouvernement, pendant onze mois. *Abd Urrab* ne pouvant plus réſiſter, ſe fit jour avec 600 hommes à travers ſes ennemis, & ſe retira dans le diſtrict de *Hodsjerie*, où ſes amis lui ouvrirent les portes des fortereſſes, & où il fut reconnu ſchech. Une autre armée, que l'Imam envoya encore pour l'aſſiéger dans cet établiſſement, eut auſſi peu de ſuccès que la premiere.

Juſqu'ici le nouveau ſchech n'avoit fait que ſe défendre: mais ſentant ſes forces, il attaqua les états de l'Imam, s'empara de pluſieurs places, & leva de fortes contributions. L'Imam ne pouvant pas le ſoumettre, fit une alliance avec le prince d'*Aden* pour lui faire la guerre en commun. *Abd Urrab* entra alors dans le pays d'*Aden*, aſſiégea le prince dans ſa capitale & le força à lui payer une groſſe ſomme. Dans cette occaſion l'Imam abandonna entiérement ſon allié.

En faiſant le récit du ſiege de *Taæs*, dans la relation de mon Voyage, j'ai raconté déja de quelle maniere l'Imam conclut la paix avec le ſchech, & comment ce dernier prit la ville aſſiégée. Je dois ajouter, que les conditions étoient, que l'Imam traiteroit *Abd Urrab* en bon ami; qu'il le reconnoiſſoit ſchech de Hodsjerie, & qu'il renonçoit à toutes ſes prétentions ſur cette province. L'Imam avoit confirmé cette promeſſe non-ſeulement avec ſept fermens; mais il avoit, ſuivant une coutume établie chez les orientaux, envoyé au ſchech l'alcoran, ſur lequel il avoit fait ſes ſept fermens, & le roſaire dont il ſe ſervoit dans ſes prieres, comme des gages de ſa parole inviolable. De plus ſes deux généraux *El Mas*, & *Achmed el Hamer*, étoient garans de la fidélité de l'Imam à garder ſa promeſſe.

Se fiant à ces fermens réiterés, à ces ſignes de la bonne foi, & aux aſſurances des deux généraux, *Abd Urrab* céda aux invitations de l'Imam, & ſe ſendit à ſa cour. Dans ſa route, il fut traité avec les plus grandes marques de reſpect. Les habitans de Sana allerent à ſa rencontre pour admirer ce héros: on ne ceſſoit de parler avec enthouſiaſme de ſes belles actions, de ſa valeur, & de ſon habileté.

On ne ſait pas, ſi l'Imam avoit eu d'avance le deſſein de le perdre, ou ſi ces louanges l'avoient irrité, & qu'il craignoit de voir ſe former, dans ſa propre capitale, un parti en faveur de ce rebelle. Quoi qu'il en ſoit, on ſe ſaiſit du ſchech immédiatement après ſon arrivée; on le dépouilla de ſes habits; on lui teignit de rouge les mains & le viſage; & on le promena par les rues, aſſis à reculons ſur un chameau. Sa ſœur, qui ſe trouvoit à Sana, voyant cette proceſſion ignominieuſe de ſon frere, ſe précipita du haut de la maiſon, & tomba morte à ſes pieds. Après avoir maltraité ce ſchech encore de coups, on le jetta ſur un fumier, & trois jours après on lui coupa la tête.

Cette noire perfidie de l'Imam indigna ſes ſujets. Les plus mécontens étoient naturellement les deux généraux, qui avoient engagé leur parole pour la ſureté d'*Abd Urrab*. Le premier, le Nakil *El Mas* commandoit les troupes nationales de l'Imam; le ſecond, le Nakil *Achmed El Hamer*, celles de Haſchid-u-Bekil, qui étoient à la ſolde de ce prince. *El Hamer* étoit d'ailleurs d'une des familles les plus diſtinguées de Haſchid-u-Bekil, & ſon frere *Khaſſem* étoit général de la ligue. Ces deux hommes conſidérés ne crurent pas devoir cacher leur reſſentiment.

El Hamer reprocha donc à l'Imam ſa cruauté, & ſa perfidie : mais on le mit tout de ſuite en priſon. *El Mas*, plus irrité que jamais, forma un parti pour détrôner l'Imam : mais ce prince le prévint, & lui fit préſenter, dans une viſite amicale, du café, dont le Nakib mourut avant de ſortir du palais.

Dès que *Khaſſem* eut appris l'empriſonnement de ſon frere *El Hamer*, il attaqua les états de l'Iman avec les troupes des alliés : mais ayant perdu ſon fils dans une eſcarmouche, ſa triſteſſe l'engagea de ſe retirer. L'Imam craignant un nouvel effort des alliés de Haſchid-u-Bekil, pour mettre le Nakil *El Hamer* en liberté, lui fit trancher en ſecret la tête dans ſa priſon. Depuis ce tems, les alliés n'ont jamais ceſſé de venger cette mort ſur les états de l'Imam, où ils avoient brûlé pluſieurs villes, immédiatement avant notre arrivée en Arabie.

La conduite de l'Imam, à l'égard de cet infortuné ſchech de *Hodsjerie*, l'a rendu odieux à ſes voiſins & à ſes ſujets, & lui aura attiré probablement une cataſtrophe, en le précipitant du trône.

CHAPITRE V.

De la conſtitution & du gouvernement des états de SANA.

LE trône de l'*Yemen* eſt héréditaire, & ſuivant le déſir général des ſujets, c'eſt le fils aîné, d'une épouſe légitime d'un Imam, qui doit ſuccéder à ſon pere. Les révolutions que j'ai rapportées en abregé, montrent cependant combien de fois cet ordre de ſucceſſion a été troublé. Dans les états deſpotiques, comme le ſont de fait tous les gouvernemens de l'orient, cet ordre ne peut gueres être obſervé, parce qu'on n'y connoît point de loix fondamentales. Il paroît d'ailleurs que la polygamie met en Aſie de l'incertitude dans le droit de ſuccéder, qui devient obſcur quand des princes, nés de femmes d'un état différent, fondent leurs prétentions au trône, ſur des raiſons également fauſſes ou plauſibles. Alors le choix aveugle d'un pere, devenu imbécille, ou les intrigues d'une jeune favorite, décident de la validité de ces droits équivoques.

L'Imam eſt un prince abſolu; & il peut l'être d'autant plus, qu'il réunit dans ſa perſonne le pouvoir ſpirituel au temporel ſur ſes ſujets. Sa

jurifdiction, à l'egard des affaires eccléfiaftiques, ne s'étend pas cependant fur les états des autres fouverains de fa fecte, qui font gouvernés pour le fpirituel par des Mufti ou par des Kadi particuliers, réfidans dans chacun de ces états.

Quoique l'Imam foit abfolu, fon defpotifme eft tempéré par le tribunal fuprême de *Sana*, dont il n'eft que le préfident. Ce tribunal, compofé d'un certain nombre de Kadis, a feul le droit de condamner un criminel à mort, & l'Imam n'ofe faire exécuter un fujet, fans que le procès criminel ait été porté devant ce tribunal. Les Kadis de Sana paffent pour des gens incorruptibles, de mœurs irréprochables, & fort attachés à leurs devoirs. On ne les change pas fi fouvent comme en Turquie, & leur emploi eft à l'ordinaire à vie.

Cependant, fi le fouverain veut abufer de fon pouvoir, il peut fecouer les entraves que ce tribunal met à fes caprices. Les affeffeurs font nommés par l'Imam, & amovibles à fa volonté. Il eft en état, par conféquent, d'extorquer leurs fuffrages par les menaces d'une difgrace. Mais la violence n'a pas réuffi aux fouverains de Sana, & des actes de tyrannie ont été fuivis communément de la dépofition de celui qui s'étoit avifé

de les hazarder. On prédifoit ce fort à l'Imam régnant, qui, par fes cruautés & par fes extorfions, commençoit à laffer la patience de fes fujets.

À la cour de l'Imam les emplois font nombreux, & les titres d'honneur rares. Le premier miniftre ne portoit que celui de *Fakih*; titre fi vague que fes fecrétaires, & même tous les favans, qui fe croyoient un peu au-deffus du commun, le prenoient comme le miniftre. Les autres miniftres, les fecrétaires d'état, l'intendant des fondations pieufes, l'intendant des bâtimens, le directeur de la chamélerie, par conféquent ceux qui occupoient les premieres places, étoient tous des *Fakih*, & ne recevoient aucune qualification plus diftinguée.

Chaque petite province des états de l'Imam a fon gouverneur particulier. Si ce gouverneur eft un prince, ou un homme de la haute nobleffe, on l'appelle *Wali* & *Dola*, ou quelquefois *Emir*, quand il eft d'une naiffance commune. J'ai déja eu occafion de remarquer, que les fouverains de Sana fe trouvent mieux de la politique, de confier plutôt ces emplois à des parvenus, qu'à des perfonnes de la premiere qualité.

Un *Dola* en Yemen reffemble, en petit, à un pacha en Turquie. Il commande les troupes

de ſon département, dirige la police, & perçoit les impôts. Quand les gouvernemens ſont lucratifs, on rappelle les *Dolas* après 2 ou trois années, de crainte qu'ils ne s'enrichiſſent. Si l'Imam continue un dola dans ſa place, il lui envoie un cheval, un ſabre & un habit de cérémonie. Tous ſont obligés de rendre compte de tems en tems de leur adminiſtration, & s'ils ont fait des fautes marquées, ou s'ils ſont convaincus de malverſation, ils peuvent s'attendre à être punis par la priſon, & par la confiſcation de leurs biens; rarement on leur inflige une peine capitale. Il arrive quelquefois qu'un dola ainſi diſgracié, paſſe, en ſortant de priſon, à un emploi plus important que le premier, dont il avoit été dépouillé: coutume qui annonce bien le deſpotiſme, où l'honneur, & par conſéquent auſſi la flétriſſure par les châtimens, ſont une choſe inconnue.

Dans chaque bourg, ou petite ville, il y a pour entretenir l'ordre & la ſureté, un *ſous-dola* avec une petite garniſon, quelquefois ſeulement de 5 à 6 ſoldats. Le chef d'un gros village eſt nommé *ſchech*, & *hakim* celui d'un petit.

On donne aux dolas des gouvernemens conſidérables, un *Baskateb* ou contrôleur, qui doit veiller ſur leur conduite, & informer

l'Imam de ce qui ſe paſſe. Cet eſpion du gouverneur parvient ſouvent à ſe mettre à ſa place : mais un autre *Baskateb* joue au nouveau dola le même tour, que celui-ci avoit joué à ſon prédéceſſeur.

Toutes les villes où il réſide un dola, ont auſſi un *Kadi*, qui dépend du kadi ſuprême de Sana. Le kadi ſeul juge les affaires civiles & eccléſiaſtiques, ſans que le dola puiſſe contrarier ou infirmer ſes jugemens. Ces kadis des provinces, ont comme ceux de la capitale, une grande réputation de ſageſſe & d'intégrité.

Dans les ports de mer, l'*Emir Bahhr*, qui a l'inſpection ſur les vaiſſeaux, eſt un officier qui jouit, ſous le dola, de beaucoup d'autorité. Dans les autres villes le premier magiſtrat s'appelle *ſchech el Belled* : il leve les impôts & fait leur répartition ſur les habitans. L'*Emir es Souk*, dirige la police des marchés & des denrées. En Yemen les emplois d'intendant du guet & des priſons, ſont honorables & recherchés.

CHAPITRE VI.

*Des revenus de l'*IMAM.

IL eſt difficile, ſans doute, à un vogageur d'apprendre avec exactitude l'état des finances d'un pays, où il a ſéjourné peu de tems. Ces difficultés ſont plus grandes encore en Arabie, où il faut faire des queſtions avec beaucoup de retenue, pour ne pas réveiller la défiance de la nation, & où l'on trouve ſi peu de gens inſtruits des affaires publiques.

J'ai eu néanmoins l'avantage de pouvoir conſulter librement, ſur cet article, un homme, qui par les places qu'il avoit occupées, devoit néceſſairement connoître les finances de l'Imam. C'étoit le Juif *Oræki*, intendant des bâtimens & favori de deux Imams conſécutifs, dont j'ai rapporté les avantures dans la relation de notre voyage à Sana.

Selon le calcul de ce Juif, les revenus de l'Imam *El Mahadi Mahomet*, alloient juſqu'à 830, 00 écus par mois. Mais la maiſon régnante ayant perdu pluſieurs provinces, comme *Kataba*, *Aden*, *Abu Ariſch*, & *Taas*, avec une partie de

Bellad Anes & d'*Harras*, & ayant donné en apanage les diſtricts d'*Oſab* & de *Mechader*, la recette par mois de l'Imam *El Manſor* n'étoit plus que de 300, 00 écus. L'Imam actuel a repris quelques domaines démembrés, & en a acquis quelques autres ; de ſorte que ſon revenu peut monter aujourd'hui à 400, 00 écus par mois, ou à peu-près à 500, 000 écus par an.

On ne pourra pas juger par cette ſomme des richeſſes de l'Imam, parce que j'ignore ſes dépenſes indiſpenſables ; article ſur lequel le Juif *Oraki* même ne ſavoit me donner des lumieres. Dans les provinces, on me dit que chaque dola payoit les troupes de ſon département, & tout ce qui regardoit la police, & qu'il n'envoyoit à l'Imam, que ce qui reſtoit après les dépenſes publiques déduites.

Ces revenus proviennent des impôts ſur les terres & ſur les perſonnes, fixés depuis long-tems, & des droits ſur les marchandiſes. Ceux ſur le café font la principale partie de la recette ; cette denrée paye à l'Imam le quart du prix de la vente, avant qu'elle ſoit embarquée. Il eſt remarquable, que Pline parle déja de l'ancienne coutume des Arabes, d'accorder à leur ſouverain un impôt du quart de la valeur de leurs productions.

CHAPITRE VII.

Des forces militaires de l'état de SANA.

L'IMAM entretient une armée de troupes réglées, dont je n'ai pas pu ſavoir exactement le nombre. Selon l'opinion commune, elle conſiſte à l'ordinaire en 4000 hommes d'infanterie, en grande partie levée en *Haſchid-u-Bekil*, & en 1000 hommes de cavalerie.

Les principaux officiers, qui commandoient cette armée, étoient quatre ſchechs ou princes Arabes, ſavoir les ſchechs de *Hamdan*, de *Wada*, de *Séfian* & de *Khaulan*. Outre ces quatre généraux de la premiere diſtinction, il y avoit encore un bon nombre de *Nakils*, ou de généraux d'une naiſſance commune, dont quelques-uns avoient été même eſclaves dans leur jeuneſſe. *Nakib* eſt le plus grand titre que l'Imam puiſſe conférer: celui de *ſchech* eſt uniquement attaché à la naiſſance & ne ſe donne qu'à des ſeigneurs ſouverains ou indépendans.

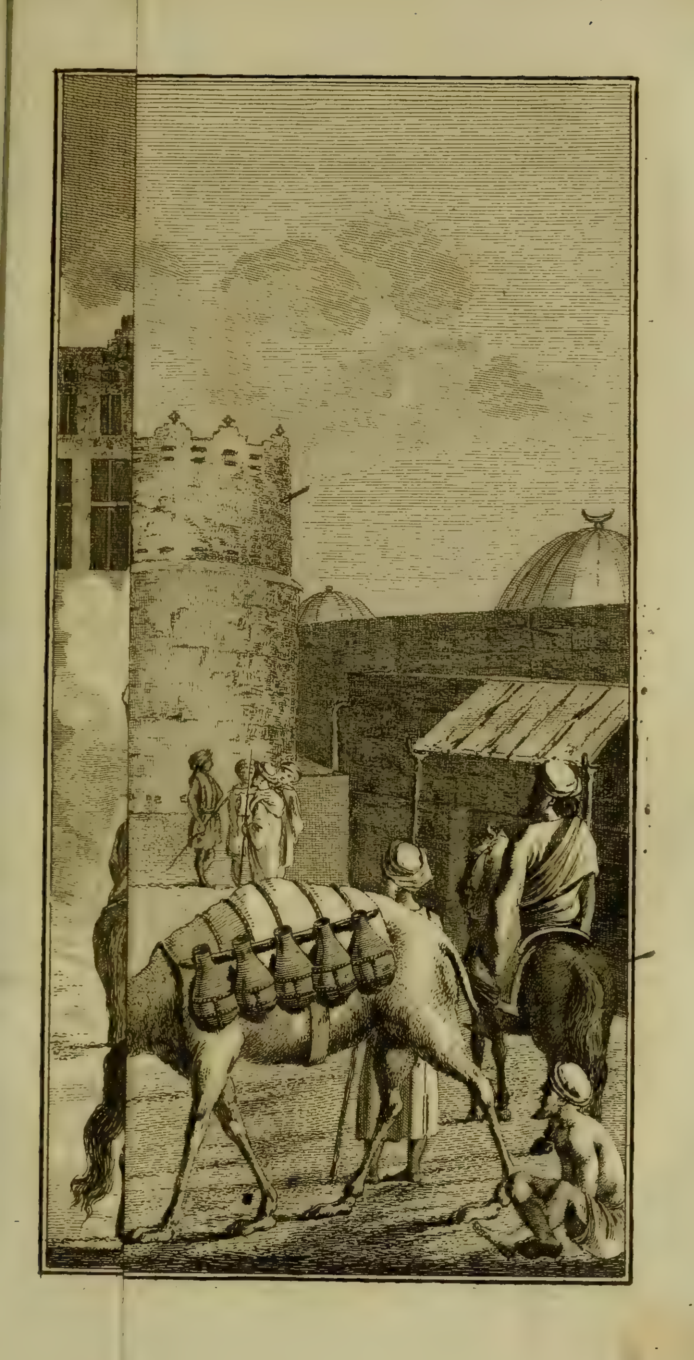
En tems de paix, le ſervice d'un cavalier ſe borne à ſoigner ſon cheval, & à accompagner à la moſquée l'Imam, ou le Dola, ſi c'eſt en pre-

vince. Les Arabes prennent un ſoin extrême pour l'éducation & l'entretien de leurs chevaux, dont chacun a ſon palfrenier particulier. On laiſſe la tête libre à ces chevaux; mais on les attache par les jambes fort près de terre, ce qui les empêche de devenir vicieux. Après que les cavaliers ont reconduit l'Imam ou le Dola de la moſquée, ils ſe pourſuivent alors au grand galop, avec des lances, & c'eſt à quoi ſe réduit tout leur exercice militaire. Comme les nuits ſont très-froides en Yemen, on met tout de ſuite aux chevaux des couvertures, qu'on leur laiſſe tout le tems qu'on ne les monte pas.

La plupart de ces cavaliers ont auſſi des emplois civils, dont ils font les fonctions quand ils n'entrent pas en campagne. Ils ſont armés de lances & de ſabres, & quelques-uns portent deux piſtolets à l'arçon de la ſelle. On ne connoît pas la coutume des uniformes, & chacun s'habille à ſa fantaiſie.

Dans les garniſons, l'infanterie eſt tout auſſi oiſive: on l'emploie rarement pour ſentinelles, excepté aux portes des villes. Les fantaſſins accompagnent auſſi le Dola à la moſquée, marchant en file, & ayant à leur tête quatre hommes qui ſautent, les armes à la main, & chantent

comme



I.



comme des fous. Au retour de la mosquée, ces fantassins saluent le dola par quelques décharges de mousqueterie faites sans ordre, & cette cérémonie est aussi le seul exercice par lequel on les dresse aux combats.

Cette infanterie est plus mal habillée encore que la cavalerie : la plupart des soldats s'enveloppent simplement les reins d'un linge, & la tête d'un mouchoir ; les plus parés, portent une chemise & une culotte de toile bleue.

Les Arabes ont une maniere extraordinaire de montrer leur courage dans les combats, qui ressemble aux dévouemens des anciens. Celui qui veut donner des preuves d'attachement à son maître, se lie la jambe recourbée, & fait feu jusqu'à ce que les ennemis se retirent, ou que lui-même soit tué. Je regardois comme une fable, ce qu'on me racontoit de cette coutume ; mais je suis instruit de la vérité de ce récit par l'exemple récent d'un schech de *Haschid-u-Bekil*, au service de l'Imam, qui se dévoua de cette maniere dans une bataille contre ses compatriotes. Six esclaves chargeoient des fusils à ce schech, qui fit feu sans cesse, jusqu'à ce qu'abandonné par les troupes de l'Imam, & par ses propres domestiques, il fut massacré.

Dans ces armées on ne voit point d'artillerie: les Arabes ne ſavent pas même ſe ſervir du canon; de maniere que leurs canoniers, dans quelques villes, ſont des renégats ou des turcs vagabonds, qui n'ont jamais ſu leur métier.

L'Imam ne craignant ni ennemis ni corſaires ſur le golfe Arabique, n'a aucun beſoin d'une marine. Ses ſujets ſont en général de mauvais navigateurs, comme j'ai eu occaſion de le remarquer. Les ſeuls pècheurs montrent quelque courage & quelque habileté, en ſe hazardant bien avant dans la mer, ſur de petits canots ſans voiles, & preſque ſans rames.

CHAPITRE VIII.

*Des Arts & du Commerce de l'*YEMEN.

MALGRÉ les talens naturels de la nation, les arts, faute d'encouragement, ſont entiérement négligés dans les états de l'Imam & dans les pays voiſins. Les livres y ſont rares, parce que les Arabes n'aiment pas les caracteres imprimés. Leur écriture entrelacée paroît plus belle faite à la main, & ils ont de la peine à lire les livres ſortis de nos preſſes. C'eſt la raiſon pourquoi

l'imprimerie d'*Ibrahim Effendi* à Conſtantinople n'a point eu de ſuccès, & pourquoi ce renégat s'eſt ruiné avec cette entrepriſe. Les caracteres Hébreux étant plus faciles à mouler, les imprimeries des Juifs à Conſtantinople, à Smyrne & à Salonique, peuvent ſe ſoutenir.

Comme les faux dévots parmi les muſulmans, principalement ceux de la ſecte des *Sunnites*, ne pouvent pas ſouffrir aucune image, il n'y a en Yemen ni peintre ni ſculpteur. On y grave bien cependant les inſcriptions.

Les turcs ont encore quelques muſiciens; mais les Arabes ne s'appliquent abſolument pas à la muſique, & dans l'Yemen je n'ai entendu aucun inſtrument, excepté des tambours & des chalumeaux.

On y travaille bien l'or & l'argent; mais tous les orfevres ſont Juifs & Banians. Ce ſont encore uniquement des Juifs qui ſont employés à la fabrication de la monnoie.

Tous les ouvriers Arabes travaillent aſſis; habitude qui ne dénote pas une grande activité. Marchant toujours pied nuds, & ne portant point de ſouliers qui les gênent, pluſieurs ſe ſervent auſſi de leurs pieds en travaillant, dans leſquels

ils ont presque autant d'adresse que dans leurs mains.

En Yemen on ne connoît que des moulins à bras très-simples. J'ai vu cependant dans le Tehama un pressoir à huile, tourné par un bœuf, & il est étonnant qu'on ne pense pas à employer cette force mouvante de même pour les moulins à bled.

Les manufactures, chez un peuple si peu industrieux, se réduisent presqu'à rien. On ne fabrique point de sabres en Yemen, mais seulement quelques couteaux recourbés, appellés *Jambéa*. Depuis quelques années on a commencé à faire des mousquets à mèche; mais qui réussissent assez mal. C'est aussi seulement depuis peu qu'on a établi à Moka la premiere verrerie. Les toiles grossieres qu'on y fabrique, ne suffisent pas à la consommation; le reste vient d'Egypte, comme les fines des Indes. On ne connoît ni la fabrication, ni l'usage des draps: & les Anglois qui en avoient apporté à Moka, furent obligés de reporter leur marchandise aux Indes, sans pouvoir la débiter en Arabie.

Un pays qui a si peu de productions à vendre, ne peut pas faire un grand commerce. Aussi toute l'exportation de l'Yemen consiste à peu près

en café; article important, il eſt vrai, & qui doit ſuffire pour procurer en échange toutes les marchandiſes étrangeres, dont ce pays a beſoin.

J'ai parlé de l'importation en faiſant le détail du commerce de *Moka.* Tout le commerce de l'Yemen ſe faiſant par ce port, excepté le peu de café exporté par *Loheya* & par *Hodeïda*, ce que j'ai dit du commerce de Moka comprend la deſcription générale du commerce entier de l'Yemen.

CHAPITRE IX.

*Des villes remarquables dans les Etats de l'*IMAM.

DANS nos voyages, ou dans mes courſes particulieres, j'ai traverſé une grande partie de ces états, & j'en ai donné la deſcription dans mes relations. Il ne me reſte donc qu'à parler de quelques endroits ſitués dans l'intérieur des terres, où je ne ſuis pas parvenu, & qui me paroiſſent mériter quelque attention. Les notices que j'en donne, m'ont été communiquées par des gens inſtruits.

J'ai décrit déja tout le Tehama, ou la grande plaine que j'ai parcourue d'un bout à l'autre. Ainſi je n'ai rien à ajouter touchant les gou-

vernemens de *Moka*, de *Hæs*, de *Jébid*, de *Beit el Fakih*, de *Hodeïda* & de *Loheya*.

Dans la partie montueuse, j'ai vu & décrit les gouvernemens de *Sana*, de *Damar*, de *Jerim*, de *Mechader*, de *Dsjobla*, de *Taæs*, de *Bellad Aklan*, d'*Udden*, de *Harras* & de *Môfbak*. Les autres villes ou districts que je connois par relation sont:

Doran, résidence de quelques Imams, ville très-ancienne, située sur le penchant d'une montagne, pas loin du chemin de Damar à Sana. Son district a un schech particulier, de même que le *Dsjebbel Scherki*, grande montagne dans son voisinage.

Kataba, ville avec un dola & une forte citadelle, dans une contrée fertile, & où passe la belle riviere, qui se jette à la mer près d'Aden. Dans ce district il y a une chaîne de montagnes fort hautes & fort sauvages, sur les confins des états de l'Imam.

Hodsjerie, district & gouvernement autrefois; & après domaine du fameux schech *Abd Urrab*, mais réuni actuellement aux états de l'Imam. Il contient *Dimlu*, ville forte sur une montagne qu'*Abulfeda* avoit appellée le trésor du roi; & *Mukâtera*, forteresse réputée imprenable, située

ſur une montagne haute & eſcarpée ; mais riche en eaux & en bled, à laquelle on ne peut parvenir que par un ſeul chemin étroit, qu'on ferme avec une porte.

Oſab, diſtrict donné en apanage à un parent de l'Imam, contient une petite ville, & trois châteaux forts ſur des montagnes.

Kuſma, petite ville ſituée ſur une haute montagne : ſon diſtrict que je n'ai vu que ſur ſes frontieres vers le Tehama, eſt remarquable à cauſe des montagnes à café, qui s'étendent dans l'intérieur du pays, & qui ſont habitées par des Arabes libres. *Djébi*, ville & gouvernement aſſez étendu, où ſe trouvent auſſi beaucoup de ſchechs indépendans, eſt plus au nord. Ces deux diſtricts forment la contrée de *Réma*, nom remarquable, parce qu'il eſt fait ſouvent mention des marchands de *Réma* dans l'hiſtoire ancienne. Cette contrée eſt très-fertile & produit principalement du raiſin & du café en abondance.

Homran, ville ancienne avec une citadelle ruinée. On dit qu'il y a dans la montagne voiſine, 360 réſervoirs taillés dans le roc. Le diſtrict où elle ſe trouve, n'eſt pas loin du chemin de Sana à Beit el Fakih. Une grande & fertile montagne, *Burra*, y eſt compriſe.

Sefekin, bonne ville dans le gouvernement de *Hofæsch*, qui s'étend auſſi ſur la montagne *Melhan*.

Manacha, ville conſidérable, & fameuſe par ſes foires, où reſide le *dola de Harras*. Dans ſon gouvernement eſt enclavé auſſi le diſtrict de *Safan*, où le *ſchech Mecrami* poſſede un château preſque imprenable, dont il s'eſt emparé par ſurpriſe il y a quelques années.

Au nord-oueſt de Sana, il y a une contrée montueuſe & étendue, qui eſt cenſée appartenir à l'Imam. Mais elle eſt remplie d'un grand nombre de ſchechs, qui ne reconnoiſſent pas ce prince pour leur ſouverain. Il y poſſede bien quelques villes, & les fait gouverner par des dolas, dont l'autorité ne s'étend gueres au dehors des murs de leur réſidence. Telles ſont:

Tulla, ville forte & munie d'une citadelle, où réſide un dola, dont la juriſdiction comprend encore une petite ville & un château. Le reſte appartient à des ſchechs. Dans ce diſtrict eſt *Schæhhava*, grande montagne qui contient plus de 300 villages, partagés entre pluſieurs ſchechs, & qui eſt célebre parce que *Khaſſem*, chef de la famille régnante, y faiſoit ſa demeure & en étoit originaire.

Khamir, ville bien fortifiée & ſituée au milieu des terres des alliés de Haſchid-u-Bekil. C'eſt avec beaucoup de peine que l'Imam conſerve la poſſeſſion de cette ville.

Medem, capitale de la principauté de *Hamdan*, où le ſchech a un palais. Cette principauté a deux journées de longueur, ſur une de largeur. On la compte parmi les états de l'Imam, depuis que le ſchech régnant a été obligé de ſe reconnoître vaſſal du ſouverain de Sana.

Amran, ville avec une citadelle, dans un pays fertile, qui appartenoit autrefois auſſi aux alliés de Haſchid-u-Bekil. Dans ce diſtrict eſt enterré *Saad el Khammel*, un des plus anciens & des plus célebres rois de l'Yemen.

CHAPITRE X.

*Des princes & des ſchechs établis dans les états de l'*IMAM.

UNE des principales ſingularités de l'Arabie, eſt ſans doute, cette foule de petits princes & de ſeigneurs indépendans, qui, depuis la plus haute antiquité, ont toujours partagé entre eux le gouvernement de leur nation. L'hiſtoire des

Arabes nous préſente dans le cours d'une multitude de ſiecles, le même ſpectacle que l'Europe nous a préſenté, pour peu tems, dans quelques ſiecles du moyen âge : avec cette différence cependant que les ſchechs ont rarement connu la vaſſalité, & jamais un gouvernement féodal.

La nature & la ſituation de l'Arabie, inſpirent à la nation qui l'habite, cet eſprit d'indépendance qui la diſtingue des autres peuples. Confinés dans des déſerts, ou dans des montagnes preſque inacceſſibles, ces Arabes n'ont jamais été conquis. Ceux au contraire des plaines, ont été ſubjugués, quoique ſeulement pour un tems, par les puiſſances étrangeres qui confinent aux deux golfes, dont ce pays eſt entouré des deux côtés.

On trouve donc des ſchechs indépendans parmi les *Bédouins* ou Arabes errants, qui échappent à l'oppreſſion à cauſe de la ſtérilité de leurs terres, & de la facilité qu'ils ont de ſe retirer dans les déſerts, où les armées ne peuvent pas les ſuivre : & parmi les *Kobails*, ou Arabes montagnards, qui habitent des chaînes de montagnes rudes & élevées, aſſez fertiles cependant pour fournir la ſubſiſtance à un peuple frugal, que ſes ennemis bloqueroient dans ſa retraite.

Les ſchechs établis dans les états de l'Imam, ſont de cette derniere eſpece. Les pays montueux qu'ils occupent, ſont hériſſés de hauteurs conſidérables & eſcarpées, & ſont néanmoins cultivées juſqu'à leur cime, & abondantes en denrées. L'accès de ces montagnes eſt très-difficile, & les paſſages des vallées ſont à l'ordinaire barrés par des forteresses, ou par des châteaux ſur des rochers iſolés. Une preuve de la facilité que ces ſchechs ont à ſe défendre, c'eſt que les Imams qui chaſſerent les turcs aiſément du plat pays, échouerent dans leurs efforts pour réduire ces montagnards; un petit nombre excepté qui a reconnu leur ſupériorité territoriale.

Je n'ai point pu apprendre les noms de tous ces princes & ſchechs, ni ceux de leurs domaines. Par le peu cependant, qui eſt venu à ma connoiſſance, on jugera de leur multitude en général, quand on compte ſeulement ceux dont les domaines ſont enclavés dans une ſouveraineté de médiocre étendue, comme eſt celle de l'Imam de Sana.

Il n'y a pas un ſeul ſchech indépendant dans le Tehama. Mais déja près de la réſidence, dans le gouvernement de Sana, on trouve celui de *Beni Dabbéan*, tribu de Bédouins.

Dans le gouvernement de *Bellad Anes* font deux fchechs diftingués, celui de *Bellad Anes*, & celui de la montagne de *Scherki*.

La grande & haute montagne de *Sumara* appartient en partie au fchech *Wadey*, en partie au fchech de *Beni Haffan*: ces deux font vaffaux de l'Imam. Mais la ville de *Hofæfch*, dans les environs de la montagne, a fon fchech indépendant.

La fameufe montagne de *Sabbar*, dont j'ai parlé en faifant la defcription de *Taæs*, eft partagée, à ce qu'on dit, entre plus de 100 fchechs libres & héréditaires, qui ne dépendent en rien de l'Imam, dont les domaines les environnent. Cette fertile montagne eft proprement une chaîne étendue de hauteurs inégales.

Dans le gouvernement de *Hodsjerie*, il y a les fchechs de *Manfora* & d'*Afæs*. Le diftrict de *Beni Jufof* & la montagne de *Habbefchi* contiennent auffi un bon nombre de feigneurs héréditaires & indépendans.

J'ai déja parlé du prince de *Beni Aklan*, qui réfide à *Dorebat*, & des fchechs indépendans qui poffedent la montagne *Kamara*, enclavée dans cette principauté, à l'occafion de ma courfe faite en la compagnie de Mr. *Forskal* dans la partie montueufe de l'Yemen. A la même occafion j'ai

parlé auſſi du prince d'*Udden* & de ſes domaines. Ces deux princes peuvent être comparés, pour leur haute nobleſſe & pour leur rang, à tout ce qu'il y a de plus diſtingué dans d'autres contrées.

Le prince d'*Oſab* eſt de la famille de l'Imam, & ſon vaſſal, parce que ſa principauté n'eſt qu'un apanage démembré des états de Sana.

Aucun gouvernement ne contient un plus grand nombre de ſchechs importans, que celui de *Kuſma*, ou des premieres montagnes à café. Ce diſtrict, entiérement compoſé de hauteurs eſcarpées, & plantées de cafiers juſqu'au ſommet, eſt naturellement très-peuplé, puiſque les habitans recoltent en abondance une denrée qui les enrichit: il peut donc entretenir une quantité de ſeigneurs riches & puiſſans On m'en a nommé plus de trente, qui tirent de larges revenus des marchés de leurs domaines, où il ſe vend une quantité étonnante de café. Tous ces ſchechs ſont entiérement indépendans, & réſident dans leurs châteaux fortifiés ſur les montagnes.

Le gouvernement de *Dsjebi*, préciſément de la même nature à l'égard du terroir & des productions que celui de Kuſma, eſt également rempli de ſchechs conſidérables. Les noms d'une douzaine de ces princes, qui vivent comme ceux du diſtrict de Kuſma, ſont venus à ma connoiſſance.

Sur la montagne de *Harras*, grande, fertile & riche en vignes, il y a auſſi quelques châteaux de ſeigneurs indépendans. C'eſt un de ceux dont le *ſchech Mecrami* s'eſt emparé.

Dans les diſtricts conquis par les Imams ſur les alliés de Haſchid-u-Bekil, il reſte beaucoup de terres libres. Parmi une dixaine ou douzaine de ſchechs les plus diſtingués, ſont les ſchechs *Beni Aſchiab*, *Schemſan*, & *Marani*. Près de *Tulla* ſe trouve auſſi le *Sejid Machſen* de *Hadsje*, prince anciennement apanagé de la maiſon régnante.

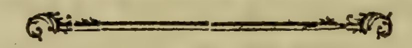
La montagne *Schæbbara*, avec les 300 villages qu'elle contient, eſt partagée entre beaucoup de ſchechs, dont pluſieurs étoient déja parens de la maiſon régnante avant ſon élévation ſur le trône de Sana.

Le prince de *Hamdan* ſe diſtingue par ſa puiſſance & par l'ancienneté de ſa nobleſſe, puiſqu'il deſcend de la tribu de *Hamdan*, long-tems connue avant Mahomet. Malgré ces avantages, il a été forcé de ſe faire vaſſal; probablement parce que ſon pays trop étendu, & trop rempli de plaines, étoit plus difficile à défendre. Dans cette principauté on voit un bourg extraordinaire, *Muakeb*, dont les maiſons nombreuſes ſont toutes taillées dans le roc.

Ce détail peut montrer, combien l'état actuel de l'Yemen reſſemble à celui de l'Allemagne. Il ne manque aux Arabes qu'un chef ſuprême: ils ont des princes, une nobleſſe immédiate, & une ligue ariſtocratique. Mais leur conſtitution n'eſt pas récente, ni née dans les forêts: elle eſt auſſi ancienne que les ſociétés, & elle ſemble devoir durer auſſi long-tems que le pays où la nature l'a établie.

SECTION XX.

DE LA PROVINCE D'HADRAMAUT.



CHAPITRE I.

De la nature de cette province & de ſon Commerce.

L'*HADRAMAUT* eſt borné à l'oueſt par l'*Yemen*, au ſud-eſt par l'océan, au nord-eſt par l'*Omân*, & au nord par un grand déſert. Cette province comprend une grande étendue de terres, ſur-tout ſi l'on y joint le pays de *Mahhra*, comme font à l'ordinaire les Arabes. *Mahhra* paroît reſſembler au Tehama, & être la plaine ſablonneuſe, qui s'étend en largeur des côtes de l'océan juſqu'à la contrée où commencent les montagnes. Il eſt probable que ces deux plaines ſont des terreins que la mer a peu-à-peu abandonnés.

A cauſe de cette diſpoſition des côtes & des montagnes, le terroir de l'*Hadramaut*, comme celui de l'Yemen, eſt fort différent. Il s'y trouve

des

des parties arides & déſertes, & des contrées montueuſes très-fertiles, entrecoupées de vallées bien arroſées.

Les habitans de cette province ſe partagent encore comme dans l'Yemen, en Arabes qui demeurent dans les villes, en *Bédouins* errants, & en *Kobails* ou en montagnards. Un homme né dans l'Hadramaut & que j'ai entretenu, appelloit ſa patrie, le ſiege des ſciences & de la religion. Les autres Arabes n'en penſent pas ſi avantageuſement & avec raiſon, à en juger par la rudeſſe du dialecte de cette province, qui différe ſi fort de celui qu'on parle en Yemen, qu'il me falloit un interprete, pour converſer avec l'homme qui me fit l'éloge pompeux de ſa patrie. La religion de ſes compatriotes doit être farcie de ſuperſtitions, puiſque la ſecte des Sunnites eſt la dominante en Hadramaut.

L'Arabie heureuſe qui comprenoit, comme je l'ai remarqué plus haut, l'Yemen & l'Hadramaut, faiſoit dans les tems les plus reculés un commerce très-étendu. Elle n'exportoit pas ſeulement ſes propres productions; mais encore celles des Indes, qui arrivoient par des vaiſſeaux Indiens dans ſes ports, ſitués ſur les côtes de l'océan. Comme la navigation ſur le golfe Arabique

fut toujours réputée dangereuſe, ces marchandiſes ſe tranſportoient par terre en Egypte & en Syrie. Par le moyen de ces caravanes, toute la nation s'enrichiſſoit : les habitans des villes gagnoient par les achats & par les ventes, & les Bédouins en louant leurs chameaux. Les anciens ne nous trompent donc point, en nous faiſant un tableau avantageux des richeſſes de l'Arabie heureuſe, quoique ſon état ne ſoit plus ſi floriſſant aujourd'hui.

Depuis que les Européens ont trouvé un autre chemin, pour aller chercher les marchandiſes des Indes, l'Arabie méridionale a dû ſe reſſentir néceſſairement de la décadence de ſon commerce. L'Yemen s'en eſt dédommagé par l'exportation immenſe de ſon café, qui a déja commencé il y a deux ſiecles, & qui va toujours en augmentant. Mais l'*Hadramaut*, qui produit peu de café, manque de cette reſſource, & ne ſe releve pas de la perte du commerce des Indes.

Cette province fait cependant encore quelque commerce avec ſes propres productions, que des vaiſſeaux de *Maskat* viennent chercher dans ſes ports ſur l'océan. Telles ſont le peu de café qu'on y recueille, de l'encens, de la gomme arabique, du ſang de dragon, de la myrrhe, & de l'aloës.

L'encens de l'Arabie eſt d'une qualité médiocre: mais l'aloës de *Soccatra*, isle appartenante à un des princes de l'Hadramaut, a toujours été réputé le meilleur de tous.

Les habitans de l'Hadramaut ont auſſi quelques manufactures de peu d'importance. L'Yemen en tire des toiles communes, des tapis, & beaucoup de ces couteaux, appellés *Jambéa*, qu'on porte à la ceinture. Mais comme ces habitans n'aiment point la mer, ce ſont des vaiſſeaux étrangers, qui viennent charger toutes ces marchandiſes dans les ports de l'Hadramaut.

CHAPITRE II.

*Des principales villes de l'*HADRAMAUT.

IL y a beaucoup de villes conſidérables dans cette province, connues déja des anciens, & mieux peut-être qu'elles ne le ſont actuellement. Malgré mes recherches je n'ai pu apprendre que le nom de la plupart de ces places, & ce que je ſais des autres, m'a été communiqué par quelques perſonnes pas aſſez inſtruites de l'état actuel de l'Hadramaut. Je rapporterai ce qu'on m'a raconté de quelques-unes de ces villes.

Schibâm, grande ville & résidence d'un puissant prince, éloignée de 8 journées de *Sana*, & de 10 de *Mareb*. Un Arabe de Mareb me raconta qu'il n'avoit pas rencontré un seul village en *Dsjöf*, en venant de sa ville natale : mais qu'il avoit passé dans l'Hadramaut par plusieurs bonnes villes. *Schibam* paroît être le *Saba* des anciens, d'où les *Sabéens* ont tiré leur nom ; ce peuple occupoit la partie méridionale de l'Arabie, avant que *Mareb* fût la capitale de leur empire.

Doan, résidence d'un schech, éloignée vers l'orient de 25 journées de *Sana*, & de 11 de *Keschim*. Un habitant de cette ville, que j'avois rencontré en Yemen, me dit qu'elle étoit plus grande & plus belle que Sana.

Dafar, ville connue & port de mer, d'où l'on exporte l'encens, nommé en arabe *Oliban*, ou *Liban*. Cet encens n'approche pas de la bonté de celui des Indes. On accuse les Arabes de vendre leur encens comme leur gomme, sans les nettoyer ; négligence qui diminue son prix & sa qualité. À *Dafar* réside aussi un schech.

Keschim, ville, port, & résidence d'un prince souverain. Ses habitans passent pour être très-polis, & pour bien recevoir tous les étrangers. Les Anglois fréquentent quelquefois ce port.

Merbat & *Hasek* sont deux villes connues uniquement par le commerce, que leurs habitans font avec l'encens des environs. Cet encens est moindre que celui de *Dafar*; mais meilleur que celui qui vient de *Schæhhr*. La grande consommation d'encens se fait dans les temples des Indes, & dans les maisons particulieres de quelques contrées de l'orient: on ne se sert gueres de ce parfum dans les mosquées.

Aïnad, assez grande ville, à 13 journées de Keschim, & à 7 de Schæhhr. Un habitant de cette ville que je vis à Maskat, me dit, & divers autres Arabes me le confirmerent, que le tombeau de l'ancien prophete *Kachtan*, ou *Jaktan*, dont parle l'alcoran, se trouvoit à une journée d'*Aïnad*. Avant Mahomet on alloit déja en pélerinage à ce tombeau; aujourd'hui les habitans de l'Hadramaut s'y assemblent encore dans un tems fixé pour faire leurs dévotions. Il s'y tient alors une foire célebre. On remarque que tous les pélerinages, qui se soutiennent au même endroit pendant un si grand nombre de siecles, sont redevables de leur durée au commerce.

Ce même Arabe d'*Aïnad* me nomma plus d'une vingtaine de bonnes villes dans l'intérieur de la province, dans lesquelles il avoit voyagé.

Comme je n'en connois que les noms, je me dispenserai d'en rapporter la liste aride.

Il en est de même de plusieurs ports de mer dont on ne m'a point appris de particularités. Ce qui m'a frappé cependant dans ces listes, c'est la ressemblance singuliere des noms de plusieurs villes actuelles de l'Hadramaut, avec ceux des villes de l'Arabie, dont les plus anciens historiens font mention. Il faut que beaucoup de ces établissemens dans cette province, existent dans le même état depuis la plus haute antiquité.

Ces observations me font croire, qu'un voyage dans cette province seroit au moins aussi intéressant, que celui que nous avons fait en Yemen: les difficultés d'un tel voyage ne seroient pas plus grandes que celles que nous avons assuyées. J'ai connu un Turc, qui me raconta avec quelle facilité & avec quelle sureté il avoit parcouru les ports de l'Arabie méridionale. Les habitans de ces côtes, se souvenant de la grande affluence des étrangers dans les tems passés, & accoutumés par tradition à les bien recevoir, feroient apparemment aujourd'hui un accueil favorable aux Européens.

CHAPITRE III.

*Des princes ſouverains de l'*HADRAMAUT.

LES Bédouins & les habitans des montagnes, ont, comme dans toute l'Arabie, une multitude de ſchechs indépendans. Mais comme je n'en ſais aucun détail, je ne puis pas en parler.

Les côtes & les pays adjacens, ſont partagés entre pluſieurs ſouverains plus importans, que les voyageurs appellent rois; mais qui ne prennent que le titre de ſchech ou de ſultan. Le *ſchech de Schibam* eſt, comme je l'ai dit, un des plus puiſſans.

Doan, appartient à un ſchech qui me paroît deſcendre de Mahomet, & appartenir à la maiſon des Imams; puiſque celui qui régnoit en 1763 s'appelloit *Sejid Isa el Amudi.* Dans une ville voiſine ſe trouvent les tombeaux de tous les princes de cette famille illuſtre d'*Amudi.*

Le *ſchech de Dafar* eſt ſouverain auſſi: mais j'ignore ſon nom & ſes forces.

Celui de *Keſchim*, appellé dans pluſieurs relations de voyages le *roi de Fartak*, eſt plus puiſſant. Sa ſouveraineté comprend un nombre conſidérable de villes, parmi leſquelles on trouve

celle de *Fartak*, qui a occaſionné la mépriſe du royaume de *Fartak*, répétée dans beaucoup de Cartes. Un des princes de *Keſchim*, aura réſidé apparemment pendant quelque tems dans cette ville, dont on lui aura donné le titre. Outre ſes domaines en terre ferme, le ſchech de *Keſchim* poſſede encore l'isle conſidérable de *Soccatra*, ou de *Soccatora*, fameuſe par ſon aloës. L'héritier préſomptif du ſchech régnant eſt conſtamment gouverneur de cette isle, qui paroît avoir appartenu à ces princes Arabes depuis un tems immémorial. *Arrien* raconte déja qu'elle étoit ſoumiſe au ſouverain du pays où croît l'encens. Les premiers Portugais ont trouvé le prince de *Keſchim* en poſſeſſion ancienne & tranquille de *Soccatra*.

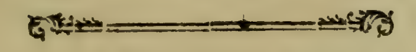
La principauté d'*Aïnad*, doit être très-étendue, ſelon la relation de l'Arabe natif de la ville de ce nom, qui m'en a voulu faire la deſcription. Mais j'ai lieu de ſoupçonner que le ſouverain d'*Aïnad* eſt un de ces ſultans du pays de Jafa, qui ont conquis quelques contrées dans l'Hadramaut.

Il y a, ſuivant les apparences, encore d'autres ſouverainetés dans cette vaſte province : mais je n'ai pas eu occaſion d'acquérir plus de lumieres ſur un pays, qui en tout ſens mériteroit d'être mieux connu.



SECTION XXI.

DE LA PROVINCE D'OMAN.



CHAPITRE I.

*De l'*OMAN *en général.*

LA province d'*Oman* a pour limites à l'eſt, l'océan; au nord, le golfe perſique; à l'oueſt & au ſud de vaſtes déſerts. Je n'en ai vu que les environs de *Maskat*, de ſorte que je dois la décrire ſur des relations.

Elle eſt partagée entre plusieurs petits ſouverains, dont l'*Imam d'Oman* ou de *Maskat* eſt le plus conſidérable. On donne le nom de *ſchechs* aux princes de *Dsjau*, de *Gabria*, de *Gafar*, de *Rank*, de *Gabbi*, de *Dabhara*, de *Makaniat* & de *Seer*.

Sur toute la côte orientale de l'Oman, il n'y a de plaine ſablonneuſe que la longueur d'une journée de chemin, depuis le village de *Sib* juſqu'à la ville de *Sohar*. Tout le domaine de l'Imam eſt montueux juſquà la mer. Par cette raiſon les

rivieres y coulent toute l'année, excepté celle près de *Sohar*, qui paſſant par la plaine aride, ſe perd dans les ſables, & ne parvient à la mer que pendant la ſaiſon pluvieuſe.

Ce pays produit en abondance du froment, de l'orge, des lentilles & pluſieurs eſpeces de raiſins. On y recueille tant de dattes, qu'on en exporte par année la charge de quelques vaiſſeaux, & on n'y manque ni d'autres fruits, ni de différens légumes. Il s'y trouve auſſi des mines de plomb & de cuivre. La mer y eſt ſi poiſſonneuſe, qu'on ſe ſert du poiſſon, non-ſeulement pour nourrir les vaches, les ânes & d'autres animaux, mais encore pour engraiſſer les champs, au lieu de fumier.

Les habitans ſont partagés en deux différentes ſectes, qui ſe traitent réciproquement d'hérétiques. Les ſujets de l'Imam ſont du parti d'un docteur muſulman, & ceux des autres ſchechs ſuivent les ſentimens d'un docteur oppoſé.

CHAPITRE II.

*Des terres de l'*IMAM D'OMAN *ou de* MASKAT.

LE territoire poſſédé par l'Imam *d'Oman*, eſt aſſez étendu, & contient un bon nombre de vil-

les, dont la plupart cependant ſont peu connues. J'en rapporterai ſeulement le peu de particularités des plus remarquables, dont j'ai pu être inſtruit.

Roſtak, ville éloignée de la mer, eſt la réſidence du prince. Dans ſon diſtrict ſe trouve le *Dsjebbel Akdar*, la plus haute montagne de l'Oman, & la plus étendue; fertile d'ailleurs en fruits & principalement en raiſins. *Sohar*, eſt une ville des plus anciennes & des plus célebres; mais fort déchue de ſon état paſſé.

Au ſud de *Roſtak*, il y a *Kalbat*, ville auſſi très-ancienne & floriſſante autrefois.

L'Imam d'Oman poſſede auſſi *Kiloa* & *Sinsjibar*, ſur la côte orientale de l'Afrique; conquêtes faites il n'y a pas ſi long-tems, par un de ſes ancêtres.

La ville la plus importante & la plus connue des états de l'Imam eſt *Maskat*, & par cette raiſon on nomme ce ſouverain prince de Maskat dans beaucoup de relations de voyages. Elle eſt ſituée au bout d'une belle plaine, à côté d'un petit golfe entouré de rochers eſcarpés, & qui forment un excellent port, où les plus grands vaiſſeaux ſont à l'abri de tous les vents. Ce port eſt défendu encore par quelques forts: de ſorte que

cette ville ſe trouve fortifiée par l'art & par la nature.

Arrien l'appelle *Moſca*, & en parle déja comme d'un grand entrepôt du commerce entre l'Arabie, la Perſe, & les Indes. Maskat a toujours joui de cet avantage, & fait encore aujourd'hui un commerce conſidérable. Les Portugais s'en emparerent en 1508 : on y voit des traces de leur domination ; deux égliſes, dont l'une ſert actuellement de magazin, & l'autre de maiſon au *Wali*, ou gouverneur. Cent cinquante ans après la conquête de Maskat, les Portugais en furent chaſſés par les Arabes, aidés par la trahiſon d'un *Banian*, dont le gouverneur Portugais avoit enlevé la fille.

Dans aucune ville mahométane les Banians ne ſont auſſi nombreux qu'à Maskat : on y en compte paſſé 1200. Ils ont la liberté de vivre ſelon leurs loix, d'amener leurs femmes, d'avoir des idoles dans leurs appartemens, & de brûler leurs morts. Si un Banian a une intrigue avec une muſulmane, le gouvernement ne le traite pas avec autant de ſévérité, comme il ſeroit traité ailleurs.

Tout ce que j'ai pu apprendre des revenus que l'Imam tire de ſes états, c'eſt le montant du

produit des droits ſur les marchandiſes, qui va, à ce que l'on dit à 100,000 roupies, qui font à-peu-près 300,000 livres de France. A Maskat les droits d'entrée ſont de 5 pour cent pour les Européens, de 6½ pour les Mahométans, & de 7 pour les Banians & pour les Juifs. Les ſujets paient 6 pour cent en nature des dattes, qui font la plus grande richeſſe du pays.

CHAPITRE III.

*Des révolutions de l'*OMAN.

IL exiſte dans l'*Oman* trois familles très-anciennes & très-célebres, celle de *Gafari*, celle de *Hamani* & celle d'*Arrabi*. La derniere prétend deſcendre de celle de *Koreiſch* de la Mecque, fameuſe avant Mahomet. Quoi qu'il en ſoit de cette prétention, la famille *Arrabi* a régné pendant très-long-tems à Maskat, quoiqu'elle en ait perdu actuellement la ſouveraineté. Les événemens qui l'ont fait deſcendre du trône, ſont liés à l'hiſtoire de *Schah Nadir* dernier roi de Perſe: il faut cependant remonter au ſiecle paſſé pour les bien comprendre.

L'*Imam Malek*, de la maiſon d'Arrabi, étoit

maître de tout l'Oman : il prit encore *Kunk*, *Kischme*, *Hormus* & *Baharein*. Son fils étendit ses conquêtes, & s'empara en Afrique de *Kiloa* & de *Sinsjibar*. Mais sous le regne de son petit fils *Ben Seif*, le nouveau roi de Perse Schach *Nadir* envoya une armée pour conquérir l'Oman : les Persans perdirent beaucoup de monde dans les montagnes, & y furent repoussés. *Ben Seif* resta donc sur le trône pendant toute sa vie.

Après sa mort, *Mohammed Gafari* prince de *Gabrin* s'empara de la plus grande partie de l'Oman, & prit le titre d'Imam ; son fils *Naser* ne sut pas conserver les conquêtes de son pere. *Seif el Asdi*, fils du dernier Imam de la famille Arrabi, se fit proclamer Imam, & força ce *Naser* à se contenter de son patrimoine de la principauté de *Gabrin*.

Cet Imam *Seif el Asdi* étoit un prince indolent & voluptueux. Il ne se contentoit pas d'un Harem nombreux ; les filles de ses sujets n'étoient pas à l'abri de ses entreprises. Il s'adonna au vin & aux liqueurs fortes : négligeant ses affaires il souffrit que ses soldats, des esclaves *Kafres* mal payés, vexassent ses sujets. Cette conduite le rendit si odieux, qu'il fut facile à un de ses parens, le *Sultan Mursched*, de se faire proclamer Imam & d'envahir presque tout l'Oman.

Maskat étant resté à l'Imam *Seif*, il s'y retira, & se soutint dans cette possession par le moyen de quatre vaisseaux de guerre, & du produit du commerce qu'il faisoit. Cependant devenu plus odieux encore au petit nombre de ses sujets, par la continuation de sa mauvaise conduite, il vit bien qu'il ne pouvoit plus se défendre long-tems. Dans cette extrémité, il forma le dessein de rendre ses états plutôt aux Persans, que de les remettre à son parent l'Imam Mursched.

Etant allé en Perse, avec quelques vaisseaux qui lui restoient, il obtint de *Nadir Schach* une flotte commandée par *Mirza Tæki Khan*, gouverneur de Schiras. Cet amiral Persan arrivé en Oman, enivra l'Imam *Seif*, & surprit par ce moyen Maskat & ses citadelles. *Seif* ne sachant plus que faire, poursuivit, avec le secours des Persans, son rival *Mursched*, qui, réduit au désespoir par la perte de plusieurs de ses amis, se fit tuer dans une escarmouche. L'Imam Seif mourut lui-même peu de tems après à *Rostak*, de chagrin d'avoir été dupé par les Persans.

Tæki Khan de retour à Schiras se révolta contre Schach Nadir, & voulut se rendre souverain du *Farsistan*. On sait comment le roi de Perse

étouffa cette révolte, & punit ſon auteur. Ces troubles firent cependant perdre de vue aux Perſans les affaires des Arabes, & négliger l'entretien de la garniſon laiſſée à Maskat.

CHAPITRE. IV.

De l'Imam régnant.

DU tems de l'expédition de *Taki Khan* en Oman, il y avoit un gouverneur à *Sohar*, nommé *Achmed ben Sajid*, né dans une petite ville des états de l'Imam. Cet *Achmed*, homme habile & entreprenant, voyant qu'après la mort des deux Imams, il falloit ſe ſoumettre à des ennemis ſi puiſſans, fit ſa paix, & ſe conduiſit ſi bien, que *Taki Khan* le confirma dans ſon gouvernement.

Pendant les guerres civiles des Perſans, un prince de *Rank*, de la maiſon *Arrabi*, le prince de *Seer*, & un ſeigneur appellé *Bel Arrab* avoient partagé les dépouilles du dernier Imam : *Bel Arrab* en avoit même pris le titre.

Achmed, ayant ſaiſi par ſurpriſe les officiers Perſans de Maskat, força la garniſon de ſe rendre, & prit cette ville ſans effuſion de ſang. Il mit le premier Kadi, qui fait en Oman les fonctions de

Mufti,

Mufti, dans ſes intérèts, & qui décida que celui qui avoit délivré ſa patrie devoit en ètre le ſouverain. En vertu de cette déciſion *Achmed* fut proclamé *Imam d'Oman* à Maskat.

Auſſitôt que l'Imam *Bel-Arrab* eut appris cette nouvelle, il attaqua ſon rival avec une armée de 4 à 5000 hommes. *Achmed*, trop foible pour réſiſter, ſe retira dans une fortereſſe dans les montagnes, où il fut inveſti par ſon ennemi, à qui il auroit été obligé de ſe rendre, s'il n'eut pas eu le bonheur de s'échapper déguiſé en chamelier. Etant aimé dans ſon ancien gouvernement, il trouva le moyen de ramaſſer quelques centaines d'hommes, avec leſquels il marcha contre *Bel Arrab*, dont l'armée campoit encore dans les montagnes. Il partagea ſa petite troupe en détachemens, qui, en gardant les gorges des vallées de tout côté, ſonnerent à la fois de la trompette. *Bel Arrab* ſe croyant inveſti par une puiſſante armée, prit l'épouvante, & fut tué dans ſa fuite par un fils d'*Achmed.*

Depuis la défaite & la mort de *Bel Arrab*, perſonne n'a troublé l'Imam *Achmed ben Sajid* dans la tranquille poſſeſſion du trône d'Oman, excepté un fils de l'Imam *Murſched*, qui a fait quelques efforts inutiles pour s'emparer de l'autorité ſou-

veraine. Malgré ces tentatives l'Imam régnant lui a cédé la ville de *Nabbel* & ſon territoire. Il exiſte encore un frere & deux fils des Imams de l'ancienne famille, qui vivent en particuliers, & aſſez bien pour pouvoir entretenir 3 à 400 eſclaves. L'Imam régnant a épouſé le fille d'un de ces princes, & il a pu allier ſes propres enfans à tout ce qu'il y a d'illuſtre dans ſes états. Il eſt donc à préſumer que la famille régnante, quoique ſi nouvelle, ſe ſoutiendra ſur le trône.

En 1765 ce nouvel Imam *Achmed* régnoit depuis 16 ans à l'entiere ſatisfaction de ſes ſujets; Il fait adminiſtrer prompte & bonne juſtice, ſans diſtinction ni de rang, ni de religion. La ſureté eſt ſi bien établie à Maskat, qu'on entend parler rarement de vol: les marchandiſes reſtent cependant en rue la nuit, & peu de gens prennent la peine de fermer leurs portes. Sous le regne de l'Imam *Seif*, ſes eſclaves & ſes ſoldats étoient les plus grands voleurs; de ſorte que les étrangers avoient le plus à craindre de ceux qui devoient veiller à la ſureté publique. Les troupes de l'Imam régnant ſont auſſi, pour la plupart, des eſclaves Kafres; mais bien payés, armés de mouſquets à meches, & tenus ſous une bonne diſcipline.

Pour ſuppléer à la modicité de ſes revenus, ce prince fait lui-même le commerce. Il entretient quatre vaiſſeaux de guerre & pluſieurs petits bâtimens qu'il employe en tems de paix au tranſport des marchandiſes; principalement ſur les côtes orientales de l'Afrique, où il poſſede toujours *Kiloa* & *Sinsjibar*. Quelques-autres vaiſſeaux devroient garder les côtes; mais ils s'acquittent ſi mal de leur devoir que les pirates oſent ſe haſarder juſques dans la rade de Maskat.

Quoique les habitans d'Oman n'aiment pas à ſe battre ſur mer, ils ſont néanmoins les meilleurs mariniers de toute l'Arabie. Comme ils ont pluſieurs bons ports, ils employent un grand nombre de bâtimens médiocres dans la navigation entre *Dsjidda* & *Baſra*. Dans cette derniere ville il vient toutes les années une cinquantaine de ces vaiſſeaux, appellés *Trænkis*, dont j'ai donné la deſcription à l'occaſion de notre trajet de Dsjidda à Loheya. Ces vaiſſeaux ont, comme je l'ai dit, une conſtruction particuliete: ils ſont couſus & ne contiennent aucun clou; les planches ſont liées avec des cordes.

Deux tribus nombreuſes d'Arabes s'occupent principalement à tranſporter par mer le café. Une de ces tribus habitoit autrefois les côtes du

golfe Perſique : mais inquiétée par des voiſins remuans, elle s'eſt réfugiée dans les états de l'Imam d'Oman.

CHAPITRE V.

De la principauté de SEER.

CETTE petite ſouveraineté s'étend depuis le cap *Muſſendom* le long du golfe Perſique. Les Perſans l'appellent le pays de *Dsjulfar*, d'un autre cap voiſin du premier : par cette raiſon les Européens ont auſſi pris l'habitude d'appeller les habitans de cette contrée, les Arabes de *Dsjulfar*.

Les autres Arabes la nomment *Seer*, de la ville de ce nom, qui a un bon port & qui eſt la réſidence du ſchech. Ce ſchech poſſede encore l'isle *Scharedsje*, & ſur la côte oppoſée du golfe quelques bonnes places, comme *Kunk* & *Lundsje*.

Ce pays reconnoiſſoit, il n'y a pas encore longtems, la ſouveraineté de l'Imam ; mais il s'eſt ſouſtrait à cette dépendance, & le ſchech fait ſouvent la guerre à ſes anciens maîtres. Il ne ſeroit cependant pas aſſez puiſſant pour ſe défendre par ſes propres forces ; par cette raiſon le prince de *Seer* vit toujours en bonne intelligence avec

les autres ſchechs indépendans, principalement avec celui de *Dsjau*, dont les états ſont ſitués à l'oueſt de l'Oman.

Le prince de *Seer* figure parmi les puiſſances maritimes de ces parages, & ſa marine eſt des plus conſidérables du golfe Perſique. Ses ſujets naviguent beaucoup dans ces mers, & font un commerce aſſez étendu.

SECTION XXII.

DES PROVINCES DE LACHSA ET DE NEDSJED.



CHAPITRE I.

De LACHSA *en particulier.*

CETTE contrée confine vers l'orient au golfe Perſique ; vers le ſud à l'*Oman* ; vers l'oueſt à la province de *Nedsjed*, & vers le nord aux territoires des Arabes errans aux environs de *Baſra*.

Elle s'appelle auſſi *Hadsjar*, & quelquefois *Bahhrein* ; mais ce dernier nom ne convient proprement qu'à l'isle d'*Aual* & aux petites isles qui en dépendent.

Lachſa n'eſt pas fort riche en productions : ſes ânes & ſes chameaux ſont recherchés, & il ſe vend de ces derniers animaux pluſieurs milliers par année en Syrie. Dans l'intérieur les habitans vivent du produit des dattiers, & ceux des côtes de la pêche des perles & d'un commerce aſſez conſidérable de marchandiſes étrangeres.

A l'égard de la religion les habitans de *Lachſa* ſont partagés : ceux des villes ſont Schytes, & les payſans, comme les Bédouins, ſont Sunnites. On y trouve auſſi des Juifs, & principalement un grand nombre de *Sabéens* ou de chrétiens de St. Jean.

Autrefois cette contrée étoit une province de l'empire Ottoman ; mais il y a long-tems que les Arabes ont ſecoué le joug de cette domination étrangere. Il y a bien encore quelques Turcs, deſcendans des anciens pachas, qui demeurent dans cette province & qui y poſſedent de belles terres : mais on ne leur accorde aucune part dans le gouvernement.

La province de Lachſa appartient aujourd'hui au ſchech de la tribu Arabe de *Beni Khaled* : celui qui régnoit en 1765 s'appelloit *Arar*. La tribu de *Beni Khaléd* eſt une des plus puiſſantes parmi les Arabes : elle s'étend ſi loin dans le déſert, qu'elle inquiéte ſouvent les caravanes entre Bagdad & Haleb. La plus grande partie de Lachſa eſt habitée par des Bédouins & par d'autres petites tribus : mais tous ces Arabes reconnoiſſent le ſchech des Beni Khaled pour leur ſouverain.

Je n'ai rien appris touchant les villes ſituées dans l'intérieur de la province. *Lachſa*, la réſi-

dence du ſchech régnant, doit être une grande ville bien bâtie.

Sur la côte on trouve *Katif*, aſſez grande ville, avec un bon port, à 5 milles d'Allemagne de l'isle de *Bahhrein*. Les habitans ſubſiſtent de la pêche des perles : lorſqu'ils ne ſont pas aſſez riches pour pêcher à leurs propres frais, ils ſe louent à des entrepreneurs étrangers qui viennent dans cette ville pendant les mois les plus chauds de l'année, ſaiſon de cette pêche. On regarde néanmoins l'air de ce pays comme très-pernicieux en été. Les ruines d'un ancien fort des Portugais ſubſiſtent encore près de cette place.

Koueit ou *Græn*, comme l'appellent les Perſans & les Européens, eſt une ville & un port à la diſtance de trois journées de *Zobejer* ou du *vieux Baſra*. Les habitans vivent de la pêche des perles & des poiſſons : on dit qu'ils entretiennent à cet effet plus de 800 bâtimens. Dans la belle ſaiſon cette ville eſt preſque déſerte, puiſque tout le monde eſt en abſence pour la pêche ou pour le commerce. *Græn* a ſon ſchech particulier, de la tribu d'*Othema*, qui eſt vaſſal de celui de Lachſa, mais qui aſpire quelquefois à l'indépendance. Quand alors le ſchech de Lachſa fait avancer une armée, les habitans de Græn ſe réfugient avec

leurs effets dans la petite isle de ***Feludsje.*** Près de Græn on voit aussi les restes d'un fort Portugais.

Entre le territoire du schech de Lachsa & l'Oman, demeure la grande tribu *Al Musillim*, qui possede plusieurs villes, dont je ne connois que les noms.

CHAPITRE II.

De la province de NEDSJED.

CETTE province est d'une vaste étendue : elle comprend tout l'intérieur de l'Arabie, entre les provinces dont j'ai donné une description succincte, & le désert de Syrie. Son terroir est d'une inégale bonté : la partie montueuse est fertile & produit des fruits, & sur-tout des dattes en abondance : bornée par des pays arides, elle ne peut pas avoir des rivieres de long cours, qui après avoir coulé dans les vallées, se perdent nécessairement dans les plaines sablonneuses, sans pouvoir parvenir à la mer. Par cette raison, les habitans, dans beaucoup d'endroits, sont obligés de creuser des puits très-profonds ; ce qui rend la culture difficile & presque impossible.

Les Bédouins habitent une grande partie de cette province. L'autre partie montueuſe, remplie de villes & de villages, eſt partagée entre une multitude de ſeigneurs, de ſorte que preſque chaque petite ville a ſon ſchech indépendant. Autrefois, dans les tems de la plus grande puiſſance des ſchérifs, pluſieurs de ces ſchechs, voiſins de l'Hedsjas, avoient été obligés de payer tribut au ſchérif de la Mecque : aujourd'hui ils ne lui payent rien.

Les habitans de cette vaſte contrée reſſemblent aux autres Arabes à l'égard de leurs vertus & de leurs vices, & ils ſont comme eux tour à tour brigands ou hoſpitaliers. Comme les petits ſouverains ſe touchent en Nedsjed, un voyageur ne peut y eſpérer aucune ſureté; il ſera dépouillé par le premier ſeigneur, dont il paſſera le territoire; parce que ce ſeigneur ne voudra pas que ſon voiſin ennemi profite d'une bonne avanture. La caravane allant de l'Oman à la Mecque, voyage ſurement, parce qu'elle eſt compoſée de mendians avec leſquels il n'y a rien à gagner. Mais les ſchechs de Nedsjed rançonnent celle de Bagdad dans ſon chemin à la Mecque, comme les ſchechs de l'Hedsjas rançonnent les caravanes de Syrie & d'Egypte. J'ai cependant des indices

que les habitans de Nedsjed font un commerce considérable entr'eux & avec leurs proches voisins; & je ne crois pas impossible, par conséquent, qu'un Européen voyage avec sureté dans l'intérieur de l'Arabie.

Ces peuples paroissent fort guerriers & être presque toujours en armes. On assure qu'un jeune homme n'ose pas se marier, avant d'avoir fait quelque belle action.

Le *Nedsjed* se divise en deux grands districts: *El Ared* qui confine à l'Oman, & celui d'*El Kherdsje* qui touche à l'Yemen. Dans celui d'*El Ared* on m'a nommé beaucoup de villes, dont je ne remarquerai que celle d'*El Aijæne*, lieu de la naissance du nouveau prophete *Abd ul Wahheb*, dont je parlerai bientôt après.

Dans le district *El Kherdsje*, qui s'étend à l'Hedsjas & vers le nord jusqu'au désert, se trouve la ville d'*Imam*, célebre déja avant Mahomet, à cause de son citoyen *Moseilama*, qui s'étoit érigé en prophete. Ce district contient encore un grand nombre de villes.

Au nord du *Nedsjed*, à dix journées de Bagdad, est la fameuse montagne de *Schamer*, fertile & étendue. Entre cette montagne & la Syrie, il y a un district montueux, nommé *Dsjof al Sirhan*, bien peuplé & bien cultivé.

CHAPITRE III.

De la nouvelle religion d'une partie du NEDSJED.

DANS cette province on trouve des *Sabéens* ou chrétiens de St. Jean, & quelques Juifs. Tout le reſte des habitans ſont Mahométans, & autrefois des Sunnites rigides. Mais depuis quelque tems il s'eſt élevé dans le diſtrict *El Ared* une nouvelle religion, qui a cauſé déja une révolution dans le gouvernement de l'Arabie, & qui influera encore plus à l'avenir ſur l'état de cette contrée.

Le fondateur de cette religion étoit un certain *Abd ul Wahheb*, né, comme je l'ai dit, dans la ville d'*Aijæne* du diſtrict d'*El Ared.* Cet homme étudia dans ſa jeuneſſe les ſciences des Arabes dans ſa patrie, ſéjourna quelque tems à Baſra, & fit des voyages à Bagdad & en Perſe.

Après ſon retour dans ſa patrie, il commença à répandre ſes opinions parmi ſes compatriotes, & eut le bonheur de perſuader pluſieurs ſchechs indépendans, dont les ſujets devinrent auſſi ſectateurs de ce nouveau prophete.

Ces ſchechs convertis, auparavant toujours en guerre entr'eux, ſe reconcilierent par l'entremiſe d'*Abd ul Wahheb*, & convinrent de ne

rien entreprendre à l'avenir, ſans avoir conſulté leur apôtre. Par cette aſſociation, l'équilibre du pouvoir fut renverſé dans le Nedsjed: les petits ſchechs, qui avoient pu ſe ſoutenir contre leurs voiſins iſolés, ne pouvoient plus réſiſter à tant de ſchechs réunis. Ils avoient même des guerres plus vives & plus fréquentes, parce que leurs ſujets s'imaginoient que dans ces querelles la religion y étoit intéreſſée.

Abd ul Wahheb ayant aſſujetti une grande partie d'*El Ared*, les ſchechs diviſés appellerent à leur ſecours *Arar*, ſchech de *Lachſa*. Ce prince, par des motifs de politique & de religion, déféra à leurs prieres, & envoya une armée en El Ared: mais *Abd ul Wahheb* la battit. Enſuite le ſchech *Arar* vint lui-même à la tête de 4000 hommes, avec un train de 3 vieilles pieces de canon & un mortier. Il aſſiégea une fortereſſe ſituée ſur une montagne: mais n'ayant pas ſu ſe ſervir de ſon artillerie, il eſſuya des pertes & fut obligé de retourner à Lachſa.

J'ai raconté plus haut les avantures du ſchech *Mecrami* de *Nedsjeran*, & j'ai remarqué qu'il étoit une eſpece de chef de ſecte. Un Arabe de Lachſa me dit, qu'il y avoit beaucoup de conformité entre les principes religieux d'*Abd ul*

Wahheb & ceux de *Mecrami* ; & cette aſſertion paroît fondée. Ces deux novateurs doivent, au moins, avoir été bons amis : ſans quoi *Mecrami* n'auroit point pu traverſer tout le Nedsjed avec une petite armée, & attaquer le puiſſant ſchech de Lachſa, ce qu'il a fait cependant en 1763 & 1764. Il faut donc néceſſairement qu'il ſe ſoit joint à *Abd ul Wahheb*, ou plutôt à ſon fils *Mahomed*, qui dans cette époque doit avoir ſuccédé à ſon pere, pour attaquer les ſchechs ſunnites. On me dit auſſi que ces deux hommes réunis avoient réduit un grand nombre de ces ſchechs. Les autres écrivirent à tous les Arabes des environs de Baſra, pendant mon ſéjour dans cette ville, pour leur demander du ſecours.

Après la mort d'*Abd ul Wahheb* ſon fils marcha ſur ſes traces & jouit de la même autorité. On le regarde comme eccléſiaſtique, & il repréſente un pape en *El Ared*. Les ſchechs héréditaires des petits états autrefois indépendans, ont, il eſt vrai, le nom de les gouverner encore : mais *Mahomed* en eſt le véritable ſouverain. Il exige de ſes ſujets un tribut qu'il appelle *Sikka*, ou Aide, pour ſoutenir la guerre contre les ennemis de ſa religion.

Les ſunnites ſe plaignent de ſes perſécutions;

mais il eſt plus probable que cette ſecte opiniâtre & ſuperſtitieuſe hait Mahomed à cauſe de ſes innovations & le calomnie pour ſe venger. Quoiqu'il en ſoit, ceux des habitans du Nedsjed, qui ne veulent pas embraſſer la nouvelle religion ſe retirent dans les pays voiſins. *Zobayer*, ou l'ancien Baſra, qui n'étoit qu'un hameau, ſe peuple par ces réfugiés, & eſt devenu un gros bourg.

Comme je n'ai connu aucun ſectateur de cette nouvelle religion, je ne puis rien dire de poſitif à l'égard de ſes dogmes. J'ai eu occaſion cependant d'entretenir ſur cet article un ſchech Arabe, qui dès ſa jeuneſſe avoit voyagé continuellement avec des marchands dans toute l'Arabie & dans les principales villes du Nedsjed. Ce ſchech Bédouin, qui ſembloit bien inſtruit, me rapporta ce qui ſuit touchant le ſyſtême de cette religion.

Abd ul Wahheb enſeignoit qu'il ne falloit adorer & invoquer que Dieu, comme le créateur & le directeur de l'univers. Il défendoit de s'adreſſer aux ſaints, & de faire mention dans les prieres de Mahomet, ou d'aucun autre prophete, parce que ces uſages menent à l'idolâtrie. Il regardoit Mahomed, Jeſus-Chriſt, Moyſe, & une

foule de prophetes, reconnus par les ſunnites, comme de grands hommes & comme des perſonnes reſpectables, dont on pouvoit lire avec profit les actions : mais il nioit qu'un livre ait jamais été écrit par inſpiration divine, ou apporté par l'ange Gabriel. Il défendoit, comme un crime contre la providence, les vœux faits, à la maniere des ſunnites, afin d'échapper à un danger imminent.

Ce récit du ſchech ne s'accorde pas entiérement avec ceux que m'ont fait quelques ſunnites, des dogmes d'*Abd ul Wahheb*. Mais on ne peut pas croire, ſur cet article, les diſciples d'une ſecte ſuperſtitieuſe, dont toutes les fauſſes opinions ſont combattues par la nouvelle religion.

La religion muſulmane, telle que la profeſſent les ſunnites, a été ſurement bien altérée depuis le tems de Mahomet. Cette ſecte adopte l'autorité de quelques commentateurs, qui expliquent l'alcoran ſuivant leur caprice, & qui érigent en dogmes leurs opinions particulieres. Elle reconnoît une foule de ſaints, qu'elle invoque dans ſes néceſſités, & auxquels elle attribue une infinité de miracles abſurdes, opérés en faveur de ceux qui ſe ſont adreſſés à ces ſaints, préférablement à Dieu. Elle croit aux amulettes & à l'efficacité

cacité de tous les vœux insensés. Enfin elle s'est livrée successivement à un grand nombre de superstitions condamnées par l'alcoran, mais légitimées par les explications des docteurs. D'autres sectes, telle par exemple que celle des *Zeidites*, ont moins corrompu la religion de Mahomet : quoiqu'elle soit encore parmi eux bien éloignée d'être ce qu'elle étoit.

On peut donc envisager la nouvelle religion d'Abd ul Wahheb comme une véritable réforme du mahométisme, qu'il veut ramener à sa premiere simplicité. Il est allé plus loin peut-être que d'autres réformateurs : mais un Arabe n'est pas obligé de connoître les ménagemens. Il faut voir par l'expérience, si une religion si détachée de tout ce qui frappe les sens, pourra se soutenir chez un peuple ignorant, comme sont les Arabes.

La charlatanerie du schech *Mecrami* ne contredit pas cet esprit de réforme. Ce schech profite de la grossiéreté de ses compatriotes, par l'opinion fanatique de l'efficacité de ses prieres, par lesquelles il prétend obtenir de Dieu même tout ce qu'il lui demande. Ce fanatisme d'attri-

buer trop de pouvoir aux prieres, ſe combine avec la ſimplicité du dogme : nous avons ſous nos yeux des exemples, qu'il embrâſe des têtes trop combuſtibles, dans un ſiecle de lumieres, & au milieu de la religion la plus épurée.

SECTION XXIII.

DES ETATS ARABES INDÉPENDANS SUR LES COTES DE PERSE.



CHAPITRE I.

Des Arabes qui habitent les environs du GOLFE PERSIQUE.

Nos géographes ſe ſont trompés, comme je l'ai déja remarqué dans un autre endroit, quand ils ont cru qu'une partie de l'Arabie étoit ſous la domination des rois de Perſe. Les Arabes dominent, au contraire, ſur toutes les côtes de ce royaume, depuis les embouchures de l'Euphrate jusque vers celles de l'Indus.

Les établiſſemens de ce peuple ſur les côtes de Perſe, n'appartiennent pas ſans doute, à l'Arabie proprement dite. Mais comme ils ſont indépendans des Perſans, & que la langue & les mœurs des Arabes s'y conſervent ſans altération, il convient de joindre leur deſcription à celle du reſte de l'Arabie.

Il eſt impoſſible de fixer l'époque de l'établiſſement des Arabes ſur cette côte. Les traditions bien conſtatées des habitans, prouvent qu'ils occupent ce pays depuis un grand nombre de ſiecles. Pluſieurs traits de l'hiſtoire ancienne, font préſumer que ces colonies Arabes ſont déja du tems des premiers rois de Perſe. La conformité entre les mœurs des *Ichthyophages* des anciens, qui demeuroient ſur les côtes du golfe perſique, & celles des colons Arabes d'aujourd'hui, eſt frappante.

Les Arabes qui habitent ces côtes, vivent tous à peu près de la même maniere. Ils ne ſubſiſtent que par la navigation, & par la pêche, ou des perles ou des poiſſons. Ils ſe nourriſſent principalement de poiſſons & de dattes : le poiſſon eſt auſſi la ſeule nourriture du peu de bétail qu'ils entretiennent.

Ils aiment autant la liberté que leurs confreres du déſert. Preſque chaque ville a ſon ſchech indépendant, auquel les ſujets ne payent preſque rien ; de ſorte qu'il eſt obligé de s'entretenir de ſon propre bien, ou par ſon induſtrie, en tranſportant des marchandiſes, ou en pèchant comme ſes ſujets. Si les principaux des habitans ſont mécontens du ſchech régnant, ils en éliſent un autre de la même famille.

Leurs armes consistent dans un mousquet à meche, un sabre, & un bouclier. En cas de besoin, tous leurs petits bâtimens sont des vaisseaux de guerre. Mais une flotte semblable, obligée de s'arrêter continuellement pour trouver sa subsistance par la pêche, au lieu de poursuivre l'ennemi, ne pourra jamais faire de grands exploits. Aussi les guerres de ces peuples se réduisent à des incursions, qui ne produisent rien de décisif, laissent des querelles interminables, & un état de guerre non interrompu.

Leurs maisons sont si chétives, qu'un ennemi ne prend pas la peine de les démolir. Ces Arabes, n'ayant de cette maniere rien à perdre sur le continent, se réfugient à l'approche d'une armée sur leurs vaisseaux, & vont attendre, dans quelque isle du golfe, la retraite de l'ennemi. Ils sont persuadés que les Persans ne s'établiront point sur une côte ingrate, où ils seroient continuellement inquiétés par tous les Arabes, qui courent sans cesse les mers voisines.

Ces Arabes sont sunnites, & haïssent les Persans schytes avec lesquels ils ne s'allient jamais. La haine entre les deux sectes a été même une des causes, qui ont fait échouer le dessein de *Nadir Schach* d'assujettir ces Arabes. Pour atteindre son

but, cet usurpateur avoit, avec des frais immenses, équipé sur le golfe persique une flotte de 25 grands vaisseaux. Mais n'ayant point de matelots persans, il prit des sunnites indiens, qui combattirent à regret leurs confreres, & qui, après avoir massacré leurs officiers schytes, enleverent les vaisseaux. Vers la fin de sa vie *Nadir Schach* forma le projet de se saisir de ces Arabes, de les transplanter sur les bords de la mer caspienne, & de les remplacer par des Persans. Sa mort tragique fit évanouir ce projet, & les troubles dont la Perse fut agitée, ont servi à affermir l'indépendance de ces petits souverains Arabes.

Le gouvernement, & l'état actuel de ces colonies, me paroissent avoir une grande ressemblance avec l'état de l'ancienne Grece. Il se fait continuellement sur le golfe persique des actions mémorables ; & il arrive des révolutions intéressantes : mais les Arabes n'ont point d'historiens ; & leur gloire est confinée dans les limites étroites de leur patrie.

CHAPITRE II.

Des places sous la domination des PERSANS.

QUOIQUE le roi de Perse n'ait pas été le maître de ces côtes maritimes, il y avoit conservé néanmoins quelques places. Depuis que la Perse n'a plus de roi, des gouverneurs Persans se sont emparé de ces villes, & les possedent presque en souverains. Telles sont principalement *Gambron* & *Hormus*.

Gambron, ville & port, dans la province de *Laristan*, appartenoit anciennement au roi de Perse. Après la mort de Nadir Schach, un Persan nommé *Naser Khan* se rendit maître de la province, & par conséquent aussi de la ville. Il se reconnoît bien vassal du *Vekil Kerim Khan* de Schiras: mais il ne lui paye un tribut & ne respecte ses ordres, que quand le *Vekil* vient lui-même avec une armée pour l'y contraindre.

Cette ville de *Gambron*, nommée aussi *Bender Abbas*, étoit, pendant tout le siecle passé & au commencement du présent, célebre comme le port de *Schiras* & de toute la Perse méridionale. Son commerce alors étoit très-étendu: mais

actuellement elle eſt en très-mauvais état, & l'on n'y trouve pas un ſeul comptoir européen. Les troubles de la Perſe, & les querelles entre les Anglois & les François pendant la derniere guerre ſont les cauſes de ſa ruine. Les Hollandois y faiſoient encore un petit commerce; mais depuis qu'ils ſe ſont établis dans l'isle de *Karek* ils ont entiérement abandonné *Gambron*.

L'isle d'*Hormus*, autrefois ſi célebre, a perdu tout-à-fait ſon ancienne ſplendeur. Elle appartient actuellement à un Perſan *Mulle Ali Schaeb*, qui s'en rendit maître après la mort de Nadir Schach, dont il avoit été l'amiral. Ce ſouverain d'Hormus poſſede auſſi une partie de l'isle de *Kiſchme*: l'autre partie eſt ſous la domination du prince de *Seer*.

Au ſud du *Lariſtan* ſe trouve *Minau*, ville conſidérable, à 6 lieues de la mer. Les habitans de ſon diſtrict ſont ſchytes, & s'appliquent à la culture des terres: ces deux raiſons les engagent à reconnoître quelquefois la ſouveraineté du Khan de Lariſtan.

Entre *Minau* & le cap *Jaske* habite une grande tribu d'Arabes appellée *Belludsje*, qui a beaucoup de vaiſſeaux, & qui fait un bon commerce à Baſra, ſur le golfe arabique, & juſque ſur les

côtes des Indes. Ces Arabes ſont ſunnites, & la conformité de ſecte les a liés d'intérêt avec les *Aghwans* dans les dernieres révolutions de la Perſe.

Quelques géographes placent ces *Belludsje* tout le long des côtes de Perſe, juſque près des embouchures de l'Indus, & en parlent comme d'un peuple guerrier, mais fort adonné à la piraterie. Je ne ſais s'il faudroit les regarder comme indépendans, ou comme tributaires des Perſans. Il eſt plus probable, qu'ils ne reconnoiſſent d'autre ſouverain que leurs propres ſchechs. Des relations de voyages du ſiecle paſſé, racontent les avantures ſingulieres d'un prince de *Jaske*, qui s'étoit défendu contre *Schach Abbas*, & qui ne ſuccomba que par trahiſon. Sa veuve continua à réſiſter au roi de Perſe, & fit des actions dignes des héroïnes des ſiecles de chevalerie. Tout ce récit paroît regarder un ſchech des *Belludsje*.

Le pays depuis *Bender Abbas* au nord vers *Delam*, reſſemble au *Tehama* en Arabie : c'eſt une plaine aride, que les Perſans nomment *Kermeſir*, ou le pays chaud. Dans cette contrée aride je ne connois aucun endroit que *Khamir*, château ſur un rocher eſcarpé, qui avec un petit diſtrict, a ſon ſchech particulier. Les vaiſſeaux y viennent

pour charger du ſouffre, qui ſe trouve en abondance dans ſes environs. *Khamir* eſt peu éloigné de *Gambron*.

CHAPITRE III.

Des terres de la tribu de HOULE.

CETTE tribu nombreuſe domine toute la côte depuis *Bender Abbas* juſqu'au cap *Berdiſtan*, & poſſede toutes ſes places maritimes. Une partie de cette côte n'eſt pas aride : des chaînes de montagnes, comme celle de *Dahhr Asban*, s'étendent juſque près de la mer, & fourniſſent le bois que les habitans exportent.

Malgré cette diſpoſition avantageuſe du terroir, les Arabes de *Houle* ne labourent pas, & vivent uniquement de la navigation & de la pêche. Il ſont ſunnites, & paſſent pour les plus braves de leurs voiſins. Leurs forces ſont telles qu'ils pourroient aiſément faire la conquête de toutes les villes des bords du golfe perſique, ſi plus d'union régnoit entre eux. Mais preſque chaque ville a ſon ſchech particulier, qui, quoique iſſus de la même famille, aiment mieux reſter pauvres, que de ſe ſoumettre, pour ſe procurer plus d'ai-

ſance, à un ſchech puiſſant & capable de rendre la tribu reſpectable.

Les ſchechs ou princes de la tribu de *Houle*, ſont les ſuivans.

Le ſchech de *Seer*, dont j'ai parlé dans la deſcription de l'Oman : mais qui originaire de ce pays, & de la tribu de Houle, poſſede dans le voiſinage de *Gambron*, les villes de *Kunk*, de *Lundsje*, & de *Ras Heti*. Ses ſujets exportent du bois à brûler & du charbon.

Les ſchechs de *Mogho* & de *Tsjærak*. Les habitans de ce dernier diſtrict exportent auſſi du bois, & ont la réputation de ſurpaſſer les autres *Houles* en courage.

Enfin les ſchechs de *Nachelo*, de *Nabend*, d'*Aaloë*, de *Tæbrie*, de *Schilu* & de *Konkoun*. Les habitans de *Nachelo* paſſent pour les meilleurs plongeurs. Dans la ville de *Konkoun*, dont les habitans ſont les plus pacifiques des Houles, on trouve des Juifs & des Banians.

Des Perſans qui n'ont point de vaiſſeaux, & qui ne vivent que de l'agriculture, occupent les terres entre la principauté d'*Abu Schæhhr* & le cap *Berdiſtan*.

CHAPITRE IV.

*Des principautés d'*ABU SCHÆHHR *& de* BENDER RIGK.

ABU *Schæhhr*, capitale de l'état indépendant de ce nom, a un port si commode, que les vaisseaux peuvent arriver tout près des maisons. Cet avantage engagea *Nadir Schach* à y établir sa flotte, dont on voit encore quelques restes : depuis ce tems, cette ville est mieux connue & plus considérable. Elle sert actuellement de port à *Schiras* & les Anglois, la seule nation Européenne qui commerce encore en Perse, y entretiennent un comptoir.

Les Arabes qui habitent le pays d'*Abu Schæhhr*, ne sont pas de la tribu de *Houle*. On compte parmi eux trois familles distinguées, dont les deux premieres sont établies depuis un tems immémorial dans cette contrée. La troisieme nommée *Matarisch*, venue récemment de l'Oman, où elle exerçoit le métier de pêcheur, s'est alliée aux deux autres, & a trouvé le moyen de s'emparer de l'autorité souveraine depuis plusieurs années.

Le schech actuel *Naser*, de la famille *Mata-*

rifch, poſſede encore l'isle de *Bahhrein* ſur la côte d'Arabie; ce qui le met en état d'entretenir quelques vaiſſeaux. Il a auſſi des domaines conſidérables dans le *Kermeſir*, à cauſe deſquels il dépend de *Kérim Khan*, qui a chez lui le fils de *Naſer* comme un ôtage de la fidélité du pere. Il importe beaucoup à Schiras, que le prince d'Abu Schæhhr reſte attaché à la Perſe, par le moyen de ſes domaines en *Kermeſir*.

Ce ſchech *Naſer* étoit ſunnite: mais eſpérant d'ètre fait amiral de Perſe, il embraſſa la ſecte des ſchytes, & épouſa une Perſane. Ces deux démarches cauſerent beaucoup de tort à lui & à ſa famille: il ſe rendit odieux à ſes ſujets & à ſes voiſins, & ſes fils ne ſont plus comptés parmi la nobleſſe Arabe.

Bender Rigk, réſidence du prince de ce nom, eſt une ville entourée d'une mauvaiſe muraille, & ſituée au nord d'*Abu Schæhhr*. Le petit état dont cette ville eſt la capitale, comprend auſſi pluſieurs places du *Kermeſir*, qui mettent ſon ſouverain dans une certaine dépendance de *Kérim Khan*. Les Arabes de cette principauté s'adonnent uniquement à la navigation: ce ſont des Perſans qui cultivent ſa partie montueuſe.

La famille qui regne à Bender Rigk eſt de la

tribu Arabe de *Beni Saab*, & vient de l'Oman. Mais le grand-pere du prince actuel s'étant fait schyte & ayant épousé une Persane, cette famille n'est plus comptée par les Arabes parmi leur véritable noblesse.

Le prince régnant de *Bender Rigk*, nommé *Mir Mahenna*, est fameux dans cette contrée par ses vices & par sa cruauté, qui le rendent un des tyrans les plus exécrables qui ayent existé. Il a fait assassiner en sa présence, son pere aveugle, parce qu'il aimoit plus le fils aîné. Il tua sa propre mere, parce qu'elle lui reprochoit ses crimes. Il fit massacrer son frere, avec 16 de ses parens, pour s'emparer de la souveraineté. Il noya deux de ses sœurs, parce qu'un prince voisin en avoit demandé une en mariage. Il expose ses propres enfans, quand ce sont des filles. En 1765 ce monstre odieux n'avoit pas encore 30 ans.

Mir Mahenna étoit tombé deux fois entre les mains de *Kérim Khan*. La premiere fois il s'échappa après une défaite que le gouverneur de la Perse essuya : la seconde fois il obtint la liberté par les bons offices de sa sœur, mariée à un officier Persan. Revenu dans ses états, il se mit à piller les caravanes entre Schiras & Abu Schæhhr, & à exercer la piraterie. *Kérim Khan*, voulant le châtier, assiégea alors sa capitale en vain.

En 1765, le même *Kérim Khan* lui fit demander le tribut, dû pour ſes domaines en *Kermeſir*. Mais *Mir Mahenna* maltraita le député, & lui fit couper la barbe. Alors *Kérim Khan* envoya contre lui une forte armée, qui prit *Bender Rigk* & tout ſon territoire. *Mir Mahenna* avoit eu la précaution de ſe retirer de bonne heure, avec ſes troupes & une partie de ſes ſujets, dans une isle déſerte, appellée *Khoueri*, où il attendit la retraite de l'armée Perſane. Il revint alors de cette isle, chaſſa la garniſon de Bender Rigk, & rentra dans la poſſeſſion de ſes états.

Ce tyran s'étoit adonné au vin, & avoit commencé à exercer ſes cruautés ſur ſes propres troupes, juſqu'à faire couper le nez & les oreilles à ſes principaux officiers. Malgré ces excès, ſes ſoldats lui reſterent ſi attachés, que dans ſon exil même, il fut en état d'enlever aux Hollandois l'isle de *Karek*. Une troupe de voleurs n'abandonne pas ſon chef, auſſi long-tems qu'il partage avec elle le fruit de ſes brigandages.

CHAPITRE V.

De la tribu de KIAB *& de son schech* SOLIMAN.

LA tribu Arabe de *Kiab*, ou suivant la prononciation des Persans *Tsjab*, habite l'extrémité des côtes du golfe Persique. Elle étoit peu considérée, avant le regne de son schech actuel *Soliman*, dont la renommée parvint jusqu'en Europe, à l'occasion de ses querelles avec les Anglois, auxquels il prit quelques vaisseaux.

Ce schech sut profiter des troubles de Perse, & des vices du gouvernement de Basra. Il commença par soumettre ses petits voisins indépendans: s'empara ensuite de plusieurs grands districts en Perse, & promit un tribut aux Khans qui se disputoient le trône de ce malheureux royaume. Aucun ne l'exigea, que *Kérim*, qui se contenta d'une petite somme. *Soliman* étendit alors ses conquêtes du côté de Basra. Il rechercha l'amitié des *Ajals*, qui sont les chefs du peuple dans ces contrées, & comme les principaux ne perdoient pas avec lui, il parvint à se rendre maître de toutes les isles entre les embouchures de l'Euphrate, ou du pays appellé communément *Schat el Arrab*.

Ayant

Ayant poussé ses conquêtes jusqu'aux rivieres navigables, il pensa former une marine. En 1758, il bâtit son premier vaisseau, & en 1765, il en avoit déja 10 grands & 70 plus petits.

Cette même année en 1765, *Kérim Khan* envoya contre lui une si forte armée, qu'il ne put résister. Il transporta ses trésors & ses troupes d'isle en isle, jusqu'à l'ouest de *Schat el Arrab*. Les Persans ne pouvant le poursuivre faute de vaisseaux, furent obligés de se retirer: alors le pacha de Bagdad donna des ordres d'attaquer *Soliman*, qui évita les Turcs en se sauvant par les isles, comme il avoit évité les Persans.

Le territoire de la tribu de *Kiab* s'étend depuis le désert de l'Arabie jusqu'au pays de *Hindian*, & vers le nord jusqu'à la principauté de *Havisa*. Il est arrosé de plusieurs petites & grandes rivieres: il abonde en dattes, en ris, en grain, & en pâturages. Ses villes principales sont *Daurek*, située déja en Perse; *Hafar*, & *Ghoban*, résidence du schech, près d'une embouchure de l'Euphrate.

CHAPITRE VI.

De quelques autres états indépendans.

HINDIAN, au nord de Bender Rigk & aux confins de la tribu de *Kiab*, eſt un petit pays ſoumis à un ſouverain particulier. Les Arabes qui l'habitent ſont cultivateurs, & vivent du produit de leurs champs & de leurs beſtiaux.

Haviſa, ville & territoire dans l'intérieur de la contrée qui borde le golfe Perſique, appartient à un deſcendant de Mahomet. Ce prince a le droit de battre de la monnoie, & ſe nomme *Maula.*

Le golfe Perſique près des côtes orientales, eſt rempli d'isles, dont la plupart ſont habitées. *Hormus* excepté, il n'y en a point qui faſſe un état ſéparé & indépendant : les princes du continent poſſedent à l'ordinaire celles qui ſe trouvent dans leur voiſinage.

Du côté occidental du golfe il y a une isle, ou plutôt un amas d'isles, que les Européens connoiſſent ſous le nom de *Bahhrein.* Les Arabes appellent la grande, *Aval*, & chacune des petites a ſon nom particulier. Comme cette isle eſt fameuſe par la pêche des perles, & qu'elle a eſſuyé

beaucoup de révolutions, en changeant continuellement de maître, je dois en dire un mot.

Bahhrein est une ville fortifiée sur l'isle de ce nom, ou d'*Aval*. Autrefois cette isle doit avoir contenu 360 villes & villages: aujourd'hui on n'y trouve plus, outre la ville, que 60 villages fort misérables: les fréquentes guerres auront fait abandonner les autres.

Cette isle produit une grande abondance de dattes. Son importance vient cependant plutôt de la pêche des perles qu'on y trouve en grande quantité & de la premiere qualité. Les droits sur ces deux productions rapportent au souverain des l'isle un Lak de Roupies, ou 300,000 livres de France. De ce revenu il est obligé d'entretenir une garnison dans la ville.

Bahhrein appartenoit aux Portugais. Quand ils furent chassés du golfe Persique, elle tomba sous la domination du schech de *Lachsa*, auquel les Persans l'enleverent. Ensuite l'Imam d'Oman s'en empara, mais la céda de nouveau au roi de Perse pour une somme d'argent. Quelque tems après, pendant l'irruption des *Aghuras*, le gouverneur Persan la livra au schech de *Nabend* de la tribu de *Houle*. Un autre *Houle*, le schech de *Tahhrie* chassa celui de *Nabend*. L'amiral de

Nadir Schach s'en empara: mais après ſon départ le ſchech de *Tæhbrie* la reprit. Pendant les derniers troubles de Perſe, le ſchech d'*Asloë* s'en rendit maître, & en fut dépoſſédé tout de ſuite par les princes d'*Abu Schæhbr* & de *Bender Rigk*, qui la conquirent en commun. Le premier de ces princes en chaſſa le ſecond, & fut chaſſé à ſon tour par les *Houles*. Enfin aujourd'hui en 1765, le prince d'*Abu Schæhbr* eſt reſté ſeul ſouverain de *Bahhrein*.

On peut juger, par cet échantillon, quelle ſuite de révolutions rapides occaſionne la trop grande quantité de ces petits ſouverains d'une nation inquiete. J'ai appris à Baſra des particularités ſur cette complication de querelles, que j'ai eu de la peine à comprendre. On m'aſſura qu'il n'y avoit aucun de ces princes Arabes qui ne fût en guerre ouverte avec deux ou trois autres ſouverains de ſon eſpece.

La navigation du golfe Perſique eſt continuellement troublée par ces querelles, qui ſe croiſent d'une maniere ſi ſinguliere. On n'oſe pas ſe mettre ſur un bâtiment Arabe, ſans ceſſe expoſé à tomber dans un parti d'ennemis ſi multipliés. Le ſeul moyen de voyager ſurement, eſt de faire le trajet dans un grand vaiſſeau Européen que les petits bâtimens Arabes n'oſent attaquer.

CHAPITRE VII.

De l'isle de KAREK.

CETTE isle qui eſt ſituée aſſez près de la côte orientale du golfe Perſique, entre *Abu Schæhhr* & *Bender Rigk*, ne contient qu'un ſeul village; mais les conduits d'eau taillés dans le roc, qu'on y voit encore, prouvent qu'elle a été plus peuplée autrefois ſelon ſon étendue, qui eſt de 5 lieues de circonférence.

Karek eſt devenu célebre par l'établiſſement que les Hollandois y ont formé récemment, & qu'ils ont abandonné. Comme cet événement a fait quelque bruit, je le raconterai ſuccinctement.

Les Hollandois faiſant un grand commerce à Baſra, y avoient pour directeur de leur comptoir un *baron de Kniphauſen*, fort conſidéré dans cette ville. Ce gentilhomme Allemand, s'étant brouillé avec le gouverneur de Baſra, apparemment pour quelque affaire de galanterie, fut mis en priſon, & eut riſqué ſa tête, s'il n'eut pas acheté ſa liberté par une groſſe ſomme. Avant de partir pour Batavia, il ſe fit donner par le comptoir de Baſra une atteſtation d'innocence & la compagnie des Indes approuva ſa conduite.

Depuis ſes brouilleries avec le gouverneur de Baſra, Mr. de Kniphauſen étoit convenu avec *Mir Naſer* prince de *Bender Rigk*, à qui appartenoit *Karek*, que pour une redevance annuelle les Hollandois pourroient tranſporter dans cette isle le comptoir qu'ils avoient à Baſra. Le gouvernement de Batavia goûta ce projet, qui en effet, étoit très-avantageux, & envoya le baron avec deux grands vaiſſeaux pour l'exécuter.

Arrivé à *Karek*, il ſe ſaiſit de quelques vaiſſeaux de Baſra, qu'il ne relâcha pas qu'après qu'on lui eût reſtitué la ſomme qu'il avoit été obligé de payer pour ſa liberté. Il bâtit ſur l'isle un grand magazin quarré, & fit élever imperceptiblement aux coins de ce quarré quatre baſtions, garnis chacun de 6 canons. *Mir Naſer* mécontent de ces fortifications, attaqua les Hollandois, qui, en l'attaquant à leur tour, ne pouvoient le ſuivre dans ſes retraites. Cette petite guerre cauſa néanmoins de grands frais à la compagnie.

Mr. de Kniphauſen, après avoir gouverné Karek en ſouverain pendant cinq ans, eut pour ſucceſſeur *Mr. van der Hulſt*, qui ayant été employé à Baſra & connoiſſant les Arabes, crut devoir continuer contre *Mir Mahenna*, nouveau prince de *Bender Rigk*, la guerre commencée con-

tre le pere. *Mir Mahenna* s'empara par un ſtratagême, de deux vaiſſeaux armés des Hollandois, & tenta, quoique ſans ſuccès, une deſcente dans l'isle. Mr. van der Hulſt augmenta alors les fortifications, & forma le plan d'une ville, qui fut peuplée bientôt de Perſans & d'Arabes.

Cet établiſſement pouvoit être lucratif pour les employés: mais les frais de la guerre & des garniſons, abſorbant les profits de la compagnie, elle penſa dès-lors à l'abandonner. Les apparences cependant d'un commerce avantageux avec la Perſe le firent conſerver: en conſéquence, le nouveau gouverneur, *Mr. Buſchmann*, conclut la paix avec Mir Mahenna, & continua alors le commerce ſans être inquiété.

Son ſucceſſeur, *Mr. van Houting*, quoique homme de mérite d'ailleurs, ne ſut pas ſe conduire ſi bien, parce qu'il ne connoiſſoit pas le génie des Arabes, & qu'il avoit ſous lui des officiers ſans expérience. Il n'obſerva pas une exacte neutralité dans les querelles entre le prince d'*Abu Schæhhr* & *Mir Mahenna*: il attaqua même, de concert avec le premier, ce dernier dans ſa retraite dans l'isle de *Khoneri*. *Mir Mahenna* laiſſa approcher ſes ennemis, & quand il vit leur ſécurité, il tomba ſur eux avec ſa cavalerie, &

tailla entiérement en pieces les Hollandois & les troupes d'. *bu Schahhr.*

Enhardi par ces ſuccès, *Mir Mahenna* fit une deſcente dans l'isle de *Karek* & aſſiégea la ville. *Mr. van Houting* ſe laiſſa tromper par un Perſan, qui lui perſuada de permettre à *Mir Mahenna* d'entrer dans le fort avec une petite ſuite pour faire un accommodement. L'Arabe ſe ſaiſit alors de la garniſon Hollandoiſe, & la renvoya à Batavia. Cet événement arriva en 1765, vers la fin du mois de Décembre.

Il n'eſt pas à préſumer, que la compagnie Hollandoiſe faſſe de nouveau de grandes dépenſes pour chaſſer de *Karek* le prince de Bender Rigk, *Mir Mahenna*, qui eſt actuellement en poſſeſſion de cette isle.

SECTION XXIV.

DES BÉDOUINS OU ARABES ERRANTS.

CHAPITRE I.

Des mœurs diſtinctives des BÉDOUINS.

LES Arabes qui habitent les villes, & ſur-tout les ports de mer, ont perdu par le commerce & par le mêlange avec les étrangers, une partie du génie national. Les *Bédouins* qui vivent ſous des tentes, en tribus ſéparées, conſervent au contraire, les mœurs & les uſages qu'avoient eu leurs ancêtres, dès les tems les plus reculés. Ce ſont les vrais Arabes, qui montrent en tout des traits particuliers, qui les diſtinguent des autres branches de leur nation.

Dans pluſieurs endroits de ma relation j'ai remarqué la diverſité des acceptions du titre de *ſchech*: chez les Bédouins il déſigne un noble, qu'il ſoit de la premiere ou de la derniere claſſe. Cette nobleſſe eſt extrêmement nombreuſe, & paroît preſque conſtituer la nation, puiſque le peu-

ple reçoit uniquement l'impulſion de ſes ſchechs, qui ſont par-tout, & le mobile de tout.

Les ſchechs & leurs ſujets ſont nés ſoldats & paſteurs. Dans les grandes tribus ils élevent beaucoup de chameaux pour les vendre à leurs voiſins, ou pour les employer dans leurs guerres, ou au tranſport des marchandiſes. Les petites tribus ont des troupeaux de brebis. Dans les tribus qui s'adonnent à l'agriculture, les ſchechs au moins, vivent toujours ſous des tentes, & laiſſent le ſoin des terres à leurs ſujets qui habitent de miſérables huttes.

C'eſt la différente maniere de ſubſiſter, qui fait la grande diſtinction entre les tribus. Les vrais Arabes dédaignent la culture des terres comme une occupation qui les dégraderoit : ils n'entretiennent que des chameaux & des moutons, ou tout au plus des chevaux. Les tribus mêlées & moins pures vivent de leurs buffles, de leurs vaches, de leurs chevaux & d'une culture médiocre de quelques terres. Les premieres tribus, les ſeules nobles par leurs chameaux, ſont nommées *Abu el Abâar*, & les ſecondes *Moædan.* Ces dernieres paſſent pour une claſſe mitoyenne entre les vrais Arabes & les payſans. J'ai entendu dépriſer des tribus, parce que, diſoit-on, elles

ont des bufles & des vaches. Les *Moædan* transportent leurs habitations d'un pays à l'autre, selon le besoin qu'ils ont de champs & de pâturages; de sorte qu'on voit subitement un village, où, le jour auparavant, il n'existoit pas une seule cabane.

Les vrais Bédouins vivant toujours au grand air, ont l'odorat très-fin: ils détestent les villes, où ils trouvent toujours des exhalaisons qui affectent désagréablement leur organe. Ils ne comprennent pas, comment des gens aimant la propreté, peuvent respirer un air aussi impur. Des gens dignes de foi m'ont assuré, qu'un tel Bédouin mené dans l'endroit où un chameau s'est égaré, peut suivre cet animal à la piste, & le retrouver, sans se laisser confondre par les traces des autres chameaux qui ont passé par le même chemin. Ces Arabes errants dans le désert, peuvent vivre cinq jours sans boire, & savent découvrir la profondeur où les eaux sont cachées, en examinant la nature du terroir & des plantes qu'il produit.

On accuse ce peuple d'aimer le brigandage; & cette accusation n'est pas tout-à-fait sans fondement, quoiqu'elle puisse tomber également sur toutes les nations qui menent une vie errante:

Les ſchechs ſont toujours à cheval ou ſur leurs dromadaires, pour voir leurs ſujets, viſiter leurs amis ou aller à la chaſſe. En parcourant le déſert, où l'horizon eſt auſſi étendu que ſur l'océan, ils aperçoivent les voyageurs de loin : comme ces rencontres ſont rares, ils s'en approchent naturellement, & ſont tentés, quand ils ſe ſentent les plus forts, de dépouiller les étrangers. On voyage d'ailleurs toujours en caravane dans ces déſerts : un homme ſeul, ou une petite troupe, frappe donc d'abord par la ſingularité de l'apparition, & préſente quelque choſe de ſuſpect. Par ces raiſons les Bédouins ſont plus tentés encore d'attaquer de tels phénomenes.

Il y a donc des voleurs en Arabie comme dans tous les pays peu habités : mais les voleurs Arabes ne ſont pas cruels & ne tuent pas ceux qu'ils pillent, excepté quand les voyageurs, en ſe d fendant, tuent un Bédouin, dont les autres vengent alors le ſang. Dans d'autres occaſions ils ont de bons procédés qui tiennent à leur hoſpitalité naturelle. J'ai appris à cet égard quelques anecdotes que je crois devoir rapporter.

Un mufti de Bagdad revenant de la Mecque, fut pillé en *Nedsjed* : il fit un accord par écrit avec ſes voleurs, qui s'engagerent à le livrer ſain &

ſauf chez lui pour une certaine ſomme payable à ſon retour à Bagdad. Ces Arabes le conduiſirent à la premiere tribu qui le remit à une autre ; de ſorte qu'il retourna en parfaite ſureté, eſcorté de tribu en tribu.

Un Européen qui fut pillé avec toute la caravane entre Haleb & Baſra, avoit gagné la peſte en chemin. Les Arabes le voyant trop foible pour ſuivre ſes compagnons, le prirent avec eux, le logerent hors de leur camp, le ſoignerent & le menerent, quand il fut guéri, à Baſra.

Un Anglois preſſé de partir pour les Indes, & ne voulant pas attendre une caravane, prit à Bagdad deux Arabes, qui devoient l'accompagner jusqu'à Baſra : ayant été attaqué en chemin par quelques ſchechs, il ſe défendit avec ſes piſtolets ; mais étant comme aſſiégé par une quantité de lances, il fut obligé de ſe rendre. Les Arabes, ſur leſquels il avoit fait feu, lui donnerent tant de coups de bâton qu'il ne pouvoit plus marcher. Ils le porterent alors dans leur camp, l'entretinrent pendant quelque tems, & le conduiſirent à la fin à Baſra en toute ſureté. Quand *Mr. Forskal* fut dépouillé par les Arabes en Egypte, un payſan qui l'accompagnoit, reçut de ces voleurs une quantité de coups de bâton, parce qu'il

portoit des piſtolets, quoiqu'il ne s'en étoit pas ſervi pour ſe défendre.

Le pillage des caravanes ne doit pas toujours être attribué à la paſſion des Arabes pour le brigandage. Ces attaques ſont pour l'ordinaire, des expéditions militaires contre des ennemis, qui fraudent les droits dûs à la nation, ou qui protegent & conduiſent avec des troupes ces caravanes.

Dans une de ces expéditions, faite il y a peu d'années, pour battre le pacha de Damask, qui eſcortoit la caravane de la Mecque, la tribu d'*Anæſe* qui gagna la victoire, donna des preuves de ſon ignorance, & de la ſimplicité de ſes mœurs. Ceux de cette tribu qui prirent des marchandiſes précieuſes, n'en connurent pas la valeur, & les troquerent contre des bagatelles. Un de ces Arabes, ayant eu pour ſa part une bourſe de perles, crut que c'étoit du ris, dont il avoit entendu parler comme d'un bon mets: il les donna à ſa femme pour les cuire, qui n'ayant pu parvenir à rendre tendres ces perles, les jetta comme inutiles.

CHAPITRE II.

De la constitution politique des Arabes errants.

EN traitant du gouvernement des Arabes en général, j'ai dit en paſſant quelques mots touchant celui des Bédouins. Pour ne point me répéter inutilement, j'ajouterai ici quelques particularités, principalement de leurs intérêts politiques à l'égard des puiſſances voiſines.

Quoique la dignité de ſchech ſoit héréditaire, elle n'eſt pas attachée au droit d'aîneſſe. Les petits ſchechs, qui compoſent la nobleſſe héréditaire, éliſent le grand ſchech dans la famille régnante, ſans avoir égard à la parenté avec le ſchech précédent.

On ne paye rien ou une légere rétribution, au grand ſchech, qui doit regarder le reſte des nobles plutôt comme ſes égaux, que comme ſes ſujets. Si ces nobles ne ſont pas contens de ſon gouvernement, ils le dépoſent, ou vont avec leur bétail ſe joindre à une autre tribu. Ces émigrations, aſſez uſitées, ſont la cauſe de l'obſcurité où ſont tombées des tribus autrefois puiſſantes, & de l'accroiſſement de quelques petites tribus, qui jouent actuellement un grand rôle.

L'esclavage personnel est établi chez les Bédouins : mais ils ne connoissent pas la servitude de la glebe. Un paysan mécontent de son seigneur, est libre de le quitter & de s'établir ailleurs.

Les Bédouins qui vivent sous des tentes dans le désert, n'ont jamais été subjugués par un conquérant. Mais ceux de ces Arabes, qui par l'appas d'une vie plus aisée se sont approchés des villes, & se sont établis dans des provinces fertiles, dépendent aujourd'hui d'une certaine maniere, des souverains de ces provinces.

Tels sont les Arabes répandus dans différentes parties de l'empire Ottoman. Quelques-uns payent des redevances pour des pâturages ou pour des villages qu'ils possedent : d'autres ne viennent sur les bords de l'Euphrate que pendant une saison, & retournent en hyver au désert. Ces derniers ne se mettent dans aucune dépendance de la Porte.

Ni les uns, ni les autres, ne peuvent être regardés comme sujets des Turcs, auxquels ils seroient au contraire de dangereux voisins, si les pachas ne trouvoient pas le moyen de semer la division entre les tribus & dans les grandes familles, où il y a plusieurs prétendans à la dignité de schech des schechs.

Cette

Cette politique des Turcs occaſionne de fréquentes guerres entre les Bédouins : mais elles ne ſont ni longues, ni ſanglantes. Dès que les Turcs ſe mêlent de leurs querelles, toutes les tribus ſe réuniſſent pour repouſſer cet ennemi commun à la nation entiere.

Chaque grand-ſchech ſe croit, & avec raiſon, ſouverain abſolu dans le territoire qu'il occupe. Il exige par conſéquent, les mêmes droits ſur les marchandiſes, & les mêmes péages que les autres ſouverains demandent, des effets qui paſſent par leurs états. Les Européens ſe ſont trompés, en croyant que les ſommes payées aux grands-ſchechs par les voyageurs, étoient uniquement une rançon pour racheter le pillage.

Les Turcs qui envoyent des caravanes par le déſert à la Mecque, ſe ſont ſoumis à ces droits de paſſage. Ils payent annuellement une certaine ſomme aux tribus qui habitent près du chemin de la Mecque, pour les engager à entretenir les puits, à laiſſer paſſer les marchandiſes, & à eſcorter les caravanes.

Si les Bédouins pillent quelquefois ces caravanes, la conduite hautaine & perfide des officiers Turcs en eſt toujours la premiere cauſe. Ces Turcs orgueilleux regardent tous les Arabes

comme des rebelles ; c'est-à-dire, selon la signification moderne de ce mot, comme des foibles qui ont l'insolence de ne vouloir pas se laisser opprimer par le plus fort. Ils manquent, d'après ce beau raisonnement, à leur parole, & les Arabes se vengent en pillant les caravanes.

Le fameux *Ali Bey*, conduisant la caravane d'Egypte, ne paya pas tous les droits en allant à la Mecque, & promit de s'en acquitter à son retour : mais il oublia sa promesse. L'année suivante, les Arabes s'assemblerent en plus prand nombre, & obligerent le conducteur de la caravane d'Egypte de payer pour lui, & pour *Ali Bey*. Les Turcs crierent au brigandage; les Arabes cependant n'avoient fait que se rendre justice à eux-mêmes.

La conduite d'*Abdalla*, pacha de Damask, qui en 1756 commandoit la caravane de Syrie, fut plus odieuse encore. Lorsque les schechs de la tribu de *Harb* vinrent à sa rencontre, pour recevoir la somme stipulée par les traités pour le passage, il les invita amicalement : mais au lieu de les payer il leur fit couper les têtes, qu'il envoya à Constantinople comme une preuve de sa victoire sur les Arabes rebelles. Ces Arabes abattus par la perte de leurs chefs, ne tenterent

rien ni cette année, ni même la ſuivante : les caravanes alloient en triomphe à la Mecque, & les Turcs vantoient la valeur & la prudence d'*Abdalla Pacha*. Mais la troiſieme année les Arabes ſe vengerent de cette perfidie : avec une armée de 80000 hommes, raſſemblée de toutes les tribus, ils battirent les Turcs, & pillerent la caravane. La tribu *Anæſe* ſe diſtingua dans cette expédition, commandée par ſon ſchech.

Parmi les tribus, il regne une certaine ſubordination. Les petites, incapables de ſe défendre par leurs propres forces, ſe mettent ſous la protection d'une plus grande, qui la gouverne alors comme elle eſt gouvernée elle-même. Des tribus puiſſantes ſe ſont formées de cette maniere par la réunion de pluſieurs autres.

La nation Arabe eſt au reſte, beaucoup plus nombreuſe & plus répandue qu'on ne le croit ordinairement : elle occupe des contrées, autrefois bien cultivées & bien peuplées, dont les anciens habitans ont diſparu. On ne peut pas aſſigner l'époque de ces établiſſemens des Arabes, & l'on ignore s'ils ne ſont pas antérieurs déja au regne des califes. Les anciens ne diſtinguoient pas toujours les nations : les rois de *Palmyre*, qu'on a cru Juifs, étoient apparemment auſſi Arabes.

CHAPITRE III.

Des BÉDOUINS *des frontieres du désert.*

LES tribus les plus anciennes & les plus puissantes de ce peuple, sont celles qui ont la facilité de se retirer dans le désert quand un ennemi étranger les attaque. Ce sont aussi celles qui ont conservé le caractere national dans sa plus grande pureté, & leur liberté sans aucune dépendance. De ce nombre sont les suivantes, dont je rapporterai les particularités que j'en ai pu apprendre.

Beni Khaled, une des plus puissantes tribus de toute l'Arabie, par ses conquêtes, par ses richesses, & par le nombre d'autres tribus qui sont sous sa domination. Du désert de *Nedsjed* elle s'est approchée de la mer & a conquis le pays de *Lachsa*, comme je l'ai dit en son lieu. Le schech de cette tribu ne demeure pas toujours dans la ville de Lachsa, sa résidence: il vit souvent dans le désert sous des tentes.

La tribu de *Kiab*, au nord du golfe Persique, dont j'ai parlé déja plus haut, campe rarement; elle a des possessions qui font partie de la province de *Susistan* en Perse.

Dans cette province de *Susistan*, près de la principauté de *Havisa*, & aux environs de la ville de *Schuster*, demeurent cinq différentes tribus considérables de vrais Bédouins indépendans. Je juge par ces établissemens, que l'autorité des Persans est précaire dans cette contrée, & que le Susistan contient des déserts.

Beni Lam, grande tribu, entre *Korne* & *Bagdad*, sur les bords du Tigre, fleuve dont le nom Arabe uniquement usité parmi les habitans, est *Didsjele*: elle jouit des péages que doivent payer les marchandises transportées entre Basra & Bagdad. Ces Arabes pillent quelquefois les caravanes: le pacha de Bagdad envoie alors des troupes contre eux, & parvient quelquefois à les châtier, en faisant couper la tête à leurs chefs. Mais les successeurs de ces schechs exécutés sont toujours aussi grands ennemis des Turcs & aussi zélés pour la liberté que l'étoient leurs prédécesseurs.

Montefidsi ou *Montefik*, est la tribu la plus puissante du nord du désert, tant par l'étendue de ses possessions, que par le grand nombre de tribus subalternes qui reconnoissent sa domination. Elle possede toute la contrée aux deux bords de l'Euphrate, depuis *Korne* jusqu'à *Ardsje.*

Pendant l'été, quand l'herbe du désert est comme brûlée, le schech régnant réside à *Nahhr el Antar*, ville près de l'Euphrate : en hyver, il ramene son bétail paître dans le désert & campe sous des tentes. Les habitans des villages appliqués à l'agriculture, & par cette raison méprisés des Bédouins, payent un tribut. Ils sont pauvres, comme doivent l'être des sujets de ces schechs, qui menant eux-mêmes une vie peu aisée, ne sont pas portés à souffrir que leurs paysans s'enrichissent.

Les Arabes de cette tribu dépouillent souvent les voyageurs entre *Helle* & *Basra*. Le pacha de Bagdad les chatie à l'ordinaire, & peut déposer quelquefois le schech régnant, en mettant à sa place un autre prince de la même famille. Ces Arabes souffrent cette ombre de dépendance de la part des Turcs, parce qu'ils n'aiment pas perdre leurs établissemens sur les bords fertiles de l'Euphrate. Dans les derniers troubles de ces provinces de l'empire Ottoman, il a été souvent question de cette tribu, qui a joué un grand rôle dans ces querelles.

La tribu tire son nom d'un certain *Montefik* venu de l'*Hedsjas* & né d'une famille illustre déja avant le tems de Mahomet. Ce qui est sûr,

au moins, c'eſt que les deſcendans de ce *Montefik*, regnent dans cette contrée depuis un tems immémorial. Ils ſe partagent en pluſieurs branches, de ſorte que de mon tems, la maiſon régnante étoit compoſée de 150 perſonnes, qui tous avoient le droit d'aſpirer à l'autorité ſouveraine.

En 1765, le ſchech régnant qui n'étoit pas de la branche aînée, s'appelloit *Abdillah*. Les autres princes de ſa maiſon jouiſſent auſſi d'une certaine autorité : ils ont leurs propres ſujets, avec leſquels en tems de guerre, ils ſe joignent aux troupes du ſchech des ſchechs ; & ils perçoivent dans quelques diſtricts, les droits ſur les marchandiſes & les péages pour leur propre compte.

On m'a nommé plus d'une vingtaine de tribus ſubordonnées qui vivent ſous la domination de celle de Montefik, pas trop nombreuſe par elle-même. Parmi ces tribus ſubalternes, il y en a qui en gouvernent encore pluſieurs autres moins conſidérables. Les Arabes nomment *el Araye* les tribus qui dépendant d'une autre.

Toutes ces tribus qui demeurent ſur les frontieres du déſert, & dont je viens de rapporter les noms, ſont de vrais Arabes, qui élevent des chameaux & des moutons, & qui vivent ſous,

des tentes Il faut appliquer cette aſſertion cependant plutôt aux tribus dominantes : car je crois, qu'il y a parmi les petites tribus ſubalternes quelques-unes qui par le mêlange de l'agriculture avec la vie paſtorale ont perdu leur nobleſſe.

CHAPITRE IV.

Des Bédouins de la MÉSOPOTAMIE.

LES belles plaines de la *Méſopotamie* & de l'*Aſſyrie*, autrefois ſi bien cultivées par un peuple nombreux, & ſi bien arroſées par les efforts ſurprenans d'une ancienne induſtrie, ſont actuellement habitées ou plutôt dévaſtées par des Arabes errants. Auſſi long-tems que ces fertiles provinces reſteront ſous le gouvernement ou plutôt ſous l'anarchie des Turcs, elles ne ſeront que des déſerts où la nature eſt étouffée par la négligence des habitans barbares. Un ſouverain héréditaire réſidant à Bagdad, pourroit uniquement remettre cette contrée dans un état floriſſant.

Les pachas, ne ſachant pas quel parti tirer des diſtricts dépeuplés, & ne pouvant pas éloigner les Arabes, permettent, contre une rede-

vance annuelle, à ce peuple de cultiver les terres ou d'y faire paître leurs troupeaux. Ils voudroient, par cette raison, regarder & traiter comme leurs sujets tous les Arabes qui demeurent ou qui errent dans leurs gouvernemens. Mais ce peuple, idolâtre de sa liberté, montre bien par sa conduite qu'il ne se croit pas soumis au joug des Turcs. Les guerres fréquentes que plusieurs tribus font au pacha de Bagdad, traitées de révolte par les officiers ottomans, prouvent bien leur indépendance.

Une riche campagne invite ses habitans à la culture: la contrée coupée par un grand nombre de canaux, entre le Tigre & l'Euphrate, ne contient que des tribus cultivatrices, ou des *Moadan*. Telles sont:

Beni Hæhkem, tribu à l'est de l'Euphrate, dont le schech actuel s'appelle *Fontil*, & qui a sous elle plusieurs petites tribus de cultivateurs.

Khasaal, tribu cultivatrice puissante, aussi à l'est de l'Euphrate. Elle domine sur un grand nombre de petites tribus d'Arabes qui habitent dans des villages. Une de ces petites tribus en comprend 25, & deux jusqu'à 40 autres tribus chacune. Les tribus cultivatrices paroissent donc moins nombreuses que celles des Bédouins qui

ſe fondent ſouvent dans les grandes. Celle de *Khaſaal* peut mettre ſous les armes 2000 chevaux, & de l'infanterie à proportion. Le pacha de Bagdad lui a fait la guerre en dernier lieu avec des ſuccès balancés par des pertes. Ces Arabes étant *ſchytes*, ont un motif de plus pour être ennemis des Turcs. Le ſchech régnant ſe nomme *Hammoud*: il a des péages ſur l'Euphrate.

Dans le gouvernement de Bagdad, tous les Arabes ne ſe ſont pas appliqués à la culture des terres. Au ſud de cette ville, on trouve des Bédouins qui élevent des chameaux. Tels ſont ceux des tribus de *Beni Temim* & de *Daſaſa*, & ceux de quelques-unes entre Bagdad & Moſul. Celle *d'Al Tobad* eſt devenue fort conſidérable par la faveur du pacha de Bagdad, dont un des principaux officiers étoit proche parent du ſchech régnant. Toute la contrée entre Bagdad & Moſul eſt remplie de ces hordes de Bédouins, dont l'une, établie dans une chaîne de montagnes près du Tigre, attaqua tout fraîchement les troupes du pacha, & une autre appellée *Al Buhamdan* pilla une caravane pendant mon ſéjour à Moſul.

Thay, grande & puiſſante tribu de Bédouins entre *Merdin* & *Moſul*. Le ſchech régnant qui eſt de la famille de *Salie*, eſt maître, pour une

petite redevance, de la grande & belle plaine de l'Aſſyrie. Sans la politique ordinaire des Turcs, de ſemer la diviſion parmi leurs voiſins, les pachas ne pourroient pas tenir tète à cette tribu. Mais le pacha de Bagdad envoie le *Togh*, ou la queue de cheval, tantôt à un ſchech tantôt à un autre ; ce qui excite une rivalité continuelle entre les ſchechs, & affoiblit leurs forces. Cette queue de cheval n'eſt pas un vain honneur : elle donne la dignité de *Beg* avec la poſſeſſion de la plaine qui eſt cenſée être à la diſpoſition des Turcs. Le beg dépoſé quitte ſa réſidence entre *Moſul* & *Niſſibin*, ſe retire avec ſes partiſans du côté de la riviere de *Khabour*, & il attend dans ces lieux écartés, l'occaſion de ſupplanter ſon rival.

Tous les voyageurs ſe plaignent des brigandages de ces Bédouins de l'Aſſyrie. Il ſemble que l'inquiétude & l'amour du pillage augmentent chez ce peuple, à meſure qu'il s'éloigne du déſert, ſa patrie, & qu'il s'approche des pays habités par des brigands, comme ſont les *Kiurdes* & les *Turcomans*.

On m'a nommé une dixaine de tribus errantes dans l'*Arak Arabi*. La plus remarquable campe dans les environs de *Helle* : elle ſe nomme *Solæd*,

& ſes branches s'étendent juſque dans les gouvernemens de Haleb & de Damask.

Un ſchech Arabe, que j'ai connu à Haleb, me donna les noms de huit tribus de Bédouins qui doivent demeurer au haut de l'Euphrate, dans des diſtricts compris dans le gouvernement du pacha d'*Orfa*. Mais comme il n'a rien ſu m'apprendre de l'état de ces tribus, je les paſſe ſous ſilence.

CHAPITRE V.

Des Bédouins de la SYRIE.

LES pachas de cette province ne ſont pas moins occupés par les Arabes errants, que les gouverneurs Turcs ſur les frontieres de la Perſe. Il importe aux villes de Haleb & de Damask, que leurs caravanes deſtinées pour Bagdad ou pour Baſra, puiſſent paſſer en ſureté par le déſert. Sans les faire accompagner par une armée, les pachas ne pourroient pas les garantir des inſultes & du pillage. Ils ont trouvé le moyen de procurer à leurs ſujets la ſureté néceſſaire, en ſe ſervant d'une tribu Arabe contre les autres.

A cet effet, le pacha donne le titre d'*Emir* au

ſchech le plus puiſſant du voiſinage. Cet émir eſt obligé de conduire les caravanes, de tenir en reſpect les autres Arabes, & de faire payer les redevances à ceux qui en doivent pour la permiſſion de paître leur bétail ſur les terres du pacha. Pour ſes peines, & pour le rembourſer de ſes frais, on lui donne annuellement une certaine ſomme. Mais comme les Arabes ne ſe fient pas aux promeſſes des Turcs, le pacha céde à l'émir un bon nombre de villages, dont le revenu tient lieu de la ſomme ſtipulée. Ces villages déja fort miſérables ſont alors entiérement ruinés ſous la domination précaire des Arabes.

Lorſqu'on calcule le peu de revenus que la Porte tire d'un côté, des petites redevances payées par les Arabes pour oſer dévaſter des provinces entieres; & de l'autre côté, les ſommes qu'elle dépenſe pour tenir dans quelque ſubordination ces peuples vagabonds, on voit clairement que cette ombre d'autorité, qu'elle affecte d'avoir ſur les Arabes, lui eſt viſiblement à charge. Mais la vanité ottomane ſe contente de la chimere de poſſéder des états immenſes, dont le ſultan ne tire rien, & où l'on ne reſpecte point ſes ordres.

La tribu la plus puiſſante près de *Haleb*, eſt celle de *Mauâli*, dont le ſchech régnant eſt de la

famille *El Burische.* Les pachas mettent tantôt l'un tantôt l'autre des schechs de cette famille, en possession des villages & des revenus attachés à la dignité d'*émir.* Celui qu'ils déposent, se retire à l'ordinaire avec ceux de son parti vers les bords de l'Euphrate, où il attend l'occasion de gagner par des présens le nouveau pacha & de recouvrer sa place. Il y a peu d'années, qu'un émir prévoyant sa déposition, pilla une caravane, enleva 30, 000 pieces de bétail dans le territoire de Haleb, & conduisit son butin vers l'Euphrate dans un endroit écarté. Quelque tems après, il surprit & pilla la ville de *Hæms.* On crut pendant mon séjour à Haleb, que le pacha seroit forcé de rappeller cet émir déposé.

Un neveu de l'émir, ou du schech régnant de la tribu Mauâli, me donna les noms de 15 tribus considérables, qui se trouvent dans le voisinage de Haleb : un schech, grand voyageur, m'en nomma encore 5 autres, un peu plus éloignées, près du chemin de Haleb à Basra. Tous ces Bédouins payent quelques bagatelle à l'émir, pour jouir du privilege de louer ou de vendre librement leurs chameaux, & de mener paître leurs bestiaux dans toute la contrée. Les tribus voisines du *desert de sel*, dont la propriété appartient au

pacha, donnent quelque chofe à un fermier, pour la permiffion de ramaffer le fel qui fe forme dans ce défert.

J'ai été furpris de voir parmi ces tribus, celles de *Thay* & de *Sobæd*, qui par conféquent doivent être très-répandues. Celle de *Rabea* fe glorifie de fon ancienneté : elle prétend être fortie de l'Yemen pour s'établir vers le nord, dans le tems que la digue du réfervoir des Sabéens à *Mareb* s'écroula.

Mon féjour à Damask ayant été fort court, je ne pouvois pas acquérir beaucoup de lumieres touchant les Bédouins qui fe trouvent dans le gouvernement de Damask ou de *Scham*. J'appris feulement les noms d'une douzaine de leurs tribus dont l'une, nommée *Abu Salibe*, doit être à ce qu'on me dit, compofée entiérement de chrétiens. Une autre, *Beni Hamjar* prétend defcendre des anciens rois Arabes de ce nom.

Plufieurs indices me font préfumer, que parmi les autres nations qui fe trouvent en Syrie comme les *Kiurdes*, les *Drufes*, les *Metuaëli*, les *Naffaries*, & les *Tfchinganes*, quelques-unes font d'origine Arabe.

La tribu d'*Anæfe* paffe pour la plus grande tribu du défert de Syrie : elle s'eft étendue encore

dans le *Nedsjed*, où elle eſt reconnue pour la tribu la plus nombreuſe de l'intérieur de l'Arabie. La caravane des pélerins Turcs lui paye un droit conſidérable pour le paſſage. C'eſt auſſi cette tribu qui, ſi elle eſt mécontente, pille les caravanes. Elle fait ſouvent la guerre au pacha de Damask. Depuis peu elle avoit battu & tué le pacha de *Ghàſſa* au milieu de ſon gouvernement.

De mon tems, le départ d'une caravane de Bagdad en Syrie fut arrêté, par la nouvelle que ces Arabes étoient mécontens du pacha de Damask. Deux ſeigneurs Turcs, fort aimés en Arabie, voulant accompagner cette caravane, les négocians riſquerent d'expédier leurs marchandiſes. Mais moi, après avoir échappé à tant de dangers, je n'aimois pas à m'y expoſer de nouveau ſans néceſſité. Je pris donc le chemin de Bagdad à Moſul, & je confiai une caiſſe à un Arabe, loueur de chameaux dans cette caravane, pour la remettre à un homme connu à Haleb. A une journée de Damask toute la caravane fut pillée par la tribu *Anæſe*: on ouvrit la caiſſe; les Bédouins prirent ce qui étoit à leur uſage; mais il me laiſſerent les livres, les papiers, une boëte de médailles & deux montres. Le chamelier ramaſſa les débris de ma caiſſe, & apporta le tout

tout fidellement à Haleb. J'ai eu par conféquent, en même tems une preuve de la rapacité des Arabes, & de leur probité à l'égard de ce qu'on leur confie.

CHAPITRE VI.

*Des Bédouins de l'*ARABIE PÉTRÉE *& de la* PALESTINE.

LE nom de l'*Arabie pétrée*, ufité chez nos géographes, eft affez vague. Il paroît devoir défigner ces contrées remplies de déferts & fituées entre l'Egypte, la Syrie, & l'Arabie proprement dite. Il feroit difficile de déterminer les bornes exactes de ces pays peu connus & peu peuplés, où les habitans errent parmi les fables arides & parmi les rochers pour trouver quelque place ifolée, propre à fournir un peu de nourriture à leur bétail. Les habitans, difperfés dans ces déferts fans limites, font toujours des Bédouins.

Dans la relation de mon voyage au *mont Sinay*, j'ai parlé des trois tribus que j'ai trouvé établies le long du chemin: elles font fans doute, de l'efpece de celles qui reconnoiffent la fupériorité d'une plus grande tribu. De l'autre côté de cette chaîne de montagnes & dans les envi-

rons d'*Akaba*, il y aura d'autres tribus ; mais leurs noms ne ſont pas venus à ma connoiſſance.

J'ai déja fait mention de la grande tribu de *Harb*, qui vit au nord du *Hedsjas*. Dans cette province ſe trouvent encore les anciennes tribus de *Beni Ottæba*, de *Hodeil*, de *Jom* & d'autres encore que les habitans de la Mecque appellent des bandes de voleurs, par la raiſon apparemment, que leur ſchérif a de fréquentes querelles avec ces Bédouins.

Sur les confins du *Nedsjed* & du grand déſert, ſe trouvent auſſi pluſieurs tribus conſidérables. Celle de *Beni Temim* a été célebre dans le tems des ſucceſſeurs de Mahomet, par une prophéteſſe nommée *Sedsjay*, qui brilloit dans cette tribu.

Le *ſchech Dahher*, maître d'*Acca* & de la plus grande partie de la Paleſtine, eſt auſſi Arabe ; mais j'ignore à quelle tribu il appartient.

En général, je n'ai rien pu apprendre touchant les Arabes qui occupent aujourd'hui la *Paleſtine*. Ce ſont apparemment les hordes les plus mépriſées qui habitent ce pays affreux & ſtérile.

On ne m'a nommé que la tribu de *Dsjoerhamie*, qui ſe trouve entre *Rama* & Jéruſalem. Les moines Européens qui ſont aujourd'hui les

ſeuls pélerins qui faſſent encore le voyage en Judée, décrivent ces Arabes comme des diables incarnés, & font des plaintes tragiques de leur cruauté envers les pauvres chrétiens. Ces lamentations excitent la pitié ſuperſtitieuſe des bonnes ames en Europe, & attirent de larges aumônes au couvent des franciſcains à Jéruſalem. Ainſi ces récits exagérés des ſouffrances des pélerins de la part de ces Bédouins inhumains, ne finiront point, puiſque les moines ſont intéreſſés à les accréditer.

Il faut avouer cependant que cette tribu de *Dsjoerhamie*, eſt ſujette à une ſingularité qu'on ne remarque point chez ſes compatriotes, qui ne maltraitent jamais un étranger ſans être provoqués. Mais les Arabes des environs de Jéruſalem ont une averſion décidée pour les moines : ils ſont d'ailleurs honnêtes.

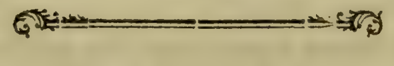
Ces Bédouins tranſportent de *Jafa* à Jéruſalem des richeſſes conſidérables en argent & en marchandiſes que les moines reçoivent annuellement d'Europe, ſans toucher jamais à ce qu'on leur confie, & ſans en détourner la moindre choſe. Ils ſavent que le ſupérieur du couvent de Jéruſalem paye la dépenſe des pélerins en chemin, & que ces pélerins ſont de pauvres moines

avec lesquels il n'y a rien à gagner. Malgré cela, ils ne peuvent s'empêcher d'attendre en chemin ces indigentes caravanes, non pas pour les piller, mais pour avoir le plaisir de rosser des moines.

Ce seroit donc se tromper grossiérement, si un Européen croyoit pouvoir voyager plus surement en Judée, en se mettant sous la protection des moines, ou en les accompagnant. Un jeune François en fit de mon tems, l'expérience : en allant au fleuve du Jourdain il reçut des Bédouins des volées de coups de bâton, uniquement pour avoit été avec des moines, que ces Arabes regardent apparemment comme des gens de pas trop bonne compagnie.

SECTION XXV.

DE LA RELIGION ET DU CARACTERE DES ARABES.



CHAPITRE I.

Des ſectes MAHOMÉTANES *en Arabie.*

ON pourroit s'attendre à voir la religion mahométane conſerver en Arabie, qui a été ſon berceau, ſa premiere ſimplicité & la plus parfaite unité dans ſes dogmes : mais les hommes ne pourront jamais être d'accord, touchant leurs opinions religieuſes. Une ancienne tradition rapporte un mot de Mahomet, qui prouveroit qu'il a ſenti l'impoſſibilité de l'union conſtante de ſes ſectateurs : il doit avoir prédit que ſa nouvelle religion ſeroit diviſée en 70 ſectes différentes, comme l'étoit de ſon tems celle des chrétiens.

Cette prédiction eſt accomplie en partie, puiſqu'il ſe trouve aujourd'hui pluſieurs ſectes mahométanes en Arabie. Les dogmes & les rites de la religion muſulmane en général ſont aſſez

connus. Je me contenterai de parler uniquement de quelques particularités qui distinguent les sectes établies en Arabie, & qui ont quelque influence sur le caractere moral ou sur l'état politique de la nation.

Les sectes les plus remarquables des Arabes mahométans, sont :

1. Celle des *Sunni*, dont sont aussi les Turcs. Elle est la plus nombreuse en Arabie, d'autant plus qu'elle est suivie par les habitans des villes saintes de Medine & de la Mecque, & par leurs schérifs, réputés successeurs de Mahomet.

2. La secte de *Schya*, adoptée par les Persans. Elle a quelques disciples dans les parties orientales de l'Arabie : & elle domine entiérement sur les bords du golfe Persique. Les *Metaueli* ou *Mut Ali*, en Syrie sont aussi schytes.

3. La secte de *Zeidi*, qui est la dominante en Yemen, & professée par l'Imam de Sana.

4. La secte *Béiasi*, *Béiadi* ou *Abadi*, est la principale dans l'*Oman*. On prétend qu'elle doit son origine aux ennemis du calife *Ali*, dont deux allerent en Oman, après une défaite où 9 seulement resterent en vie.

5. La secte de *Messalich*, dont j'ai parlé déja en faisant la description des Bédouins établis entre

les provinces d'Hedsjas & d'Yemen. Je ſoupçonne que cette ſecte eſt plutôt une religion différente de la muſulmane.

6. La ſecte de *Mecrami* & d'*Abd ul Wahheb.* J'ai dit mon ſentiment ſur cette ſecte peu connue dans les deſcriptions du Nedsjeran & du Nedsjed.

7. La ſecte de *Dsjedsjal*, ſuivie par les habitans de *Mecran*, province maritime de la Perſe.

8. Enfin les ſectès de *Schabreari* & de *Merdinar*, dont ſont les *Belludsje*, tribus Arabes établies ſur les côtes de la province de *Mecran*, comme je l'ai dit plus haut.

Toutes ces diverſes ſectes reconnoiſſent Mahomet pour leur prophete, & regardent le Koran comme le code de leurs loix civiles & eccléſiaſtiques. Malgré cela, elles ſe traitent réciproquement de *Chauaredsji*, ou de *Rafidi* c'eſt-à-dire, d'hérétiques.

Les *Sunnites* de la Mecque ne ſouffrent autour de la *kaba*, que quatre maiſons de prieres, pour les quatre de leurs ſectes de *Schafei*, de *Hanefi*, de *Maleki* & de *Hanbali*, qu'ils regardent comme les ſeules orthodoxes. Pour ſe dédommager de cette privation, les *Zeidites* ſe bâtiſſent, dans l'air immédiatement au-deſſus de la kaba,

une maiſon de priere inviſible, qui ſelon leur opinion, les met en poſſeſſion des lieux ſaints. Malgré ces prétentions, chaque pélerin de cette ſecte eſt obligé de payer une forte capitation au ſchérif, qui depuis quelques années fait payer cher encore aux Schytes la permiſſion de venir à la Mecque.

Les Zeidites paroiſſent moins rigides & moins ſuperſtitieux que les Sunnites qui ſont fort adonnés au culte des ſaints, & qui croyent aux miracles les plus ridicules. Les premiers ne s'embarraſſent pas de la controverſe, touchant la légitimité des ſucceſſeurs de Mahomet, qui cauſe le ſchiſme entre les Sunnites & les Schytes. Ils ne ſont pas non plus ſi rigides & ſi exacts à l'égard des prieres & des autres cérémonies. Ils ne font aucune mention des ſaints : & l'Imam de Sana, qui eſt Zeidite, laiſſe dépérir les moſquées inutiles, ou les démolit au grand ſcandale de ſes ſujets Sunnites du Téhama.

Toutes ces ſectes ont en vénération les deſcendans de Mahomet, excepté les *Beïaſi*, qui ne les diſtinguent pas des autres Arabes, qui ſelon leur opinion, ont tous un droit égal pour prétendre à la ſouveraineté. C'eſt par cette raiſon que le prince de *Maskat*, qui eſt de la ſecte

de *Beïasi*, prend le titre d'*Imam*, quoiqu'il ne descende pas de Mahomet. Cette secte s'abstient non-seulement des liqueurs fortes comme les autres Musulmans, mais encore du tabac & du café, quoique pour observer les regles de l'hospitalité on en offre en *Oman* aux étrangers. Les *Beïasi* se piquent d'une grande austérité & de beaucoup de simplicité dans leur maniere de vivre: les plus grands même parmi eux évitent tout air de magnificence dans l'habillement, dans le logement, & dans les mosquées. Le prince administre lui-même la justice, & permet à tous ses sujets de s'asseoir en sa présence. C'est à cause des mœurs rigides de ce peuple, que le précédent Imam, prince injuste & crapuleux, s'étoit rendu si odieux à ses sujets. J'ai parlé dans la description de l'Oman de la révolution qui précipita ce prince du trône.

A Maskat on me raconta l'origine miraculeuse de la secte de *Dsjedsjal* dans la province de *Mecran*. Son premier auteur étoit un vieillard vénérable, que des coupeurs de bois avoient trouvé enfermé au milieu d'un arbre, tenant un livre à la main. Chaque secte fait au reste, des autres de ces contes ridicules pour les dépriser.

Je n'ai remarqué de couvens & de moines ni chez les Zeidites en Yemen, ni chez les Beïasi en Oman. Les Sunnites, & principalement les Turcs, ont, comme on ſait, un grand nombre d'ordres réligieux, dont les membres connus ſous les noms génériques de *Derwiſches* & de *Santons*, ſe diſtinguent les uns des autres par l'habillement & par les uſages. A Moka on appelloit *Derwiſches* des mendians qui chantoient par les rues, & quelques autres pauvres qui, pour une bagatelle, liſoient ſur les tombeaux des paſſages de l'alcoran. Comme les Zeidites & les Beïaſi ne réverent pas les ſaints, ils ne doivent pas avoir des Derwiſches & des Santons; qui ſont, au contraire, en grand nombre en Egypte & qui y font tant d'extravagances.

Les Turcs & les Perſans ont eu continuellement entr'eux de cruelles guerres, que l'ambition de leurs ſouverains a trouvé moyen de faire enviſager au peuple comme des guerres de religion. C'eſt la raiſon de la haine violente que ſe portent réciproquement les ſchytes & les Sunnites. En Turquie & en Perſe, on permet aux chrétiens de bâtir des égliſes, & aux Juifs d'avoir des ſynagogues. Mais en Perſe on ne ſouffre aucune moſquée des Sunnites, & les Turcs n'ac-

cordent non plus aux ſchytes la permiſſion d'exercer leur culte, excepté le pélerinage au tombeau de leur prophete aux environs de Bagdad; liberté qu'ils payent fort cher à la Porte Ottomane. En Yemen les Sunnites & les Zeidites vivent bien enſemble, parce que ces derniers plus tolérans, ſont la ſecte dominante.

Les Muſulmans en général ne ſont pas perſécuteurs à l'égard des autres religions, dont les ſectateurs n'ont rien à craindre, excepté dans le cas d'un commerce galant avec une Mahométane; où il s'agit de la vie, ſi le délinquant n'embraſſe pas la religion Muſulmane. Un chrétien riſqueroit encore la vie s'il étoit convaincu d'avoir proféré un blaſphême. Dans ce cas, il eſt vrai, un Mahométan ne ſeroit pas plus épargné. Pendant mon ſéjour à Bagdad, un janiſſaire preſſoit pour dettes un bourgeois, qui lui répondoit toujours d'un air dévôt, qu'il devoit ſe ſouvenir de Dieu & du prophete & attendre le payement ſans ſe mettre en colere. Le janiſſaire impatienté repliqua à la fin par un blaſphême. Le bourgeois hypocrite appella des témoins, & le janiſſaire reconnu coupable, fut chaſſé de ſon corps le même jour, & pendu le lendemain.

Toutes les ſectes muſulmanes ne marquent

pas également de l'averſion pour les images. En Oman on ſouffre que les *Banians* expoſent publiquement leurs idoles dans les appartemens. Les Sunnites paroiſſent même revenir à cet égard de leur prévention. Ceux des Indes ont des tableaux, & j'en ai vu même deux dans une maiſon de plaiſance du ſultan près de Conſtantinople. A Kahira j'ai trouvé, chez un ſavant Sunnite, des eſtampes & un buſte de plâtre.

CHAPITRE II.

Des autres religions tolérées en ARABIE.

PAR toute l'Arabie on trouve des Juifs qui y ſont beaucoup plus mépriſés que les chrétiens. J'ai déja fait mention des tribus Juives établies aux environs de *Kheibar*, qui y ſont dominantes & non-ſeulement tolérées.

Les Juifs diſperſés dans les différentes villes, ont des ſynagogues, & jouiſſent de beaucoup de liberté. Ils aiment à habiter enſemble, & forment à l'ordinaire un village près des villes principales. En Oman on les traite mieux encore, & ils oſent s'habiller comme les Mahométans.

Autrefois les chrétiens étoient nombreux en

Arabie : aujourd'hui je ne connois dans ce pays aucune église chrétienne. Dans la province de Lachſa il y a beaucoup de *Sabéens*, ou de chrétiens de St. Jean : mais le chriſtianiſme de cette ſecte ſemble un composé informe de pluſieurs religions.

Les *Banians* des Indes s'établiſſent en grand nombre dans les villes commerçantes. A Moka ils ſont fort gênés : mais à Maskat, où la ſecte tolérante de Beyaſi laiſſe vivre toutes les religions ſuivant leurs propres loix, ils ont le libre exercice de leur culte. Il y a auſſi de ces Indiens en Perſe : mais les Turcs, Sunnites auſteres, n'en ſouffrent point dans leurs provinces.

Je n'ai point pu remarquer que les Arabes haïſſent ceux d'une religion différente : mais ils les mépriſent, il eſt vrai, à-peu-près comme les chrétiens en Europe mépriſent les Juifs. Chez les Arabes ce mépris va par degrés : il tombe le plus ſur les Banians, enſuite ſur les Juifs, & le moins ſur les chrétiens, qui ne marquent pas tant d'averſion pour les Muſulmans. Un Mahométan qui épouſe une chrétienne ou une Juive, ne l'oblige pas à abandonner ſa religion. Mais cet homme n'épouſeroit pas une Baniane, parce que cette ſecte Indienne eſt cenſée ne pas connoî-

tre Dieu, puiſqu'elle n'a aucun livre divin. Les Mahométans des Indes paroiſſent plus tolérans encore que les Arabes: ils vivent en très-bonne intelligence avec les Banians, & ne leur marquent pas tant de mépris.

Ce penchant vers une tolérance univerſelle, préſerve les Arabes de la fureur de faire des proſélytes. Ils ne cherchent ni à ſéduire, ni à contraindre perſonne, excepté quelquefois leurs jeunes eſclaves, pour embraſſer le Mahométiſme. Mais ſi un proſélyte ſe préſente volontairement, ils ſont obligés de le recevoir, & même de pourvoir à ſa ſubſiſtance. Ces convertis qui s'offrent da ſe faire Muſulmans, ſont à l'ordinaire des gens de l'équipage des vaiſſeaux Européens, qui s'échappent pour éviter quelque châtiment mérité. Comme on ſait que ce ſont la plupart de mauvais ſujets, le gouvernement leur donne une petite penſion, à peine ſuffiſante pour les faire vivre frugalement. On ne les gêne pas, ni dans leur commerce avec les chrétiens, ni à l'égard des voyages dans les pays étrangers. Nous avons eu à notre ſervice en Arabie un tel renégat François qui, en nous quittant, paſſa aux Indes.

Il ne ſera pas hors de propos de remarquer à cette occaſion que les Indiens ſont encore moins

convertiſſeurs que les Arabes. Les *Bramins*, les *Rasboutes*, & les *Banians* ne reçoivent perſonne dans leur communion : ils en chaſſent au contraire, tous les membres de mauvaiſe vie, & fourniſſent de cette maniere des proſélytes aux chrétiens. Ainſi les miſſionnaires Européens qui courent ſi indécemment les pays de l'orient, & qui aviliſſent le batême, en la jettant à la tête de tout le monde, ne devroient pas tant ſe glorifier des converſions qu'ils ne doivent d'ailleurs qu'à leur importunité.

CHAPITRE III.

Du caractere des ARABES.

LE climat, le gouvernement, & l'éducation ſont ſans doute les agens qui forment & qui modifient le caractere national. Le premier donne aux Arabes de la vivacité, & un penchant à la pareſſe : le ſecond augmente ce penchant & inſpire de la duplicité ; le troiſieme enfin produit cet extérieur grave & réfléchi, qui ſe communique auſſi aux facultés de l'eſprit.

Rien de plus différent que l'éducatiun des Arabes & celle des Européens. Les premiers

tâchent de précipiter l'âge mûr, autant que les derniers paroiſſent vouloir l'éloigner : les Arabes n'ont jamais été enfans, & beaucoup d'Européens le ſont encore à 80 ans.

En Arabie on laiſſe les garçons, juſqu'à l'âge de quatre à cinq ans, dans le Harem, entre les mains des femmes, où ils s'amuſent naturellement de puérilités adaptées à leur âge & à leur ſociété. Mais auſſitôt qu'on les a tirés de la frivolité, on les accoutume à penſer & à parler avec gravité, & à paſſer des jours entiers dans la compagnie de leur pere, à moins qu'il ne ſoit en état de leur donner un précepteur. Comme la muſique & la danſe paſſent pour indécentes chez les Arabes; que les femmes ſont exclues de toutes les aſſemblées, & que l'uſage des boiſſons fortes eſt défendu, la jeuneſſe Arabe n'a aucune idée des plaiſirs prétendus, qui affectent tant & qui reculent la jeuneſſe Européenne. Les jeunes Arabes étant toujours ſons les yeux de gens d'un âge mûr, deviennent ſérieux même dès leur enfance.

Sous cet air grave & concentré, la nation cache cependant une grande vivacité qui a ſes gradations ſuivant la différente nature des provinces. Les habitans de l'*Yemen*, vivant dans

un

un climat heureux, & dans un pays agréable, ſont plus vifs que ceux de l'*Hedjas* & de l'*Arabie pétrée*, dont l'imagination doit être amortie par la vue continuelle des déſerts & des rochers arides. J'ai vu en Yemen de jeunes Arabes ſe réjouir en danſant & en ſautant, les armes à la main, au ſon de petits tambours. Les habitans du déſert montrent néanmoins plus de vivacité que les Turcs. Pour les mélancoliques Égyptiens, je n'ai jamais remarqué qu'ils aient donné quelque ſigne d'une véritable joie, même dans les fêtes les plus brillantes.

Cette vivacité des Arabes fait qu'ils aiment la compagnie & les grandes aſſemblées malgré leur extérieur ſérieux. Ils fréquentent aſſidument les cafés publics & les foires ſi nombreuſes en Yemen, que chaque bon village en a une par ſemaine. Si les villages ſont trop éloignés, les habitans s'aſſemblent en raſe campagne, les uns pour vendre ou pour acheter, & les autres pour s'entretenir & pour jouir de ce ſpectacle. Des artiſans de toute eſpece roulent d'un bourg à l'autre pendant toute la ſemaine, pour travailler de leur métier dans ces différentes foires. On peut juger par ce goût pour la ſo-

ciété, que cette nation eſt mieux civiliſée qu'on ne le croit communément.

Pluſieurs voyageurs accuſent les Arabes d'être trompeurs, voleurs & hypocrites. Un gouvernement aſſez arbitraire, & qui appauvrit ſes ſujets par des extorſions comme eſt celui d'une partie de l'Arabie, ne peut pas, il eſt vrai, avoir une influence avantageuſe ſur la probité de la nation. J'ai éprouvé cependant, que ces accuſations ſont outrées. Les Arabes eux-mêmes avouent que tous leurs compatriotes ne ſont pas honnêtes gens : j'ai entendu de leurs converſations, où en convenant de la fidélité des Européens à remplir leurs promeſſes, ils témoignoient leur indignation de la friponnerie des gens de leur nation; comme faiſant honte aux Muslemim ou aux vrais croyans qui ſe laiſſent ſurpaſſer en probité pas des infideles.

CHAPITRE IV.

Des vengeances des ARABES.

UN peuple vif & ardent qui a les paſſions violentes, eſt porté naturellement à outrer le déſir de venger les injures. L'eſprit vindicatif des

Arabes qui leur eſt commun avec d'autres habitans des pays chauds, a cependant des nuances diſtinctives, dépendantes du caractere national, & qui le modifient à leur tour.

Les Arabes ne paroiſſent pas querelleurs: mais quand ils ont quelque diſpute ils font beaucoup de bruit. J'en ai vu cependant, qui, quoiqu'armés de leurs poignards & prêts à ſe maſſacrer, ſe ſont laiſſés appaiſer facilement. Pour opérer leur réconciliation il ne falloit qu'un homme de ſang froid qui leur diſoit: penſez à Dieu & à ſon prophete. Si le fond de leur conteſtation ne pouvoit pas être terminé ſur le champ, ils ſe ſoumettoient à la déciſion d'un arbitre.

Les orientaux en général tâchent de maîtriſer la colere. Un battelier de *Maskat* vint ſe plaindre avec emportement au gouverneur de la ville d'un marchand qui ne vouloit pas payer le fret de ſes marchandiſes. Le gouverneur remit toujours à une autrefois d'écouter ſes plaintes. A la fin le battelier plaida de ſens raſſis ſa cauſe, & le gouverneur lui rendit juſtice ſur le champ, en lui diſant: je ne vous ai pas écouté les précédentes fois parce que vous étiez yvre de colere, ce qui eſt la plus dangereuſe des yvreſſes.

Malgré ce ſang froid dont on ſe pique dans l'orient, les Arabes ſont d'une ſenſibilité extrême à tout ce qu'ils regardent comme une injure. Si un homme crache à côté d'un autre, celui-ci ne manquera pas de ſe venger de cette inſulte imaginaire. J'ai vu dans une caravane, qu'un homme crachant par hazard, avoit ſali un peu la barbe d'un Arabe, qui ſe crut cruellement offenſé. Le prétendu offenſeur eut de la peine à l'appaiſer, en lui demandant humblement pardon de ſon étourderie involontaire, & en lui baiſant la barbe en ſigne de ſoumiſſion. Ils ne ſont pas ſi ſenſibles aux paroles injurieuſes, qui au reſte ſont plus en uſage parmi le peuple que parmi les gens des claſſes ſupérieures.

Mais l'eſpece d'hommes la plus irritable eſt la nobleſſe des Bédouins, qui toute guerriere, paroît pouſſer plus loin encore les mêmes préjugés que les conquérans ſauvages, ſortis du nord, ont répandus en Europe. L'honneur Bédouin eſt plus tendre encore que le nôtre, & exige qu'on lui immole un plus grand nombre de victimes. Si un ſchech dit à un autre ſchech d'un air ſérieux: ton bonnet eſt ſale, ou ton turban eſt de travers; cette injure atroce ne peut être lavée que dans le ſang; non-ſeulement dans

celui de l'offenſeur, mais encore dans celui de tous les mâles de ſa famille.

On m'a raconté à Baſra une hiſtoire arrivée aux environs de cette ville il y a une douzaine d'années, qui peut donner une idée à quels excès cet eſprit vindicatif porte cette nation. Un homme diſtingué de la tribu de *Monteſidſi*, avoit marié ſa fille à un Arabe de *Korne*. Peu de tems après les nôces, un ſchech d'une tribu ſubordonnée à celle de Monteſidſi lui demanda dans un café, d'un ton plaiſant, s'il n'étoit pas le pere de la jeune & belle femme d'un tel qu'il nomma. Le pere croyant l'honneur de ſa fille perdu, quitta ſur le champ la compagnie pour aller la poignarder. Revenu de cette cruelle exécution, il ne trouva plus ce queſtionneur indiſcret : ne reſpirant que la vengeance, il le chercha par-tout, & ne pouvant le recontrer, il tua en attendant quelques parens de ſon aggreſſeur, ſans épargner ni ſes domeſtiques, ni ſes beſtiaux. Ce dernier offrit au gouverneur de *Korne* une grande ſomme s'il vouloit le délivrer de cet ennemi furieux. Le gouverneur fit venir l'offenſé, tâcha de le forcer à une réconciliation par les menaces & les apprêts du ſupplice : mais le vindicatif Arabe mépriſant la mort, ne voulut pas

renoncer à ſa vengeance. Alors le gouverneur pour épargner un homme ſi plein d'honneur, ménagea un accommodement, par lequel l'aggreſſeur donna ſa fille avec une bonne dot en mariage à l'offenſé. Mais jamais le beaupere n'oſe ſe préſenter devant les yeux de ſon gendre.

La ſoif de la vengeance ſe montre encore dans la maniere différente dont on pourſuit le meurtre chez cette nation. Dans la partie montueuſe de l'Yemen, le tribunal ſuprême de Sana fait ordinairement le procès aux meurtriers, comme il eſt uſité dans d'autres pays. Mais dans différens diſtricts de l'Arabie, les parens du défunt ont la liberté d'accepter une compoſition en argent ou de ſe faire livrer le meurtrier pour l'exécuter; ou enfin de pourſuivre leur vengeance contre la famille entiere du meurtrier. Dans beaucoup d'endroits il eſt réputé honteux de recevoir de l'argent pour du ſang répandu, qui ſuivant les loix de l'honneur arabe, ne peut être vengé que par le ſang. On ne ſe ſoucie pas non plus de faire punir par la juſtice ou de tuer l'aſſaſſin, parce que, dit-on, ce ſeroit délivrer d'un mauvais ſujet une famille qui ne mérite pas ce ſervice.

Par ces conſidérations les Arabes préferent d'exercer les repréſailles permiſes par la loi;

ſur la famille entiere du meurtrier, dont ils tâchent de tuer le chef ou le plus diſtingué, comme le plus coupable pour n'avoir pas veillé ſur la conduite de ceux qui ſont cenſés ſoumis à ſa direction. En attendant les juges ſaiſiſſent le meurtrier, & ne le relâchent qu'après le payement d'une amende de 200 écus. Cette amende eſt la cauſe de ce que cette loi abſurde n'a pas été abrogée. Après cette déclaration les deux familles ſont dans des craintes continuelles, juſqu'à ce qu'un homme du côté du meurtrier ſoit tué. Ils ne s'envoyent point de cartel, & ne ſe battent que par occaſion. On a des exemples que de telles guerres de famille ont duré plus de cinquante ans. Si dans un de ces combats un homme du parti offenſé périt encore, il n'y a point de paix à eſpérer juſqu'à ce que deux autres hommes du parti contraire ayent été tués.

Cette coutume déteſtable eſt ſi expreſſément défendue par le Koran, que j'euſſe douté de ſa réalité ſi je n'en avois pas vu des échantillons. Les hommes agiſſent par-tout, il eſt vrai, directement contre leurs principes religieux : & ces vengeances ne ſont pas ſeulement impies, mais encore abſurdes & inhumaines. Un Arabe de diſtinction qui nous viſitoit ſouvent à Loheya,

portoit toujours, outre ſon poignard, une petite lance qu'il ne quittoit pas même en compagnie. Il nous expliqua la raiſon de cette ſingularité, en nous apprenant qu'on avoit tué un homme de ſa famille, dont il ſe voyoit obligé de venger la mort ſur un homme de la famille ennemie qui ſe trouvoit actuellement en ville, armé d'une lance ſemblable. Il nous avoua, que la crainte de rencon'er ſon ennemi, & de ſe battre avec lui, troubloit ſon ſommeil. Dans ma relation du voyage de Beit el Fakih à Moka, j'ai raconté un autre exemple d'une telle guerre de famille que nous vîmes en chemin.

Parmi les Bédouins établis dans la partie orientale de l'Arabie, chaque famille tâche auſſi de ſe faire juſtice elle-même quand elle ſe croit offenſée. Si les partis ennemis appartiennent à deux tribus puiſſantes, il réſulte quelquefois des guerres formelles de ces querelles particulieres; qui au contraire ne troublent pas la paix publique, ſi les deux ennemis ſont de deux tribus ſoumiſes à une grande. Enfin, ſi les deux partis ſont ſujets du même ſchech & cenſés par conſéquent être de la même famille, le ſchech, de concert avec les principaux de ſes ſujets, tâche d'appaiſer les offenſés & de punir le meurtrier.

Les tribus qui habitent les côtes de l'Oman & les bords du golfe Persique, connoissent aussi ces guerres de famille qui leur causent encore plus de maux qu'au reste des Arabes. Une grande partie de ces tribus, ne vivant que du transport du café de l'Yemen au golfe Persique & de la pèche des perles, les partis ennemis ont d'autant plus d'occasions de se rencontrer & de se battre sur mer. Des tribus foibles ont été obligées, par cette raison, de quitter leur métier, & sont tombées dans l'oubli & dans la misere.

CHAPITRE V.

De la noblesse ARABE.

ON accuse les Arabes d'être vains, attachés aux préjugés de la naissance, & trop occupés de leurs généalogies, puisqu'ils en tiennent même pour les chevaux. Ce reproche ne peut pas tomber sur le gros de la nation, qui ne connoissant pas les noms de famille, ne s'embarrasse gueres d'enregistrer des filiations. La plupart des gens d'une condition médiocre ignorent qui étoient leurs grands-peres, & ne sauroient souvent rien de leurs peres si la coutume ne vouloit pas

que le fils joignît à ſon nom propre celui de ſon pere.

Tous ces petits princes qui gouvernent ſouverainement l'Arabie, ſont ſans doute très-fiers de leur naiſſance ; & avec quelque raiſon, puiſque leurs familles ont joui depuis un tems immémorial de l'autorité ſouveraine & d'une entiere indépendance. Il en eſt de même de la nobleſſe libre, ou attachée ſeulement aux chefs des tribus. Elle a des prérogatives que la tradition nationale reconnoît avoir toujours appartenu à de certaines familles. Les ſchechs ſont donc excuſables s'ils ſe prévalent un peu de ces avantages peu communs.

Ce qui peut ajouter à la haute opinion que les ſchechs Bédouins ont de leur nobleſſe, c'eſt qu'elle eſt incommunicable, & ne peut pas & n'a jamais pu être conférée par aucun ſouverain, pas même par les Califes. Comme elle eſt fondée ſur les uſages d'un peuple paſteur, qui ne connoît d'autre prééminence que celle des chefs de famille, le ſouverain ne peut pas augmenter le nombre de la poſtérité de ces chefs : il peut créer des nobles ſeulement dans un pays, où la nobleſſe formant une claſſe privilégiée de la nation, il n'eſt pas contradictoire de donner des

associés à cette classe, qui partagent ses privileges. La noblesse des Bédouins peut être comparée à celle des Ecossois montagnards, dont les *Clans* ont beaucoup de ressemblance avec les tribus Arabes.

Parmi les grandes maisons de l'Arabie, les descendans de Mahomet tiennent avec quelque justice le premier rang. Ce chef de secte étoit issu d'une des familles des plus illustres & devint un prince puissant. Son premier métier de marchand de chameaux prouve déja qu'il étoit un schech de la véritable & pure noblesse de sa nation. On doit juger cependant, par la vénération singuliere qu'on a pour cette famille, que les opinions religieuses ont contribué à lui faire accorder cette prééminence sur des maisons souveraines, probablement plus anciennes. Une secte respecte naturellement la postérité de son fondateur, comme une race qui porte une espece de caractere indélébile de sainteté.

On donne différens titres à ces descendans de Mahomet. En Arabie on les appelle schérifs ou *Sejids*; dans les pays Mahométans situés vers le nord, schérifs ou émirs; & dans les colonies orientales des Arabes, simplement *Sejids*. Le prince de *Havisa* sur les frontieres de Perse,

prend le titre de *Maula*, qui eſt auſſi, je crois, celui de l'empereur de Maroc. Dans quelques contrées cette famille ſe diſtingue par un turban verd: les vaiſſeaux même arborent un pavillon verd ſur les mers d'Arabie ſi un Sejid les équipe. Le turban verd cependant n'eſt pas toujours la marque diſtinctive d'un deſcendant de Mahomet: les mendians en portent quelquefois, & un de nos domeſtiques le prit auſſi ſans qu'on y trouvât à redire.

Les ſchérifs de l'*Hedsjas* paſſent pour les plus nobles des deſcendans de Mahomet, parce qu'ils ſe ſont moins méſalliés que les autres. Dans cette province on les reſpecte à un point preſque incroyable. Un ſchérif oſe s'expoſer au milieu d'une mêlée, ſans craindre qu'on leve la main contre lui, ou qu'on le tue à deſſein: il eſt ſi bien à l'abri des voleurs qu'il n'a pas beſoin de fermer ſa porte. Dans les autres provinces ottomanes on n'a pas les mêmes égards pour la famille du prophete: de mon tems on condamna au dernier ſupplice un *Sejid* coupable de pluſieurs crimes, & qui ne s'étoit pas corrigé de ſes vices par les avertiſſemens d'un gouverneur indulgent, porté à le ménager à cauſe de ſa naiſſance.

Ayant entendu ſouvent faire une différence

entre un *schérif* & un *sejid*, je pris des informations à ce sujet. On m'apprit que les schérifs, toujours voués à l'état militaire, descendoient de *Hassan*, & les sejids de *Hössein*. Ces derniers s'étoient toujours appliqués aux sciences & au commerce, quoiqu'ils se fussent emparés avec le tems de la souveraineté de quelques parties de l'Arabie.

Dans tous les pays mahométans on rencontre une quantité étonnante de schérifs. J'ai vu en Yemen des villages entiers peuplés uniquement de cette famille. On doit être surpris, en effet, de cette multitude de gens d'un si haut rang lorsqu'on ignore la maniere dont se transmet ce titre : la polygamie multiplie naturellement les races, qui subdivisées à l'infini se perdent dans la misere. J'ai rapporté dans la description de *Jébid*, l'exemple d'un pauvre schérif que j'ai connu dans cette ville. Une coutume particuliere augmente encore plus la race des schérifs ; c'est que le fils d'une femme de la famille de Mahomet, est schérif aussi & toute sa postérité. J'ai voyagé en Natolie avec un Turc, appellé simplement *Achmed* & portant le turban ordinaire, dont le fils étoit décoré du turban verd & prenoit le titre de schérif, parce que sa mere étoit une

ſchérifa. D'autres exemples me ſont connus dans toutes les provinces Turques : beaucoup d'indices font préſumer qu'une multitude de gens portent ce titre, qui n'appartiennent en aucune maniere à la famille du prophete. Les vrais ſchérifs, pour fortifier leur parti contre les califes, ont reconnu pour parens des gens puiſſans qui leur étoient entiérement étrangers.

En Turquie, où ces ſchérifs ne ſont pas nombreux, ils jouiſſent de pluſieurs privileges; entre autres de celui de dépendre dans chaque ville conſidérable, non du pacha, mais d'un homme de leur famille qu'on appelle le *Nakib* ou le général des ſchérifs. Le gouvernement ottoman paroît cependant craindre leur ambition, & ne leur confie jamais le moindre emploi. On les appelle à l'ordinaire *Emirs* : titre vague, qui ſe donne à des gens de la plus haute qualité & à des officiers ſubalternes.

De tous les titres uſités parmi la nobleſſe Arabe, le plus univerſel comme apparemment le plus ancien, eſt celui de *Schech.* La langue Arabe, d'ailleurs ſi riche, paroît pauvre en termes propres à dénoter les diſtinctions des rangs. Par cette raiſon le mot de ſchech a des ſignifications bien différentes : il déſigne tantôt un prince ou

au moins un noble ; tantôt un professeur d'une académie ; un homme attaché à une mosquée ; un descendant d'un saint ; un bourguemaître d'une ville, & même en Oman le chef Juif de la communauté des Juifs. Malgré l'avilissement apparent de ce terme, il n'est pas dédaigné des grands, & un schech d'une ancienne famille Arabe ne troqueroit pas son titre contre celui de *Sultan*, que prennent quelques petits princes dans les montagnes des pays d'*Hadramaut* & de *Jafa*.

Ce sont ces schechs des familles illustres, principalement parmi les Bédouins, qui sont fondés de faire cas de leur généalogie. Il y en a dont les ancêtres, déja avant le tems de Mahomet & des premiers califes, ont été princes souverains. Comme il seroit difficile, chez un peuple qui manque d'actes publics & d'historiens, de dresser des généalogies détaillées qui remontent à plus de dix siecles, les Arabes ont imaginé une méthode compendieuse pour les vérifier. Ils choisissent parmi leurs ancêtres de plus fraîche date un homme illustre, dont ils descendent sans contredit : cet illustre descendoit de notoriété publique d'un autre illustre, & ainsi ils parviennent par degré à la premiere & la plus ancienne

ſouche de leur race, ſans s'embarraſſer du détail des filiations intermédiaires. Les ſchérifs & les ſejids ſe ſervent du même moyen pour prouver leur origine de la famille de Mahomet & abrégent ainſi leur généalogie, ſans la rendre douteuſe.

Outre ces ſchechs & ces princes, il y a à la Mecque quelques familles qui ne ſont pas moins intéreſſées à conſerver leur généalogie avec toute l'exactitude poſſible. Ce ſont celles qui deſcendent de la tribu de *Koraïſch*, & qui poſſedent de certains emplois héréditaires depuis le tems de Mahomet & de ſes premiers ſucceſſeurs. Ces charges ſont, 1. celle de garde-clef de la *Kaba*, conferée déja par Mahomet à la famille d'*Othman ibn Tælba* : 2. celle de mufti de la ſecte de *Schafei* : 3. celle de mufti de la ſecte de *Hanbali* : 4. & enfin celle d'un ſchech lettré attaché à la ſainte moſquée.

On trouve à la Mecque encore une douzaine d'autres familles qui deſcendent de l'illuſtre tribu de *Koraïſch*. Si dans un endroit du monde on peut eſpérer de trouver une généalogie juſte, qui remonte à plus de dix ſiecles, c'eſt dans ces familles de *Koraïſchites*, continuellement obligées de prouver leurs filiations pour conſerver leurs privileges enviés.

Je

Je n'ai pas entendu faire formellement la diſtinction entre les vrais Arabes, & ceux qui ſont naturaliſés. Elle doit cependant avoir lieu, puiſque les Bédouins ſont ſi fiers de la pureté de leurs races, qu'ils ne font aucun cas des Arabes des villes, comme d'un peuple abatardi par ſon mêlange avec d'autres nations Les ſchechs n'épouſeroient pas les filles des Arabes des villes, ſi la pauvreté ne les obligeoit pas quelquefois à une telle méſalliance. J'ai vu à Bagdad un ſchech diſtingué du déſert qui avoit épouſé, par un motif ſemblable, la fille du mufti de cette ville.

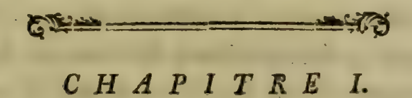
Les Arabes paroiſſent encore mettre de la vanité dans les noms diffus, qui rendent leur hiſtoire ſi rebutante. Mais cette longueur des noms & des titres vient de la néceſſité de diſtinguer les individus, chez une nation qui ne connoît pas les noms de famille. Ainſi un Arabe nommé *Ali*, dont le pere s'appelle *Mohammed* prendra le nom d'*Ali Ibn Mohammed*; s'il eſt de Baſra il ajoutera le nom de ſa patrie *el Baſri*, & s'il eſt ſavant celui de ſa ſecte, *Schafei*: ainſi donc ſon nom entier ſera *Ali Ibn Mohammed*, *el Baſri*, *el Schafei*, & on ne pourra pas le confondre avec un autre de ſes compatriotes. Un homme illuſtre ne prend jamais de ſon vivant ces noms longs, compoſés

d'épithetes faſtueuſes, dont les auteurs le décorent après ſa mort.

Quelques-uns dont le pere eſt peu connu, ajoutent quelquefois à leur nom celui de leur fils aîné. Un Turc nommé *Salech*, qui m'avoit loué des mulets de Haleb à Konie, ſe faiſoit appeller *Fatime Ugli*, fils de Fatime. Je demandai à pluſieurs Turcs, ſi l'uſage de ſe nommer du nom de ſa mere étoit établi chez eux: ils me répondirent qu'on en avoit quelques exemples; mais qu'aucun homme de bons ſens ne ſe faiſoit nommer d'après une femme.

SECTION XXVI.

DES MŒURS ET DES USAGES DES ARABES.



CHAPITRE I.

Du mariage chez les ARABES.

LES Européens ſe trompent, en croyant l'état du mariage chez les Muſulmans ſi différent de celui qui eſt établi parmi les nations chrétiennes. Je n'ai pas remarqué cette grande différence en Arabie, & les femmes de ce pays m'ont paru auſſi libres & auſſi heureuſes, que le peuvent être celles d'Europe.

La polygamie eſt permiſe, il eſt vrai, aux Mahométans, & une telle aſſociation choque la délicateſſe de nos Dames. Mais les Arabes ſe prévalent rarement du droit d'avoir quatre femmes légitimes, & d'entretenir encore des eſclaves à volonté. Ce ne ſont que des riches voluptueux qui épouſent pluſieurs femmes; conduite blamée par les honnêtes gens. Les hommes ſenſés trou-

vent d'ailleurs ce droit plutôt onéreux que désirable. Un mari est obligé suivant la loi, de traiter ses femmes selon leur état, & avec une parfaite égalité en tout sens: devoirs trop pénibles pour la plupart des Musulmans, & luxe trop dispendieux pour les Arabes ordinairement peu aisés. Il faut excepter cependant un cas, quand un homme prend plusieurs femmes par spéculation, comme j'ai vu faire à un *Mullah* dans une ville près de l'Euphrate, qui pour avoir de quoi vivre, épousa quatre femmes, dont le travail lui procuroit sa subsistance.

Le divorce, dont l'idée est encore si odieuse au sexe en Europe, n'est pas si usité en orient comme on se l'imagine. Sans les raisons les plus fortes les Arabes n'usent jamais du droit de répudier, parce que cette démarche est regardée comme honteuse, par des gens qui ont soin de leur réputation, & qu'elle peut déshonorer la femme & sa famille. Les femmes ont d'ailleurs aussi de leur côté le droit de demander le divorce si elles se croyent maltraitées par leurs maris. Il n'y a que les hommes de mauvaise conduite, qui répudient légérement les femmes qu'ils avoient aussi légérement épousées.

Rarement un Arabe d'une condition mé-

diocre épouſe plus d'une femme, & les plus diſtingués même de la nation ſe contentent le plus ſouvent, d'une ſeule pour la vie. Des gens riches, en état d'entretenir autant de femmes qu'il leur plairoit, m'ont avoué qu'ils n'avoient été heureux qu'avec une ſeule, après avoir commencé à vivre avec pluſieurs.

Ces femmes Arabes jouiſſent d'une grande liberté, & ſouvent d'un grand pouvoir dans leurs maiſons. Elles reſtent maîtreſſes de leur dot, la reprennent en cas de divorce, & diſpoſent du revenu de leur bien durant le mariage. Il arrive de cette coutume, qu'un mari peu aiſé qui a épouſé une fille riche, dépend entiérement de ſa femme ſans oſer la répudier.

Il eſt donc ridicule de dire, comme l'ont aſſuré quelques voyageurs, que les femmes Mahométanes ſont eſclaves & tellement la propriété du mari, qu'elles paſſent à ſes héritiers. On a confondu les eſclaves achetées, avec les épouſes de condition libre, qui peuvent diſpoſer d'elles-même en orient, comme les femmes en Europe.

L'opinion de l'eſclavage des femmes en Arabie, provient apparemment de l'erreur où l'on eſt que les peres y vendent leurs filles à l'aſpirant le plus offrant. Il arrive ſouvent, ſans doute,

qu'un pauvre homme ayant une belle fille, la donne préférablement à quelque riche, qui lui fait par reconnoissance des présens considérables. Aussi ces riches voluptueux, qui veulent avoir plusieurs femmes, sont réduits à épouser des filles de basse extraction qui, forcées par des parens intéressés, ou séduites par le faste à prendre ce parti, souffrent patiemment que le mari leur associe des compagnes, & les répudie à la fin elles-mêmes.

Bien loin de vendre sa fille, un homme un peu aisé tache de lui assigner une dot, qui reste alors en la propriété de la jeune femme. L'acte se dresse devant le kadi, & l'on y stipule non-seulement la dot, mais encore le douaire de la femme en cas de répudiation. Les gens riches préferent souvent de donner leurs filles à des hommes sans bien, & regardent de tels mariages comme plus propres à faire le bonheur de leurs enfans. La femme étant maîtresse alors de tout le bien, l'est aussi de la maison de son mari, & ne risque pas si facilement d'être renvoyée.

On fait beaucoup de contes ridicules sur les marques d'innocence que les Arabes exigent de leurs jeunes épouses: mais la plupart de ces récits sont exagérés. Les Bédouins, & les habitans

des montagnes de l'Yemen, peuples incultes & demi-sauvages, attachent il est vrai, une espece de déshonneur au défaut de ces signes, & se croyent obligés de renvoyer la femme à laquelle ces signes ont manqué. Mais les habitans des villes, plus civilisés, ne s'effarouchent pas d'une pareille bagatelle. Tout ce qui résulte d'un tel accident, c'est qu'un gendre intéressé fait augmenter quelquefois la dot, en menaçant le beau-pere de vouloir renvoyer sa femme, ce qui n'arrive cependant jamais. On se souvient à Basra d'un seul exemple d'une répudiation pour cette cause, & l'homme qui l'avoit donné, étoit de la lie du peuple.

Il regne beaucoup de superstitions en Arabie, à l'égard de l'économie du mariage : on y croit encore aux enchantemens, & à l'art de nouer & de dénouer l'aiguillete. La triste victime de cet art diabolique s'adresse aux médecins, & aux vieilles femmes toujours savantes en sorcellerie. Les chrétiens de l'orient ont un remede encore plus infaillible; ils font dire des messes pour le malade. Lors qu'enfin l'imagination du pauvre patient, qui a eu le tems de se remettre pendant ces simagrées, est appaisée, on fait honneur de sa guérison à ces puissans secours.

Nous nous imaginons en Europe, que les pays orientaux fourmillent d'eunuques pour garder la grande quantité de harems. Ils ne ſont cependant guere communs, & l'on n'en voit point du tout en Arabie. Le ſultan de Conſtantinople ſeul en a plus qu'il n'y en a dans tous ſes états pris enſemble. Le pacha de Haleb en avoit deux, & celui de Moſul un ſeul, qu'il gardoit parce qu'il l'avoit hérité de ſon pere. C'eſt donc à tort, qu'on regarde l'Arabie comme la patrie des eunuques : ils viennent en partie de la haute Egypte; mais la plupart ſont originaires des provinces intérieures & peu connues de l'Afrique. Les Arabes déteſtent l'opération cruelle, qui doit rendre un homme propre à être le gardien des femmes.

Ces eunuques nés ſous un ciel ardent, ne ſont pas entiérement détachés du ſexe. J'ai rencontré ſur mer, entre Suez & Dsjidda, un eunuque qui menoit avec lui ſon ſerrail, & j'ai appris à Baſra qu'un autre riche eunuque de cette ville entretenoit des filles eſclaves, deſtinées à ſes plaiſirs.

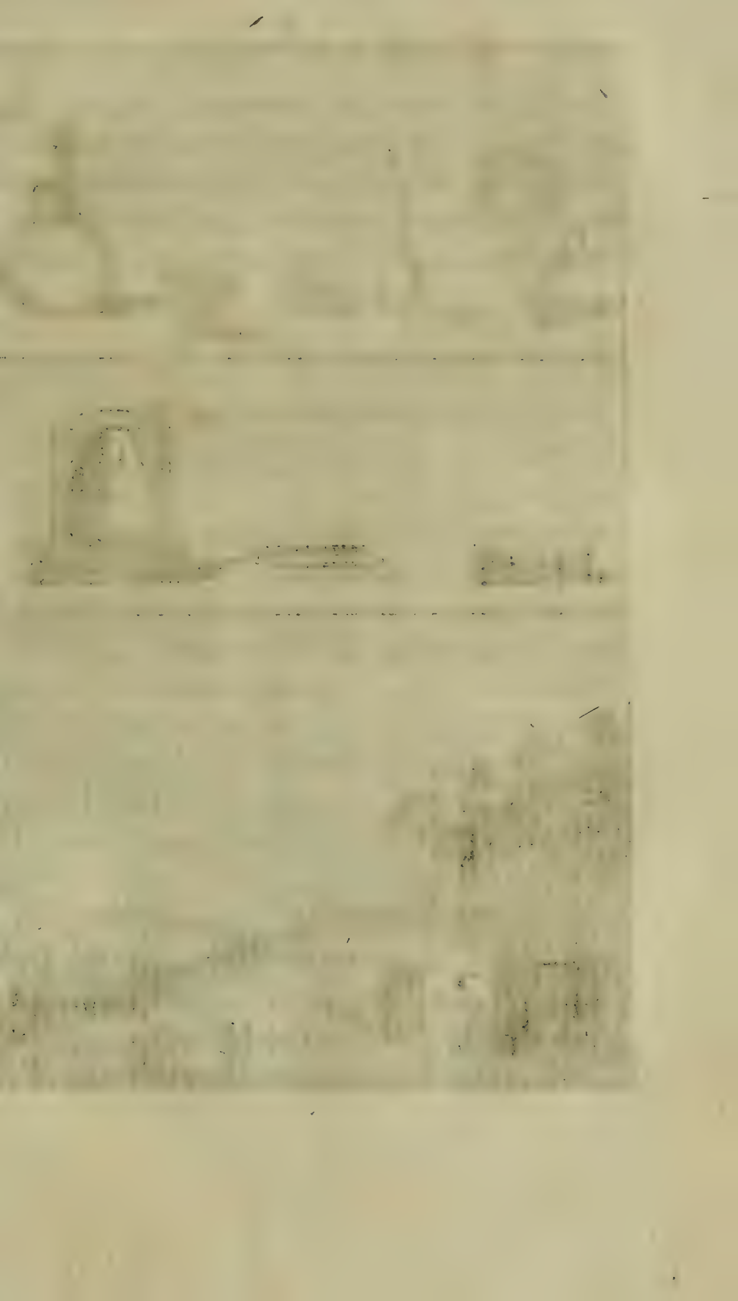
On a diſſerté beaucoup en Europe ſur les cauſes de la polygamie, ſi univerſellement uſitée dans l'orient. Dans la ſuppoſition que la plura-

lité des femmes s'y trouvoit de fait, comme elle y eſt établie de droit, on s'eſt imaginé que dans les pays chauds le nombre des femelles ſurpaſſoit de beaucoup celui des mâles. Mais j'ai déja remarqué, que pluſieurs nations ne profitent pas de la permiſſion d'avoir pluſieurs femmes. Il ne faut pas juger des mœurs d'un peuple entier, par le luxe & le faſte des grands. C'eſt la vanité qui peuple les ſerrails, compoſés d'eſclaves pour la plus grande partie, qui ſont des eſpeces de ſervantes d'un très-petit nombre de femmes favorites. Le nombre des domeſtiques femelles, en Europe, condamnées auſſi au célibat, égalera ou ſurpaſſera celui des eſclaves des harems.

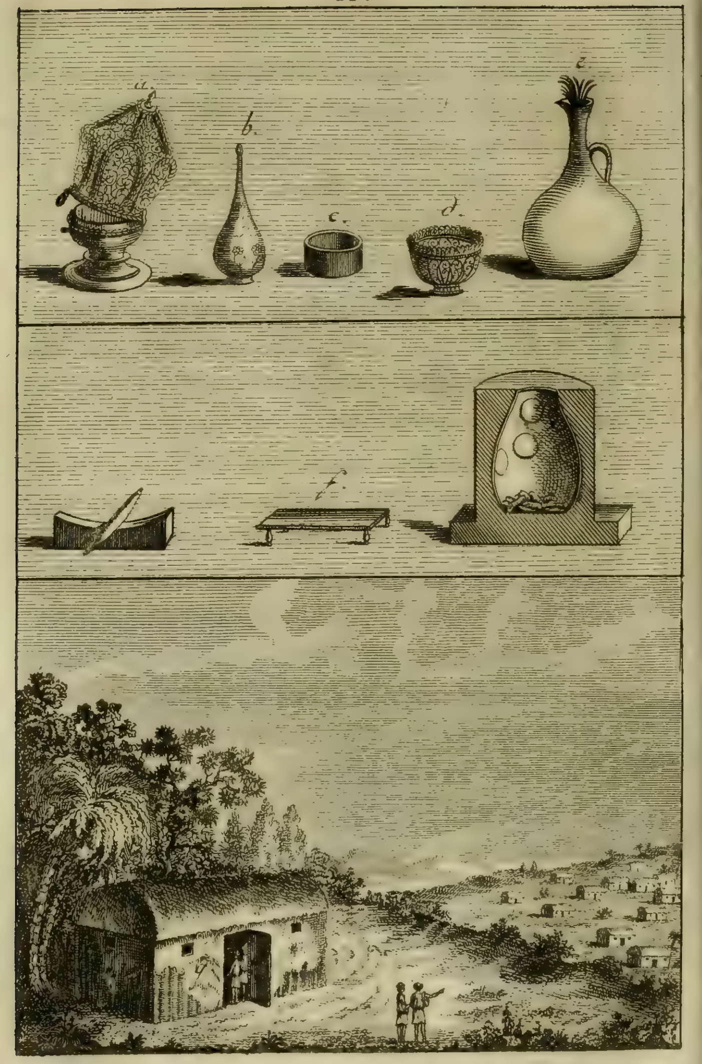
Des médecins & des religieux Européens établis en orient, préſument il eſt vrai, qu'il y naît un peu plus de filles que de garçons. J'ai pu obtenir quelques liſtes de batêmes des chrétiens orientaux: mais elles ſe contrediſent en partie, & la ſupériorité du nombre des filles, dans les autres liſtes, eſt peu conſidérable. J'ai donc lieu de croire, que la proportion des naiſſances entre les deux ſexes eſt par-tout à peu près la même. Cette proportion change quelquefois auſſi en Europe, comme le prouve l'exemple récent d'une ville en Angleterre, où dans une partie de ce ſiecle il eſt né plus de filles que de garçons.

Il y a ſans doute beaucoup de Mahométans qui épouſent plus d'une femme, & qui tiennent des filles eſclaves; mais pour ſubvenir à ce ſurplus de femelles, il n'eſt pas néceſſaire que le nombre des naiſſances des deux ſexes ſoit hors de la proportion ordinaire. Pluſieurs accidens enlevent un certain nombre d'hommes; accidens auxquels les femmes ne ſont pas expoſées. Le ſurplus des femmes eſt alors plus empreſſé pour le mariage en Orient qu'en Europe: ſelon les mœurs des orientaux, rien n'eſt plus honteux pour une femme, que de reſter un arbre ſtérile. Leur conſcience les oblige encore de chercher à devenir meres: elles aiment donc mieux épouſer un homme pauvre, ou devenir la ſeconde femme d'un autre, que de garder le célibat. J'ai déja cité l'exemple de ce pauvre Mullah, qui ayant épouſé quatre femmes, vivoit du travail de leurs mains. Les hommes ne ſont pas moins empreſſés à ſe marier, puiſque les femmes, loin de leur être à charge, ſont d'une ſi grande utilité. Rien de plus rare en orient, qu'une femme d'un certain âge non mariée.

Il eſt permis aux *Schytes* de vivre pour un tems & par un contrat, avec une femme mahométane libre, ſans l'épouſer en forme. Les Per-



II.



ſans uſent fréquemment de cette permiſſion: mais les *Sunnites* plus rigides, ne ſouffrent pas ces commerces qu'ils regardent comme illégitimes. En turquie, un homme vivant avec une femme libre hors du mariage, ſeroit puni ſuivant les loix.

CHAPITRE II.

De la vie domeſtique des ARABES.

CE n'eſt pas en Arabie qu'il faut chercher des logemens élégans ou magnifiques. Les maiſons, bâties de pierres, ont toujours le toit en terraſſe: celles du peuple ſont des cabanes minces avec un toit arrondi, & couvert d'une certaine herbe. Les cabanes des Arabes ſur les bords de l'Euphrate, ſont conſtruites de branches de dattier, avec un toit rond de nattes de jonc. Les tentes des *Bédouins* reſſemblent à celles des *Kiurdes* & des *Turcomans*: elles ont l'air d'une hutte délabrée. J'ai déja remarqué qu'elles conſiſtent en pieces d'une étoffe groſſiere, fabriquée par les femmes.

Les palais & les maiſons des Arabes de diſtinction, n'annoncent au dehors aucune magnificence: on n'y voit point d'embelliſſements dans

les appartemens des hommes, qui ne connoiſſent que le luxe en armes, en chevaux & en domeſtiques. Par-tout cependant on couvre le plancher, les pauvres de nattes de paille, & les riches de beaux tapis. On n'entre par cette raiſon jamais dans une chambre, ſans avoir ôté auparavant ſes ſouliers. Un François s'eſt glorifié d'avoir ſoutenu la dignité de ſa nation, en s'opiniâtrant de paroître tout chauſſé dans la ſalle d'audience du gouverneur de la Mecque : c'eſt comme ſi un envoyé Arabe ſe vantoit d'avoir oſé marcher ſur les chaiſes d'un ſeigneur Européen.

Les hommes logent toujours ſur le devant de la maiſon, & les femmes occupent la partie écartée. Si les appartemens des hommes ſont ſimples, ceux des femmes au contraire, ſont ornés d'une maniere recherchée. J'ai vu un échantillon de ces embelliſſemens, dans un harem qu'on étoit ſur le point d'achever pour un grand. J'y vis une chambre toute revêtue de miroirs : non-ſeulement le plafond, mais encore les murailles, les portes & les pilaſtres formoient autant de glaces. Le plancher devoit être garni de ſofas & de ſuperbes tapis.

Les Arabes d'une condition médiocre, qui ne peuvent être logés au large, ne menent jamais

un étranger chez eux, ſans entrer auparavant dans la maiſon pour en avertir les femmes, en leur criant, *Tarik*, retirez-vous. Ce mot prononcé par le maître fait diſparoître dans un clin d'œil tous les êtres femelles, dont on n'apperçoit pas une trace chez ſon meilleur ami. On doit s'interdire cette vuë, puiſque c'eſt commettre la plus grande impoliteſſe que de ſaluer une femme, ou même de la regarder fixement. Pour éviter la néceſſité de recevoir des étrangers, les marchands en détail & les artiſans ne s'occupent pas à leur métier dans leur maiſon : ils tiennent boutique & travaillent dans les rues fréquentées.

Cette vie retirée des femmes, fait qu'elles portent aux hommes un reſpect ordinaire. J'ai rencontré une dame *Bédouine*, qui quitta le chemin & qui me tourna le dos par pur reſpect, & j'ai vu qu'elle en agiſſoit de même à l'égard des autres hommes. J'ai été pluſieurs fois témoin, quand des femmes baiſerent les mains à quelque homme de diſtinction, ou voulurent ſe jetter à ſes pieds pour les baiſer.

Dans les ſallons des grands on place ſouvent des baſſins avec des jets d'eau, pour rafraîchir l'air. J'ai parlé de celui que nous vîmes dans la ſalle d'audience de l'Imam de Sana. Les bords

de ce baſſin étoient revêtus de marbre, & le reſte du plancher couvert de riches tapis.

Comme les orientaux tâchent de tenir les planchers fort propres, il s'accoutument à cracher peu, quoiqu'ils fument beaucoup. Il ne faut pas croire cependant, qu'ils regardent l'action de cracher comme une impoliteſſe. J'ai vu des gens diſtingués ſe ſervir d'un crachoir, & d'autres cracher au pied du mur, derriere les couſſins ſur leſquels ils étoient aſſis.

Ces planchers étant couverts de tapis, & garnis près du mur de couſſins, on peut s'aſſeoir par terre ſans avoir beſoin de chaiſes, dont l'uſage eſt inconnu dans l'orient. Les Arabes ont différentes manieres de s'aſſeoir: quand ils veulent être commodément ils croiſent les jambes ſous le corps. J'ai trouvé en effet que cette maniere convenoit le mieux à des gens qui portent des habits longs & de larges culottes ſans ligatures: elle paroît délaſſer, ce que notre poſition ſur les chaiſes ne fait pas ſi bien. Quand les Arabes ſe trouvent en préſence de gens auxquels ils doivent du reſpect, ils s'aſſeyent en ſorte, que les deux genoux ſe touchent, & qu'ils ne s'appuient que ſur les talons. Comme c'eſt la poſition qui prend le moins de place, ils s'y

mettent à l'ordinaire en mangeant autour de la table. J'ai ſouvent eſſayé cette poſition, ſans pouvoir m'y accoutumer, parce que je la trouvois extrêmement incommode. On a bien, dans quelques endroits de l'Arabie, des eſpeces de chaiſes longues & baſſes, faites de nattes de paille: mais on s'y met les jambes croiſées comme ſur les tapis.

La vie des Arabes dans leurs maiſons, étant ſi uniforme & ſi déſœuvrée, ils doivent néceſſairement s'ennuyer chez eux. Leur vivacité naturelle doit les engager à chercher des amuſemens au dehors: ils fréquentent par cette raiſon, les cafés publics & les foires, & aiment à s'aſſembler entr'eux autant que poſſible. Ils n'ont pas cependant les mêmes moyens pour diſſiper leur ennui, qu'ont les autres nations, & ce que j'ai dit dans une autre occaſion, des amuſemens des orientaux, ne peut s'appliquer aux Arabes qu'en partie. Ils ſont ſouvent réduits à ſe faire des amuſemens tranquilles & domeſtiques, des choſes qui paroiſſent très-inſipides aux Européens.

C'eſt ſans doute pour charmer l'ennui, que les orientaux ſont ſi attachés à l'habitude de fumer du tabac. Les Arabes, malgré leur tempérament ſec & la chaleur de leur climat, fument

plus encore que les habitans des provinces ſeptentrionales de l'Aſie. Ils ſe ſervent d'une longue pipe, ou de celle des Perſans, dont j'ai parlé dans la deſcription des mœurs des orientaux. Une coutume particuliere à l'Arabie, c'eſt que les gens diſtingués portent toujours ſur eux une boëte remplie de bois odoriférants. Ils mettent alors dans la pipe de la perſonne à laquelle ils veulent témoigner des égards, un morceau de ce bois; ce qui donne au tabac un goût & une odeur très-agréables.

Je n'ai point pu remarquer que les Arabes prennent de l'opium, comme les Turcs & les Perſans. Ils ſe dédommagent de cette privation par un autre amuſement, par celui de macher continuellement du *Kaad*. Ce ſont les bourgeons d'un certain arbre, qu'on apporte en petites bottes des montagnes de l'Yemen. Les gens qui ont de bonnes dents, machent ces bourgeons comme ils viennent de l'arbre: pour les vieillards on les broye dans un mortier. C'eſt apparemment une mode que de macher cette drogue: car le goût en eſt déſagréable; & nous n'avons jamais pu nous y accoutumer. J'ai trouvé d'ailleurs que ce *Kaad* deſſéche & qu'il trouble le ſommeil.

Les

Les gens du peuple aiment auſſi à avoir *Keif*, c'eſt-à-dire, à ſe mettre dans un état de joye. Comme ils n'ont point de liqueurs fortes, ils fument du *Haſchiſch*, drogue compoſée uniquement de feuilles d'une eſpece de chanvre. Cette fumée donne du courage & des idées riantes. Un de nos domeſtiques Arabes ayant fumé du *Haſchiſch* rencontra en rue quatre ſoldats, qu'il attaqua pour les chaſſer : un de ces ſoldats le roſſa bien & le ramena chez nous. Malgré ce revers il ne voulut pas ſe tranquilliſer, & crut toujours pendant cette yvreſſe, que quatre hommes ne pourroient pas lui réſiſter.

CHAPITRE III.

De la maniere de manger des ARABES, *& de leurs alimens.*

COMME les orienteux ſont aſſis par terre, leur maniere de prendre les repas eſt conforme à cette coutume de s'aſſeoir. On étend une grande nappe au milieu de la chambre ; on place ſur cette nappe une petite table haute d'un pied, & ſur la table une grande plaque ronde de cuivre étamé. C'eſt ſur cette plaque qu'on poſe les plats de cui-

vre étamés proprement en dedans & en dehors. Au lieu de ſerviettes on donne chez les Arabes de diſtinction un long linge, que ceux qui ſont autour de la table mettent ſur leurs genoux. Si ce linge manque, chacun ſe ſert d'un petit mouchoir deſtiné uniquement pour s'eſſuyer. Ils n'employent ni couteau ni fourchette. Les Turcs ont quelquefois des cuillers de bois ou de corne: mais les Arabes ſavent plier ſi bien leurs doigts en forme de cuiller, qu'ils mangent même avec la main le potage au lait, le ſeul que j'aye vu uſité chez eux.

A en juger ſelon nos mœurs, les orientaux ſe conduiſent avec beaucoup d'indécence quand ils mangent à la table d'un Européen. J'ai dû être frappé par conſéquent, des manieres de l'inſpecteur de la douane des Dardanelles, le premier Turc que j'aye vu à table, avec lequel je ſoupois chez le conſul de France. Ce Turc déchiroit les viandes avec les doigts, & ſe mouchoit dans ſa ſerviette. Je ſuis revenu cependant de ma ſurpriſe quand j'ai connu mieux les mœurs de ces peuples: ils ignorent l'uſage des ſerviettes & peuvent les prendre pour des mouchoirs avec leſquels ils s'eſſuyent ordinairement. Ils ſont très-embarraſſés quand ils doivent couper un mor-

ceaux de viande, parce qu'ils croyent indécent de se servir en mangeant de la main gauche avec laquelle ils font leurs ablutions. Ils sont plus à leur aise en gardant la coutume de manger avec les doigts les viandes toutes découpées en petits morceaux, comme on les met ordinairement sur leur table. Nous sommes choqués au commencement, nous autres Européens, en voyant tant de mains dans un plat : mais quand on sait à quelle propreté les Mahométans sont astreints par leurs loix religieuses, & combien elle leur devient familiere, on trouve à la fin qu'il est assez indifférent de manger avec une fourchette, ou avec des doigts parfaitement propres.

Les schechs les plus distingués du désert font leur repas uniquement de *Pilau*, ou de ris bouilli. On en sert un très-grand plat de bois : une troupe de convives s'assied tour à tour à table, jusqu'à ce que le plat soit vuide ou que tous soient rassasiés. Dans les maisons des gens de distinction dans les villes, on sert plusieurs petits plats l'un sur l'autre en forme de pyramide : quand les maîtres se sont levés, les domestiques se mettent à la même table & mangent ce qui est resté.

On servoit tout autrement à *Merdin*, où je dinai avec seize officiers du *Waiwode*. Un do-

meſtique ſe mit debout au milieu des convives, & ne fit autre choſe que d'ôter & de remplacer les plats apportés par des laquais. A peine un plat arrivoit ſur la table, qu'on vit ſeize mains y tomber à la fois qui le faiſoient diſparoître avec la plus grande promptitude; ſur-tout ſi c'étoit de la pâtiſſerie, que les orientaux, comme buveurs d'eau, aiment paſſionnément. On mange fort vîte en orient: dans le repas à Merdin nous vuidâmes plus de quatorze plats en moins de vingt minutes.

Tous les Muſulmans en général, & les Arabes en particulier, ne manquent jamais de faire une courte priere aux repas Avant de ſe mettre à table ils diſent: " au nom du Dieu puiſſant & „ miſéricordieux. „ Quand un des convives ne veut plus manger, il ſe leve ſans attendre les autres, & dit: " Dieu ſoit loué. „ Ils boivent peu pendant le repas: mais après s'être lavés, en ſortant de table, ils boivent de l'eau fraîche & une taſſe de café.

Les Arabes orientaux aiment, comme les Turcs, le café, qu'ils appellent auſſi *Kahwé*. Ils le préparent de la maniere que nous avons adoptée des orientaux. Toute la différence entre leur maniere de le préparer & la nôtre eſt qu'ils

pilent les feves grillées dans un mortier de bois ou de pierre, au lieu de les moudre. Nous avions apporté un moulin avec nous en Arabie: mais nous trouvâmes bientôt le goût du café pilé si supérieur à celui du moulu que nous laissâmes notre moulin inutile. En pilant les feves on exprime apparemment mieux leurs parties huileuses qui donnent le goût à cette boisson. Les orientaux la prennent toujours sans lait & sans sucre.

Il est assez singulier que dans l'Yemen, la véritable patrie du cafier, on boive rarement du café: on l'appelle *Bunn*, & on croit qu'il échauffe le sang. La boisson favorite des Arabes de cette province se fait avec les coques des feves de café, légérement grillées & pilées: ils la nomment *Kahwé* ou plus communément *Kischer*. Elle a le goût du thé & passe pour rafraîchissante. Les gens de distinction la boivent dans des tasses de porcelaine, & le peuple dans des tasses de poterie grossiere.

Quoique toute boisson enyvrante soit défendue aux Musulmans, il y en a beaucoup qui aiment avec passion les liqueurs fortes, dont ils boivent le soir dans leurs maisons pour n'être pas découverts. Notre médecin vit chez un ri-

che marchand à *Lobeya*, tous les inſtrumens requis à la diſtillation de l'eau-de-vie. Sur les frontieres de l'Arabie où il y a des chrétiens, on peut trouver encore du vin & des liqueurs : mais en Arabie même on ne pourroit en avoir que chez les Juifs de Sana, qui en font en abondance & d'une bonne qualité. Ils en fourniſſent leurs compatriotes : mais comme ils manquent de tonneaux, ils tranſportent le vin & l'eau-de-vie dans des vaſes de cuivre, ce qui rend leur uſage dangereux à la ſanté. Les Anglois apportent auſſi quelquefois de l'*Arak* des Indes pour le vendre à Moka.

A *Lobeya* on nous vendit pour du vin une boiſſon faite avec des raiſins ſecs trempés dans de l'eau, dans un pot qu'on enterre pour faire fermenter la compoſition. On nous offrit auſſi une liqueur blanche & épaiſſe, appellée *Buſa*, faite de farine délayée & miſe en fermentation. Elle eſt uſitée à Baſra & plus commune encore en *Arménie*, où les habitans la gardent dans de grands pots moitié enterrés, & la boivent par des roſeaux. Une preuve de la ſtabilité des uſages de ces nations, eſt que *Xénophon* a déja trouvé en Arménie cette boiſſon avec la même maniere de la garder & de la boire.

Les Arabes ſont en général une nation ſobre & frugale : c'eſt la cauſe apparemment de leur maigreur, & de leur taille ſeche. Leurs alimens ordinaires ſont le ris, des légumes, le lait, le beurre, & le *Keimak*, ou la crême caillée. Ils ne manquent pas de viande ; mais ils en mangent rarement, parce que la nourriture animale eſt regardée dans les pays chauds comme très-malſaine. La viande la plus commune eſt celle de brebis, qui fait la principale nourriture des Arabes du déſert. Comme la caſtration des animaux, quoique non défendue aux Muſulmans, eſt peu uſitée, on ne mange gueres du mouton.

Les gens du commun en Arabie ſe nourriſſent preſque entiérement de mauvais pain de *Durra*, eſpece de gros millet, pètri au lait de chameau, à l'huile, au beurre & à la graiſſe. Je n'en pouvois pas manger au commencement, & j'aurois préféré le pain le plus groſſier de l'Europe. Mais ce peuple y eſt accoutumé & l'aime mieux que le pain de froment qui lui paroît trop léger.

Les manieres de cuire ce pain ſont différentes dans pluſieurs endroits de l'Arabie. Sur le vaiſſeau qui nous tranſporta de Dsjidda à Loheya, un matelot étoit chargé de préparer cha-

que après-dînée la quantité néceſſaire de *Durra* pour la proviſion de pain d'un jour ; ce qu'il faiſoit en écraſant & en broyant le grain entre deux pierres, dont l'une étoit convexe & l'autre concave. De la farine provenue de ſon opération, il formoit une pâte, & la diviſoit en petits gâteaux. En attendant on chauffoit le four qui n'étoit qu'un pot renverſé & enduit de terre glaiſe, au fond duquel on avoit allumé du charbon. Quand le four étoit aſſez chaud, on appliquoit les gâteaux contre les parois du pot ſans ôter la braiſe, & quelques momens après on ſortoit ce pain à demi-cuit, & on le mangeoit chaud.

Les Arabes du déſert chauffent une plaque de fer pour cuire leur pain en gâteaux. Quand ils n'ont point de plaque, ils font de la pâte une boule qu'ils mettent ſur de la braiſe ou ſur du fumier de chameau allumé & la couvrent bien pour que le feu pénetre la pâte : ils ôtent alors les cendres & mangent cette pâte, à peine ſeche, quand elle eſt encore toute chaude. Dans les villes on a des fours ſemblables aux nôtres : le pain eſt de froment & de la figure & de l'épaiſſeur de nos omelettes : mais ils ne le font jamais cuire aſſez.

Il paroît ſingulier que les Arabes auxquels l'invention des moulins n'eſt nullement inconnue, conſervent encore l'ancienne & pénible méthode de broyer le bled ſur une pierre. Mais je ſoupçonne qu'ils trouvent le goût du pain, fait de la farine préparée de cette maniere, plus agréable que celui de la farine tamiſée. On dit que les Negres venus de certaines contrées de l'Afrique, continuent toujours de broyer leur maïs ſur une pierre, quand même ils ont vécu déja depuis long-tems parmi les Européens.

CHAPITRE IV.

De l'habillement & des modes des ARABES.

En parlant de l'habillement des orientaux en général, j'ai donné une idée des habits uſités auſſi chez les Arabes. J'ai décrit l'habillement des gens de diſtinction en Yemen, à l'occaſion de l'habit de cérémonie dont l'Imam de Sana m'avoit régalé. Mais il y a une grande diverſité dans l'habillement national des Arabes, & il y regne des modes que je ne dois pas paſſer ſous ſilence.

Rien de plus incommode & de plus diſpen-

dieux que la coëffure des Arabes au-dessus du commun. Ils mettent jusqu'à quinze bonnets l'un sur l'autre, dont quelques-uns sont à la vérité, de toile, mais le reste d'un gros drap ou de coton piqué. Celui qui les couvre tous est souvent richement brodé en or : il contient au moins toujours quelque sentence du Koran en broderie. Ils enveloppent cette multitude de bonnets encore d'une grande piece de mousseline, nommée *Sasch*, ornée aux deux bouts de franges de soye ou d'or dont ils laissent flotter les bouts entre les épaules. Comme il est fort pénible dans un pays chaud d'avoir toujours la tête si chargée, ils ôtent chez eux ou chez leurs amis ce poids inutile, à un ou deux bonnets près, pour le reprendre en sortant: il n'oseroient pas se présenter sans turban devant des gens auxquels ils doivent des égards. Ceux qui veulent passer pour savans, annoncent leurs prétentions par l'énorme grosseur de leur turban.

Dans l'habillement des Arabes des classes supérieures on voit une piece qui ne se trouve pas chez les autres orientaux : c'est un linge fin qu'ils mettent sur l'épaule, & qui, destiné originairement à les garantir du soleil & de la pluye, ne sert plus que d'ornement.

Les Arabes du commun ne mettent que deux bonnets avec un *Sascb* négligemment troussé. Quelques-uns portent des caleçons & une chemise : mais la plupart n'ont qu'un linge autour des reins qui pend jusqu'aux genoux, un large ceinturon avec le *Jambéa*, & un grand morceau de toile sur l'épaule : du reste ils vont nuds, sans bas & sans souliers. Dans les montagnes où il fait plus froid, le peuple se couvre de peaux de mouton. Ce peu de vêtemens compose ordinairement aussi le lit d'un Arabe : en déployant son large ceinturon, il a un matelas, & son linge lui sert de couverture. Les montagnards dorment dans des sacs pour se garantir des insectes.

Les personnes de moyen état portent au lieu de souliers des sandales, composées d'une semelle & quelquefois d'une planche mince de bois, qu'on attache au pied avec une courroie. Les gens plus aisés se servent de babouches, ou de pantoufles semblables à celles des autres orientaux ; chaussure usitée aussi chez les femmes.

Quoique les habits ordinaires des Arabes soient déja assez simples, ils ont une espece de surtout sans manches, plus uni encore, nommé *abba*. J'ai connu à Basra un tailleur aveugle qui gagnoit sa vie en faisant des *abbas*, preuve de

la façon peu recherchée de ces furtouts. En Yemen il n'y a que les voyageurs qui en portent; mais dans la province de Lachſa l'*abba* eſt l'habillement ordinaire des deux ſexes.

Dans pluſieurs endroits de l'Arabie les hommes ne portent point de caleçons qui, au contraire, avec une large chemiſe, font tout l'habillement des femmes du peuple. Dans le *Tehama* ces femmes s'enveloppent les reins d'un linge en guiſe de caleçon. Celles de l'*Hedsjas* ſe couvrent le viſage, comme celles de l'Egypte, avec un linge étroit qui laiſſe les yeux libres : en Yemen elles mettent un grand voile qu'elles baiſſent ſur le viſage, de maniere qu'à peine on diſtingue un œil. A Sana & à Moka elles ſe couvrent le viſage avec une gaze ſouvent brodée en or. Toutes ſont chargées de bagues aux doigts, aux bras, au nez, & aux oreilles. Elles teignent les ongles en rouge, & les mains & les pieds en jaune brun avec l'herbe *Elhenne*. Elles peignent le tour des yeux, juſqu'aux paupieres, en noir avec la mine de plomb préparée, nommée *Köchhel*. Des hommes les imitent quelquefois dans l'uſage du Köchhel pour fortifier les yeux: mais les gens ſenſés ſe moquent de cette parure efféminée.

Cette mode de teindre la peau en brun vient peut-être d'un défaut dans la couleur naturelle des femmes des plaines qui ſont très-baſanées. Elles croyent cacher un brun particulier du teint par le brun univerſel du corps. Je ſoupçonne ce deſſein du ſexe par la pratique des hommes qui vont preſque nuds : ils ſe frottent tout le corps avec de l'*Elhenne* , & deviennent par ce moyen tout bruns.

Les femmes de l'Yemen ſe font auſſi au viſage des piqûres noires pour rehauſſer leur beauté. Leur teint eſt d'un jaune foncé : mais dans les montagnes on trouve des teints blancs & de jolis viſages , même parmi les payſannes. Dans les villes , les femmes qui ſe croyent belles , ſaiſiſſent les occaſions d'écarter le voile pour ſe faire voir , quand elles l'oſent ſans être obſervées.

La mode regne ſur-tout en Arabie dans la maniere de porter les cheveux & la barbe. Dans les états de l'Imam de Sana , les hommes de toute condition ſe font raſer la tête. Dans d'autres parties de l'Yemen , tous les hommes , même les ſchechs , laiſſent croître les cheveux , les enveloppent d'un mouchoir , & les nouent par derriere ; les bonnets & les turbans y ſont hors d'u-

ſage. Quelques montagnards gardent leurs cheveux longs & épars, & entourent la tète de cordelettes pour toute coëffure.

Tout le monde ſans exception, garde la barbe dans ſa longueur ordinaire ; mais les Arabes tiennent la mouſtache fort courte. Dans les montagnes de l'Yemen où l'on voit rarement des étrangers, il eſt honteux de paroître ſans barbe. Notre domeſtique n'avoit que la mouſtache, & ces bons montagnards s'imaginerent alors que nous l'avions fait raſer pour le punir d'un crime.

Les Turcs au contraire ſe raſent & ne conſervent que de longues mouſtaches. C'eſt parce que chez cette nation la barbe eſt une marque d'honneur & de dignité : on oblige les eſclaves & les domeſtiques des ſeigneurs de ſe la faire couper. Les Perſans portent de longues mouſtaches, & ſe rognent de près la barbe avec des ciſeaux, mode nullement agréable à la vue. Les *Kiurdes* ſe raſent la barbe & laiſſent la mouſtache avec une bande de poil ſur les joues.

Tous les Arabes ont la barbe noire : quand elle blanchit, quelques vieillards la teignent en rouge, coutume généralement déſapprouvée. Les Perſans noirciſſent encore leur barbe déja noire, & continuent de le faire dans un âge avancé. Il

ſeroit contraire à la gravité turque d'employer cette eſpece de fard. Quelques jeunes Seigneurs commencent cependant à imiter cette mode perſane, afin de cacher une barbe blonde, couleur du poil plus commune en Turquie que dans les pays méridionaux. Une barbe blonde paroît à cette nation peu convenable à un homme conſtitué en dignité.

Lorſque les Turcs qui dans leur jeuneſſe ſe ſont fait raſer, veulent laiſſer croître la barbe, ils obſervent la cérémonie de dire un *Fatha*, ce qui eſt regardé comme un vœu de la conſerver pour toujours. Les Mahométans croyent peut-être, comme l'aſſurent pluſieurs voyageurs, que les anges habitent dans la barbe. Il eſt ſûr au moins qu'un homme qui après avoir laiſſé croître la barbe, la coupe, eſt puni ſévérement. A Baſra il ſeroit condamné à recevoir 300 coups de bâton s'il ne rachete pas cette peine par une bonne ſomme. Un habitant de cette ville qui douze ans avant mon arrivée s'étoit raſé dans l'yvreſſe, s'enfuit aux Indes, d'où il n'oſoit revenir, crainte de la honte & d'un châtiment qu'il avoit doublement mérité.

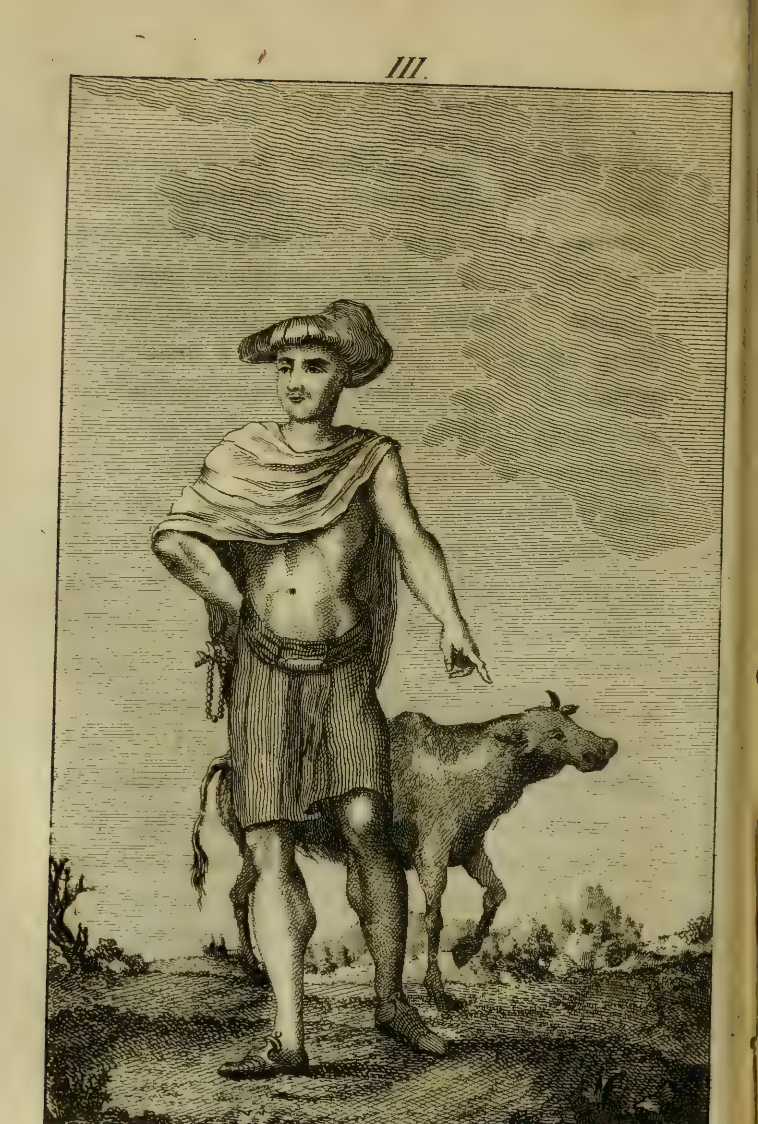
Les Juifs dans tout l'orient, gardent la barbe dès leur jeuneſſe: elle différe de celle des

chrétiens & des musulmans, en ce qu'ils ne'n rasent aucune partie vers les tempes & les oreilles. Pour se distinguer encore plus des autres nations, ils laissent pendre au-dessus des oreilles deux touffes de cheveux. Ces Juifs établis en Arabie, ressemblent à ceux de Pologne, excepté qu'ils ont l'air plus propre & moins gueux. Ils n'osent pas porter le turban, & sont obligés de se contenter d'un petit bonnet. On ne leur permet pas non plus de s'habiller d'une autre couleur que de bleu; en sorte que tout ce qui sert à leur vètement est uniquement de toile bleue. Il leur est défendu aussi de mettre un *Jambéa* dans la ceinture.

Comme il y a beaucoup de *Banians* établis en Arabie, j'ajouterai quelques mots touchant leur habillement. Il consiste dans un turban d'une forme particuliere, dans un linge par-dessus les épaules, dans un autre linge attaché avec une corde autour des reins, & dans des babouches. Quelques-uns mettent encore par-dessus ces linges une longue robe de toile blanche, plissée sur les hanches, & qui serre le corps & les bras. Ces Indiens s'habilloient tous en blanc; mais ils reçurent, il y a quelques années, un ordre de Sana de porter des habits rouges. Pour se dispenser de



III.



de cette gêne, il payerent une bonne ſomme à l'Imam, & l'ordre fut révoqué. Bientôt après on les obligea par un autre édit, de ſe coëffer d'un turban rouge, au lieu d'un blanc: mais ne voulant pas toujours ſacrifier leur argent pour des bagatelles, ils obéirent; de ſorte qu'aujourd'hui leur turban eſt rouge & le reſte de leurs vêtemens blanc. Mr. Baurenfeind deſſina un jeune Banian qu'on peut voir parmi les Pl.

CHAPITRE V.

De la Civilité des ARABES.

DANS l'Yemen, dans l'Oman & en Perſe, un Européen eſt traité avec autant de politeſſe, qu'un Mahométan le feroit en Europe. Si quelques voyageurs ſe plaignent des manieres impolies des orientaux en général, il faut penſer qu'il y a ſouvent des Européens qui s'attirent de mauvais procédés, en marquant les premiers du mépris ou de l'averſion aux Muſulmans. Une preuve du déſir que le gouvernement montre de s'attirer l'amitié des Européens, c'eſt qu'on leur demande des droits moins forts de douane

qu'aux autres nations comme je l'ai vu en Perſe & dans toute l'Arabie.

En Turquie on ne leur fait pas le même accueil. Le parallele entre les manieres des Turcs & des Arabes, fera d'autant mieux ſentir la politeſſe de cette derniere nation.

Les Turcs haïſſent généralement les Européens; apparemment par le ſouvenir obſcur des guerres ſanglantes qu'ils ont eu à ſoutenir contre les peuples de l'occident. Leur jeuneſſe s'effraye autant du nom d'Européen, que celui de Turc fait peur à nos enfans. Les Turcs qui ſervent les Européens, regardent leurs maîtres comme leurs protégés: ils ſont mépriſés de leurs compatriotes, parce qu'ils mangent le pain des chrétiens, & à Conſtantinople on les appelle des gardeurs de cochons. C'eſt ſur-tout à Damiat, à Damask, & à Kahira, que les Européens ſont déteſtés: les Arabes qui n'ont jamais eu des démêlés avec les peuples de l'Europe, n'ont pas les mêmes motifs d'averſion.

On ne fait pas le même accueil non plus aux chrétiens orientaux, dans les différentes parties de l'Aſie. Les Arméniens & les Géorgiens ſont aſſez bien vus en Perſe, & peuvent parvenir dans le militaire aux grades ſupérieurs, ſans

changer de religion. J'ai connu moi-même à Schiras un *Khan* & plusieurs officiers chrétiens, natifs de la Géorgie. Les Turcs au contraire ne souffrent aucun soldat chrétien dans leurs armées, parce qu'ils méprisent avec une grossiéreté insultante leurs concitoyens de cette religion.

En Arabie on appelle les chrétiens *Nassâra*, ou *Nusrâni.* Comme ils ne peuvent parvenir dans ce pays à aucun emploi honorable, les plus distingués sont des commerçans. Par cette raison, les Arabes donnent à tout chrétien bien mis le titre de *Chauadsje*, ou de *Barsagan*, deux termes qui signifient un Négociant: ils nomment *Mallim*, ou maître celui qui ayant moins d'apparence, leur paroît être un artisan. Comme j'avois pris le nom d'*Abdallah*, je fus traité de *Chauadsje Abdalla* en Arabie, & d'*Abdallah Aga*, en Perse. En Natolie où la langue turque domine & où la politesse paroît s'évanouir, les Turcs appellent les chrétiens orientaux *Dsjaurler*, terme extrêmement méprisant. Un Turc qui m'avoit loué des mulets de Haleb à Konie, & qui par conséquent étoit à mon service, me nommoit toujours *Dsjaur.* Je lui dis que je n'étois pas un Dsjaur mais un Franc, & il me donna après le nom de Franc ou d'Abdallah.

Les procédés des Turcs à l'égard des chrétiens, répondent à ces appellations injurieuſes. On les oblige de porter une marque diſtinctive, ſigne de leur eſclavage, & de la néceſſité de payer une capitation. A Conſtantinople on exige des chrétiens paſſans de balayer la rue & d'emporter les boues, ou de donner de l'argent pour s'exemter de cette corvée. Le gouvernement n'autoriſe pas de telles vexations : mais les chrétiens y ſont ſi humiliés qu'ils n'oſent pas ſe plaindre d'une injure reçue d'un Mahométan. Ils riſquent d'être inſultés, quand ils paroiſſent en rue les jours de fête ou d'une réjouiſſance. Parmi un grand nombre de traits de l'inſolence des Turcs dont j'ai été témoin, je citerai un ſeul exemple. En Natolie, nous rencontrâmes dans le grand chemin, un Turc prêt à monter à cheval, qui força un honnête marchand grec de notre caravane, de deſcendre de ſon mulet pour venir lui tenir l'étrier. Un Arabe rougiroit d'une telle groſſiéreté : au contraire un ſchech, qui nous avoit loué des chameaux, m'offrit ſouvent ſon dos pour m'aider à monter ſur mon dromadaire.

Je connois aſſez les chrétiens orientaux pour croire qu'ils s'attirent ſouvent par leur conduite le mépris des Turcs. Au moins les marchands

grecs, que j'ai vus en Natolie, étoient bas, flatteurs & babillards; caracteres odieux à une nation fiere & férieufe. Ils s'empressoient à l'envi d'aller tenir l'étrier, non-feulement aux Turcs de quelque distinction, mais encore à leurs propres *Katerdsjis* ou loueurs de chevaux, avec lesquels ils fe familiarisoient d'une maniere honteufe. Un domestique turc, qui fervoit deux grecs, nommoit fes maîtres *Dsjaurler*, & eux l'appelloient *Bekir Aga*, ou monfieur Bekir. En préfence des Turcs ils fe donnoient à eux-mêmes le nom de *Dsjaurler*, & aux Turcs les titres pompeux de *Baschani*, d'*Effendum*, de *Sultanum* &c. feuls, au contraire, ils montroient une vanité infupportable, & *Kafr* & *Köpek* étoient les moindres injures qu'ils prodiguoient aux Turcs abfens, dont ils avoient été les lâches flatteurs. Les Arméniens, il est vrai, font d'un autre caractere: graves & finceres, ils agissent avec une certaine dignité, & favent fe faire mieux estimer des Turcs, qui les traitent en effet plus poliment que les Grecs. Ils s'entendent bien quelquefois appeller infideles: mais ils ne tournent pas cette injure en plaifanterie, & fe nomment entre eux hardiment chrétiens. Par cette conduite ils parviennent à fe faire donner ce nom par les mahométans même.

En Arabie & en Perſe, les Juifs ſont pour le moins auſſi mépriſés qu'ils le ſont en Europe. En Turquie ils ſont fort nombreux, & exercent toute ſorte de métiers. Parmi ceux qui s'adonnent au commerce, on trouve de riches banquiers, qui acquierent ſouvent du crédit auprès des gens en place, & qui peuvent protéger leurs freres. Les Arabes les appellent *Jehudi* : en Turquie où les muſulmans & les chrétiens les maltraitent également, on leur donne le nom de *Tschefied*, terme beaucoup plus injurieux encore que celui de *Dsjaur*.

La principale partie de la politeſſe des Arabes, c'eſt l'hoſpitalité ; vertu que cette nation a héritée de ſes ancètres, & qu'elle exerce encore dans ſa ſimplicité primitive. Un homme envoyé en ambaſſade chez quelque prince ou ſchech, eſt défrayé & régalé de préſens ſelon la coutume des orientaux. Un ſimple voyageur de quelque diſtinction, qui iroit voir quelque grand ſchech du déſert, recevroit de lui le même traitement. J'ai parlé déja par occaſion des *Kans* & des *Manſales*, ou des maiſons hoſpitalieres que j'ai rencontrées dans mes voyages, & de la maniere dont j'y ai été reçu. Ce qui paroît diſtinguer les Arabes des autres peuples de l'orient, c'eſt qu'ils exercent

l'hoſpitalité, ſans regarder |ni au rang ni à la religion.

Quand les Arabes ſont à table, ils invitent tous les ſurvenans à manger avec eux, qu'ils ſoient petits ou grands, mahométans ou chrétiens. J'ai vu ſouvent avec plaiſir dans les caravanes, un ſimple muletier preſſer les paſſans de partager ſon repas avec lui, & donner d'un air content de ſa petite proviſion de pain & de dattes à ceux qui voulurent l'accepter. J'ai été choqué au contraire de la conduite des Turcs, riches même, qui pour manger ſe retiroient dans un coin, afin de n'être pas obligés d'inviter ceux qui pourroient les trouver à table.

Lorſqu'un ſchech des Bédouins mange du pain avec des étrangers, ils peuvent compter ſur ſa fidélité, & ſur ſa protection. Un voyageur fait donc très-bien de s'aſſurer de bonne heure par un repas, de l'amitié de ſon conducteur.

Quand les Arabes ſe ſaluent, le premier en mettant la main droite ſur le cœur dit: *Salam Aleikum*, la paix ſoit avec vous: l'autre lui répond: *Aleikum eſſalam*, avec vous ſoit la paix. Les gens âgés y ajoutent ordinairement; " & la miſéricorde & la bénédiction de Dieu.„ Les mahométans en Egypte & en Syrie ne ſaluent jamais

les chrétiens par ces paroles : ils ſe contentent de leur dire : *Sebach el chair*, bon jour, ou *Sahbeb ſalamat*, ami, comment te portes-tu ? En Yemen, on ne fait pas cette diſtinction. Le peuple dans les montagnes de cette province, ſe ſalue avec des termes dont je n'ai jamais pu découvrir la ſignification.

Pendant long-tems je m'étois imaginé que cette différence dans la maniere de ſaluer les chrétiens, provenoit du faux zéle des mahométans ; mais j'ai vu avec le tems, que cette différence étoit dûe plutôt à l'averſion ſuperſtitieuſe des chrétiens orientaux pour cette ſalutation muſulmane. Ils ne pouvoient pas ſouffrir que je me ſerviſſe de ces paroles, & ne répondoient pas aux Turcs qui les prenoient pour des gens de leur nation ; ce qui étoit aiſé, puiſque les chrétiens oſent porter en voyage le turban blanc, afin de pouvoir faire accroire aux voleurs qu'ils étoient Turcs, & de ſe faire reſpecter.

Quand les Arabes du déſert ſe rencontrent, ils ſe donnent la main plus de dix fois : chacun baiſe ſa propre main, & répete toujours la queſtion, comment te portes-tu ? En Yemen, les gens qui ſe piquent de ſavoir vivre, s'abordent avec beaucoup de complimens. Chacun fait ſemblant

de vouloir baiſer la main de l'autre, & chacun la retire pour décliner cette marque d'honneur. A la fin & pour terminer la diſpute, le plus âgé ou le plus diſtingué permet que l'autre lui baiſe les doigts. Les gens de conſidération embraſſent leurs égaux : tous ſe traitent avec une politeſſe qui ſurprend un étranger.

Dans leurs viſites, ils obſervent à peu près les mêmes coutumes que les autres orientaux. On préſente toujours, quand c'eſt une viſite ordinaire & familiere, des pipes, du *Kircher* & du *Kaad*: ſi c'eſt une viſite de cérémonie, on y ajoute de l'eau roſe & du parfum. Quand il eſt tems de ſe retirer un domeſtique vient avec un flacon d'eau roſe, & en aſperge les viſitans: un autre leur parfume la barbe & les larges manches de l'habit. La premiere fois que nous vîmes cette cérémonie à *Raſchid*, nous ne fûmes pas peu ſurpris, quand un domeſtique ſe plaça devant nous, & nous jetta de l'eau au viſage.

CHAPITRE VI.

De quelques usages particuliers.

DANS les pays chauds, la propreté est d'une nécessité indispensable pour conserver la santé. Le peuple qui ne raisonne point, auroit pu oublier ou négliger les soins d'éviter toute impureté du corps, si contraire à sa conservation. Plusieurs fondateurs de secte paroissent avoir fait par cette raison, des purifications & des ablutions un devoir religieux.

Les Arabes, par les loix de leur climat & de leur religion, sont obligés à une grande propreté & ils observent ces préceptes avec la derniere exactitude. Non-seulement ils se lavent, se baignent, & se rognent les ongles fort souvent; ils font encore couper tous les poils, & dépiler les parties où le rasoir ne peut pas être employé; afin qu'il ne reste aucune impureté attachée à leur corps. Ils marquent du mépris pour ceux qui exercent une profession malpropre, comme celles de valet des bains, de barbier, de boucher, de tanneur, &c. Ce mépris tombe cependant plutôt sur le métier, sans exclure l'ouvrier de la société.

On a differté beaucoup ſur l'origine de la coutume, au premier aſpect ſi abſurde, de circoncire les enfans. Quelques-uns en ont cherché le motif, dans le penchant des hommes d'offrir à Dieu une partie de ce qu'ils ont de plus cher & de plus précieux. Ce raiſonnement paroît être une mauvaiſe plaiſanterie : il n'eſt pas juſte d'ailleurs ; ſans quoi la circonciſion ſeroit uſitée chez les peuples de tous les climats, & ſeroit regardée comme une cérémonie religieuſe : pendant que nous ne la voyons établie que dans les pays chauds, comme une ancienne coutume, & non comme une partie du culte.

Pluſieurs nations qui habitent des pays chauds, n'obſervent pas, il eſt vrai, cette coutume : telles ſont les Parſis, les Indiens, & un grand nombre de peuples en Afrique. Mais d'autres l'obſervent, quoique leur religion ne les y oblige pas : tels ſont les chrétiens du *Habbeſch*, & beaucoup d'Africains idolâtres. Les mahométans ne regardent pas la circonciſion comme un devoir de leur religion ; mais comme une coutume louable de leurs ancêtres, & qu'ils doivent conſerver. Il n'y a que les Juifs ſuperſtitieux qui paroiſſent avoir attaché l'idée d'un caractere ſacré, à une pratique purement civile.

C'eſt donc dans le phyſique du climat, qu'il faut chercher la cauſe de la coutume de circoncire les enfans. Il y a des infirmités & des défauts corporels, plus communs dans un pays que dans un autre, auxquels cette opération peut remédier : elle eſt uſitée alors dans ces contrées. Rien de plus efficace pour prévenir les maladies qui attaquent dans les pays chauds, certaines parties, que de tenir ces parties fort propres en les lavant très-ſouvent. La circonciſion facilite ces ablutions néceſſaires, & avertit ceux qui pourroient oublier ce ſoin, de ne le pas négliger. Des légiſlateurs ont cru par conſéquent, devoir faire ſouvenir le peuple des précautions à prendre pour conſerver la ſanté, en donnant à une coutume utile la ſanction des loix religieuſes ou civiles.

On trouvera cette conjecture d'autant plus probable, lorſqu'on obſervera combien eſt générale dans les mêmes pays, la pratique de circoncire les filles. Elle eſt uſitée en Oman, aux bords du golfe Perſique, chez les chrétiens du Habbeſch, & en Egypte chez les Arabes & chez les Coptes. A Baſra & à Bagdad, toutes les femmes de ſang arabe, font auſſi circoncire les filles comme les garçons. A Kahira les femmes qui font

cette opération, ſont auſſi connues que les ſages-femmes : on les appelle dans la rue pour les faire entrer dans les maiſons, ſans cacher le motif de leur venue.

Nous témoignâmes en Egypte notre curioſité, ſur la maniere de circoncire le ſexe, à un ſeigneur Egyptien qui nous avoit invités à ſa maiſon de campagne. Il fit venir ſur le champ une fille Arabe circonciſe, agée de 18 ans, & nous permit d'examiner, devant ſes domeſtiques, les changemens que cette opération avoit produits en elle, & de les deſſiner. Cet examen me convainquit, que c'eſt auſſi par eſprit de propreté & pour faciliter les ablutions, que la circonciſion des filles a été introduite. Aucune loi ne l'ordonne, auſſi peu que celle des garçons : c'eſt un uſage & non un devoir religieux.

La corruption des corps morts a de plus malignes influences ſur la ſanté, dans les pays chauds, que dans les climats plus tempérés. Il étoit donc néceſſaire de préſerver les peuples des contrées méridionales des effets de cette corruption, en augmentant encore l'averſion naturelle de l'homme pour les cadavres, par des motifs tirés de la religion. Mahomet & quelques autres fondateurs de ſectes, ont attaché par

cette raifon, une idée d'impureté fpirituelle à l'attouchement d'un corps mort. Quelques Mufulmans exigent de grandes purifications pour laver un homme qui a contracté cette tache, & le féparent pour quelque tems de la fociété. Les Arabes ne font pas fi rigides : quand un homme de cette nation a eu le malheur de toucher un cadavre, il fe lave bien, & lorfqu'il n'apperçoit aucune trace d'impureté, il vaque à fes affaires comme de coutume, fans que perfonne l'évite.

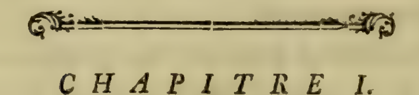
Une nation frugale, qui regarde même la fobriété comme une vertu, doit attacher de la honte à tout ce qui annonce l'intempérance. Les Arabes font en effet, choqués finguliérement, quand il arrive à un homme un accident, qui eft une fuite naturelle du gonflement des inteftins par une nourriture trop abondante, & de l'indigeftion des alimens venteux. On a taxé d'exagération les récits du *Chevalier d'Arvieux* fur la fenfibilité des Arabes à l'égard de cette indécence. J'ai trouvé cependant ce voyageur digne de foi dans tout ce qu'il rapporte des mœurs & des ufages de cette nation : je fuis donc porté à croire auffi fes relations fur des objets que je n'ai pu ni obferver, ni vérifier moi-même. Il paroit que tous les Arabes ne fe choquent pas

également d'un pareil accident involontaire. Un homme cependant, à qui chez les Bédouins du désert il échappe une indécence semblable, est méprisé de ses compatriotes. On m'a cité l'exemple d'un Arabe de la tribu de *Belludsje*, qui par cette raison avoit été obligé de quitter sa patrie, sans oser y retourner.

Les Arabes à cause de leur ignorance, sont remplis de préjugés superstitieux. Presque tous se mettent au-dessus du coude des amulettes: ils ne portent que des bagues communes, dont ils se chargent les doigts. On dit que leur religion les oblige d'ôter les bagues d'or ou garnies de pierres précieuses quand ils font leurs prieres, qui sans cette précaution seroient inefficaces. Ils paroissent croire que pour être exaucés, ils ne peuvent se présenter devant la divinité d'une maniere trop humble, & trop éloignée de toute apparence de faste.

SECTION XXVII.

DE LA LANGUE, ET DES SCIENCES DES ARABES.



CHAPITRE I.

De la langue & de l'écriture des ARABES.

LA langue Arabe, une des plus anciennes & des plus répandues, a eu le sort de toutes les langues vivantes, parlées depuis tant de siecles & par des habitans de tant de provinces, & même de contrées si éloignées l'une de l'autre. Elle s'est altérée peu-à-peu à tel point, que celle dont s'est servi Mahomet, peut être regardée aujourd'hui comme une langue morte.

Par un préjugé religieux peut-être, les Musulmans croyent & les Arabes l'assurent, que le langage du Koran, & par conséquent le dialecte usité à la Mecque du tems de Mahomet, est ce qu'il y a de plus pur & de plus parfait. Ce dialecte cependant differe si fort du moderne, qu'on enseigne aujourd'hui la langue du Koran dans les

les colleges de la Mecque, comme on enſeigne le latin à Rome. On le fait auſſi en Yemen, & d'autant plus que le dialecte de cette province, déja différent de celui de la Mecque il y a onze ſiecles, a ſouffert depuis cette époque encore de grands changemens. On dit que celui des provinces montueuſes de l'Yemen approche le plus du Koran, parce que ces montagnards ont peu de communication avec les étrangers. L'ancienne langue Arabe eſt dans tout l'orient comme le latin en Europe, une langue ſavante qu'on apprend uniquement dans les colleges, ou par la lecture des meilleurs auteurs.

Il n'y a peut-être aucune autre langue où l'on trouve tant de dialectes comme dans l'Arabe. La nation ayant étendu ſes conquêtes & répandu ſes colonies dans une grande partie de l'Aſie, & preſque ſur toutes les côtes de l'Afrique, tant de peuples divers furent obligés de parler la langue de leurs nouveaux maîtres ou voiſins. Ces peuples conſerverent cependant toujours des termes & des tours de leur ancien langage; ce qui a dû néceſſairement altérer la pureté de l'Arabe, & former des dialectes très-différens entr'eux.

Dans l'Arabie ces dialectes reſſemblent par leur diverſité, beaucoup à ceux de l'Italie; hors

de l'Arabie ils ont le même rapport entr'eux, que ceux des Provençaux, des Efpagnols, des Portugais, & de tous les langages dérivés du latin. Cette diverfité eft déja bien grande dans la petite étendue des états de l'Imam de Sana. On ne parle pas feulement un autre langage dans les montagnes, que dans le *Tehama* : mais les gens de diftinction fe fervent encore de mots & de tours entiérement inconnus au refte du peuple. Ces dialectes de l'Yemen, ont encore moins de reffemblance avec ceux des Bédouins du défert.

La prononciation ne differe pas moins d'une province à l'autre : on échange fouvent des lettres & des fons qui rendent les mots méconnoiffables. J'ai trouvé la maniere de prononcer des Arabes du fud & de l'eft plus douce & plus adaptée à l'organe d'un Européen, que celle des habitans de l'Egypte & de la Syrie.

Au refte, cette diverfité dans les dialectes fe rencontre auffi dans la langue turque. Ceux de Bafra n'entendent prefque pas le langage des Turcs de Conftantinople, & ils font auffi peu entendus des *Turcomans* qui parcourent la Perfe.

Quoique les conquérans Arabes ayent introduit & rendu dominante leur langue dans les pays conquis, leurs fujets n'ont pas toujours aban-

donné leur langue maternelle. En Syrie & en Paleſtine, on n'entend parler qu'arabe, il eſt vrai; mais le ſyriaque n'eſt pas cependant une langue morte, & on le parle encore dans pluſieurs villages du gouvernement de Damask. Dans beaucoup d'endroits aux environs de Merdin & de Moſul, les chrétiens parlent le chaldéen & les habitans des villages qui ne fréquentent pas les villes, n'entendent que cette langue qui leur eſt maternelle. Elle ne l'eſt pas pour les chrétiens nés dans les villes même de *Merdin* & de *Moſul*, qui au lieu du chaldéen, parlent l'arabe, qu'ils écrivent avec des lettres chaldaïques, comme les *Maronites* écrivent auſſi l'arabe avec des lettres ſyriaques, & les Grecs le turc avec des lettres grecques.

Pluſieurs peuples vivant ſous la domination des Turcs ou des Arabes, ont perdu l'uſage de leur langue maternelle. Les Grecs & les Arméniens établis en Egypte & en Syrie, parlent arabe, & leur ſervice divin ſe fait à la fois en deux langues. En Natolie, ces nations parlent leurs propres langues diviſées en pluſieurs dialectes, très-différens les uns des autres. Les officiers Turcs étendent quelquefois le deſpotiſme juſque ſur le langage de leurs ſujets. Un pacha

de *Kayſar*, choqué d'entendre parler grec, défendit ſous peine de la vie de ſe ſervir d'une autre langue que de la turque. Depuis cette défenſe, les chrétiens de *Kayſar* & d'*Angura* ne parlent que le turc, & n'entendent même plus leur propre langue.

Les *Kiurdes* preſque indépendans, ont conſervé leur ancienne langue, dont il y a dans le *Kiurdiſtan* trois dialectes principaux. On m'a dit que les *Sabéens*, appellés communément chrétiens de St. Jean, parlent & écrivent encore leur ancienne langue. Parmi le petit mombre de ceux qui ſont établis à Baſra, le plus ſavant étoit un maréchal-ferrant: je l'engageai à me tracer les caracteres de ſa langue; mais il s'en acquitta ſi mal, que je ne pus pas me former une idée de ſon alphabet.

Je n'ai pas été aſſez heureux pour découvrir en Arabie des inſcriptions *Hamjaras*, quoiqu'il en exiſte comme j'ai appris, dans quelques endroits, écrites en caracteres entiérement inconnus. J'ai parlé déja par occaſion de cette inſcription, probablement beaucoup plus ancienne encore, que me montra un renégat Hollandois, & dont les caracteres avoient tant de reſſemblance avec ceux des ruines de *Perſépolis*. Un *Maronite*

du *Mont Liban* me raconta, que dans une montagne de ſa patrie on voyoit des grottes & des ruines, chargées d'inſcriptions inconnues, qui ſeront probablement phéniciennes.

L'écriture arabe la plus anciennement connue & uſitée, & dont l'uſage s'eſt perdu entiérement, c'eſt la *Kufique.* Elle paroît avoir été celle des Arabes de la Mecque, puiſque le Koran doit avoir été écrit avec ces caracteres. Les habitans de l'Yemen ont eu apparemment un autre alphabet, & par cette raiſon ils n'auront pas pu lire le Koran, quand il fut publié après la mort de Mahomet. J'ai copié en Yemen quelques inſcriptions en lettres kufiques, écrites dans le douzieme ſiecle. Aujourd'hui encore on ſe ſert de ce caractere qui eſt un peu quarré, dans les inſcriptions.

Je m'étois flatté de pouvoir tirer quelques lumieres des médailles, touchant l'écriture ancienne de cette nation; mais ces médailles ſont extrêmement rares en Arabie: un homme qui en trouve, ne ſait les employer que pour les vendre à un orfévre, qui les fond tout de ſuite. Dans le *Kiurdiſtan*, où l'on déterre une grande quantité de médailles grecques, romaines & perſannes, on en fait un meilleur uſage: dans les

endroits éloignés des grandes villes, elles servent de monnoie courante.

On attribue à un visir l'invention des caracteres modernes, qui sont assez différens des kufiques. Les Arabes, les Persans, & les Turcs, en écrivant l'Arabe, se servent d'une écriture dont les traits different aussi en plusieurs points. Ils ont encore, selon la nature des affaires qu'ils traitent par écrit, des écritures diversifiées dont chacune a un nom distinctif.

Celle dont les Arabes se servent dans la vie commune, n'est pas trop lisible. Les orientaux se piquent néanmoins de bien écrire, & ils ont poussé fort loin l'art de tracer de beaux caracteres: mais les Arabes cherchent une certaine élégance dans un entrelacement singulier de leurs lettres, & par cette même raison les livres de leur langue imprimés en Europe, ne leur plaisent point.

Ils signent leurs lettres par une espece de chiffre, afin d'éviter la contrefaçon de leur signature: c'est au moins la méthode des grands & des savans. Ils ployent ces lettres de la largeur d'un pouce, & les collent au bout: ils ne pourroient pas les cacheter, parce que dans les

pays chauds la cire coule ou s'amollit, & ne conſerve pas ſon empreinte.

CHAPITRE II.

De l'inſtruction des ARABES *&* *de leurs écoles.*

LES ſouverains de l'orient ne ſe donnent pas autant de ſoins, & ne font pas autant de dépenſes pour l'encouragement des ſciences, comme les ſouverains en Europe. Il ne faut donc pas chercher en Arabie, ni des académies nombreuſes, ni de véritables ſavans, qui n'y ont pas occaſion de ſe former.

La jeuneſſe Arabe n'eſt pas cependant entiérement négligée: dans les villes, beaucoup de perſonnes des dernieres claſſes du peuple ſavent lire & écrire: les mêmes talens ſont communs parmi les ſchechs du déſért & en Egypte. Les gens diſtingués ont dans leurs maiſons, des précepteurs pour l'inſtruction de leurs enfans & de leurs jeunes eſclaves, dont ceux qui montrent de l'eſprit, ſont élevés comme les enfans de la famille.

On trouve preſque à chaque moſquée une école, nommée *Mæddraſſe*, où les maîtres & les

écoliers, enfans des pauvres du peuple, ſont entretenus du revenu des fondations. Dans les grandes villes il y a encore d'autres écoles, où les gens des claſſes mitoyennes envoyent leurs enfans pour les faire inſtruire dans la religion, & pour apprendre à lire, à écrire & à chiffrer. J'ai vu ſouvent de ces écoles ſur la place du marché: elles ſont, comme les boutiques, ouvertes du côté de la rue. Le bruit & le ſpectacle des paſſans ne paroît pas diſtraire ces écoliers, qui, aſſis devant un petit pupitre, prononcent leur leçon à haute voix, & ſe balancent continuellement ſur leurs ſieges; tant le mouvement paroît néceſſaire pour réveiller ou pour ſoutenir l'attention des habitans des pays chauds. On ne voit point de filles dans ces écoles: des femmes les inſtruiſent en particulier.

Outre ces petites écoles, il y en a de plus conſidérables dans quelques grandes villes de l'Arabie: ce ſont des colleges où l'on enſeigne les ſciences, comme l'aſtronomie, l'aſtrologie, la philoſophie & la médecine: ſciences dans leſquelles les Arabes ne font pas de grands progrès, malgré leurs talens naturels, puiſqu'ils manquent de livres & de bons maîtres. Dans les états de l'Imam, ſubſiſtent depuis long-tems deux céle-

bres académies, l'une à *Zébid* pour les *Sunnites* ; & l'autre à *Damar*, pour les *Zeïdites*. En paſſant par ces deux villes, j'ai négligé de faire connoiſſance avec les profeſſeurs & de m'informer de leurs leçons. Je m'imagine cependant qu'on cultive dans ces deux académies les mêmes études que dans l'académie de *Dsjaméa el Ashar* à Kahira.

L'interprétation du Koran & la connoiſſance de l'ancienne hiſtoire des Mahométans, font la principale occupation des gens de lettres parmi les Arabes. Ces études ſont longues, puiſqu'il ne s'agit pas ſeulement d'apprendre l'ancien arabe, mais encore de ſe rendre familiers tous les commentateurs du Koran, dont le nombre eſt très-conſidérable.

On m'aſſura que tous les gens de lettres étoient obligés de ſubir un examen public, avant d'obtenir un emploi tant civil qu'eccléſiaſtique. Il faut cependant que la faveur préſide auſſi à ces examens, puiſqu'on voit en Arabie tant de gens médiocres obtenir de bons emplois, pendant que des gens de mérite ſont réduits à faire le métier d'écrivain ou de maître d'école.

CHAPITRE III.

De la Poësie & de l'Eloquence.

LES Arabes ont paſſé en tout tems, pour grands amateurs de la poëſie. Leur ancienne hiſtoire rapporte pluſieurs traits du grand cas qu'ils faiſoient de cet art déja avant Mahomet, & de la gloire dont ſe couvroit une famille quand elle avoit produit un poëte.

Aujourd'hui les Arabes n'ont point de grands poëtes, quoiqu'ils cultivent toujours la poëſie, & récompenſent quelquefois ceux qui s'y diſtinguent. Les meilleurs poëtes ſe trouvent parmi les *Bédouins* du pays de *Dsjöf*. Il y a peu d'années qu'un ſchech de cette contrée étoit en priſon à Sana: ce Bédouin voyant un oiſeau ſur un toit, ſe ſouvint de l'opinion des dévots muſulmans, qui croyent faire une œuvre méritoire en délivrant un oiſeau de ſa cage: il crut avoir autant de droit à la liberté qu'un oiſeau, & fit ſur cette penſée un poëme que ſes gardes apprirent par cœur & qui ſe répandit ſi bien, qu'il parvint à la connoiſſance du ſouverain. L'Imam trouva cette piece ſi belle qu'il pardonna à ce ſchech, arrêté pour des brigandages, & le mit en liberté.

Les Arabes chantent ſouvent les exploits de leurs ſchechs : depuis peu, après une victoire remportée par la tribu de *Khaſaël* ſur le pacha de Bagdad, ils firent une chanſon où les belles actions de chaque chef étoient célébrées. Mais, comme l'année ſuivante la tribu de *Khaſaël* fut battue par le pacha, un poete de Bagdad fit une parodie de la chanſon des Arabes, où il vantoit à ſon tour, le courage du pacha & de ſes officiers. De mon tems on chantoit encore la chanſon des Arabes à Bagdad, & dans le territoire des Bédouins. Lorſque *Aſſad*, pacha de Damask, qui avoit commandé long-tems les caravanes & qui étoit aimé des Arabes, fut aſſaſſiné par l'ordre du ſultan, les Bédouins compoſerent ſur ſa mort une élégie qu'on chanta publiquement dans les villes de Syrie. Cette piece eſt une eſpece de dialogue entre des Arabes, la fille du ſchech de la tribu de *Harb*, & le lieutenant du pacha aſſaſſiné.

Un *Maronite* m'aſſura que les poëtes de Syrie envoyoient leurs poëſies à l'académie de *Dsjaméa el Ashar* à Kahira, & ne les faiſoient chanter publiquement, que quand elles revenoient munies du ſceau de l'approbation de cette académie.

Dans un pays comme l'Arabie, où les occaſions de parler en public ſont rares, l'éloquence

eſt un talent inutile, & qui ne ſera pas cultivé. Les Arabes diſent néanmoins qu'ils entendent dans leurs moſquées de grands orateurs. Comme il eſt impoſſible à un Européen d'aſſiſter à cette eſpece de ſermons, je n'ai point pu vérifier la prétention des Arabes à l'égard de leur éloquence ſacrée.

Le ſeul théatre ſur lequel un orateur profane puiſſe exercer ſon talent, ce ſont les cafés publics établis dans toutes les grandes villes de l'Arabie, de l'Egypte & de la Syrie. Ces cafés conſiſtent dans une grande ſalle couverte de nattes de paille, & illuminées le ſoir par une multitude de lampes. On y ſert des pipes & une taſſe de café. Comme les Arabes n'y jouent point, & qu'ils ſe tiennent à la même place ſans ſe promener, & ſans faire la converſation avec leurs voiſins, ils s'ennuyeroient ſi des lecteurs & des orateurs ne venoient pas les amuſer, & leur faire paſſer ces longues ſoirées par un peu de diverſité. Ce ſont à l'ordinaire des *Mullahs* ou des pauvres ſavans, qui ſe rendent aux cafés pour rendre ce bon office à leurs compatriotes.

Les lecteurs qui ſe bornent au mérite de la déclamation, liſent devant cette aſſemblée des morceaux choiſis de quelques auteurs goûtés:

tels ſont chez les Arabes *l'hiſtoire d'Autar*, héros Arabe qui vivoit avant Mahomet; les *Avantures de Ruſtan Sal*, héros Perſan; ou de *Bebers* roi d'Egypte; *l'hiſtoire des Ayubites*, anciens ſouverains de l'Arabie; & *la vie de Bahluldan*, bouffon de la cour du calife *Haroun el Raſchid.* Ce dernier livre contient de bonnes moralités.

Ceux de ces *Mullahs* qui ſe ſentent aſſez de talent pour aſpirer à l'invention, font des contes & des fables qu'ils récitent en ſe promenant; ou, s'érigeant en orateurs, ils prononcent des diſcours ſur des ſujets à leur choix. Quand l'orateur a fini, il va quêter une contribution volontaire de ſes auditeurs. Quoique ce gain ſoit bien modique, il encourage cependant ces pauvres Mullahs à apprendre à réciter avec grace, ou à compoſer avec quelque ſuccès, des contes & des diſcours. J'appris à Haleb qu'un homme diſtingué qui étudioit pour ſon plaiſir, avoit fait le tour des cafés de cette ville, pour y prononcer des diſcours de morale.

A Conſtantinople on défend par des raiſons politiques, toute aſſemblée dans les cafés: on ne vend cette boiſſon que dans des boutiques. Les Turcs nation ignorante, grave & ſilentieuſe, n'aiment pas d'ailleurs ces orateurs, & ne goû-

tent pas un amuſement qui fait le charme des Arabes, plus ſenſibles aux beautés de la poëſie & de l'éloquence.

CHAPITRE IV.

De l'Aſtronomie des ARABES.

TOUTES les méthodes pratiquées pour partager les tems montrent déja le peu de progrès que cette nation a faits dans l'Aſtronomie, dont elle connoît quelques élémens, plus par tradition ce ſemble, que par ſes propres obſervations.

Le joūr des Arabes a 24 heures, & dure depuis un coucher du ſoleil à l'autre. Rien n'eſt donc fixé dans ces heures, qui varient continuellement ſelon la différence de la longueur naturelle du jour, ou du tems quand le ſoleil ſe couche. Comme ils ignorent l'uſage des montres perſonne n'a une idée préciſe de la durée d'une de ces heures, & ils déſignent les différentes parties du jour par des termes vagues & par approximation, comme font les payſans en Europe.

Leur année eſt compoſée de douze mois lunaires. Ils commencent le mois avec la nouvelle lune, & quand le ciel couvert les empêche d'ap-

percevoir les phaſes de cet aſtre, ils ne ſe font aucune peine de commencer le mois un ou deux jours plus tard. De cette maniere leurs mois tombent ſucceſſivement dans toutes les ſaiſons ; de ſorte que cette diviſion de l'année n'indique aucun tems pour les travaux de la terre, ni pour les autres occupations de la vie civile. Pour obvier à cet inconvénient les ſavans comptent par d'autres mois conformes à l'année ſolaire, & ſemblables aux nôtres par le nombre des jours.

En Arabie on célebre, comme dans les autres pays mahométans, deux grandes fêtes, celle des offrandes appellée *Arafa* ou Korban, & celle du *Beïram* immédiatement après le *Ramadan.* A cauſe de l'adoption des mois lunaires, ces fêtes tombent auſſi dans toutes les ſaiſons. Si le jeûne du Ramadan eſt donc en été, il devient extrêmement pénible, puiſque le peuple au milieu des travaux les plus rudes, n'oſe prendre aucune nourriture pendant les jours les plus longs de l'année.

A Conſtantinople, l'aſtronome du Sultan fait toutes les années un almanach portatif, dont on peut avoir au moins quelques copies. Mais en Egypte & en Arabie, on ne penſe pas à ce moyen d'avertir le peuple des fêtes & de lui indiquer les ſaiſons : auſſi eſt-il d'une ſi grande ignorance ſur

cet article qu'on célébre ſouvent la même fête deux jours plus tôt, ou plus tard dans des endroits peu éloignés. Pour produire ces irrégularités, il ne faut qu'un nuage qui dérobe la vue de la nouvelle lune dans une ville, pendant qu'on peut la découvrir dans une autre.

Si les Arabes ſont ſi peu avancés dans les connoiſſances aſtronomiques, ce n'eſt pas faute d'envie d'apprendre cette ſcience : mais ils manquent de livres dans leur langue & de bons inſtrumens. J'ai vu des grands, curieux de voir & d'aſſiſter à des obſervations, & des ſavans qui paſſoient avec moi des nuits entieres à examiner le ciel. Ils ont l'ouvrage d'*Abdarachman es Sofi*, pour la connoiſſance des conſtellations, & les Tables d'*Ulugh Beigh*, ſuivant leſquelles quelques Aſtronomes dans les grandes villes ſont en état de calculer les éclipſes. Leurs inſtrumens conſiſtent dans un globe céleſte de cuivre avec les étoiles marquées en or, dont ils ſavent bien ſe ſervir; dans un aſtrolabe de laiton; & dans un quart de cercle de bois, pour prendre les hauteurs, & pour déterminer l'heure des prieres.

On m'avoit dit que les *Parſis* & ſur-tout les *Brachmanes*, étoient plus habiles en Aſtronomie que les Arabes. A juger cependant par les inſtrumens

mens & par les difcours d'un aftrologue Parfis que j'ai vu à *Surat*, & d'un Brachmane que j'ai connu à *Bombay*, ces deux nations ne font gueres plus avancées. Pour faire les calculs, le Parfis fe fervoit des tables d'*Ulugh Beigh*, & le Brachmane d'un livre, qu'il nommoit *Grola Go*, & fon auteur *Gunnis*. Les inftrumens de l'Indien étoient un gobelet de cuivre, appellé *Garri*, percé au fond & mis fur l'eau, qui lui tenoit lieu de pendule, & un mauvais anneau folaire.

Il eft connu aux aftrologues & à tous les gens fenfés parmi les Arabes, que la caufe des éclipfes vient de l'interpofition d'un corps célefte qui prive un autre de la lumiere. Mais le peuple conferve encore l'opinion fuperftitieufe, qu'un grand poiffon pourfuit l'aftre qui s'éclipfe. Pour chaffer ce poiffon, les femmes & les enfans montent fur les toits des maifons, & font durant l'éclipfe, un bruit étrange en frappant fur des chaudrons & des baffins de cuivre. On attribue l'origine de cette coutume à un aftronome Arabe, qui perfuada cette fable au peuple pour l'engager à faire un bruit capable de parvenir aux oreilles du calife ou du fultan de Perfe, qui avoit douté de la jufteffe de la prédiction de l'éclipfe, faite par cet aftronome.

Tous les Arabes qui s'appliquent un peu à l'aſtronomie paroiſſent le faire uniquement pour réuſſir mieux dans l'aſtrologie, ſi eſtimée & ſi lucrative chez les orientaux. Lorſque je dis au premier aſtronome de Kahira, combien nous mépriſons l'aſtrologie en Europe, il me répondit, que c'étoit une ſcience preſque divine dont tous les hommes ne pouvoient pas ſonder les profondeurs. Il avoua néanmoins l'incertitude de ſes calculs; mais ajouta-t-il, les gens veulent ſavoir les réponſes à leurs demandes ſuivant le contenu de mes livres, & je les leur donne de bonne foi.

Le Koran défend expreſſément de tâcher de ſavoir l'avenir par le ſort, & les plus fameux commentateurs regardent par cette raiſon l'aſtrologie comme une ſcience criminelle. Cependant, malgré la déciſion des docteurs les muſulmans ſont fort attachés à cette prétendue ſcience, & les ſchytes plus encore que les ſunnites. Les premiers pouſſent même la ſuperſtition juſqu'à n'oſer conclure un marché ſans tâter le ſort au moins en comptant les boutons de leurs habits, ou les grains de leurs roſaires. Tous les Perſans ne ſont pas cependant également foibles : on dit que *Kérim Khan*, pour ménager l'erreur populaire,

n'entreprend rien ſans conſulter les aſtrologues ; mais il les avertit auparavant de ſes deſſeins & leur dicte les réponſes qu'il veut avoir.

CHAPITRE V.

Des maladies des ARABES *& de leur médecine.*

UNE vie frugale & réguliere préſerve des maladies. Les Arabes tombent en effet rarement malades, & ſe paſſent preſque de médecins & de médecines. Si la violence du mal les engage à appeller un médecin, ils le récompenſent mal & lui paient à peine la valeur de ſes remedes. Lorſque le malade meurt le médecin n'a point d'honoraire à eſpérer ; & quand il ſe rétablit, il oublie bientôt les ſervices qu'on lui a rendus. Cette ingratitude des malades inſpire des ruſes au médecin, qui durant la maladie, tâche par des moyens honnêtes ou ſouvent honteux, ſe ſe faire payer d'avance ſa récompenſe.

Ce n'eſt donc pas en Arabie qu'il faut s'attendre à trouver de grands médecins. Ceux qui pratiquent cet art ſavent rarement plus que les termes de l'art tels qu'ils ſe trouvent dans les ouvrages d'*Avicenne*, & quelque peu de la vertu

des ſimples. Tous les médecins que j'ai connus en Yemen étoient en même tems chimiſtes, apothicaires, chirurgiens & médecins des chevaux : l'exercice de tous ces talens à la fois leur faiſoit gagner à peine de quoi vivre petitement.

Les Arabes ont un grand nombre de remedes domeſtiques, dont ils ſe ſervent avec beaucoup de ſuccès. Un payſan des montagnes de l'Yemen tira par une inciſion le ſuc laiteux d'un arbre ſpongieux, qu'il ſavoit bien être un poiſon, & ſe purgea en-en avalant quelques gouttes. Les Bédouins guériſſent les bleſſures faites avec des armes blanches, en mettant deſſus de la chair crue d'un chameau fraìchement tué. Sur le vaiſſeau arabe qui nous tranſporta de Dsjidda à Loheya un mouſſe ſe plaignit de la colique : ſon maître mit tout de ſuite un fer au feu, & brûla ſi bien le malade que les tranchées ceſſerent.

En Yemen on croit que les inonctions fortifient le corps & le garantiſſent de l'ardeur du ſoleil, à laquelle les habitans de cette province preſque nuds ſont fort expoſés. L'huile, en bouchant les pores de la peau peut arrêter la tranſpiration trop abondante qui affoiblit le corps. Peut-être auſſi que ces Arabes cherchent une eſpece d'ornement dans une peau luiſante ; ils oignent

au moins leur corps de mauvaiſe huile à l'approche des grandes chaleurs. A Sana tous les Juifs, & pluſieurs Mahométans ſe font oindre le corps auſſi-tôt qu'ils ſe ſentent malades. L'extrême-onction des chrétiens orientaux, ne tire pas ſon origine d'un motif de ſanté : ils ſont obligés de payer à leurs Patriarches ſi cher la prétendue huile ſainte, que pour l'épargner on trempe ſeulement la pointe d'une aiguille d'argent dans cette huile, & on applique cette petite goutte au mourant.

On croyoit autrefois que les Arabes préféroient la mort à un lavement. Notre médecin en fit prendre cependant à pluſieurs perſonnes de diſtinctions à Kahira : mais la propoſition choqua quand il voulut ordonner ce remede à une femme. La ſaignée eſt rarement uſitée en Arabie : un *Banian* ſaigna cependant avec beaucoup d'adreſſe un de nous à Moka. En Yemen, on applique aſſez fréquemment des ventouſes. A Baſra, les gens du peuple, & principalement les portefaix, ſe ſcarifient les gras de jambe, dans l'opinion de gagner des forces par cette opération.

Les maux de dents ſont moins communs en Arabie qu'en Europe, parce que les orientaux ſe rincent plus réguliérement la bouche après avoir

mangé. Ils ne ſont pas cependant inconnus dans les villes, où l'on les attribue à la mauvaiſe odeur des latrines qui infectent l'air dans les pays chauds. A Baſra, où ces lieux ſont tenus fort malpropres, les habitans ont les dents gâtées, & j'ai vu arrêter en rue des barbiers, par des perſonnes qui ſe faiſoient arracher quelque dent en public. Ces maux ne peuvent pas provenir du café, puiſqu'ils étoient communs en Egypte, avant que l'uſage de cette boiſſon y fût introduit. Un Mullah me raconta qu'un Arabe s'étoit guéri, en introduiſant dans une dent creuſe, la fumée d'une certaine herbe, qui fit ſortir de cette dent pluſieurs petits vers.

Une maladie très-ordinaire en Yemen, dans les Indes & à Gambron en Perſe, c'eſt le ver des nerfs, ou la *Vena Medinenſis*, comme l'appellent les médecins Européens. On croit dans l'Yemen que cette maladie vient des eaux corrompues, qu'on eſt obligé de boire dans pluſieurs endroits; raiſon pourquoi beaucoup d'Arabes paſſent par un linge l'eau qu'ils ne connoiſſent pas. Quand on a eu le malheur d'avaler les œufs de cet inſecte, on ne s'en reſſent que longtems après, quand le ver eſt prêt à percer la peau. Notre médecin, *Mr. Cramer*, fut attaqué

peu de jours avant ſa mort, à la fois de cinq de ces vers: & il y avoit cependant déja plus de cinq mois que nous avions quitté l'Arabie. J'ai vu dans l'isle d e *Karek* un officier François nommé *Le Page*, qui après un voyage long & pénible, fait à pied & en habit d'Indien, depuis Pondicheri juſqu'à Surat par le milieu des Indes, étoit occupé à tirer ce ver de ſon corps: il croyoit l'avoir gagné en buvant de mauvaiſe eau dans le pays des *Marattes.*

Cette maladie n'eſt pas dangereuſe, ſi le malade parvient à faire ſortir ce ver ſans le déchirer: pour obtenir ce but, on le roule ſur une petite cheville de bois, à meſure qu'il ſort de la peau. Il eſt délié comme un fil, & long de 2 à 3 pieds: ſa ſortie ne cauſe aucune peine, excepté l'ennui de prendre beaucoup de précautions pendant pluſieurs ſemaines. Mais ſi malheureuſement on le déchire, il rentre dans le corps & produit les accidens les plus fâcheux, la paralyſie, la gangrene, & quelquefois la mort.

Comme les ſerpens vénimeux ſont fort communs dans les pays chauds & arides, il arrive fréquemment qu'ils mordent des gens qui ont à faire à la campagne. Les Arabes ne voulurent à aucun prix nous apprendre le ſecret qu'ils ont

de guérir ces morſures, & de prévenir les effets du poiſon. Mais un ſchech à Baſra, célebre par ſon ſavoir dans les ſciences occultes, m'avoua qu'il ſcarifioit la plaie, & qu'alors après avoir mâché de l'ail & le gardant dans la bouche, il ſuçoit le poiſon de la morſure, ſans danger pour lui & avec un heureux ſuccès pour le malade. Ce remede paroît revenir à celui des Hottentots, qui appliquent ſur la morſure une eſpece d'oignon blanc broyé. Dans tout l'orient on croit aux cures ſympathiques, & l'on me cita pluſieurs exemples de gens qui avoient guéri de loin des perſonnes mordues des ſerpens, ſans les voir & ſans leur appliquer des remedes.

Au reſte tous les ſerpens de l'Aſie ne ſont pas dangereux. Il y en a d'innocens & de familiers, qui ſe réfugient dans les murs des maiſons, & dont les habitans ſe croyent heureux en les poſſédant. Des matelots rapporterent à bord un tel ſerpent, qu'on avoit débarqué par mégarde parmi des futailles, de crainte que l'abſence de cet hôte ne portât quelque malheur à leur vaiſſeau.

Il paroît que de tout tems la lépre a été une maladie endémique en Arabie, puiſqu'une eſpece a porté chez les auteurs, le nom de lépre Arabe. Aujourd'hui on y en connoît encore trois eſpeces,

dont les deux premieres, nommées *Bohak* & *Barras*, ſont plus dégoûtantes que dangereuſes: mais la troiſieme appellée *Dsjuddam* eſt très-maligne, & ſelon les apparences, contagieuſe. Cette derniere préſente les mêmes ſymptômes que le médecin Anglois *Hillari*, décrit dans la maladie à laquelle il donne le nom de *lépre des jointures*.

Les Turcs par le dogme mal entendu d'une deſtinée inévitable, ne prennent aucune précaution contre la peſte: mais les Arabes, quoique bons Muſulmans, en prennent contre la lépre. Le dernier prince d'*Abu Schæhhr*, envoyoit dans l'isle de *Bahhrein* tous ceux qui étoient attaqués de la lépre & de maladies vénériennes. A Baſra, on enferme les lépreux dans une maiſon ſéparée, & à Bagdad on voit un quartier entouré d'un mur & rempli de baraques, où l'on fait entrer par force les lépreux, s'ils ne s'y retirent pas volontairement. Le gouvernement ne paroît pas cependant prendre beaucoup de ſoin pour l'entretien de ces malades: ils viennent tous les vendredis demander l'aumôme ſur la place du marché.

On dit que ces malheureux tâchent encore d'adoucir par l'amour, leur miſere. Il y a peu d'années, qu'un lépreux pour obtenir une fem-

me qu'il aimoit s'avifa d'un cruel ftratagême. Il porta pendant quelques jours une chemife de toile fine, & la fit vendre après fous main & à vil prix à la femme en queftion. Quand il fut que la lépre s'étoit manifeftée chez elle, il la dénonça, & parvint à la faire enfermer avec lui dans les baraques.

A *Bombay* la lépre n'eft pas rare parmi le petit peuple: mais elle ne doit pas être d'une efpece dangereufe, puifqu'on permet à ces lépreux de travailler en compagnie avec ceux qui fe portent bien. Dans les Indes comme en Arabie, on croit que la caufe de la lépre eft dans la mauvaife nourriture du peuple, qui mange beaucoup de poiffon gâté. *Mr. Forskal* a laiffé une defcription des fymptômes des différentes efpeces de lépre, qui ne peut intéreffer que les médecins de profeffion.

Je n'ai rien pu découvrir de l'origine de la pefte. Elle ne provient pas au moins de la corruption des eaux à Kahira: les chrétiens qui font à l'ordinaire à l'abri de ce fléau habitent précifément les bords du grand canal, d'où devroit venir l'infection. Tout ce qu'on débite touchant quelques maladies, qui préfervent ceux qui en font attaqués de la contagion de la pefte, roule

ſur des préjugés démentis par l'expérience, & principalement par les obſervations de *Mr. Ruſſel* habile médecin à Haleb.

L'inoculation de la petite vérole eſt uſitée chez les Bédouins depuis un tems immémorial. Les meres font cette opération à leurs enfans ; en leur ouvrant un peu la peau du bras avec une épine. Un Arabe de l'isle de *Lam*, ſituée près des côtes ſud-eſt de l'Afrique, me dit à Bombay, que l'inoculation étoit connue & pratiquée dans ſa patrie depuis pluſieurs ſiecles.

CHAPITRE VI.

Des ſciences occultes des ARABES.

PARLER des ſciences occultes d'un peuple c'eſt préſenter un tableau des effets de ſon ignorance, de la foibleſſe de ſon eſprit, & du déreglement de ſon imagination. Un tableau ſemblable ſeroit tout propre à humilier l'eſpece humaine, ſi en même tems il ne ſervoit pas auſſi à nous conſoler, en nous montrant de quels tas d'abſurdités nous peut préſerver l'étude de la bonne philoſophie en général, & de la phyſique en particulier.

Ces prétendues ſciences occultes, ſont en grande vénération chez les Arabes. Perſonne n'oſe les mettre en pratique, ſans être autoriſé par un maître de l'art reconnu, & ſans avoir paſſé par une eſpece d'apprentiſſage; ou comme diſent les Arabes, ſans avoir étendu pendant quelque tems, le tapis des prieres ſous les pieds d'un maître fameux. Une preuve de cette vénération eſt, qu'un des premiers de la Mecque, un homme de la plus haute nobleſſe, le ſchech *Mohammed el Dsjanadsjeni*, eſt actuellement le maître le plus célébre de la ſcience d'*Ism Allah.*

Cette ſcience d'*Ism Allah* ou du nom de Dieu, eſt la plus ſublime de toutes, puiſque Dieu en eſt la ſerrure, comme Mahomet en eſt la clef, & que par conſéquent, les ſeuls Muſulmans peuvent l'apprendre. Elle enſeigne à découvrir ce qui ſe paſſe dans les pays les plus éloignés; à ſe familiariſer avec les génies & les engager à ſuivre les volontés des initiés; à diſpoſer à ſon gré des vents & des ſaiſons; enfin à guérir la morſure des ſerpens & pluſieurs autres maladies ou infirmités. Des gens bien avancés dans cette ſcience, ſont parvenus comme on en cite des exemples, à faire tous les jours à midi leurs prieres dans la *Kaba* à la Mecque, ſans ſortir le reſte

du jour de leurs maiſons à Bagdad ou à Aden. Un marchand de la Mecque qui avoit appris dans cette ville cette ſcience du fameux *Dsjanadsjani*, m'aſſura que lui-même, étant en danger de périr ſur mer, avoit attaché au màt un billet écrit ſuivant toutes les regles de l'art, & avoit fait ceſſer par ce moyen à l'inſtant la tempête. L'art de trouver des tréſors cachés appartient auſſi à cette ſcience, dans laquelle les *Magrébins* ou Arabes de la Barbarie doivent exceller.

L'art de ſe procurer de ſuperbes viſions n'eſt pas même inconnu à ces Arabes, & ils employent pour y parvenir, les mêmes moyens dont ſe ſervent les dévots de certaines ſociétés en Europe. Ils s'enferment pendant long-tems ſans manger ni boire dans un lieu obſcur, & répetent à haute voix des prieres juſqu'à ce qu'ils tombent en défaillance. Sortis de cet antre & revenus de leur foibleſſe, ils racontent ce qu'ils ont vu dans leur extaſe : ils prétendent à l'ordinaire avoir vu Dieu dans ſa gloire, des anges, des eſprits de toute eſpece, le ciel & l'enfer.

La ſeconde de ces ſciences appellée *Simia*, ne s'éleve pas ſi haut & a quelque choſe de plus humain ; elle ſe contente d'enſeigner à

jouer des gobelets, ou à faire des tours de passe-passe. Quoique les ecclésiastiques sensés désapprouvent fortement cette science, quelques ordres de Dervisches s'y appliquent, & l'exercent pour prouver à ce qu'ils disent, la vérité de leur religion & la sainteté du fondateur de leur ordre. Aucune part ces prétendus miracles ne se font plus fréquemment qu'à Basra, où j'ai vu une troupe de ces Dervisches de l'ordre de *Bedr Eddin*, se promener tous les jours par les rues sautant, chantant, battant du tambour & gesticulant avec des fers pointus, qu'ils paroissoient s'enfoncer dans les yeux.

Dans la même ville, j'ai assisté à la fête que les Dervisches de cet ordre célebrent toutes les années à l'honneur de la naissance de Mahomet. Le lieu de la scene étoit en plein air dans la cour de la mosquée, illuminée seulement de trois bougies. Plusieurs Mullahs & Derviches commencerent par chanter quelques passages du Koran: ensuite ils continuerent le chant accompagné de tambours, & durant cette musique, d'autres Dervisches se leverent, prirent des fers pointus & firent semblant de se percer le corps, & de se les passer même à coups de maillet. Alors parut le principal acteur qui prenant l'air

d'un inſpiré, fit continuer & animer la muſique pour augmenter ſon inſpiration, ou plutôt pour étourdir les ſpectateurs. Au milieu de ſon extaſe, il jetta ſon turban, fit flotter ſes cheveux que cet ordre laiſſe croître & ſe perça le corps avec 5 lances : montant après ſur le toit d'un bâtiment bas où l'on avoit élevé une perche longue de 16 pieds & garnie d'un fer pointu, il s'empala lui-même avec cette perche, & ſe fit porter dans cet état par la place.

C'étoit un ſpectacle frappant qu'un homme maigre, avec une longue barbe & des cheveux épars, percé de lames, & porté embroché à une longue perche. Je dis en me retirant à un Mullah de mes amis qui m'avoit accompagné à cette fête, que ce Derviſche faiſoit ſes tours par le moyen d'un grand ceinturon rembourré, qu'il portoit dans ſon ample & longue culotte. Il me répondit qu'il avoit toujours ſoupçonné quelque ſupercherie ; mais qu'il ſe gardoit bien de faire paroître ſes ſoupçons, pour ne pas s'attirer l'inimitié de l'ordre de *Bedr Eddin* : puiſque un de ſes confreres avoit eſſuyé de grandes perſécutions de la part de ces Derviſches, parce qu'il avoit marqué quelque doute ſur la réalité de ces miracles.

Ayant appris que ce Dervifche embroché alloit auffi repréfenter pour de l'argent dans des maifons particulieres, je lui fis offrir deux ducats s'il vouloit venir me montrer chez moi fon favoir faire. Il y vint & commença par un long bavardage, fur la fainteté de fon ordre & de fon fondateur, qui avoit tranfmis à fes difciples le don de faire des miracles. Après quoi il pria, & fit femblant de s'enfoecer les fers dans le corps & dans la tête. J'examinai l'endroit où le fer étoit entré & je trouvai un petit déchirement de la peau fans effufion de fang. Il me parut cependant qu'il avoit fouffert affez pour fes deux ducats, & je le congédiai.

Par la fcience *Kurra*, on apprend à compofer des billets propres à préferver des enchantemens, & qui fervent encore contre des accidens de toute efpece. On porte ces billets coufus dans des fachets de peau, fur la tête, au bras ou fur la poitrine: on les attache aux colliers des chevaux & des ânes, qui alors prennent de l'appétit & ne s'échauffent pas. Dans la citadelle de *Diarbekr*, un tel billet fit ceffer le croaffement des grenouilles. Un homme diftingué à Haleb diftribue gratis toutes les années, des billets pour chaffer les mouches: l'efficacité de fes billets dépend du jour,

de

de l'heure, & de l'état du meſſager qui les cherche. Les vieilles femmes en prennent toujours, parce qu'elles ſont aſſez honnêtes pour s'imaginer d'avoir manqué aux conditions qui rendent les billets efficaces. Ces billets ne ſont pas moins bons, quand ils ſont écrits par un juif ou par un chrétien: on m'en demanda ſouvent, parce qu'on me croyoit aſtrologue. Au reſte les billets pour faire pondre abondamment les poules, vendus publiquement par un Jéſuite au milieu du 18 ſiecle & des nations éclairées, valent bien ceux des Arabes.

La ſcience *Ramle* eſt proprement l'art de dire la bonne avanture. Les juifs s'en mêlent comme les muſulmans. Si un homme tombe malade, on va pour voir s'il reviendra, conſulter un Mullah qui donne la réponſe après avoir feuilleté ſon livre, & qui reçoit pour ſa peine un coq ou une brebis.

Les théologiens ſunnites condamnent la pratique de ces deux dernieres ſciences; mais on les tolere, parce qu'elles font vivre un grand nombre de pauvres écrivains. Comme les Arabes ſont généralement avares, des ſavans riches & diſtingués employent ſouvent auſſi ces moyens honteux pour gagner de l'argent.

Une ſcience vraiment occulte, & que tout honnête Arabe doit avoir en horreur, eſt celle qu'ils nomment *Sihhr*, ou la pure & franche ſorcellerie. Cette ſcience eſt deſtinée à faire du mal à autrui plutôt que du bien à ſoi-même. On s'en ſert cependant quelquefois pour engager une femme à s'arracher des bras de ſon mari, & pour je jetter entre ceux d'un étranger: à cet effet on n'a qu'à attacher un certain billet à ſa porte. Les habitans de l'*Oman* excellent dans cette ſcience abominable : ils ne paroiſſent pas cependant approcher encore de l'habileté ſupérieure de nos ſorciers en Europe : car ils ne connoiſſent par le ſabbat, & ils ignorent l'art ſublime de voler par les airs ſur un manche à balai.

Je ne m'étois pas attendu de trouver en Arabie tant de ſectateurs d'une ſcience occulte d'une autre eſpece ; de celle de la pierre philoſophale. Les Arabes ſont ſi infatués de cette ſcience, l'objet continuel de leurs ſouhaits & de leurs recherches, qu'elle les ruine ſouvent comme elle ruine les alchimiſtes en Europe. Ils croyent que le ſecret de faire l'or eſt connu en Europe & que les Venitiens ſur-tout le poſſedent. Ils ont des livres Arabes, qui traitent de cet art &

qui leur inſpirent ces folles eſpérances. Suivant les apparences, la marotte de la pierre philoſophale vient de l'orient, d'où elle nous eſt parvenue comme tant d'autres fables nuiſibles.

Nous avons connu à *Beit el Fakih* deux de ces alchimiſtes, dont chacun travailloit ſuivant les préceptes de ſon propre livre. L'un, homme aimable & ſenſé d'ailleurs, croyoit être ſûr de ſon fait, s'il pouvoit trouver une certaine herbe qui ſelon ſon opinion devoit croître ſur les montagnes de l'Yemen. Comme il ſoupçonnoit que nous étions auſſi des alchimiſtes, venus tout exprès pour chercher cette herbe merveilleuſe, il tâcha de lier connoiſſance avec *Mr. Forskal*, auquel il fut d'un grand ſecours dans ſes excurſions botaniques. Mais le pauvre homme qui avoit déja ſoufflé tout ſon bien, & qui travailloit alors aux frais d'un riche ſeigneur, n'eut pas le bonheur de trouver l'herbe déſirée. On dit que ſur le mont Liban il croît une herbe qui teint en jaune, couleur d'or, les dents des chevres qui en mangent. Cette obſervation a donné l'origine peut-être à ce préjugé de l'efficacité d'une herbe, pour avancer le grand-œuvre.

L'autre de ces ſouffleurs Arabes étoit une eſpece de médecin, ſi pauvre qu'il n'avoit pas de

quoi acheter un alambic de verre. Ce dernier étoit persuadé de réussir à faire de l'or s'il pouvoit découvrir la signification d'un terme de son livre. Sachant que *Mr. de Haven* s'appliquoit à l'étude des langues, il s'adressa à lui pour avoir l'explication du mot barbare, que personne ne pouvoit entendre.

SECTION XXVIII.

DE L'AGRICULTURE DES ARABES.

CHAPITRE I.

De la fertilité du terroir.

UN voyageur qui eſt obligé d'employer la plus grande partie de ſon tems dans les villes, & qui ne peut voir la campagne qu'en paſſant, n'eſt gueres en état d'acquérir une idée juſte de la fertilité des terres, & de la maniere de les cultiver. Je n'ai pas négligé de prendre, touchant l'agriculture de l'orient, toutes les informations que j'ai pu me procurer en conſultant les gens qui m'ont paru bien inſtruits. Je rapporterai ce que j'ai appris de la fertilité de l'Arabie, & des contrées où les Arabes ont des établiſſemens.

Le terroir le plus fertile dont j'aie entendu parler, eſt en Egypte & aux environs d'Alexandrie : il rapporte, ſuivant le récit des négocians Européens qui demeurent dans cette ville, du fro-

ment au centuple. Les payſans dirent cependant à *Mr. Forskal*, que leurs bonnes récoltes en froment alloient de 30 à 70 pour un, & dans quelques endroits à 15 ou 20 pour un. Ce qui eſt ſûr au moins, c'eſt que le reſte des terres, quoique arroſées par le Nil ne donnent que 10 pour un dans toute l'Egypte. *Granger* n'a pas vu un plus grand produit.

En *Méſopotamie*, près de *Helle*, de *Bagdad*, & de *Baſra*, où les terres ſont arroſées par les eaux de l'Euphrate & du Tigre, on regarde comme une grande fertilité, lorſque le froment donne 20 pour un: perſonne ne ſe ſouvient d'y avoir vu une récolte de trente.

Dans les plaines de l'Aſſyrie, à *Erbil* & aux environs de *Moſul*, les terres ne rendent que 10 ou 15 pour un: mais le bled venu dans ces terres fertiliſées uniquement par la pluye, eſt meilleur & donne plus de farine que celui qui croît dans des terres arroſées artificiellement; de ſorte que les 15 de l'Aſſyrie, valent bien le 20 de la Méſopotamie. Aux environs de *Diarbekr*, le froment donne ordinairement entre 4 & quinze.

Un habitant de *Merdin* m'aſſura qu'il avoit eu cinquante pour un de l'orge; récolte qu'il regardoit lui-même comme merveilleuſe, puiſ-

que les ordinaires n'y ſont que de ſept à quinze. Après m'être informé plus particuliérement de cette récolte, j'appris qu'on avoit dans cette contrée deux eſpeces d'orge : la commune, comme par-tout, & la noire : la derniere eſt meilleure pour le bétail & rend cinquante, pendant que la commune ne va tout au plus qu'à quinze. On y a auſſi deux eſpeces de froment, dont l'une donne une plus abondante récolte que l'autre, & qui eſt néanmoins plus rarement cultivée, parce qu'elle épuiſe apparemment trop les terres.

En Syrie, près de *Haleb*, on ne ſe rappelloit pas une récolte plus forte que de 20 pour un. Les payſans entre *Seïd* & *Damask*, & ceux des environs de Bethléhem, n'ont jamais eu plus de 12 à 15 dans les meilleures années.

En Arabie, aux environs de *Maskat*, le froment rend dix pour un. Dans la province d'Yemen, l'agriculture paroît avoir été pouſſée plus loin que dans les autres parties de l'orient. On m'aſſura que dans les diſtricts les mieux cultivés, le froment rendoit 50 : le *Durra*, dans les montagnes 140, & dans le Tehama 200 & même juſqu'à 400. Ce dernier produit paroîtroit incroyable, ſi par la maniere de ſemer & d'arroſer ce grain, les habitans ne parvenoient à obtenir de

la même ſemence trois récoltes ſucceſſives la même année. En général, le *Durra* eſt le grain qui rend le plus : *Granger* dit que ſur les bords du Nil il donnoit 50 pour un.

Ce détail peut faire juger jusqu'à un certain point, du produit des terres dans l'orient. Les anciens & quelques voyageurs modernes, apparemment pour mettre du merveilleux dans leurs récits, ont vanté la fertilité de ces contrées juſqu'à rapporter des choſes incroyables. Leurs calculs peuvent être exagérés à deſſein, ou ceux qui les font, ont éte trompés par les orientaux.

Il ſeroit poſſible cependant de rapprocher leurs exagérations un peu de la vérité. La maniere d'apprécier le fertilité d'une terre, en diſant, elle rapporte tant pour un de ſemence, eſt vague & incertaine. Une bonne méthode de labourer & de ſemer épargne la ſemence, comme j'aurai lieu de le remarquer bientôt, en parlant de la culture des payſans de l'Yemen. Si donc dans une terre mal ſemée, il ſe perd la moitié de la ſemence néceſſaire, & qu'elle rapporte dix pour un, une autre où la moitié de la ſemence a été épargnée, rapportera 20 pour un, & paroîtra une fois plus fertile, quoique d'une bonté égale à l'autre. Ni les anciens, ni les modernes ne ſont entrés dans ce

détail de la culture, en parlant de la fertilité des contrées éloignées.

Ils n'expliquent pas non plus de quelle eſpece de grain il eſt queſtion, quand ils calculent le produit d'une terre à leur maniere. Nous avons vu quelle différence il y a entre le rapport d'un champ ſemé en froment, & un autre ſemé en *Durra*. Ce dernier grain, eſpèce de gros millet connue parmi nous ſous le nom de *Sorgo*, a montré par des eſſais faits en Europe, qu'il conſervoit ſa fertilité dans nos terres : on a abandonné ſa culture, à cauſe du peu de parti qu'on pouvoit en tirer. Dans l'orient ce grain paroît avoir été en uſage de tems immémorial : les Arabes en font leur principale nourriture : on le cultive en Egypte, en Méſopotamie & en Aſſyrie. Les payſans de la Syrie & de la Paleſtine vendent leur froment, & ſe nouriſſent de *Durra*. C'eſt donc, ſuivant toutes les apparences, de ce durra qu'il faut entendre ce que tant d'auteurs nous racontent de la fertilité ſurprenante de quelques contrées de l'orient.

CHAPITRE II.

Du Labourage & de la maniere de ſemer.

LES terres n'étant pas également bonnes, & le climat variant beaucoup dans les contrées de l'orient la culture y eſt auſſi fort différente. En Egypte, en Aſſyrie, en Méſopotamie & en Syrie, on néglige extrêmement l'agriculture : ces provinces ſont d'ailleurs ſi dépeuplées, que beaucoup d'excellentes terres doivent y reſter en friche.

En Arabie, pays ſoumis à un gouvernement moins opprimant la culture ſe trouve en meilleur état. Les inſtruments du labourage y ſont cependant groſſiers & mal faits : on ſe ſert de la charrue la plus ſimple tirée par des bœufs, avec laquelle on remue la terre un peu en tout ſens, juſqu'à ce qu'elle eſt meuble. J'ai vu atteler à une telle charrue aux environs de Bagdad, des ânes avec des bœufs, & près de Moſul deux mulets. Pour cultiver leurs iardins ou pour bécher les champs eſcarpés où la charrue ne peut pas paſſer, les Arabes emploient une eſpece de pioche, & pour faire les rigoles d'une beche fort large, maniée par deux hommes dont l'un l'enfonce en terre, & l'autre la tire à ſoi avec des cordes.


II.

Dans beaucoup d'endroits en Yemen, la terre eſt cultivée comme un jardin. La culture y coûte cependant beaucoup de peines & de travail, parce qu'il faut arroſer les champs avec beaucoup d'exactitude. Dans la partie montueuſe de cette province, les champs ſont ſouvent en terraſſes, ſur leſquelles on conduit l'eau par des canaux du haut des montagnes, dans la ſaiſon pluvieuſe. Les habitans de la plaine ſont obligés d'entourer leurs champs de digues, pour retenir l'eau pendant quelque tems ſur la ſurface de la terre. J'ai déja décrit ces deux méthodes en faiſant la relation de mes voyages à *Zébid*, & dans les diſtricts montueux.

Pour amaſſer l'eau néceſſaire à ces arroſemens, les habitans du haut de l'Yemen font des digues au pied des montagnes. Outre ces petits réſervoirs particuliers, il y en a de publics & très-vaſtes qui conſiſtent dans l'eſpace entre deux hauteurs rapprochées qu'on a fermé par une bonne muraille. Dans la plaine de *Damar*, on n'a pour arroſer les terres, que des puits forts profonds, d'où l'on tire l'eau à force de bras. Il eſt ſurprenant que les Arabes n'adoptent pas les machines hydrauliques, uſitées dans leur voiſinage en Egypte, & dans les Indes.

J'ai vu comment on ſeme dans les montagnes de l'Yemen. Un payſan portoit un ſac plein de lentilles qu'il répandoit fort rares dans les ſillons, comme nous ſemons les pois dans nos jardins ; & en avançant, il pouſſoit avec les pieds la terre des deux côtés pour couvrir la ſemence. En d'autres endroits le ſemeur marchoit derriere le laboureur, & jettoit dans le ſillon la ſemence, que l'autre en retournant couvroit bientôt de terre avec ſa charrue. Ces deux manieres de ſemer ſont pénibles, parce que le ſemeur doit faire autant de tours qu'il y a de ſillons : mais elle a l'avantage de ménager le grain, dont une partie alors ne peut pas ſécher ni être mangée par les oiſeaux. On employe en général peu de ſemence en Arabie ; les ſaiſons y étant plus régulieres, le payſan ne riſque pas que le grain périſſe dans la terre. C'eſt une nouvelle preuve de l'incertitude du jugement qu'on porte ſur la fertilité d'une terre, en l'appréciant par le rapport de tant pour un de la ſemence.

Dans quelques diſtricts de l'Yemen on plante à la main le *Maïs* & le *Durra*. Je vis auſſi dans les montagnes entre *Möſhak* & *Sehan*, quelques champs où les plantes de ces grains étoient rangées au cordeau, comme les choux en Europe : c'étoient les plus beaux champs que j'aie

vus de ma vie. Toutes les tiges fembloient de la même hauteur, & l'on n'y voyoit pas le moindre brin de mauvaife herbe. Le même grain venoit affez mal dans les champs voifins : preuve que tous les payfans Arabes ne font pas également laborieux. Les champs dans les plaines autour de Beit el Fakih, étoient auffi remplis d'ivroie & irrégulierement enfemencés.

Près de la montagne de *Mbarras*, je vis un payfan qui labouroit la terre avec une petite charrue entre des bleds hauts de neuf à dix pouces plantés ou femés en lignes droites : fes bœufs étoient dreffés à paffer entre les rangées, fans fouler les plantes. L'utilité de ce travail confifte en ce qu'il détruit les mauvaifes herbes, qu'il couvre mieux de terre les racines des plantes, & qu'il prépare le fol à recevoir la pluye & les arrofemens. On arrache avec les mains la mauvaife herbe qui refte, & l'on en nourrit les beftiaux. Ainfi la méthode des *Tull* & des *Duhamel*, crue nouvelle en Europe, eft très-ancienne en Arabie.

Pour conferver les récoltes, on eft obligé d'en écarter les oifeaux & les animaux malfaifans. Les payfans veillent à cet effet tour à tour fur leurs champs; dans les montagnes ils fe placent

ſur un arbre, & dans le Tehama ſur une eſpece d'échaffaud couvert d'un toit.

CHAPITRE III.

De la Moiſſon.

LE tems où les bleds mûriſſent varie beaucoup en Arabie, non-ſeulement à l'égard de la poſition des lieux vers le nord & vers le ſud ; mais principalement encore à l'égard de leur élévation, & de la ſaiſon dans laquelle on peut arroſer les terres. Ce tems eſt très-différent déja, dans la petite étendue des états de l'Imam de Sana. Le 15 Juillet l'orge étoit ſerrée à Sana, & plus près des montagnes à *Chamis* on ne faiſoit que ſemer les lentilles. Dans la plaine de *Beit el Fakih*, le durra avoit ſept pieds de haut les premiers jours d'Août, & dans le même tems on labouroit & l'on arroſoit les champs pour une nouvelle ſemaille dans la vallée de *Zébid*, qui n'eſt qu'à une très-petite journée de *Beit el Fakih*.

A *Maskat*, on ſeme le froment & l'orge en Décembre, & on les coupe vers la fin de Mars : mais on ſeme le durra en Août pour le moiſſonner à la fin du mois de Novembre. On y féconde les

dattiers au mois de Décembre ; & comme l'*Oman* produit plufieurs efpeces de ce fruit, qui mûriffent les unes après les autres on y a des dattes fraîches pendant trois mois, favoir pendant les mois de Fevrier, de Mars & d'Avril.

En Egypte, on feme les terres qui bordent les canaux en Octobre, & le bled eft mûr vers la fin de Fevrier : celles qui ne peuvent pas être arrofées par les eaux du Nil font enfemencées en Novembre, & le froment mûrit en Fevrier & l'orge en Mars. A *Moful*, on peut couper l'orge au commencement du mois de Mai, & le froment quarante jours plus tard. La moiffon de tous les grains eft de vingt-jours plus avancée à Bagdad qu'à Mofu!.

Quand les bleds font mûrs les Arabes les arrachent avec la racine : ils coupent par contre avec une faucille, le bled verd, l'herbe, & tout ce qu'ils deftinent pour fourrage à leurs beftiaux. Les Indiens fe fervent du même inftrument pour moiffonner le riz, & pour tailler les cocotiers. Les deux nations ont une méthode fort fimple pour aiguifer leurs faucilles : ils mettent cet inftrument dans le fable qu'ils arrofent avec un peu d'eau, & frottent alors avec le pied ce fable humecté contre la lame jufqu'à ce qu'elle foit fuffifamment aiguifée.

Pour battre le bled, les Arabes rangent les gerbes épis contre épis, & font traîner alors ſur ces épis une groſſe pierre attelée de deux bœufs. Cette façon d'égrainer les bleds, reſſemble beaucoup à celle qui eſt uſitée en Egypte, & dont j'ai parlé en donnant la deſcription des mœurs de cette contrée.

En Syrie on ſe ſert au même but d'une planche garnie de pierres à fuſil, qu'on fait traîner auſſi par des bœufs, ſur les gerbes étendues en pleine campagne.

Les Arabes au reſte moins ſuperſtitieux que les Juifs, ne ſe font aucune peine d'enſemencer un champ avec des grains mêlés de différentes eſpeces, s'ils croyent y trouver de l'avantage.

CHAPITRE IV.

Des Animaux domeſtiques.

EN Arabie on trouve en quantité tous les animaux domeſtiques ordinaires dans les pays chauds. On y éleve des chevaux, des mulets, des ânes, des chameaux, des dromadaires, des vaches, des bufles, des brebis, & des chevres. Dans les provinces

vinces fertiles, la volaille eſt ſi commune qu'on la vend à bas prix.

Parmi ces animaux domeſtiques les Arabes, comme on ſait, ſont le plus grand cas & prennent le plus de ſoin de leurs chevaux. Ils les partagent en deux grandes eſpeces; celle des *Kadiſchi*, ou chevaux de race inconnue; & celle des *Kòchlani*, ou de chevaux dont on a écrit la généalogie depuis deux mille ans. Les *Kadiſchi* ne ſont pas plus eſtimés que nos chevaux européens, & on les employe à porter des fardeaux & à des travaux ordinaires.

On ſe ſert au contraire des *Kòchlani* uniquement pour la monture, ſans les aſſujettir à aucun autre travail. Ils ſont très-eſtimés, & par conſéquent très-chers. On prétend qu'ils tirent leur origine des haras du roi Salomon. Quoi qu'il en ſoit de cette belle filiation, ils ſont propres à ſoutenir les plus grandes fatigues & à paſſer des jours entiers ſans nourriture. On leur attribue auſſi un courage ſingulier avec lequel ils ſe jettent ſur l'ennemi: on aſſure même, qu'un cheval de cette race quand il ſe ſent bleſſé & hors d'état de porter plus long-tems ſon cavalier, ſort de la mêlée pour le mettre en ſureté. Si le cavalier eſt par terre, ces chevaux reſtent près de lui, & ne ceſ-

ſent de hennir jusqu'à ce qu'il ſoit ſecouru. Ils ne ſont ni grands ni beaux ; mais fort légers à la courſe ; auſſi les Arabes ne les eſtiment que pour leur race, & pour leurs bonnes qualités & nullement pour leur figure.

Ces *Köchlani* ſont élevés principalement par les Bédouins établis entre *Baſra*, *Merdin*, & la Syrie ; pays où les ſeigneurs ne veulent pas monter d'autres chevaux. Toute cette race eſt partagée encore en pluſieurs familles dont chacune a ſon nom propre : celle de *Dsjulfa* paroît la plus répandue. Quelques-unes de ces familles ont plus de réputation que les autres à cauſe de l'ancienneté & de la pureté de leur nobleſſe. Quoique l'on ſache par expérience, que les *Köchlani* ſont ſouvent inférieurs aux *Kadiſchi*, on préfere toujours les premiers au moins les jumens dans l'eſpérance d'en avoir une belle race.

Les Arabes manquent il eſt vrai, de tables généalogiques pour prouver la deſcendance de leurs *Köchlani* : mais ils ſont néanmoins ſûrs de le régularité des filiations, parce que jamais une jument de cette race n'eſt couverte qu'en préſence de témoins Arabes. Quoique ce peuple ne s'effarouche pas toujours d'un parjure, ils ſont plus conſcientieux dans un cas auſſi grave : on n'a

point d'exemple d'un faux témoignage rendu pour la naiſſance d'un cheval; parce qu'un Arabe eſt perſuadé que lui & toute ſa famille ſeroit détruite, ſi dans une affaire de telle importance il ne dépoſoit pas ſelon la vérité.

Quand un chrétien a une jument *Köchlani* qu'il veut faire couvrir par un étalon de la même race, il eſt obligé de faire appeller un témoin Arabe, qui reſte vingt jours auprès de cette jument pour être ſûr qu'aucun cheval commun ne l'a déshonorée. Pendant ce tems, elle ne doit pas voir de loin même ni cheval ni âne. Quand la jument met bas le même Arabe doit être préſent, & l'on expédie alors dans les premiers ſept jours l'acte juridique de la naiſſance légitime du poulain. Si par hazard les deux races ſe mêlent, un poulain dont le pere ou la mere étoient *Köchlani*, eſt toujours réputé *Kadiſchi*.

Les Arabes vendent ſans ſcrupule les étalons *Köchlani* comme d'autres chevaux : mais ils n'aiment pas à ſe défaire des jumens pour de l'argent. Quand ils ſont hors d'état de les entretenir, ils les remettent à un autre ſous condition d'avoir leur part aux poulains ou de pouvoir les retirer après un tems fixé.

Il en eſt au reſte de ces *Köchlani*, comme de

l'ancienne nobleſſe des ſchechs Arabes, dont le mérite eſt méconnu hors de leur patrie. Les Turcs font peu de cas de ces chevaux : comme leur pays eſt plus fertile, mieux arroſé & moins en plaine, les grands coureurs ne leur ſont pas ſi néceſſaires. Ils préferent les grands chevaux, qui font parade ſous les magnifiques harnois dont ils les chargent. Il y a ſelon les apparences auſſi des *Köchlani* dans l'*Hedsjas* & dans le pays de *Dsjof* : mais je doute qu'on les eſtime dans les états de l'Imam, où les chevaux des perſonnes de diſtinction me parurent trop beaux pour être des Köchlani. Les Anglois par contre achetent quelquefois de ces chevaux à 800 ou 1000 écus la piece. On offrit à un marchand de cette nation à Bengale le double du prix d'achat ; mais il l'envoya en Angleterre, où il eſpéroit avoir le quadruple du prix qu'il avoit payé à Moka.

On trouve deux eſpeces d'ânes en Arabie : la petite ou pareſſeuſe auſſi peu eſtimée qu'en Europe ; & une grande & courageuſe dont on fait grand cas. Les ânes de cette derniere eſpece ſe payent fort cher : ils m'ont parus plus commodes que les chevaux quand il s'agit de faire un voyage.

J'ai lieu de croire qu'il y a en Arabie plu-

ſieurs eſpeces de chameaux. Ceux qu'on voit dans les états de l'Imam ſont d'une taille médiòcre & d'un brun clair: ceux qui viennent du *Nedsjeran*, ſont grands, lourds & d'un brun foncé. Les dromadaires de l'Egypte & de l'Arabie n'ont qu'une boſſe, & ne peuvent être diſtingués des chameaux par ceux qui ne ſont pas accoutumés à voir beaucoup de ces animaux, que par un certain air de légereté, qui les fait paroître tout de ſuite plus propres à la courſe. Je n'ai eu occaſion de voir qu'une ſeule fois des dromadaires à deux boſſes: c'étoit dans une ville de la Natolie, où ils avoient été amenés de la Crimée. Mais ils étoient ſi grands & ſi lourds, qu'ils me parurent plutôt appartenir à une eſpece particuliere de chameaux, qu'à celle des dromadaires.

Dans l'orient on trouve des buffles dans toutes les contrées marécageuſes, & ſur les bords des grandes rivieres: ils y ſont même en plus grande quantité que les bêtes à corne ordinaires. J'en ai vu en Egypte, à Bombay, près de l'Euphrate, du Tigre, de l'Oronte, &c. La femelle du buffle donne plus de lait que la vache commune, & le mâle eſt auſſi propre au labourage que notre bœuf. Sa chair inférieure à celle du bœuf, eſt dure & d'un goût rebutant. Les marchands

Européens ſont obligés néanmoins d'en manger, dans les pays où cet animal abonde: je crois qu'on m'a ſervi ſouvent au lieu de bœuf, de la viande d'un jeune buffle ſans que j'en aye apperçu la différence. Les Arabes ſe ſervent d'un moyen pour forcer la femelle du buffle à donner plus de lait, que les anciens Scythes avoient employé déja dans le même but chez leur jumens: pendant qu'un homme trait la vache, un autre la chatouille.

Les bœufs & les vaches en Arabie portent ſur l'épaule, au-deſſus des jambes de devant, un morceau de graiſſe ou une boſſe, qui comme celle des chameaux augmente ou diminue à meſure que l'animal devient gras ou maigre. Je n'ai rien pu apprendre de l'inſtinct de ces bœufs, qui doit les porter à ſe mettre en cercle pour ſe défendre contre les bêtes féroces. Cette tradition eſt d'autant moins probable, que les bœufs d'Arabie ſe diſtinguent encore de ceux de l'Europe, par la petiteſſe de leurs cornes.

Pour nourrir ces animaux domeſtiques les Arabes n'ont pas le ſecours des prairies, qui ne peuvent exiſter dans un pays auſſi aride. La nourriture des chevaux, des bœufs & des ânes, conſiſte en paille, en orge, & en feves. Le ſeul

fourrage que les Arabes ſement, c'eſt une eſpece de feve ou *Phaſeolus* : les Egyptiens ſement dans un pays mieux arroſé, le trefle au même uſage. Le chameau mange les plantes les plus arides ; en Arabie cependant il fait ſa principale nourriture de celles du genre des courges, qui abondent dans les terroirs les plus ſecs.

SECTION XXIX.

DE L'HISTOIRE NATURELLE DE L'ARABIE.



CHAPITRE I.

*Réflexions générales ſur l'hiſtoire naturelle de l'*ARABIE.

UN des principaux objets des occupations de notre compagnie de Voyageurs, étoit ſans doute l'examen des productions naturelles des pays que nous devions parcourir. Chaque membre de notre petite ſociété ayant reçu ſa tâche aſſignée, celle de cet examen avoit été confiée particuliérement à feu *Mr. Forskal.* L'activité, le zéle & les talens connus de ce ſavant, ſemblent donc promettre au public une riche moiſſon, & des découvertes nombreuſes dans l'hiſtoire naturelle tant de l'Egypte que de l'Arabie, contrées qu'il a eu le tems d'examiner avant ſa mort prématurée. Mais nos eſpérances ont été en partie trompées, par la réunion de différentes circonſ-

tances défavorables, dont il convient de faire le détail, tant pour excuser notre sécheresse, que pour encourager d'autres voyageurs à saisir des occasions plus heureuses pour perfectionner un travail que feu notre ami a commencé avec tant de succès.

Le tems prescrit pour notre séjour dans les pays de l'orient, étoit en général trop court, & un retard imprévu en Egypte, avoit raccourci encore celui que nous pouvions donner au voyage en Arabie. Par cette raison, nous n'avions que 6 mois depuis la fin du mois de Décembre 1762, jusqu'au commencement de Juin 1763, époque de la mort de *Mr. Forskal*, pour examiner en naturalistes une si vaste contrée. Plusieurs objets ont dû par conséquent être observés presque en courant. Les indispositions fréquentes de nos compagnons de voyage, nous obligeoient d'ailleurs à nous séparer souvent, & une raison semblable empêcha *Mr. Forskal* de voir le *Mont Sinay*, & les productions de cette partie de l'*Arabie-Pétrée.*

Le climat & le terroir de plusieurs pays que nous avons parcourus, ne sont pas aussi favorables qu'on le pense ordinairement à la multiplication des végétaux & des animaux. Un sol aride

& ſablonneux comme eſt en grande partie celui de l'Arabie, ne ſe couvre gueres de plantes, & les animaux manquant de nourriture, ne peuvent y ſubſiſter. Le naturaliſte trouve donc un petit nombre d'objets à obſerver, & l'hiſtoire naturelle d'une telle contrée ne peut pas être étendue. En Arabie d'ailleurs l'activité du ſoleil eſt ſi grande, que les fleurs paſſent & ſe fanent en peu de tems; de ſorte que ſi le botaniſte occupé de tant de plantes différentes, manque le moment favorable où une inconnue eſt en fleurs, elle eſt perdue pour lui juſqu'à la ſaiſon ſuivante.

Il ſeroit poſſible de remédier à ce dernier inconvénient, en obſervant les plantes dans des jardins. Mais il n'y a peut-être aucun pays au monde, où le jardinage ſoit auſſi négligé qu'il l'eſt en Arabie. On trouve à peine quelque petit jardin dans les environs des plus grandes villes: à *Beit el Fakih* il y en a un ſeul planté par un ancien *Dola.* Les Arabes peuple ſobre & frugal, ſe contentent des mets les plus communs, ſans ſe donner la peine d'en produire une variété. Ce qui les dégoûte apparemment auſſi de la culture des jardins, ce ſont les longues ſéchereſſes, qui durant quelquefois plus d'une année, détruiſent tous les végétaux, & le dégat cauſé par les ſau-

terelles, qui achevent de dépouiller la campagne de sa verdure. Les *Banians* obligés par leur religion à une nourriture végétale, plantent bien un assez grand nombre de légumes : mais ce sont pour la plupart, des plantes apportées des Indes & déja connues.

A ces obstacles physiques qui s'opposent aux progrès de l'histoire naturelle de l'orient, se joint un autre encore, provenant du moral des peuples qui habitent ces régions. Les Arabes nation ignorante, avide & ombrageuse, ne peuvent pas s'imaginer que la seule curiosité puisse engager un Européen à s'exposer à tant de courses fatigantes. Ils lui supposent un motif intéressé, la recherche des trésors cachés, & encore l'habileté de réussir dans ses desseins. Ce préjugé généralement répandu de la richesse des voyageurs, expose un curieux à des dangers continuels de la part des Arabes brigands & vagabonds. *Mr. Forskal* après avoir été dépouillé par ces voleurs, & après avoir échappé avec peine d'une autre avanture semblable en Egypte, se vit obligé de suspendre ses promenades savantes. Il trouva moyen il est vrai, de se faire apporter des plantes par un Arabe des environs de *Kahira* : mais le naturaliste voit mieux quand il peut se transporter lui-même sur les lieux.

Notre compagnon de voyage fut plus heureux à cet égard dans l'*Yemen*, où les loix & les mœurs des habitans promettent à un étranger plus de fûreté. Bien loin de le troubler dans fes recherches, les Arabes de cette contrée, tant hommes que femmes de tout état & de tout âge, fe faifoient un plaifir d'y concourir en lui apportant, en lui montrant & en lui nommant les plantes de leur patrie. Un peuple pafteur & cultivateur, tel que les Arabes, qui paffe à peu près tout fon tems en pleine campagne, prend naturellement du goût pour la botanique, & y acquiert une certaine habileté. Mais pour jouir de ce fecours & pour gagner l'amitié de ces bonnes gens, il fallut fe conformer à leurs mœurs, & fe contenter de faire avec eux la plus mauvaife chere. Une vie fi dure & fi fatigante, à laquelle un Européen s'accoutume difficilement, a contribué fans doute à abréger les jours de notre ami.

Malgré ces obftacles de toute efpece, *Mr. Forskal* a été affez laborieux pour réuffir dans fon entreprife au-delà de notre attente. On ne comprend pas comment, en fi peu de tems, il ait pu faire la defcription & la découverte de paffé 300 efpeces du regne animal, & de plus de 800 efpeces de plantes. Ce nombre eût été

plus confidérable encore, fi ce favant ne s'étoit pas fait lui-même la loi de ne rien décrire que ce qu'il avoit examiné avec la plus fcrupuleufe exactitude. Il avoit remis par cette raifon, à des tems plus tranquilles, l'examen d'une collection affez nombreufe d'infectes & de coquillages : dans le même deffein il avoit confervé dans l'efprit-de-vin, beaucoup de poiffons & d'amphibies. Mais le lecteur fe fouviendra à quel point cette collection fut maltraitée, dans l'étrange vifite que nos effets effuyerent dans la douane de *Moka*, dont j'ai fait le récit dans le cours de mon voyage.

Après mon retour en Europe, je fus chargé de la publication des papiers pofthumes de mon ami. A cette occafion je découvris une nouvelle perte pour l'hiftoire naturelle. *Mr. Forskal* avoit l'habitude d'écrire fes obfervations fur des billets féparés, qui s'égarent fi facilement. J'ai trouvé il eft vrai, plus de 1800 billets qu'il falloit ramaffer, ranger & rajufter. Des lacunes vifibles me montrerent, qu'il s'en étoit perdu un nombre affez confidérable. Quoi qu'il en foit de ma conjecture, j'ai préfenté au public tout ce que j'ai pu fauver de ces débris, dans deux ouvrages latins ; favoir : *Defcriptiones Animalium* 4°. *Haf-*

niæ. 1775 ; & le second : *Flora Arabica.* 4°. *ib.* 1775.

Ces deux ouvrages écrits en latin, & composés suivant l'ordre & dans le ſtyle de *Linné*, sont proprement deſtinés aux Savans qui ſont profeſſion de l'hiſtoire naturelle. Pour ſatisfaire les lecteurs de tout état, je me contenterai d'en extraire les choſes les plus curieuſes, & les plus propres à faire connoître les productions particulieres, ou les plus communes, des pays que nous avons parcourus. Quoique l'étude de l'hiſtoire naturelle n'ait pas été ma tâche, j'ai eu occaſion d'obſerver en paſſant, pluſieurs objets qui y ſont relatifs. Je mêlerai donc mes remarques à celles de mon ami ſans les diſtinguer, puiſque la plus grande partie appartient à *Mr. Forskal.*

CHAPITRE II.

*Du climat & du terroir de l'*ARABIE.

UN pays qui comme l'Arabie, s'étend depuis le 30 degré jusqu'au 13 degré de latitude nord, & ſitué par conſéquent en partie entre les tropiques, préſente l'idée d'un climat extrêmement chaud. Dans quelques provinces de l'A-

rabie, la chaleur eſt en effet exceſſive. Mais il arrive dans cette contrée comme dans beaucoup d'autres, que l'élévation du terrein, la ſituation des lieux, & la nature du ſol mettent une grande variété dans ſon climat.

Pour comprendre cette diverſité, il faut ſe former une idée juſte du phyſique de l'Arabie. Ce pays peut être enviſagé comme un amas de montagnes, entouré de tout côté pas une bande de terres arides & ſablonneuſes. Les déſerts de la Syrie & de l'Arabie-pétrée compoſent cette bande vers le nord & vers le continent: les plaines appellées *Tehama* par les Arabes, & qui s'étendent depuis le rivage de la mer juſqu'aux montagnes, bordent l'Arabie par-tout où elle eſt baignée par les eaux de la mer Rouge, de l'océan oriental, & du golfe Perſique.

Dans ces déſerts parſemés de rochers nuds, & dans ces plaines baſſes, rien n'arrête l'action du ſoleil, qui brûle tous les végétaux & réduit les terres en ſable. La ſécheresſe y eſt ſi grande, qu'il n'y pleut pas pendant des années entieres, & que les rivieres qui deſcendent des montagnes, ſe perdent dans les ſables ſans pouvoir parvenir juſqu'à la mer. Sans le ſecours des eaux de ces rivieres, groſſies dans la ſaiſon plu-

vieuſe, & qu'on détourne ſur les terres, le cultivateur ſeroit privé même du mince produit de ſes moiſſons. Des obſervations faites avec de bons thermometres, nous ont prouvé qu'on eſſuie dans ces plaines, comme par exemple à Loheya, à Moka, & à Maskat, des chaleurs auſſi violentes que dans aucun autre endroit des pays chauds.

L'intérieur des terres offre une température toute différente. De grandes chaînes de montagnes très-élevées attirent les vapeurs, qui ſe réſolvant en pluyes abondantes, rafraîchiſſent l'air & animent la végétation. Le froid produit par l'élévation du terrein, y occaſionne des neiges, qui ne ſubſiſtent pas cependant jamais long-tems. Pendant que les habitans des plaines ſouffrent de la chaleur, les montagnards ſont obligés de s'habiller de peliſſes. On nous aſſura qu'on avoit de la glace ſur quelques montagnes, & qu'il geloit quelquefois à Sana, endroit ſitué entre les montagnes dans l'intérieur du pays.

La poſition de ces montagnes, au milieu d'une preſqu'isle, eſt encore la cauſe d'un phénomene qu'on obſerve auſſi dans la péninſule du Gange, entre-coupée de montagnes. C'eſt la différence des ſaiſons des pluyes, qui ſont régulieres dans les pays ſitués entre les tropiques. A l'occident,

dent, dans l'*Yemen*, la ſaiſon des pluies eſt la plus avantageuſe, puiſqu'elle arrive au milieu du mois de Juin & finit au milieu de celui de Septembre; mois où les chaleurs ſont les plus fortes, & où la terre & les habitans ont le plus grand beſoin d'un tel rafraîchiſſement. Dans la partie orientale de ces montagnes, du côté de *Maskat*, ces pluies tombent depuis le milieu du mois de Novembre juſqu'au milieu de celui de Février: dans l'*Hadramaut* & dans l'*Oman*, ſur la côte méridionale, la ſaiſon pluvieuſe dure depuis le milieu du mois de Février juſqu'au milieu du mois d'Avril. Les pluies paroiſſent donc faire le tour de la péninſule, ſuivant l'impulſion des vents régnants pendant chaque ſaiſon. Dans le *Téhama* de l'Yemen, on nous parla encore d'une pluie de printemps dont l'arrivée eſt incertaine, mais dont dépend le ſuccès des moiſſons.

Cette régularité des pluies rend fertiles & délicieuſes les vallées qui ſéparent les chaînes des montagnes. Auſſi les montagnards vivant dans un air frais & pur, ſont beaux, ſains & courageux. Un autre avantage que les Arabes tirent de la ſituation de leur patrie, c'eſt qu'ils jouiſſent à la fois des productions des différens climats. Dans les plaines viennent très-bien plu-

ſieurs végétaux tranſplantés des Indes, & beaucoup d'animaux des pays chauds y multiplient. Les montagnes produiſent les plantes des pays tempérés dont les animaux s'y trouvent auſſi. Enfin l'Arabie peut être regardée comme un aſſemblage de climats différens, dont les avantages relatifs ſe trouvent réunis dans l'eſpace renfermé par la mer Rouge & le golfe Perſique.

La nature des vents eſt très-différente en Arabie, ſuivant le point d'où ils partent & les eſpaces qu'ils parcourent; de ſorte que le vent du même point eſt humide ou ſec dans des endroits différens, quand il traverſe ou l'Océan ou les déſerts. Sur les côtes du golfe Perſique le ſud-eſt amene une humidité qui dans les grandes chaleurs cauſe des ſueurs accablantes : le nord-oueſt paſſant par deſſus le grand déſert, eſt plus brûlant, mais moins incommode. Ce dernier vent chauffe cependant les métaux à l'ombre comme s'ils étoient expoſés au ſoleil, & ſa chaleur ajoutée ſubitement à celle de l'athmoſphere, étouffe ſouvent des hommes & même des animaux. Les Arabes portent en voyage de l'ail & des raiſins ſecs; remedes avec leſquels ils rappellent à l'ordinaire à la vie les perſonnes qui

auroient perdu la respiration par ces bouffées de chaleur.

Malgré sa qualité brûlante, ce nord-ouest sert aux Arabes pour rafraîchir leurs boissons au milieu de l'été. À cet effet ils mettent l'eau dans des *Bardaks*, ou pots non-vernissés, composés d'une terre poreuse, qu'ils suspendent alors dans un lieu exposé au courant de ce vent chaud. L'eau devient par ce moyen de la plus grande fraîcheur; phénomene connu dans presque tous les pays chauds, & que les physiciens d'aujourd'hui expliquent très-bien par les effets d'une évaporation subite.

Un autre vent d'une espece plus dangereuse encore est le fameux *Sam*, *Smum*, ou *Samiel*, rare en Arabie, mais trop commun sur ses frontieres. Ce vent ne regne que sur les confins du grand désert, d'où l'agitation de l'air amene des vapeurs enflammées que l'action du soleil éleve de ce terrein brûlé. Les endroits les plus exposés à ce vent funeste, sont les bords de l'Euphrate & quelquefois les environs de la Mecque quand le nord souffle du côté du désert: il n'est pas inconnu en Perse sur les bords des plaines arides, & on assure qu'on s'en apperçoit déja en Espagne dans quelques endroits voisins des vastes landes

ſablonneuſes qui déparent ce beau royaume. L'effet du *Smum* eſt d'étouffer comme un coup de foudre, toute créature vivante qui ſe trouve dans la ſphere de ſon activité, & de corrompre en peu de tems les cadavres des morts. Comme on a obſervé une corruption preſque inſtantanée dans les corps des animaux qui ont péri par la foudre ou par le coup électrique, on a ſoupçonné que ce vent pourroit auſſi avoir pour cauſe l'électricité, matiere ſi univerſellement répandue: les Arabes reconnoiſſent l'arrivée du *Smum* par une rougeur extraordinaire dans l'air, & ils prétendent remarquer à ſon paſſage une odeur ſulphureuſe. Quoi qu'il en ſoit de cette opinion, l'unique moyen de ſe préſerver des funeſtes effets de ce vent ſingulier, c'eſt de ſe jetter ſur le viſage par terre & de laiſſer paſſer ce tourbillon d'exhalaiſons mortelles, qui ſe tient toujours à une certaine hauteur dans l'athmoſphere. Linſtinct apprend même aux animaux à ſe pencher vers la terre dans cette occaſion.

Le reſte des météores de l'Arabie lui ſont communs avec tous les pays chauds. Un ciel ſerein, rarement chargé de nuages, fait que les orages ſont aſſez rares dans les plaines. L'air ſe débaraſſe de la matiere électrique par des globes de

ſeu, & par ce phénomene qu'on appelle étoiles tombantes, qui ſont aſſez fréquentes & d'une grandeur conſidérable. Dans les parties les plus arides, mais voiſines de la mer, les roſées ſont d'une abondance extraordinaire. Malgré cette humidité l'air eſt ſi pur qu'on couche à découvert: jamais mon ſommeil n'a été plus tranquille, que quand j'ai trouvé le matin mon lit tout mouillé de la roſée. Il y a cependant des endroits où l'on n'oſe pas dormir en plein air ſans riſquer la paralyſie. Par une longue expérience les habitans connoiſſent les précautions à prendre, qui ſont toujours plus néceſſaires à un Européen peu accoutumé au climat.

L'Arabie jouit à-peu-près du ſpectacle d'une verdure continuelle. Ce n'eſt pas que la plupart des arbres n'y perdent toutes les années leurs feuilles, & que les plantes annuelles ne ſe reproduiſent après avoir péri: mais l'intervalle entre la chûte des feuilles de l'année paſſée & la renaiſſance des feuilles nouvelles eſt ſi petit, qu'on ne s'apperçoit preſque point de ce changement. Une campagne toujours verte eſt un avantage attaché aux pays où il ne gele pas, & où la ſaiſon pluvieuſe remplace nos hyvers.

On jugera d'avance, par la ſingularité de la

poſition de l'Arabie, de l'inégalité de la nature de ſon terroir qui en effet eſt extrème. D'un côté on y voit des déſerts affreux, & de l'autre des vallées fertiles & délicieuſes. La bande ſablonneuſe qui entoure cette péninſule eſt à-peu-près entiérement ſtérile, & ne préſente que l'image de la déſolation.

Cette bande aride appellée *Téhama*, comme nous l'avons remarqué à pluſieurs repriſes, commence à *Suès*, & s'étend tout autour de la preſqu'isle juſqu'à l'embouchure de l'Euphrate. Sa largeur eſt inégale ; à l'ordinaire cependant de deux journées de chemin, depuis les bords de la mer juſqu'au pied des montagnes : telle eſt au moins la largeur de la plaine qui côtoye la mer Rouge. Elle montre tous les indices d'un ancien lit de mer : ſon fond eſt une argille griſe mêlée de beaucoup de ſable & remplie de corps marins à une grande diſtance du rivage. Elle contient de grands amas de ſel qui forment même quelque petites montagnes. Sa pente réguliere vers la mer indique déja qu'elle en eſt ſortie peu-à-peu. Les collines qui bordent cette plaine ſont compoſées de pierres calcaires, noirâtres, & comme brûlées par le ſoleil : les montagnes qui l'accompagnent, contiennent du ſchiſte & du baſalte ; en quoi elles

different beaucoup des montagnes du rivage opposé de l'Egypte & de celles de l'Arabie-pétrée où domine le granit.

On ne peut pas douter que la mer ne se retire encore continuellement, & que le *Téhama* ne prenne des accroissemens successifs. Les bancs de corail augmentent sans cesse, & en s'approchant du rivage, rendent la navigation du golfe de plus en plus dangereuse. Par le moyen du sable apporté par les flots, ces bancs se joignent peu-à-peu au continent, comme on en voit des preuves récentes. L'histoire indique aussi ces augmentations: elle nomme plusieurs endroits comme des ports de mer qui se trouvent actuellement au milieu des terres, & elle passe sous silence les villes maritimes d'aujourd'hui, dont l'existence datte par conséquent, depuis la formation des terres où elles sont situées.

Une telle conquête sur l'élément de l'eau ne promet gueres à l'homme quelque avantage. Ces terreins nouveaux sont ingrats & entiérement stériles: ils ne sont rien espérer même pour l'avenir, puisque depuis tant de siecles le terroir du *Téhama* n'a pas encore changé de nature. *Mr Forskal* a bien cru trouver de la ressemblance entre les terres de *l'Hedsjas* & celles de l'Egypte, &

devoir attribuer la ſtérilité des premieres uniquement au défaut d'eau. Mais il s'eſt trompé apparemment, puiſque le terroir de l'Egypte eſt composé du ſédiment du Nil, & celui de *l'Hedsjas* des débris d'un fond de mer. La pierre calcaire des collines de cette derniere province ſe décompoſe cependant en une terre noirâtre, qui avec le tems nourrit quelques plantes peu délicates.

Dans la partie montueuſe de l'Arabie le terroir varie beaucoup, & autant que dans la plupart des pays cultivés. L'argille mêlée de ſable, eſt la terre dominante dans ces montagnes ſchiſteuſes. La forme de ces montagnes s'oppoſe cependant à leur fertilité : elles ſont communément trop pointues & trop eſcarpées, de ſorte qu'elles ne donnent ni aſſez d'eſpace aux productions végétales ſpontanées, ni aſſez de nourriture, parce que les eaux emportent continuellement la bonne terre. Cette forme rend la culture encore trop pénible & trop diſpendieuſe : les habitans ſont obligés de couper ces hauteurs roides par des terraſſes, dont la conſtruction devient quelquefois plus facile par les amas de baſaltes déja taillés en pentagones réguliers, qui ſe détachent peu-à-peu des montagnes & qui ſervent à faire des murs.

L'Arabie peut être regardée comme un pays

intéressant à beaucoup d'égards : mais en général elle n'est ni riche, ni fertile. La vie dure & la mauvaise nourriture des habitans, sont des preuves suffisantes de cette vérité. Si elle a été appellée heureuse par les anciens, elle n'a pu mériter ce nom que par la valeur & la nouveauté, & non par l'abondance de ses productions.

CHAPITRE III.

Des animaux quadrupedes.

EN traitant de l'agriculture des Arabes j'ai eu occasion de parler de leurs animaux domestiques. Quelques-uns de ces animaux paroissent indigenes dans la contrée, parce qu'ils y conservent mieux leur instinct primitif, & qu'ils y parviennent à un degré de beauté & de vigueur, rares dans d'autres pays de l'orient. Tels sont le cheval, l'âne, le chameau, & peut-être encore le bœuf. Le chameau est l'animal des déserts, par son aptitude à supporter la disette d'eau ; par son sabot fait pour franchir les sables brûlans & par sa bouche cartilagineuse qui lui permet de se nourrir des plantes dures & épineuses des plaines arides.

L'âne paroît sur-tout avoir l'Arabie pour pa-

trie originelle: on y en voit une espece si belle, si vive & si courageuse, que ces ânes peuvent être comparés aux chevaux. Les habitans parlent aussi d'un animal sauvage nommé *Djœar*, de la grandeur & de la figure d'un âne, & dont la chair est bonne à manger. Cet animal est apparemment un âne sauvage, qui vivant dans l'indépendance acquiert quelques variétés dans sa forme, qui le font méconnoître des Arabes peu versés dans les sciences naturelles.

Les Arabes nomment *Bakar Uasch* un animal que nous n'avons pas vu; mais dont la description vague qu'on nous en a donnée, ne peut convenir qu'à un bœuf sauvage. Ils parlent encore d'un autre animal de la figure d'un bœuf. qui n'a point de cornes & qui ne cherche que de nuit sa nourriture.

Dans les hautes montagnes de l'Arabie-pétrée on trouve des bouquetins. Les plaines sont remplies de *gazelles*, & la quantité de ce joli animal est la raison pourquoi les poëtes Arabes en tirent tant d'allusions & de similitudes. Le lievre est rare & ne se voit que dans quelques parties montueuses. Les endroits sablonneux nourrissent une multitude de *farbous* ou rats de Pharaon, dont les Arabes mangent la chair sans répugnance. On connoît la structure particuliere des pieds de der-

tiere de cet animal, & ſa maniere de ſauter, qui lui a fait donner le nom de *mus jaculus* par nos naturaliſtes.

Les forêts de l'Arabie méridionale fourmillent de ſinges ſans queue, qui ont le derriere pelé & rouge : j'en ai vu des troupes de pluſieurs centaines ; d'autres voyageurs en ont rencontré par milliers dans les montagnes d'*Aden*. Ces animaux ſont dociles & apprennent facilement des tours d'adreſſe : on en exporte par cette raiſon une quantité en Egypte, où des charlatans les donnent en ſpectacle au peuple.

Entre les animaux carnaſſiers, le plus hideux & le plus dangereux eſt l'*hyene*, qui attaque les bêtes & les hommes également. Cet animal féroce & ſolitaire habite les cavernes des montagnes déſertes de l'Arabie-pétrée : il eſt auſſi commun dans les environs du golfe Perſique. L'hyene ne marche que de nuit ; dans la ſaiſon où les habitans dorment en plein air, elle enleve ſouvent les enfans à côté de leurs parens. Comme les animaux domeſtiques de la côte méridionale de la Perſe ſe nourriſſent pour la plupart de poiſſon, l'hyene eſt obligée de ſe contenter quelquefois de la même nourriture. A mon retour en Europe j'ai vu en Danemarck un de ces vilains animaux en vie, dans la ménagerie du roi.

Le *léopard*, que *Mr. Forskal* compte parmi les animaux carnaſſiers, ne peut être que la *panthere* : (*Felis Pardus*, *Linn.*) d'autant plus qu'il y ajoute ſon nom arabe, *Nemer.* Cependant l'*Once* ou la petite panthere appellée *Fath* en arabe, eſt plus commune encore que la grande. Toutes les deux ſont peu à craindre en Arabie, où elles emportent les chats & les chiens ſans jamais attaquer les hommes.

On trouve en Arabie des ours, des loups, & des renards. Mais l'animal carnivore le plus répandu eſt cette eſpece de chien ſauvage qui approche plus que le renard du chien domeſtique, & que les Turcs appellent *Tſchakal*, & les Arabes *el Vavi.* Cet animal, commun à tous les pays de l'orient, eſt ſi connu, qu'il ſeroit ſuperflu d'ajouter quelque choſe touchant ſa figure & ſes mœurs.

Mr. Forskal nomme encore pluſieurs animaux qu'il ne put connoître que ſur des relations peu ſures des habitans : de quelques autres il ne découvrit que les noms arabes. Des notices ſi vagues ne pouvant pas étendre la connoiſſance de la nature, je ne veux pas les répéter inutilement. Le plus ſingulier de ces animaux que nous ne connûmes que par réputation, ſeroit celui qui doit reſſembler à un chat, habiter les mon-

tagnes, ſe nourrir d'herbes, & fournir une viande délicate.

CHAPITRE IV.

*Des oiſeaux de l'*ARABIE.

SI nous avons eu occaſion d'examiner une ſi petite quantité de quadrupedes, nous n'avons gueres été plus heureux à l'égard des oiſeaux. Ce n'eſt pas que l'Arabie manque d'une grande variété d'eſpeces : ce pays eſt au contraire tout propre à nourrir une multitude d'oiſeaux par l'abondance de ſes productions. Mais un voyageur qui eſt preſſé de parcourir une contrée, fait plus difficilement encore connoiſſance avec les habitans de l'air qu'avec ceux qui vivent ſur la ſurface de la terre. Pour voir beaucoup d'oiſeaux & pour pouvoir les obſerver à loiſir, il faut voyager parmi un peuple chaſſeur, qui en cherchant & en vendant le gibier, apporte au curieux les oiſeaux pris ou tués, dont il connoît à l'ordinaire l'inſtinct & le nom.

Nous manquâmes entiérement d'un ſecours ſemblable. Les Arabes dédaignent ordinairement le gibier, & ne ſe ſoucient ni du plaiſir, ni du

travail de la chaſſe. Je crois avoir remarqué deux cauſes de leur dégoût de cette occupation, dont les deſcendans des ſauvages du nord ſont encore leurs délices. Un peuple naturellement ſobre & frugal, habitant ſous un climat où l'uſage des viandes eſt peu convenable à la ſanté, ne peut pas aimer beaucoup le gibier. Les préceptes minutieux de la religion muſulmane doivent encore dégoûter un Arabe de la pourſuite des animaux ſauvages, & ſur-tout des oiſeaux. Pour lui faire perdre ſa peine & pour rendre ſa proye impure, il ſuffit que le chaſſeur ait oublié de prononcer une petite priere en tuant l'animal; que cet animal n'ait pas perdu la quantité de ſang requiſe par la loi; & que l'oiſeau ait encore eu quelque vie en ſe débattant, ou qu'il ſoit tombé ſur un lieu habité ou ſouillé. Nous ne vîmes donc d'autres oiſeaux que ceux que nous tuâmes nous-mêmes, ou ceux que nous pouvions obſerver dans leur état de liberté.

Dans les contrées fertiles de l'Arabie la volaille domeſtique eſt fort commune, & on y éleve toutes les eſpeces de poules en abondance. La pintade n'y eſt pas domeſtique : elle habite les bois en ſi grande quantité que les enfans abattent ces oiſeaux à coups de pierres & les ra-

maſſent à peine pour les vendre dans les villes. Le faiſan eſt auſſi indigene en Arabie, & ſe trouve en abondance dans les forêts de l'Yemen; de même que les tourterelles & pluſieurs eſpeces de pigeons. Dans les champs de la même province on voit auſſi la perdrix griſe, l'alouette commune, & une eſpece de grue blanche, avec le deſſous du ventre d'un aſſez beau rouge.

Un pays ſec, comme l'Arabie, ne peut pas nourrir beaucoup d'oiſeaux aquatiques. Dans des lieux arroſé on trouve néanmoins une belle eſpece de pluvier, & quelquefois des cigognes. Les oiſeaux qui fréquentent les rivages de la mer & qui vivent de poiſſon, ſont d'autant plus communs aux environs de la mer Rouge, que ce golfe eſt peu profond, & en même tems très-poiſſonneux. Outre quelques eſpeces de mouettes nous vîmes dans une isle de la mer Rouge des pélicans, qui avoient conſtruit des nids & dépoſé des œufs de la grandeur de ceux de l'oye.

Les déſerts de l'Arabie ne manquent pas d'autruches, que les habitans appellent *Thar Edsjämmel*, l'oiſeau chameau. Je n'ai point eu d'indices que les Arabes prennent cet oiſeau jeune pour l'apprivoiſer: celui que je vis à Loheya venoit du *Habbeſch.* Une belle huppe nommée

Hudhud par les Arabes, eſt auſſi commune aux bords du golfe Perſique : ſur une tradition fabuleuſe quelques Arabes ſe ſont imaginé qu'on peut entendre le langage de cet oiſeau.

Des aigles, des faucons, des éperviers & le vautour d'Egypte (*Vultur Petenopterus, Linn.*) ſont les oiſeaux de proie qui ſe rencontrent en Arabie. Le dernier de ces oiſeaux rend de grands ſervices : il purge la terre de tous les cadavres, dont la corruption eſt ſi prompte & ſi dangereuſe dans les pays chauds, & il détruit les ſouris des champs, qui ſe multiplient à tel point dans quelques provinces que ſans ce ſecours, le payſan ſeroit obligé d'abandonner la culture. Ces ſervices eſſentiels firent regarder ces oiſeaux comme ſacrés par les anciens Egyptiens ; encore aujourd'hui il n'eſt pas permis de les tuer dans tous les pays qu'ils fréquentent.

Dans pluſieurs contrées de l'orient, comme auſſi en Arabie, ſe trouve un autre oiſeau non moins utile aux habitans. On le croit originaire du *Koraſan*, d'où il vient en Arabie aux mois de Juillet & d'Août, à la ſuite des eſſaims de ſauterelles dont il détruit une quantité incroyable. On l'appelle *Samarmar*, ou *Samarmog*. *Mr. Forskal* le range dans le genre des grives, & lui

donne

donne le nom de *Turdus ſeleucus.* Les ſervices que cet oiſeau rend aux pays expoſés aux ravages de ces inſectes, occaſionnent en Syrie pluſieurs pratiques ridicules & ſuperſtitieuſes. On le croit attiré par l'eau du *Koraſan*, qu'on cherche à cet effet de loin en grande cérémonie, & qu'on garde dans un réſervoir de pierre au haut de la tour d'une moſquée: ſi cette eau manque les habitans de *Moſul* ſont au déſeſpoir. Mais comme l'inſtinct de cet oiſeau le porte, non-ſeulement à ſe nourrir de ſauterelles, mais d'en tuer autant que poſſible, il ſuit naturellement ces inſectes dans le tems de leur paſſage.

Nous entendîmes parler beaucoup de deux eſpeces d'oiſeaux, dont les Arabes font grand cas & qu'ils appellent *Salva* & *Sumana.* Nous ne pûmes rien découvrir touchant le genre du dernier: mais nous en avons appris aſſez du *Salva* pour croire que c'eſt le râle, oiſeau paſſager dans un petit diſtrict de l'Arabie. Pour les cailles, nous n'avons eu aucun indice de leur paſſage: il n'eſt nullement probable que cet oiſeau traverſe des déſerts, où il ne trouveroit pas la moindre ſubſiſtance.

Les Arabes nommerent à *Mr. Forskal* encore pluſieurs oiſeaux qu'il ne put jamais voir, &

dont il ne put pas par conſéquent, déterminer le genre. Tel eſt l'*Achjal*, fameux par deux belles plumes, dont les montagnards ornent leurs bonnets, & que l'oiſeau paroît ménager en laiſſant une ouverture à ſon nid. Un autre, *Thær el Hind* rare & remarquable par ſon plumage doré, ſe vend fort cher en Arabie. Son nom paroît indiquer un oiſeau de paſſage, qu'on ſuppoſe venir des côtes des Indes.

CHAPITRE V.

Des amphibies & des poiſſons.

DANS les mers de l'Arabie, nous n'avons point apperçu la tortue de mer : celle de terre eſt d'autant plus commune ; de ſorte que les payſans en amenent des charretées entieres aux marchés de pluſieurs villes de l'orient. Les chrétiens orientaux les mangent en tems de carême, & en boivent le ſang avec plaiſir.

Nous avons remarqué pluſieurs eſpeces de lézards, dont celui que les Egyptiens appellent *Gecko*, eſt l'unique dangereux. On prétend que ſa ſalive, ſi elle tombe ſur un mets, cauſe la lépre aux hommes qui en mangent.

Il y a plusieurs especes de serpens en Arabie, dont la morsure est souvent mortelle : il y en a cependant autant d'innocens que de dangereux. La morsure de quelques-uns ne cause qu'une démangeaison incommode, que les Arabes guérissent, en appliquant sur la playe des feuilles du caprier. En général, on risque la vie par la blessure de ces serpens uniquement, qui ont un rang séparé de dents plus longues que le reste des dents du même animal. Les Arabes en Egypte connoissent ces loix de la conformation des reptiles, & jouent impunément avec des serpens auxquels ils ont arraché avec des tenailles, les longues dents qui servent de canal au venin. En Arabie le seul serpent vraiment redoutable, est celui appellé *Bætan*, assez petit & mince, tacheté de noir & de blanc : sa morsure tue dans l'instant, & fait enfler le cadavre du mordu d'une maniere extraordinaire.

Mr. Forskal a découvert dans la mer Rouge plusieurs especes de *rayes*, inconnues en Europe. Cette mer est en général très-riche en poissons, & mon ami m'a dit, que dans le petit trajet de Suès à Dsjidda, il avoit observé plus de cent especes nouvelles, dont il ne pouvoit pas placer une partie dans les genres connus jusqu'ici. Il

ſe vit obligé de former 4 genres nouveaux qu'il nomma, *Salaria*, *Scarus*, *Signanus* & *Acanthurus*. Une nouvelle torpille lui parut encore ſi différente de la connue, qu'il la crut former un genre particulier.

Parmi ces nouvelles eſpeces, il y en a d'appartenantes à des genres qui ſe trouvent auſſi dans nos mers : telles ſont pluſieurs morues, inconnues juſqu'ici ; des nouvelles eſpeces de maquereaux, de muges, de ſcares, de ſpares & de perches. D'autres eſpeces ſont de genres qui habitent uniquement les mers des pays chauds, ou des Indes, comme le *Chætodon*, & la *Sciæna*.

Dans notre trajet ſur la mer Rouge, nous vîmes des troupes de poiſſons volans, qui s'élevoient de tems en tems au-deſſus de la ſurface de l'eau. Mais nous ne découvrîmes dans notre voyage aucun ſerpent volant, quoique les Arabes donnent ce nom à un ſerpent, qu'on devroit nommer plutôt le voltigeur. Ce ſerpent s'attache par ſa queue à une branche baſſe d'un arbre : ſe donnant alors une ſecouſſe par le moyen de ſa queue élaſtique, il s'élance ſucceſſivement de branche en branche juſqu'au ſommet.

Les Arabes habitans des côtes, ſe nourriſſent preſque de poiſſons, comme j'ai eu occaſion de le

remarquer, & en nourriſſent même leur bétail. Malgré cette abondance, il eſt rare de voir chez eux un poiſſon vivant. La crainte de manquer à quelque précepte de la loi muſulmane, engage les Pêcheurs à tuer tout leur poiſſon avant de le porter à terre.

CHAPITRE VI.

Des inſectes & des coquillages.

LES ſauterelles influent tant ſur l'état des habitans de l'Arabie & de pluſieurs pays de l'orient, qu'il ſera permis d'entrer à l'égard de cet inſecte, dans un détail que les autres ne méritent pas. Leur multitude ne nous a pas paru cependant auſſi grande, comme on ſe l'imagine en Europe.

En Egypte j'ai vu une ſeule fois une nuée de ſauterelles, amenée par un vent de ſud-oueſt des déſerts de la Lybie, dont il tomba une prodigieuſe quantité ſur les toits des maiſons, & dans les rues de Kahira. Je n'en apperçus plus qu'à Dsjidda, où, en Novembre 1762, il paſſa un grand nuage de ſauterelles par deſſus la ville, pendant qu'il régnoit un vent d'oueſt. Ce nuage venoit donc de l'autre côté du golfe Arabique:

auſſi beaucoup de ces inſectes ſe noyerent dans le trajet. Au mois de Juillet ſuivant, nous en trouvâmes une quantité prodigieuſe près du *Mont Sumara*, qui avoient apparemment ſéjourné en Arabie. Souvent ces eſſaims traverſent de nouveau la mer Rouge, & retournent en Egypte, dont la partie ſupérieure, qui joint les déſerts de la Lybie, paroît être le berceau de ces animaux. J'en ai vu des nuages en Perſe & en Syrie, où du côté de *Moſul* j'ai rencontré des nids de ces inſectes qu'une bonne police pourroit détruire en grande partie. Les petites ſauterelles groſſes comme une mouche prennent des accroiſſemens étonnans, & elles parviennent en peu de jours à leur grandeur naturelle.

Il y a ſans doute pluſieurs eſpeces de cet inſecte, qu'on n'a pas encore aſſez déterminées. *Mr. Forskal* appelle celle qui infeſte l'Arabie *Gryllus gregarius*, & la croit diſtinguée de celle que *Linné* nomme *Gryllus migratorius*, dont les déſerts de la Tartarie ſont la patrie, d'où elle voyage dans les pays voiſins juſqu'en Pologne & en Allemagne. Le *Gryllus gregarius* mérite cette dénomination : ces ſauterelles paroiſſent agir de concert, & vivent & voyagent en ſociété : celles qui reſtent après le départ des autres ne ſont que les traîneuſes de la troupe.

Les Arabes distinguent quelques especes de cet insecte, qu'ils dénotent par des noms particuliers : mais ces noms ne se fondent pas sur la nature de l'animal, & ne regardent que la délicatesse prétendue de sa chair. Ils appellent *Muken* la rouge, qui passe pour la plus grasse & la plus succulente des sauterelles : ils mangent encore la sauterelle légere : mais ils s'abstiennent d'une autre, nommée *Dubbe*, parce qu'elle cause la diarrhée.

Tous les Arabes, tant ceux qui habitent leur patrie que ceux qui se sont répandus en Perse, en Syrie, & en Afrique, ont la coutume de manger des sauterelles : les Turcs au contraire marquent de l'aversion pour cette nourriture. Si les Européens témoignent la même aversion, les Arabes leur reprochent le goût pour les huîtres, les crabes, & les écrevisses. Un Allemand qui a résidé long-tems en Barbarie, nous assura que le goût de la chair de cet insecte ressembloit à celui d'une petite sardine de la mer Baltique qu'on seche dans quelques villes du Holstein.

Nous vîmes prendre des sauterelles, les mettre dans des sacs ou les enfiler pour les sécher dans plusieurs endroits de l'Arabie. En Barbarie on les bouillit, & on les seche sur les toits pour

en faire provifion. Les Bédouins d'Egypte fe contentent de les griller vivantes, & les dévorent alors avec le plus grand appétit. Nous n'avons eu aucun indice que cette nourriture foit mal-faine: on a feulement dit à *Mr. Forskal*, qu'elle épaififfoit le fang, & augmentoit la difpofition à la mélancolie. Les Juifs en Arabie font, au refte, convaincus que la volaille dont les Ifraëlites doivent avoir mangé fi largement dans leurs promenades par le défert, ne pouvoit être qu'un de ces nuages de fauterelles, & ils fe moquent des traducteurs, qui ont cru trouver des cailles dans un endroit où il n'en a jamais exifté.

Les effaims de cet infecte obfcurciffent l'air, & paroiffent de loin comme une épaiffe fumée. Le bruit qu'ils font en volant, eft effrayant, & étourdit comme celui de la chûte d'une grande riviere. Quand un tel effaim tombe fur une campagne, elle eft dévaftée & dépouillée de fa verdure. Les légumes & les dattiers fouffrent beaucoup des fauterelles: mais les bleds mûrs, ou près de leur maturité font pour elles un mets trop dur qu'elles font obligées d'épargner.

Un petit infecte de la grandeur d'un grain d'orge, nommé *Arda* (*Termes fatale*, *Linn.*) eft encore le fléau de l'Arabie, comme des pays

chauds en général. A cauſe de quelque reſſemblance pluſieurs voyageurs ont regardé cet inſecte comme une fourmi, & en parlent ſous ce nom. Son inſtinct le porte à ne marcher que de nuit, ſous des eſpeces de galleries qu'il conſtruit, en avançant, avec de la terre graſſe : parvenu au but de ſa marche il ronge & détruit tout, vivres, habits, & meubles. Nous trouvâmes pour la premiere fois une armée de ces inſectes dans nos chambres à *Beit el Fakih*, où ils avoient établi leurs galleries que nous détruiſimes d'abord : mais ſans ſe décourager, & ſans s'effrayer de notre préſence, ils raccommoderent pendant la nuit leur ouvrage avec une opiniâtreté ſinguliere ; de ſorte que nous eûmes beaucoup de peine à nous débarraſſer de ce petit animal qui vit & qui travaille en ſociété comme les fourmis.

L'*Arda* eſt auſſi fort dangereux aux arbres, dont les feuilles ou les fruits par leur douceur, flattent ſon goût. Ces inſectes attachent ſur des arbres ſemblables, leurs galleries depuis les racines juſqu'au ſommet. Les habitans n'ont d'autre moyen de garantir leurs jardins d'une ruine entiere, que d'entourer les arbres de fumier de brebis dont l'*Arda* ne peut pas ſupporter l'odeur.

Il y a bien des fourmis en Arabie, mais dont

la plupart ſont innocentes comme les nôtres. Il faut en excepter cependant deux eſpeces, dont l'une eſt incommode par la voracité avec laquelle elle attaque les vivres, ſi on ne la chaſſe pas par l'odeur du camphre : la morſure de l'autre eſt douloureuſe autant preſque que celle du ſcorpion, mais auſſi peu mortelle.

Une eſpece de *ſcolopendre* tourmente auſſi les habitans, en cauſant des douleurs brûlantes à ceux auxquels elle s'attache. Cet inſecte ſe cramponne dans les chairs avec tous ſes pieds, en ſorte qu'il eſt impoſſible de s'en délivrer qu'en brûlant ſucceſſivement avec un fer chaud, toutes les parties de l'animal. La ſeche eſt dangereuſe aux plongeurs comme aux nageurs, qu'elle embraſſe avec ſes longues tenailles : ces embraſſemens ne bleſſent pas l'homme ; mais lui cauſent des enflures, des douleurs intérieures, & ſouvent un commencement de paralyſie.

Entre les *ténébrions*, il y en a une eſpece qui détruit les roſeaux. Il eſt probable que ce petit inſecte attaque auſſi les tuyaux du bled, dans leſquels on remarque une farine brune, qui ſert à répandre les œufs de cet inſecte dans les maiſons. Ce petit animal eſt donc du nombre des plus malfaiſans. Les femmes Arabes & Turques tirent

parti d'un autre ténébrion, qui habite dans les immondices des jardins. Comme l'embonpoint eſt fort eſtimé des orientaux, ces femmes pour en gagner avalent tous les matins & tous les ſoirs, trois de ces inſectes frits dans du beurre.

La mer Rouge eſt remplie d'inſectes marins comme de *Priapes*, de *Salpa*, de *Fiſtulaires*, de *Méduſes*, &c. *Mr. Forskal* s'eſt convaincu de plus en plus, que ce dernier inſecte contribue par ſon immenſe quantité, à produire la lumiere qu'on remarque dans l'eau marine pendant la nuit. Cet inſecte paroît être un phoſphore vivant.

Nous avons obſervé un grand nombre de cancres & de crabes, dont pluſieurs ſont particuliers au golfe Arabique. Les coquillages ne ſont pas moins nombreux, & quelques-uns d'une eſpece aſſez rare : le plus beau eſt une *Pinne*, dont les couleurs ſont ſuperbes ; mais la coquille peche par trop de fragilité. Les habitans ne profitent pas de l'abondance de ces productions marines, qui pourroient leur fournir une bonne nourriture. Tous les muſulmans ne mangent que peu de poiſſons, & paroiſſent avoir en averſion les crabes & les coquillages. Les chrétiens orientaux aſtreints à de longs & de rigoureux jeûnes ſe dédommagent au contraire, par l'uſage fréquent de ces

mets, de l'abſtinence des viandes. A *Suès* le peuple Copte ne vit preſque que de coquillages.

J'ai déja eu occaſion de parler dans le cours de mon voyage, de l'étonnante maſſe des ouvrages faits par les inſectes marins ; ſavoir de ces bancs immenſes de corail, qui bordent & qui rempliſſent preſque le golfe Arabique. Une grande partie des maiſons du *Tehama* ſon conſtruites de ces rocs de corail ; de ſorte que *Mr. Forskal* regardoit chaque maiſon arabe comme un cabinet d'Hiſtoire naturelle auſſi riche en coraux qu'aucun autre en Europe. On peut donc s'imaginer quelle variété de *madrépores* & de *millepores* on doit rencontrer dans ces mers. Il y en a de ſi curieuſes qu'on eſt continuellement tenté d'en prendre des échantillons : mais leur volume, à l'ordinaire trop conſidérable, en défend le tranſport. Ces rocs de corail, qui s'élevent ſouvent à 10. toiſes au-deſſus de la ſurface de la mer, ſont d'une pierre molle ſous les eaux ; de maniere que les habitans pouvant les ſcier avec peu de peine, les préferent à d'autres pierres pour la conſtruction de leurs bâtimens.

CHAPITRE VII.

Des plantes usuelles & curieuses.

PAR sa position, l'Arabie paroît participer comme je l'ai déja remarqué, au climat des pays tempérés, & à celui des pays chauds. Aussi trouve-t-on dans les parties élevées de cette contrée, des plantes qui lui sont communes avec l'Europe & l'Asie septentrionale: les plaines au contraire produisent des végétaux, qui se rencontrent aux Indes & en Afrique. Il est probable cependant, que plusieurs de ces plantes ont été transportées par les *Banians* de leur ancienne patrie en Arabie.

Ce qui mérite d'être observé, c'est que quoique plusieurs especes d'un genre de plantes habitent l'Europe, les especes de ce même genre, qui se rencontrent en Arabie, sont à peu près toutes nouvelles & ont été décrites pour la premiere fois par *Mr. Forskal.* Il n'en est pas de même des plantes qui sont communes aux Indes & à l'Arabie: la plupart des especes se trouvent également dans ces deux contrées. Les plantes indigenes de l'Arabie ont été si peu connues jusqu'ici, que *Mr. Forskal* a été obligé d'en former plus de 30 nouveaux genres décidés; sans compter les espe-

ces douteuses, qu'il n'a pu ranger que difficilement sous les genres connus.

Parmi les 800 plantes décrites par feu mon ami, je me contenterai de parler d'un petit nombre, remarquables par leur utilité, ou par leur nouveauté. La premiere place est due sans doute, à celles qui servent d'aliment à un peuple. J'ai déja eu occasion d'en nommer quelques-unes, en traitant de l'agriculture. Les Arabes cultivent le froment, l'orge, & le *durra* (*Holcus*, *Linn.*). Ce dernier bled, ou le *sorgo*, ou grand millet, paroît natif de l'Arabie, puisqu'on y en trouve plusieurs especes sauvages, qui servent à la nourriture des oiseaux. Le cultivé, qui pour parvenir à sa parfaite maturité demande assez de chaleur, monte dans les bons terroirs, à une hauteur extraordinaire.

Les Arabes cultivent plusieurs plantes potageres analogues aux nôtres : telles sont les laitues, dont il y a aussi des sauvages qu'on ne mange pas : des épinards : la carotte (*Daucus*, *Linn.*) : le pourpier, dont il se trouve une espece fort délicate à feuilles déliées : un astragale, répandu dans tous les pays : un raifort, dont on ne mange que les feuilles : le cresson de fontaine ; & sur-tout une grande variété de courges, de concombres, de

citrouilles & de melons. Beaucoup d'eſpeces du genre des courges & des citrouilles viennent naturellement dans les bois, & ſervent de pâture aux chameaux. Mais les vrais melons ſont plantés dans les champs, où l'on en trouve une grande diverſité & en telle abondance, que les Arabes de tout état en font pendant quelque tems leur principale nourriture. On tire d'une eſpece de ces melons une boiſſon fort agréable : quand ce fruit eſt près de ſa maturité, on le perce en remuant la pulpe, & on bouche le trou avec de la cire, en laiſſant le fruit attaché à la tige. Quelques jours après, cette pulpe eſt convertie en une liqueur délicieuſe.

Les plantes potageres, originaires des Indes & cultivées ou naturaliſées en Arabie, ſont: *Sida*, reſſemblante à notre guimauve: *Hibiſcus*, tenant de la mauve, dont une ſeule eſpece eſt mangeable: *Juſſiœa*, approchant de la *Lyſimachia*; *Acanthus*, belle eſpece; & *Bunias*, reſſemblante un peu à nos choux: on cuit les feuilles de ces plantes. Les Arabes mange crues & en ſalade, les feuilles d'autres plantes Indiennes, comme le *Cleome*, approchant de la moutarde : *Stapelia* de l'apocyn : & *Dolichos*, phaſéole, dont j'aurai occaſion de parler encore.

Ils ont encore quelques légumes qui paroiſſent propres à leur pays, & qui ne demandent point de culture. Tels ſont: *Corchorus*, tenant auſſi de la mauve: *Sælanthus*, nouvelle plante, reſſemblante au *Salix Calaf*, & dont les feuilles cuites ſont d'une acidité agréable; enfin la célebre *Colocaſie* (*Arcem Colocaſia*, *Linn.*) dont les Egyptiens de tout tems ont fait un ſi grand uſage, & qui croît abondamment en Arabie dans tous les lieux humides.

On ne manque pas non plus en Arabie de végétaux recommandables par la beauté de leurs fleurs, ou par l'agrément de leur parfum. Les herbes odoriférantes, dont nous avons auſſi des eſpeces en Europe, ſont la lavande, la marjolaine, le lys, & quelques œillets. Mais les plantes les plus parfumées, & qui portent les plus ſuperbes fleurs, ſont auſſi communes à l'Arabie & aux Indes. On eſtime pour le parfum: *Ocymum*, la plus belle eſpece de baſilic: *Inula*, eſpece d'aunée très-odorante, originaire des Indes: *Cacalia*, venant de l'intérieur de l'Afrique: & *Dianthera*, plante peu connue encore, & dont *Mr. Forskal* a découvert 8 eſpeces. Dans les déſerts ſablonneux, croît une plante d'un nouveau genre, nommée *Moſcharia* par mon ami, à cauſe de ſon

odeur

odeur mufquée. Les plantes d'origine Indienne, qui donnent les plus belles fleurs font: *Ipomœa*, femblable au liferon : *Pancraticum* , appellé chez nous narciffe de mer , fleur de la blancheur la plus parfaite : & *Hibifcus*, efpece différente de la légumineufe, fleur du rouge le plus vif, & d'une grandeur peu commune. Ces fleurs agréables par leur forme ou par leur parfum, ne font pas un objet indifférent pour les payfans Arabes, qui ont confervé l'ancienne coutume de fe couronner de fleurs , les jours de fête ou de réjouiffance.

Plufieurs plantes de l'Arabie donnent des matieres aux arts, ou fervent à des ufages économiques. Une herbe de mauvaife mine , qui reffemble aux arroches, & dont *Mr. Forskal* a fait un nouveau genre fous le nom de *Suæda*, fournit en affez grande quantité un fel alkali, excellent pour blanchir le linge, & que le peuple emploie au lieu du favon qui eft fort cher en Arabie. On fabrique d'une efpece de jonc particuliere, des tapis fi fins, que leur exportation dans les pays voifins & jufqu'à Conftantinople, forme une branche de commerce confidérable aux habitans des bords de la mer Rouge. Deux plantes originaires des Indes & de l'Afrique intérieure, &

devenues très-communes en Arabie, ſavoir *Dolichos* & *Glycyne*, reſſemblantes aux haricots, portent des feves ſi belles qu'on en fait des colliers & des braſſelets fort recherchés. Celle de *Glycyne* eſt fort connue ſous le nom de la feve noire d'Abyſſinie. L'*anil* (*Indigofera*, *Linn.*) ſe cultive par toute l'Arabie, parce que le bleu eſt la couleur favorite des habitans: il y en a des eſpeces ſauvages fort répandues. On nous aſſura qu'au défaut de l'anil, les Arabes ſavoient tirer de l'indigo d'une eſpece de *Polygala*. Le *Kali* ordinaire (*Salſola*, *Linn.*) eſt commun le long du golfe Arabique & dans les isles. Il ne manque que de l'induſtrie aux Arabes pour fabriquer du ſucre, dont la canne vient ſi bien dans leur pays: mais ils ſe contentent de manger cette canne crue, ſans en exprimer le ſuc.

Dans preſque toute l'Arabie, on ſe ſert d'une eſpece de *Panis* (*Panicum*, *Linn.*) ou d'un jonc d'eau (*Scirpus*, *Linn.*) pour couvrir les toits des maiſons. Ces couvertures légeres ſuffiſent dans un pays où les pluies ſont rares.

Une plante, quoique étrangere à l'Arabie, mérite d'être remarquée à cette occaſion, à cauſe de la découverte faite par *Mr. Forskal*, d'un ſecret économique des Arabes en Egypte. Ce pays

dont la plupart des eaux ſont mauvaiſes, avoit depuis les tems les plus reculés, pour boiſſon une eſpece de biere qui eſt cependant différente de celle des pays du Nord. On nous diſoit qu'on ne pouvoit ni braſſer cette biere, ni lui donner un goût agréable, que par le ſecours d'une herbe griſe nommée *Schæbe*, dont on mêloit l'infuſion avec une certaine quantité de farine pour faire un levain, également propre à la fermentation du pain & de la biere. Un échantillon de cette herbe précieuſe, montra à mon ami qu'elle étoit le *Lichen* du prunier, originaire des isles de l'Archipel, d'où l'on en apporte à Alexandrie des charges de pluſieurs vaiſſeaux, toutes les années.

Les prairies ſont rares, & peu fournies dans les pays chauds: il ne faut donc pas s'attendre de trouver en Arabie une grande quantité d'herbes propres au fourrage. Les bètes à corne qui n'y ſont pas communes, ſe nourriſſent mal, & leur chair eſt par cette raiſon d'aſſez mauvais goût. Les animaux conformes au climat, tels que les chameaux & les ânes, ſe contentent comme je l'ai dit en ſon lieu, de la nourriture la plus ſeche & la plus dure. Nous avons vu des chameaux manger d'une eſpece d'*Euphorbia*, préparée un peu dans une foſſé creuſé en terre. Cet ani-

mal broute encore des herbes & des arbuſtes arides & épineux du déſert, tels que le *Zygophyllum*, *Hedyrarum*, *Colutea* &c. Les *Meſembryanthemum*, herbes ſucculentes, ſont encore une reſſource pour les animaux des plaines ſablonneuſes. Les Bédouins du déſert font auſſi des graines d'une eſpece de *Meſembryanthemum*, un pain qu'ils aiment autant que celui de froment. L'âne ne refuſe pas une eſpece de *Scorſonere*, ſi hériſſée & ſi amere que le chameau même la rebute.

Toutes les nations ſimples ont des remedes tirés des végétaux, dont elles connoiſſent la vertu par tradition. Les Arabes ne manquent pas de médecines ſemblables, dont ils ſe ſervent de tems immémorial, avec un ſuccès duquel un étranger ne peut pas, il eſt vrai, avoir une entiere certitude. On connoît aſſez l'*Aloës* & l'*Euphorbia* pour que je me diſpenſe d'en parler: en Arabie les différentes eſpeces de cette derniere plante ſont ſi nombreuſes, qu'on pourroit regarder l'Arabie comme ſa véritable patrie. Dans les pays chauds on fait grand cas des contrepoiſons, à cauſe de la quantité de bètes vénimeuſes dont on y eſt infeſté. Par une longue expérience, les habitans de ces climats connoiſſent les plantes ſalutaires à l'homme & contraires à ces animaux dangereux. Les

Arabes paroiſſent cependant ignorer la vertu de l'*Ophiorrhiza*, ſi commune dans leurs montagnes. Ils ſont au contraire le plus grand cas de l'*Ariſto-lochia ſemper virens*, qu'ils regardent non-ſeulement comme un remede, mais encore comme un préſervatif contre la morſure des ſerpens. Suivant leur opinion, un homme qui pendant 40 jours a bu de la décoction de cette herbe, ne peut pas être mordu par ces animaux vénimeux. Quoique ce ſentiment ſoit hazardé, il paroît néanmoins probable que les charlatans qui s'expoſent ſi hardiment aux morſures des ſerpens, poſſedent quelque ſecret de ſe garantir de l'effet de ces morſures. Le *Caprier épineux* paſſe encore pour un excellent antidote contre des poiſons de toute eſpece.

Parmi les nouveaux genres de plantes découvertes par *Mr. Forskal*, il y en a pluſieurs curieuſes. *Caydbeja*, nommée par le Chev. de *Linné* à l'honneur de feu mon ami, *Forskalea*, vient dans les endroits les plus arides: elle eſt hériſſée de petits crochets, par leſquels elle s'attache non-ſeulement aux étoffes, mais encore aux corps les plus liſſes, avec une telle force, qu'on ne peut pas l'en arracher ſans la déchirer par pieces. La *Vo-lutella*, eſt une plante très-extraordinaire: ce n'eſt

proprement qu'un fil long & mince, sans racine & sans feuilles, qui s'entortille autour des arbres. Cette plante informe produit néanmoins une espece de fleur, & des baies d'un goût un peu âcre que les enfans mangent. *Polycophalos*, qui tient du chardon, paroît de loin comme un amas de beaucoup de globes, dont chacun renferme des bouquets de fleurs. *Nerium obesum*, espece de laurier-rose, est remarquable par un bulbe singuliere à fleur de terre, de la grandeur d'une tête d'homme, qui lui tient lieu de tronc & d'où sortent les branches.

Les roseaux sont si communs aux environs du golfe Arabique, que les peuples anciens ont donné à une partie de ce golfe le nom de *Jam suf*, mer aux roseaux. Une espece de ce végétal est surtout digne d'attention : elle croît vigoureusement & dans la plus grande abondance, au milieu des eaux thermales du district de *Ghobeybe*, où elle parvient à la hauteur de 24 pieds. Ces roseaux longs & solides, font un objet de commerce : on les exporte pour l'Yemen, où ils servent à la construction des maisons pour faire les plafonds. Dans ce même district de *Ghobeybe*, vis-à-vis presque de Suès, nous avons vu avec étonnement croître une *Conferve*, au fond des bains chauds

de *Hammam Faraon*, dont la chaleur faiſoit monter à 49 degrés le thermometre de Reaumur.

CHAPITRE VIII.

Des arbres & des arbuſtes.

LES plaines ſablonneuſes de l'Arabie ſont preſque dépourvues d'arbres, quelques palmiers clairſemés exceptés. On ne voit des forêts, & encore aſſez rarement, que dans les provinces montueuſes, dont les montagnes conſervent de la terre & ne ſont pas entiérement pelées comme dans d'autres parties de cette contrée. Ces forêts contiennent des arbres ou entiérement inconnus, ou différents au moins de ceux de nos bois en Europe. On y voit principalement les ſuivans, dont j'aurai occaſion de parler un peu plus en détail : *Sceura*, *Tomex*, *Catha*, *Cynanchum*, *Mæru*, *Bæka*, *Haledi*, & beaucoup d'eſpeces de figuiers inconnues parmi nous.

Les Arabes cultivent pluſieurs de nos arbres fruitiers : ils ont des grenadiers, des amandiers, des abricotiers, des poires, & des pommes. On trouve une eſpece de poirier, & une de cornouiller qui ſont particulieres à l'Arabie. Ils mangent

auſſi le fruit de quelques-uns de nos arbuſtes, comme de l'*Asclépias* & du *Rhamnus*.

Quoique les Mahométans ne boivent point de vin, les Arabes plantent néanmoins la vigne dont ils tirent une grande variété de raiſins. Ils ſechent une eſpece de petit raiſin appellé *Kiſchmiſch*, qui au lieu de pepins n'a que des ſemences tendres & preſque imperceptibles, & en vendent une quantité à leurs voiſins. Ils font auſſi avec le moût un ſyrop, nommé *Dub*, qui devient pour eux une branche de commerce aſſez lucrative.

On trouve en Arabie pluſieurs eſpeces de citrons & d'oranges. A juger par les noms que les Arabes leur impoſent il faut croire qu'ils ont reçu un oranger du Portugal, & deux citronniers de l'Italie. Avec les oranges communes coupées par le milieu pendant qu'elles ſont jeunes, ſéchées à l'air, & trempées dans l'huile pendant 40 jours, on prépare une eſſence fameuſe parmi les femmes âgées, qui noircit de nouveau les cheveux gris.

Les Banians ont tranſporté des Indes pluſieurs arbres fruitiers, qui ſont actuellement naturaliſés en Arabie : tels ſont, le *Bananier* (*Muſa*, *Linn.*), le *Mangouſtan* (*Mangifera*, *Linn.*); le *Papayer* (*Carica Papaya*, *Linn.*) & le

Ciſſus, Linn. Quoique l'Arabie produiſe le dattier, d'autres palmiers, & ſur-tout le *Cocos*, paroiſſent auſſi être venus des Indes.

Parmi les figuiers, celui des indes (*Ficus vaſta*), quoique actuellement très-commun en Arabie, eſt peut-être d'une origine étrangere. On connoît aſſez la propriété ſinguliere de cet arbre, de s'étendre dans un grand eſpace par le moyen des filamens ſortis de ſes branches, qui en s'allongeant vers la terre prennent racine, & forment de nouveaux troncs. *Mr. Forskal* a vu une dizaine d'eſpeces de figuiers indigenes à l'Arabie, & dont *Mr. de Linné* n'a fait aucune mention. Le fruit de ces arbres eſt peu délicat, & rarement mangeable. On ſe ſert de l'écorce d'une eſpece pour tanner les cuirs : une autre a les feuilles ſi rudes, qu'on les emploie à polir le fer, & à le délivrer de la rouille. Le reſte ne ſert qu'à augmenter le nombre des arbres inutiles des forêts.

Le *Tamarin*, qui croît en Arabie comme aux Indes, joint l'utile à l'agréable. Il fournit une pulpe d'un goût vineux, dont on fait une boiſſon ſaine & rafraîchiſſante : par ſon ombre il garantit les maiſons de l'ardeur du ſoleil, & il orne par ſa belle figure, les vues du payſage.

On aime auſſi à mettre les habitations à l'abri ſous le figuier des Indes.

L'Arabie paroît fort riche en arbres indigenes, dont le nombre ſurpaſſe en proportion, les plantes herbacées qui lui ſont propres. On tranſporte plus difficilement les grands arbres, & ceux qui habitent les forêts de l'intérieur du pays ſe préſentent d'ailleurs plus rarement aux yeux des voyageurs que les autres végétaux. Il ne faut pas s'étonner par cette raiſon de l'ignorance où nous avons été juſqu'ici ſur ce qui regarde les arbres de l'Arabie. Plus de la moitié des nouveaux genres établis par *Mr. Forskal*, comprennent uniquement des arbres. Mon ami a vu encore bien 18 arbres, dont il n'a pas eu occaſion de déterminer le genre ; ſans compter encore un grand nombre dont il n'a appris que le nom arabe.

Catha eſt un de ces nouveaux genres propres à l'Arabie. Cet arbre qui ſe perfectionne par la culture, eſt planté à l'ordinaire parmi les cafiers dans les montagnes à café. Les Arabes ont l'habitude de mâcher continuellement les bourgeons de cet arbre, qu'ils appellent *Kaad*: ils ſont auſſi attachés à cet uſage, que les Indiens à celui de mâcher du bétel. Ils attribuent à ce

Kaad la vertu d'aider à la digeftion, & de réfifter aux maladies contagieufes. Son goût infipide ne promet pas cependant de grandes vertus : le feul effet que nous ayons obfervé de l'ufage de ces bourgeons, c'eft celui d'altérer & d'empècher le fommeil.

Elcaya & *Keura*, deux arbres fameux par leur parfum, ne font pas connus & forment deux nouveaux genres. Le premier vient copieufement dans les montagnes de l'Yemen, & les femmes mettent fon fruit dans les eaux avec lefquelles elles fe lavent & parfument la tète. Le fecond reffemble un peu au palmier, & porte des épis de fleurs d'une odeur riche & délicieufe. Comme le *Keura* eft un peu rare, fes fleurs fe vendent affez cher ; mais un feul épi pourvu qu'on le conferve dans un endroit frais, remplit de fon parfum pour long-tems un appartement entier.

Les enfans mangent le fruit affez infipide d'un grand arbre commé *Oncoba*, & d'un arbufte confidérable appellé *Mærua*. Tous les deux font auffi de deux genres nouvellement établis par *Mr. Forskål.* Il en eft de même du *Chadara*, grand arbre, & de l'*Antura*, d'une plus petite taille : ces deux n'ont rien de remarquable que leur bois & leur nouveauté. *Culhamia*, grand arbre auffi

ignoré des botaniſtes, n'a d'autre avantage que ſa maſſe. *Cadaba* & *Mæſa* ſont des arbuſtes, qui ne préſentant aucune particularité, mériteroient d'être paſſés ſous ſilence ſi *Mr. Forskal* ne les avoit tirés de l'obſcurité.

Quelques arbuſtes indigenes en Arabie ſont de quelque uſage aux habitans. Ils mangent le fruit cru d'un nouveau genre, *Sodada* : ils tirent de la baie d'un autre nouvel arbuſte, *Cebatha*, une eau-de-vie extrêmement violente, dont le goût âcre s'adoucit par le mélange du ſucre. Une eſpece de ce faux phaſéole *Dolichos*, dont j'ai parlé en traitant des plantes, devient un arbuſte épais, de maniere qu'on en fait en peu de tems des haies vives preſque impénetrables. *Cynanchum*, nouveau genre eſt un arbuſte reſſemblant à l'apocyn, dont le bois nommé *March* par les Arabes, eſt employé à faire du feu, parce qu'il a la douceur & la légereté de l'amadou.

Un arbre de l'Arabie fameux depuis la plus haute antiquité, & néanmoins peu connu, c'eſt celui dont on tire le baume de la Mecque. Nous rencontrâmes un de ces arbres en pleine campagne, & c'eſt ſous ſon ombre que *Mr. Forskal* en a fait la premiere deſcription : il lui donna en même tems, comme à un nouveau genre, le

nom d'*Amyris*, adopté depuis par les autres botaniſtes. Cet arbre a mauvaiſe mine, & ce qui eſt étonnant, ſes qualités ſont inconnues aux habitans de l'Yemen, où nous l'avons trouvé: ils n'en tirent d'autre utilité que de brûler ſon bois en guiſe de parfum. Le bois d'une eſpece d'*Amyris*, appellée *Kafal*, ſe tranſporte en Egypte, où l'on s'en ſert pour cuire des pots, qui par cette cuiſſon acquierent une odeur agréable, & la communiquent aux boiſſons. Les Arabes de l'intérieur de la province de *Hedsjas* doivent être mieux inſtruits, puiſqu'ils recueillent ce baume & l'apportent à la Mecque, d'où il ſe diſtribue dans l'empire des Turcs, qui en font un cas ſingulier. Il eſt difficile déja à la Mecque, d'en trouver qui ne ſoit pas falſifié. L'Amérique produit auſſi quelques arbres qui ſont des eſpeces du genre de l'*Amyris*, de ſorte que la valeur de ce baume de la Mecque pourroit baiſſer avec le tems.

Nous n'avons rien pu découvrir de l'arbre d'où découle l'encens, & *Mr. Forskal* n'en parle pas. Je ſais qu'on en trouve dans une partie du pays d'*Hadramaut*, où l'on le nomme *Oliban*. Mais les Arabes ne font aucun cas de leur encens, & n'emploient que celui qui vient des Indes. Il

eſt probable que l'encens d'Arabie portoit ce nom chez les anciens parce que les Arabes en faiſoient le commerce, & le portoient des Indes dans les ports de Syrie & d'Egypte.

Le *Séné* (*Caſſia Senna*, *Linn.*) eſt un arbuſte qui paroît habiter préférablement la haute Egypte & la partie de l'Arabie qui eſt oppoſée à ce pays de l'autre côté du golfe Arabique. Comme il y a pluſieurs eſpeces de *Caſſia*, il paroît probable que le ſéné tranſporté en Europe ne vient pas tout du même arbuſte : la figure différente des feuilles l'indique aſſez. Celui que nous appellons ſéné d'Alexandrie, croît en grande abondance dans le territoire d'*Abu Ariſch* : les Arabes le vendent à la Mecque & à Dsjidda, d'où il paſſe, par Suès & Kahira à Alexandrie. On fait un grand uſage en Arabie du ſéné, & des autres eſpeces de caſſia, dans différentes maladies. La *Caſſia fiſtula*, ou caſſe noire, mêlée avec un peu de rhubarbe, eſt le meilleur remede des médecins Arabes pour guérir le *Cholera morbus*, & les diarrhées, ſi dangereuſes dans les pays chauds.

J'ai déja eu occaſion de parler du *Caſier*, qui donne aux Arabes l'article le plus lucratif de leur exportation. Cet arbuſte qu'on éleve actuellement dans beaucoup de ſerres en Europe,

eſt trop connu pour en faire la deſcription. Les Arabes diſent qu'il eſt originaire du *Habbeſch*, & pluſieurs voyageurs atteſtent de l'avoir vu en abondance dans cette contrée, où ſon fruit égale en bonté le café de l'Yemen. Ce qui rend cette tradition aſſez probable, c'eſt que le fruit du cafier ſauvage en Arabie eſt ſi mauvais, qu'on ne peut pas en faire uſage. Quoi qu'il en ſoit de ce ſentiment, il eſt ſûr au moins que cet arbuſte ne proſpere que dans les montagnes, dans des endroits frais & qui ne manquent pas d'humidité. Les habitans des diſtricts montueux plantent, par cette raiſon, d'autres arbres entre le cafier, afin de lui donner de l'ombre, & en arroſent le pied pendant les grandes chaleurs. Il paroît donc que les Européens ſe ſont trompés, quand ils ont cru devoir placer cet arbuſte dans des terroirs ſecs, ſous un ciel ardent, & dans les pays les plus chauds. On pourroit ſoupçonner que cette mépriſe eſt la cauſe de la mauvaiſe qualité du café de l'Amérique. J'ai nommé dans mon voyage, les contrées de l'Yemen où cette denrée acquiert une qualité ſupérieure, & j'y ai traité auſſi du commerce étendu qu'en font les Arabes.

Ils ne tirent pas autant de profit du cotonier dont ils ont deux eſpeces, celle qui devient ar-

bufte, & une autre à fleurs rouges. Prefque toute l'Arabie s'habille de toiles de coton venues des Indes.

L'Arabie produit comme l'Egypte, la célebre *Alhenna* (*Laufonia inermis*, *Linn.*) dont les feuilles pulvérifées & réduites en pâte, forment un cofmétique fort recherché dans tout l'orient. Les femmes de ces contrées fe teignent les mains & les pieds, au moins les ongles, avec cette drogue, d'un rouge jaunâtre ou plus foncé fuivant la maniere de l'appliquer. Elles croyent rehauffer leurs charmes par cette couleur, qui en effet peut par le contrafte, rendre moins fenfible le mélange du noir & du jaune dont la couleur de leur teint eft compofée. Cet arbufte par fon port & par fon caractere, approche beaucoup de nos troëfnes.

On connoît la *fenfitive*, plante du genre des *Mimofa*. En Arabie on trouve plufieurs efpeces de ce genre, toutes ou arbres, ou arbuftes, qui contribuent à l'agrément & à l'utilité des habitans. Un de ces arbres baiffe fes branches quand un homme l'approche, & paroît faluer celui qui recherche fon ombrage : cette proprieté hofpitaliere rend cet arbre fi refpectable aux Arabes, qu'il eft défendu de l'endommager ou de le couper. Un autre

autre (*Mimosa Selam*) produit des fleurs superbes, du plus beau rouge, dont les paysans d'*Abu Arisch* se servent pour se couronner les jours de fête. Les fleurs d'un autre (*Mimosa Lebbek*) ne sont pas moins remarquables par une belle houppe soyeuse, formée par leurs pistils. Les feuilles d'un autre (*Mimosa Orfæta*) conservent la douceur du lait de chameau, & l'empêchent de s'aigrir pendant plusieurs jours. La fumée du même bois chasse un ver qui se met dans les chairs du cou de l'homme, & qui cause des convulsions épileptiques. Ce genre des *Mimosa* est répandu en Asie, en Afrique & en Amérique : la plante sensitive nous vient, comme on sait, de ce dernier continent.

Mr. Forskal a trouvé à *Beit el Fakih* quelques beaux arbres, qui faisoient l'ornement d'une place & dont on ne pouvoit lui apprendre ni le nom ni la patrie. Il soupçonne qu'ils ont été apportés des Indes par les Banians ; mais comme ces arbres n'avoient point les caracteres d'aucun genre connu, il en a formé deux nouveaux genres sous les noms de *Hyperanthera* & *Binectarium.* Ces arbres sont grands, d'un port majestueux & donnent de belles fleurs. Le *Cissus*, peut-être aussi originaire des Indes, est à présent

commun & naturalisé en Arabie, tout comme le *Tomex*, grand arbre dont nous ignorons les propriétés. On vante le *Cissus* comme un des premiers contrepoisons, & il est par cette raison, fort estimé; c'est le *Cissus Illa*, *Linn.* Une espece de *Glycyrrhiza*, ou de réglisse en arbuste, est commune à l'Arabie & aux Indes.

Quoique l'Arabie paroisse produire peu de végétaux vénéneux, on y trouve cependant un arbuste très-dangereux, d'un genre nouveau, nommé *Adenia* par *Mr. Forskal.* Les bourgeons de cet arbuste, séchés & donnés en poudre dans quelque boisson, sont un poison des plus violens, dont l'effet est d'enfler subitement le corps d'une maniere extraordinaire. Une espece de caprier (*Capparis spinosa*, *Linn.*) est le remede le plus sûr pour sauver les empoisonnés. Ce dernier arbuste est si commun en Arabie. que l'antidote se rencontre toujours à côté du poison.

Mr. Forskal rapporte encore plus de 18 arbres qu'il a vus, & qui sont indigenes en Arabie; mais dont il n'a pu déterminer le genre. On lui apprit de la plupart, les noms Arabes & quelques propriétés d'un petit nombre. Il vit en Yemen deux arbres, dont l'un ressembloit au citronnier & l'autre au pommier : mais les habi-

tans en ignoroient eux-mêmes & le nom & les qualités. *Noëmam*, arbre des montagnes à café: on le confond ſouvent avec la caſſe. *Bæka* & *Auas* ſont des arbres laiteux très-communs dans les forêts, & dont le ſuc cauſtique eſt un véritable poiſon. *Schamama* porte un fruit de la forme & de l'odeur d'un citron. *Gharib Elbæke*, arbre des montagnes du pays d'*Abu Ariſch*, duquel découle un ſuc agréable, dont les oiſeaux ſont fort friands. *Segleg*, autre arbre d'Abu Ariſch: le ſuc exprimé de ſes feuilles paſſe pour un excellent remede dans la foibleſſe de la vue. *Sym el Horat*, ou le poiſon des poiſſons, eſt le fruit d'un arbre inconnu de l'Arabie heureuſe; d'où on en tranſporte une grande quantité dans les ports de la mer Rouge. On s'en ſert dans la pêche, puiſqu'il étourdit les poiſſons qui l'aiment, & qui après en avoir avalé reſtent comme ivres ſur la ſurface de l'eau. Ce fruit eſt apparemment une eſpece de noix vomique, qui vient auſſi des côtes occidentales des Indes.

Nous avons négligé de nous informer en Arabie à l'égard de la production de la manne, & ce que nous en apprit un religieux d'un couvent près de Suès, étoit une légende monacale, indigne d'être racontée. L'arbre duquel on tire en

Méſopotamie le manne, en ſecouant les branches, eſt le chêne, comme je ne puis pas en douter d'après les relations de pluſieurs perſonnes dignes de foi. Cette manne eſt blanche & ſucrée; mais on me montra à Baſra un échantillon de la manne *Tarandsjubin*, qu'on recueille en Perſe ſur un arbuſte épineux: elle eſt auſſi en grains ronds, mais jaunâtres. Comme l'Arabie-pétrée eſt remplie d'arbuſtes épineux, il eſt poſſible qu'on y trouve auſſi cette eſpece de manne; quoique ſa récolte ne puiſſe pas être abondante dans ces lieux déſerts. On emploie l'une & l'autre de ces mannes au lieu de ſucre, en pluſieurs mets & ſurtout pour la pâtiſſerie. Elles ſont nourriſſantes, & ne purgent point étant fraîchement recueillies.

Le cedre ne vient pas en Arabie, & paroît un arbre particulier au *Mont-Liban*. Les Arabes ont peu de bois pour bâtir: leurs arbres ſont pour la plupart d'une contexture légere & peu ſolide. *Sceura*, nouveau genre décrit par *Mr. Forskal*, arbre qui croît aux bords de la mer, a le bois ſi mou qu'on n'en peut tirer aucun uſage.

CHAPITRE IX.

*Des minéraux de l'*ARABIE.

DANS la defcription de mon voyage & en traitant du terroir de l'Arabie, j'ai déja eu occafion de donner quelque notice de la nature des pierres qui compofent fes montagnes. J'ai parlé auffi de ces amas de bafalte, qui fe trouvent près de *Hadie* & de *Kachma*, & dont les morceaux exactement pentagones fe détachent peu-à-peu des hauteurs, & tombent dans les vallées.

Outre ces pierres calcaires, vitrifiables, & fablonneufes nous avons vu auffi un fpath ferrugineux, mêlé avec des félénites bruns ou blancs, prefque tranfparens. Nous avons rencontré près de *Lobeya* un gypfe bleuâtre, un fchifte gris, & des marcaffites fphériques, dans les couches d'un grès qui fournit des pierres de taille pour quelques bâtimens de cette ville.

L'Arabie contient cependant auffi des pierres d'une plus grande valeur. L'*Onyx* eft commun dans l'Yemen, & nous l'avons vu en quantité près du chemin de *Taæs* au *Mont-Sumara*. Dans une montagne près de la ville de *Damar*, on

trouve la pierre *Ayek Jemani*, ſi eſtimée des Arabes. Elle eſt d'un rouge foncé ou plutôt d'un brun clair, & paroît être une eſpece de cornaline. Les Arabes la font enchâſſer en bague ou en braſſelet, & lui attribuent la vertu d'arrêter le ſang, quand on l'applique tout de ſuite ſur la plaie. Parmi les *Pierres de Moka*, qui ne ſont que des cornalines des Indes, apportées de Surate en Arabie & en Europe, on rencontre ſouvent des pieces qui reſſemblent parfaitement à cet *Ayek Jemani.*

Je n'ai rien pu apprendre touchant les pierres proprement dites précieuſes, que l'Arabie étoit cenſée de produire: il n'eſt pas ſeulement probable qu'on y ait trouvé autrefois des émeraudes. La montagne qui porte le nom des émeraudes eſt en Egypte, de l'autre côté du golfe Arabique, & fait partie de cette grande chaîne de montagnes où domine le granit.

Nous avons vu deux petites montagnes, compoſées preſque entiérement de ſel foſſile; l'une près de *Loheya*, & l'autre dans le voiſinage de *Hodeïda*. Une croûte de pierres calcaires & de ſable enveloppe cet amas de ſel, qui eſt entaſſé en aſſez grandes maſſes tranſparentes. Anciennement les Arabes avoient exploité ces mi-

nes: mais ils les négligent aujourd'hui parce que les galeries des mineurs se sont écroulées. On nous dit cependant, que des vaisseaux étrangers viennent quelquefois prendre des charges de sel dans la colline qui est près de l'isle de *Kameran* voisine de Hodeïda.

L'Arabie ne paroît pas riche en métaux. Les anciens auteurs grecs & latins assurent même, quoique faussement, qu'elle manque entiérement de fer. Car on voit des grains de ce métal dans le sable emporté par les pluies ; on rencontre familiérement dans la province de *Kusma* des pierres d'aimant, & à *Saadé* il y a des mines de fer actuellement exploitées. Il faut avouer cependant que le fer de l'Yemen est aigre & cassant ; défauts auxquels on ne peut pas remédier. La rareté du bois fait d'ailleurs que ce fer revient plus cher, que celui qui est apporté des pays éloignés. Par cette raison, le fer est toujours une des marchandises que les étrangers vendent avec le plus de profit, dans les ports de la mer Rouge.

Dans l'Oman, il y a beaucoup de mines de plomb & fort riches. Comme ce métal est plus facile à fondre, les habitans de cette province

peuvent l'exporter en grande quantité. Ce commerce se fait dans le port de *Maskat*.

Comme les anciens avoient honoré une partie de l'Arabie du titre d'*heureuse*, il falloit bien qu'il lui attribuassent tous les avantages possibles. Aussi les auteurs grecs & latins font-ils ample mention de la quantité immense d'or, que cette contrée devoit produire. Il est possible, que dans des tems bien reculés, quand les Arabes étoient les facteurs du commerce des Indes, il fût passé beaucoup de ce riche métal par l'Arabie en Europe: mais cet or étoit apparemment le produit des mines des Indes. Aujourd'hui au moins l'Arabie n'en a aucune mine: les ruisseaux n'en charient point, & le sable n'en montre aucun vestige. Un Savant de *Lobeya* voulut bien nous persuader que lui seul connoissoit quelques mines: mais c'étoit un hableur qui ne méritoit pas la moindre croyance.

Tout l'or qui existe actuellement en Arabie, vient du *Habbesch* ou d'Europe, pour payer le café, ou les marchandises des Indes qui passent par Dsjidda ou par Moka. L'*Imam de Sana* voulant, il y a quelque tems, faire battre une petite monnoie d'or, fut obligé de faire fondre des especes étrangeres. L'or qui passe d'Europe en Arabie, consiste presque uniquement en sequins de

Venife : plufieurs Arabes nous demanderent par cette raifon, fi les Venitiens étoient les feuls Européens qui euffent des mines d'or : d'autres s'imaginerent que ces républicains poffédoient le fecret de la pierre philofophale.

De tels préjugés & de tels bruits populaires, renforcent l'entêtement des Arabes pour leur ancienne chimere de la tranfmutation. Auffitôt qu'un homme de cette nation attrape quelque livre obfcur d'un prétendu adepte, il fe met à fouffler autant que les circonftances de fa patrie le lui permettent. J'ai raconté dans la relation de mon voyage, l'hiftoire de deux Savans de *Beit el Fakih*, qui s'étoient ruinés par les recherches du fecret de faire de l'or. Ce goût eft généralement répandu en Arabie : la plupart de ces fouffleurs fe croiroient fûrs de leur fait, s'ils pouvoient découvrir l'herbe qui dore les dents, & qui jaunit la chair des brebis qui en mangent. L'huile même de cette plante doit être de couleur d'or. On l'appelle *Hafchifchet ed dhb* : on m'affura qu'elle étoit commune dans les vallées du Mont-Liban, & qu'elle devoit auffi fe trouver fur les hautes montagnes de l'Yemen.

SECTION XXX.

VOYAGE DE MOKA A BOMBAY.



CHAPITRE I.

Départ de MOKA.

LE vaiſſeau de *Mr. Scott*, avec lequel nous voulions faire le trajet à Bombay ayant été retenu aſſez long-tems à Moka, nous ne pûmes partir de cette ville que le 23 Août 1763. Quoique *Mr. Cramer* & *Baurenfeind* fuſſent très-malades, ils prirent néanmoins le parti de s'embarquer. Pour ce qui me regarde, ma ſanté ſe trouvoit aſſez bien rétablie, pour haſarder ſans inconvenient, le voyage aux Indes.

Le fameux détroit de *Babel Mandel*, où le golfe Arabique ſe joint à l'océan, & où nous arrivâmes le ſurlendemain de notre départ, peut avoir 10 milles d'Allemagne de largeur. Il eſt parſemé de petites isles, dont la plus voiſine de l'Afrique, appellée *Périm*, forme avec ce continent un canal, par lequel les vaiſſeaux paſſent à l'or-

dinaire, malgré le courant rapide qui y domine. Dans la mer entre l'Arabie & les Indes, il y a généralement un courant rapide, qui pouſſe les navigateurs à l'eſt, avec tant de violence qu'il eſt impoſſible d'eſtimer dans ce trajet la route du vaiſſeau. Nous eſſuyâmes auſſi dans cette mer des vents du nord ſi froids, que nous fûmes obligés de nous habiller plus chaudement.

Pendant ce trajet la ſanté de *Mr. Cramer* parut ſe remettre de jour en jour; mais l'état de *Mr. Baurenfeind* empira. Il tomba dans une forte léthargie & mourut le 29 Août. Les deſſins de cet artiſte dont j'ai publié une partie, font ſuffiſamment ſon éloge.

Le lendemain de la mort de Mr. Baurenfeind mourut auſſi *Berggreen* notre domeſtique, Suédois, qui avoit fait quelques campagnes étant au ſervice d'un colonel de Houſſards. Cet homme robuſte & endurci aux fatigues, ſe moqua au commencement de celles d'un voyage en Arabie: mais il y ſuccomba, auſſi bien que *Mr. Cramer* à *Bombay*, comme je le rapporterai en ſon lieu.

Cette triſte deſtinée de mes compagnons de voyage, me fait ſouvenir du ſort de deux ſavans voyageurs en Orient, qui mérite d'être connu. L'un eſt *Mr. Donati*, mis à la tête d'une ſociété

de ſavans Italiens que le Roi de Sardaigne avoit envoyé voyager en Aſie. A peine arrivée en Egypte cette Société ſe brouilla ; les compagnons de Mr. Donati retournerent en Italie , & lui ſeul continua ſon voyage avec un jeune interprete de Kahira & un domeſtique Italien. Il alla par Damask à Baſra , afin d'y trouver une occaſion pour paſſer aux Indes. Mais naturellement impatient & las d'attendre un vaiſſeau européen, il s'embarqua avec quatre Carmes, ſur un mauvais petit bâtiment tout ouvert , qui devoit les porter à *Mangelor* , ſur la côte de Malabar. Il ne put ſupporter cette fatigue , & mourut dans ce bâtiment, trois jours avant ſon arrivée aux Indes. Avant ſa mort il donna de l'argent à ſes domeſtiques pour les reconduire dans leur patrie : l'Italien ayant perdu tout au jeu, ſe fit par déſeſpoir muſulman à Maskat.

Mr. Donati étoit tout propre à faire avec fruit un voyage tel qu'il l'avoit entrepris. Il avoit des lumieres étendues , & toute l'activité & la conſtance néceſſaires. Il étoit doué d'ailleurs d'une qualité plus rare & plus néceſſaire encore, d'un courage raſſis dans les dangers, dont il avoit donné des preuves frappantes en Egypte , étant

attaqué par des Arabes qui reſpecterent à la fin ſon intrépidité.

Ce ſavant avoit pris quoique inutilement, toutes les précautions pour faire parvenir à ſa cour ſes papiers, & la collection de raretés qu'il avoit amaſſée en Egypte & en Syrie. Il avoit confié à ces Carmes tous ſes effets, en les priant avant de mourir, de remettre le tout au viceroi de Goa, qui auroit ſoin de faire parvenir ce dépôt à la cour de Turin. Un de ces Carmes que j'ai rencontré aux Indes, m'aſſura qu'il s'étoit acquitté fidellement de cette commiſſion, & que toute la ſucceſſion de *Mr. Donati* ſe trouvoit entre les mains du viceroi Portugais. En 1772 on n'en avoit pu cependant rien tirer encore, & j'ignore ſi depuis ce tems-là il en eſt venu quelque choſe en Italie. C'étoit en 1763, que ces Carmes ſe trouverent ſur la côte de Malabar.

Le ſecond de ces ſavans malheureux dont j'ai voulu parler, étoit un médecin François, nommé *Simon*, habile en hiſtoire naturelle & aſſez en aſtronomie. Il vint long-tems avant nous en Syrie, & fut très-bien accueilli par ſes compatriotes à *Haleb*. Ne trouvant pas aſſez de loiſir parmi ces Européens pour faire ſes obſervations, il alla à *Diarbekr* dans l'eſpérance d'y pouvoir va-

quer à ſes occupations avec plus de tranquillité. Dans cette ville, il ſe logea chez les Capucins, les ſeuls Européens qui y ſoient établis : mais outré des tracaſſeries monacales de ces religieux il prit dans un moment de déſeſpoir, le parti de ſe faire muſulman.

Quoique les Turcs faſſent cas d'un médecin chrétien, *Mr. Simon* ſe vit négligé auſſi-tôt qu'il fut mahométan, comme s'il avoit perdu ſon habileté en changeant de religion. Dégoûté du ſéjour de *Diarbekr* il alla à *Bagdad*, où il vécut en vendant des drogues & en exerçant un peu la médecine. Il conſerva néanmoins ſon goût pour l'hiſtoire naturelle, & herboriſa dans les environs avec beaucoup d'activité. Un khan Perſan du voiſinage, qui l'avoit appellé en vain, le fit enlever dans une de ces courſes, & le força à coups de bâton, à ſe faire ſon médecin. *Mr. Simon* n'ayant pu guérir ce khan d'une maladie déſeſpérée, fut battu encore & mis en priſon. Le ſucceſſeur malade du khan défunt, apprenant qu'un médecin Européen ſe trouvoit en priſon, l'en tira pour lui confier ſa ſanté, que *Mr. Simon* eut le bonheur de rétablir. Mais ce bonheur fut une nouvelle ſource de déſagrémens pour cet infortuné Savant. Son nouveau maître lui refuſa la

permiſſion de retourner à Bagdad, & le traîna à ſa ſuite dans toutes les campagnes, pendant la derniere guerre civile en Perſe. Dans une de ces expéditions un ennemi ſurprit ce khan, & *Mr. Simon* eut le ſort d'être maſſacré dans cette occaſion, avec ſon maître & toute ſa ſuite.

On regardoit autrefois comme très-dangereux, le trajet de l'Arabie aux Indes. Les vaiſſeaux emportés par le courant rapide, ne pouvoient ni eſtimer leur route, ni reconnoître la côte pendant le tems embrumé de la ſaiſon des pluies: pluſieurs ſe perdoient ſur les côtes baſſes du *Malabar*. Ces malheurs n'arrivent plus depuis une obſervation, crue nouvelle, quoique *Arrien* en parle déja comme d'une choſe connue des anciens. On voit dans l'océan Indien à une certaine diſtance de la terre, une grande quantité de petits ſerpens d'eau longs de 12 à 18 pouces, qui s'élevent au-deſſus de la ſurface de la mer. Auſſi-tôt qu'on apperçoit de ces petits ſerpens, on peut être ſûr qu'on ſe trouve éloigné de deux degrés de la côte.

Nous vîmes de ces ſerpens pour la premiere fois le 9 de Septembre au ſoir. Nous débarquâmes en effet, le 11 du même mois au port de *Bombay* & nous entrâmes le lendemain dans la ville.

CHAPITRE II.

De l'Isle & de la ville de Bombay.

L'ISLE de *Bombay* a deux milles d'Allemagne de longueur, ſur un peu plus d'un demi-mille de largeur. Un canal étroit la ſépare d'un petite isle de peu d'importance, appellée par les Anglois *Old Womans Island.* Celle de Bombay ne produit que des cocos & du ris, avec une aſſez grande quantité de ſel qu'on ramaſſe ſur le rivage. Les habitans ſont obligés de chercher les vivres en terre ferme, ou à *Salſet*, isle grande & fertile, peu éloignée de Bombay & appartenante aux *Marattes.* Depuis mon départ des Indes, les Anglois ont cherché à s'emparer de *Salſet*, qui eſt ſi fort à leur bienſéance, & les nouvelles publiques aſſurent qu'ils en ont fait la conquête. J'ignore s'ils pourront s'y ſoutenir contre les *Marattes*, qui ont de ſi nombreuſes armées.

Le climat de cette isle eſt tempéré tant à cauſe des briſes de mer, qu'à cauſe des pluies fréquentes qui rafraîchiſſent l'athmoſphere. On regardoit autrefois ſon air comme mal-ſain & dangereux: mais il s'eſt épuré depuis que les Anglois ont

ont desséché les marais, dans la ville & dans les environs. Il y meurt sans doute encore & subitement, un grand nombre d'Européens : mais ces nouveaux venus abregent leurs jours par un régime contraire au climat, en mangeant beaucoup de viande, principalement du bœuf & du cochon, sagement défendus par le Législateur des Indes ; & en buvant largement pendant les plus grandes chaleurs, des vins violens de Portugal. Ils s'opiniâtrent aussi de garder l'habillement européen, qui par ses ligatures empêche la libre circulation du sang, & qui, en serrant trop les membres, rend la chaleur plus sensible. Les Orientaux au contraire, parviennent à un grand âge & sont peu sujets aux maladies, parce qu'ils tiennent le corps à son aise, dans des habits larges & flottans ; qu'ils s'abstiennent de la viande & des boissons fortes, & qu'ils font leur grand repas le soir après le coucher du soleil.

La ville de Bombay située dans la partie méridionale de l'isle, a un quart de mille d'Allemagne de longueur : mais elle est peu large. Sa défense consiste dans une assez mauvaise citadelle, sur les bords de la mer & au milieu de la ville, & du côté de la terre dans de très-bonnes fortifications. Pendant la derniere guerre, la Compa-

gnie ne dépenſoit pas moins de 900,000 livres de France par année, pour la conſtruction de nouveaux ouvrages ; & quoiqu'elle n'y faſſe plus travailler avec la même activité, on continue cependant à fortifier Bombay, de maniere que cette ville ſera en peu de tems la fortereſſe la plus conſidérable des Indes. Outre la ville, cette isle a encore quelques petits forts, ſuffiſans pour la garantir d'une deſcente de la part des Indiens.

Dans cette ville ſe trouvent quelques beaux édifices ; tels que l'hôtel du Directeur, & dans ſon voiſinage une grande égliſe bien bâtie. Les maiſons ne ſont pas plattes comme dans le reſte de l'orient : elles ont des toits à l'Européenne, couverts de tuiles. Les Anglois ont des fenêtres de vitres : les autres habitans font les leurs de petites pieces d'écailles tranſparentes, encadrées dans du bois ; ce qui rend les appartemens fort obſcurs. En orient on aime à habiter, dans la ſaiſon ſeche, des chambres ouvertes d'un côté. En général il ne faut chercher ni magnificence, ni de grandes commodités dans les maiſons à Bombay.

Le port eſt ſpacieux & à l'abri de tous les vents. Un ouvrage précieux que la Compagnie y a fait conſtruire, ce ſont deux baſſins taillés

dans le roc, où l'on peut radouber à ſec deux vaiſſeaux à la fois : on travaille encore à un troiſieme baſſin ſemblable. Cet ouvrage qui a coûté beaucoup eſt auſſi d'un grand rapport. Les étrangers paient fort cher la permiſſion de ſe radouber dans les baſſins : j'y vis de mon tems un vaiſſeau de guerre de l'*Imam de Sana*, que ce monarque avoit envoyé à Bombay, uniquement pour y recevoir un radoub plus commode.

CHAPITRE III.

Des habitans de BOMBAY.

LA tolérance que les Anglois accordent à tous les cultes, fait que cette isle eſt très-peuplée. Depuis 100 ans qu'elle ſe trouve ſous la domination de la Compagnie, le nombre des habitans a beaucoup augmenté ; de maniere qu'on y compte actuellement 140000 ames, pendant que ce nombre ne ſurpaſſoit pas 70000, il y a une vingtaine d'années.

Parmi ces habitans, les Européens ſont naturellement les moins nombreux ; d'autant plus qu'ils ne ſont pas mariés & qu'ils ne multiplient point. Les autres habitans ſont des Por-

tugais, ou catholiques Indiens; des *Hindous*, originaires du pays; des *Parsis*, venus du *Kerman*; des Mahométans de différentes sectes; & enfin quelques chrétiens orientaux. Mon voyage à *Surate* me fournira l'occasion de parler plus au long des Hindous & des Parsis qui sont principalement établis aux environs de cette ville, & de combiner les observations que j'ai faites sur ces deux peuples tant à Surate qu'à Bombay.

Les Anglois ont, comme je l'ai dit, une belle église à Bombay, mais elle est desservie par un seul ecclésiastique anglican; de sorte que cet ecclésiastique venant à mourir, la communauté reste entiérement sans pasteur. Car la Compagnie ne met aucun aumônier sur ses vaisseaux, & n'entretient aucun ecclésiastique dans ses établissemens sur cette côte. Quand il s'agit ainsi de baptiser un enfant, ce qui arrive rarement, les Anglois ne se mariant presque jamais aux Indes, on fait venir un missionnaire Danois pour administrer le baptème.

Les catholiques, petit reste des Portugais & d'Indiens convertis en grand nombre qui portent leur nom, sont beaucoup plus nombreux que les protestans. Ils ont des prêtres en abondance; tant des Carmes Européens que des Indiens, qui ont

fait leurs études à Goa. Pour diriger ce troupeau le pape avoit nommé, il y a quelques années, un évèque à Bombay : mais le gouverneur de cette isle le renvoya, en lui déclarant qu'on n'avoit aucun besoin d'un ecclésiastique d'un rang si distingué. Les églises catholiques sont bien bâties & riches en ornemens. Autrefois les Jésuites avoient un college & une église au milieu de l'isle : ce college sert actuellement de maison de campagne au gouverneur Anglois, & l'ancienne église forme la plus belle salle pour donner des bals & des fètes.

Toutes les religions, comme je l'ai déja remarqué, jouissent du libre exercice de leur culte ; non-seulement dans les temples, mais encore en public, à l'égard des fètes & des processions, sans se scandaliser réciproquement. Malgré cette tolérance générale, le gouvernement ne laisse pas les prètres catholiques se livrer à leur empressement indiscret de faire des prosélites. Si une personne veut embrasser la religion romaine, il faut qu'elle expose ses raisons au gouvernement, qui, si les motifs sont trouvés valables, lui accorde la permission de se faire baptiser. Les Carmes se plaignent que ces permissions sont difficiles à obtenir. Ces religieux font cependant assez de conversions

aiſées parmi les eſclaves des habitans, qui frappés de la pompe du culte & glorieux de porter l'image d'un ſaint ſur la poitrine, préferent de fréquenter les égliſes catholiques, & engagent leurs compatriotes nouvellement arrivés, à ſuivre leur exemple. J'avois acheté à Bombay un jeune garçon negre catholique, né de parens catholiques auſſi, dans le deſſein de le mener en Europe: mais, craignant d'eſſuyer des difficultés de la part des muſulmans en Perſe & en Turquie, qui auroient pu m'accuſer d'avoir enlevé un enfant mahométan pour en faire un chrétien, je donnai ce jeune homme à quelqu'un avant mon départ des Indes.

CHAPITRE IV.

Du gouvernement & de la puiſſance des ANGLOIS *ſur la côte de* MALABAR.

LA Compagnie Angloiſe gouverne ſes établiſſemens aux Indes d'une maniere différente de celle des Portugais & des Hollandois. Ces dernieres nations font dépendre toutes leurs places d'un ſeul gouverneur; les Portugais du viceroi de Goa, & les Hollandois du gouverneur-général

de Batavia. Toutes les conquêtes des Anglois, ſont au contraire diviſées en quatre gouvernemens indépendans, dont chacun ne reçoit les ordres que de la direction de la Compagnie à Londres. Ces quatre gouvernemens ſont *Bombay* pour la côte de *Malabar*; *Madras* pour celle de *Coromandel*; *Calcutta* pour le *Bengale*; & *Benculen* pour l'isle de *Sumatra.*

Quoique indépendans l'un de l'autre, ces gouverneurs ſont obligés cependant de ſe ſecourir réciproquement dans des cas imprévus. Quand dernierement on apprit à Bombay la nouvelle d'un ſoulevement dans le Bengale, la régence de Bombay envoya de l'artillerie & des troupes à *Calcutta*, ſans attendre des ordres de Londres pour donner ce ſecours. Ces différens établiſſemens ſont gouvernés d'une maniere uniforme: on décide tous les procès entre les ſujets de la Compagnie, ſelon les loix angloiſes.

La régence de Bombay eſt compoſée d'un gouverneur, ſous le titre de préſident, & de douze conſeillers tous négocians; le commandant des troupes excepté qui avoit autrefois le rang de major. Depuis peu la Compagnie a fait quelques changemens dans cet arrangement: le préſident doit être un militaire, le commandant

des troupes doit avoir rang de brigadier avec voix délibérative dans toutes les affaires, & le directeur de la marine occupe une des places des douze confeillers ci-devant négocians. Les autres employés de la Compagnie, font des facteurs & des écrivains de différens grades. Ces fubalternes avancent fuivant leur ancienneté, jufqu'aux premiers poftes, celui de préfident excepté, dont la nomination dépend du choix de la direction de Londres. On transfere quelquefois ces employés d'un département à l'autre: *Mr. Spencer*, homme très-éclairé, qui de mon tems étoit confeiller à Bombay alla bientôt après mon départ, remplir la place de préfident à *Calcutta*.

Le préfident de Bombay eft obligé de réfider dans l'isle, comme auffi ceux des confeillers qui y ont les emplois de tréfocier, d'intendant des magazins. Mais on envoie d'autres de ces confeillers comme directeurs du commerce, dans des établiffemens fubordonnés au gouvernement de Bombay. De mon tems les directeurs de *Surate*, de *Tellicheri*, d'*Anjengo* & de *Bafra* étoient membres du confeil. Dans ces trois endroits, la Compagnie poffede des forts, où elle entretient d'affez nombreufes garnifons. Depuis mon départ, les Anglois ont conquis *Baradfch*, grande ville au

nord de Surate, qui a ſon Nabab particulier, & qui contenoit autrefois un comptoir hollandois. Dans cette ville réſide actuellement auſſi un directeur tiré du conſeil de Bombay.

On envoie des facteurs dans les établiſſemens de moindre importance : tels ſont trois dans la province de *Scindi*, la grande ville de *Tatta*, réſidence du ſouverain du pays ; *Lær Bunder*, & *Schach Bunder*. Il y a auſſi des facteurs à *Abu Schæhr* à, *Cambay*, à *Onor*, à *Calicut*, & même dans le fort *Victoria*. Cette derniere place eſt ſituée ſur une grande riviere, dont le cours s'étend fort loin dans l'intérieur du pays, & juſqu'à *Puna*, réſidence du chef des *Marattes*. Les Anglois acquirent cet endroit avec quelques villages voiſins des Marattes, en leur donnant en échange *Geri*, une des fortereſſes du fameux *Angria*, dont ils s'étoient emparés. La Compagnie crut pouvoir établir dans le pays des Marattes, un commerce étendu par le moyen de cette riviere : ce projet ayant manqué, elle profite au moins du fort Victoria, dont les environs ſont habités par des Mahométans, pour faire ſes proviſions de boucherie. Les *Hindous*, voiſins de Bombay, ne vendent jamais leur bétail quand ils ſoupçonnent qu'on l'achete pour le tuer.

Il eſt avantageux à la Compagnie, de faire paſſer ſes employés ſucceſſivement dans différentes places, avant de les avancer aux premiers poſtes. Les facteurs apprennent à connoître les affaires de tous les établiſſemens du gouvernement, dont ils doivent un jour être le conſeil. La Compagnie ne donne cependant que de très-modiques appointemens à tous ſes facteurs & à ſes directeurs. Mais elle leur permet de faire le commerce pour leur propre compte, dans les Indes ſeulement, depuis *Délegoa* près du cap de Bonne-eſpérance juſqu'à la Chine, & au nord juſqu'à *Dsjidda* & à *Baſra*. C'eſt par le moyen de ce commerce étendu, que les directeurs acquierent principalement ces richeſſes qui étonnent leurs compatriotes en Europe.

Ces fortunes marchandes ne ſont faites que pour les Anglois : la Compagnie ne reçoit les étrangers à ſon ſervice que dans les troupes, où ils ſont obligés de commencer par le dernier grade; mais où ils avancent aſſez vîte, parce que le mauvais régime détruit beaucoup d'officiers. J'ai vu à Bombay des officiers de pluſieurs nations étrangeres, principalement des Allemands & des Suiſſes. Les troupes ſont bien payées : mais le ſervice ne me parut pas agréable, parce que

chaque écrivain pouvant eſpérer de parvenir aux premieres places, regarde déja le militaire avec ce dédain, que les gens à argent croient oſer ſe permettre de montrer à ceux qui ont le malheur d'être à leurs gages.

Dans le gouvernement dont Bombay eſt le centre, la Compagnie entretient 17 compagnies de troupes réglées, chacune à-peu-près de 120 têtes, & 3 compagnies d'artillerie. La plupart des ſoldats ſont Européens, & le reſte des *Topaſes*, ou catholiques Indiens habillés à l'Européenne. A Bombay ſe trouve auſſi un corps de 3000 *Sepois* ou ſoldats Indiens, payens & mahométans, qui conſervent leur habillement, & qui ont leurs propres officiers. Chaque compagnie de ce corps contient un bas-officier Européen, deſtiné à apprendre l'exercice aux *Sepois*, qui rendent de bons ſervices quand ils ſont commandés par des Européens. A Surate la Compagnie ſoudoye un petit corps compoſé d'Arabes du golfe Perſique, qui ont aux Indes une telle réputation de courage, que chaque *Raja* en veut avoir à ſon ſervice.

L'artillerie de Bombay eſt en très-bon état, par les ſoins d'un Suédois que les Anglois envoyerent en 1752 aux Indes, & qui amena avec

lui une compagnie de canonniers, qu'il avoit levée en Allemagne. Bombay acquit par ce moyen un bon nombre d'habiles ouvriers, principalement des maçons & des charpentiers. Ces Allemands attirerent auſſi au ſervice des Anglois beaucoup de leurs compatriotes, qui quitterent les Hollandois.

Toute la côte depuis Bombay à Baſra, eſt habitée par des peuples adonnés à la piraterie; tels que les *Malwanes*, les *Sangeries*, les *Kulis*, les *Arabes*, & autres petites nations. Il ſeroit aiſé aux Anglois d'exterminer ces pirates, comme ils l'ont prouvé l'année 1765, en s'emparant du territoire des *Malwanes*, qu'ils ont rendu cependant bientôt après aux Indiens, pour une bonne ſomme d'argent : mais l'intérêt de la Compagnie eſt de laiſſer ſubſiſter ces écumeurs de mer, qui empêchent les autres nations de naviguer dans ces parages. Elle ſe contente de protéger ſon commerce, & d'entretenir à cet effet dans le gouvernement de Bombay 8 à 10 petits vaiſſeaux de guerre, avec une quantité de *galvettes*, ou de barques armées. Les Indiens n'oſent aller d'un port à l'autre qu'en caravane, & ſous la protection d'un vaiſſeau anglois; protection qu'ils ſont obligés de payer fort cher.

Dans ces quartiers la Compagnie n'a beſoin de ménager aucun peuple que les *Marattes*, qui, maîtres des côtes & des isles autour de Bombay, ſont auſſi maîtres en quelque maniere, de la ſubſiſtance de cet établiſſement. La marine de cette nation n'eſt pas formidable: mais elle eſt en état de mettre 80,000 cavaliers en campagne. Ce reſte des anciens Indiens retirés dans les pays montueux, a conſervé aſſez de puiſſance pour ſe faire craindre des Mogols. Le grand *Aureng-Jeb* pour conſerver la paix avec les Marattes, leur accorda le quart des revenus des douanes de pluſieurs provinces: droit qu'ils ont augmenté encore depuis les derniers troubles de l'Indouſtan. Ils ont oſé attaquer les Anglois en pleine paix & leur prendre en 1765 un vaiſſeau de guerre: la Compagnie, au lieu de tirer vengeance de cette inſulte, crut plus prudent d'accommoder cette affaire à l'amiable.

Le ſouverain des *Marattes*, qui eſt *Bramin*, comme auſſi ſes principaux officiers, réſide à *Puna*, grande ville dans l'intérieur des terres. Il donne ſes provinces en ferme à des Bramins, qui ont à leur tour des ſous-fermiers de leur caſte. Suivant les relations, le gouvernement de cette nation eſt bon, quoique arbitraire: la juſtice

s'adminiſtre avec impartialité, l'agriculture & les manufactures fleuriſſent, & le pays eſt très-peuplé. Les Marattes ſi juſtes entr'eux, ſe montrent cependant barbares dans leurs incurſions fréquentes dans les provinces voiſines gouvernées par les Mahométans, où ils pillent & dévaſtent tout de la maniere la plus cruelle.

CHAPITRE V.

Du commerce de BOMBAY.

LA permiſſion que la Compagnie accorde à ſes employés, de faire le commerce pour leur propre compte, paroît à beaucoup de monde contraire à ſes intérêts. Il faut avouer que ce commerce particulier eſt ſujet à quelques abus, & peut faire tort dans de certaines occaſions, à celui de la Compagnie. En jugeant cependant cet arrangement dans ſa totalité, je le crois avantageux aux commettans comme aux employés. La liberté de commercer inſpire aux facteurs de l'activité & du courage, & leur donne des lumieres ſur pluſieurs branches particulieres de commerce; diſpoſitions qui tournent au profit du commerce en général, en multipliant les affaires.

Un exemple récent peut montrer en même tems, le bon & le mauvais côté de cet arrangement de la Compagnie avec ses mandataires. Dans la premiere partie, j'ai parlé de la prérogative des Anglois à *Dsjidda*, où ils payoient des droits plus modiques que les autres nations. Depuis leurs conquètes aux Indes, ils s'étoient emparés de presque tout le commerce de la mer Rouge; de sorte que les vaisseaux des autres nations devenant plus rares à Dsjidda, le revenu de la douane de cette ville baissa considérablement. Les Turcs & les Arabes n'osant pas hausser ces droits contre la teneur des traités avec les Anglois, s'aviserent de faire payer un nouveau droit à l'acheteur des marchandises apportées par les vaisseaux de Bombay. Ce haussement tombant sur le vendeur Anglois, la Compagnie se plaignit sans pouvoir obtenir le redressement de ce tort. Alors elle menaça de passer le port de Dsjidda, & d'envoyer ses vaisseaux en droiture à Suès. Les Turcs & les Arabes regardant le trajet par le golfe Arabique comme la route la plus dangereuse de l'univers, ne firent aucune attention à ces menaces.

Enfin *Mr. Holford* habile navigateur, pensa à les réaliser: il lui falloit à cet effet, obtenir

l'agrément de la régence de Kahira, & l'aſſurance d'être bien traité à Suès. *Ali-Bey* maître alors de l'Egypte, ne s'embarraſſant ni du pacha de *Dsjidda*, ni du *ſchérif de la Mecque*, offrit aux Anglois les conditions les plus avantageuſes, dans l'eſpérance de tirer de grands profits de ce nouveau canal du commerce des Indes. Depuis que *Mr. Holford* a paſſé heureuſement en 1773 par le milieu du golfe Arabique, & mené le premier un vaiſſeau droit à Suès, des particuliers ont expédié toutes les années pour ce port, des vaiſſeaux des Indes: en 1776 il y arriva juſqu'à cinq de ces vaiſſeaux anglois. On a trouvé cette route ſi commode & ſi abrégée, que la régence de Bombay envoie ſes courriers par Suès en Angleterre : par ce moyen elle peut recevoir la réponſe à ſes lettres au même tems qu'il falloit auparavant pour faire parvenir, par la route ordinaire, ſeulement ſes lettres à Londres.

Mais cette nouvelle maniere de commercer n'a pas eu une longue durée. En diminuant par cette route les frais de tranſport, les Anglois firent baiſſer dans tout le Levant les marchandiſes des Indes à tel point, que la Compagnie ne pouvoit plus débiter les toiles qu'elle étoit accoutumée d'envoyer de Londres dans le Levant. Elle

vient

vient donc de défendre à ſes mandataires, de commercer pour leur propre compte, en droiture des Indes à Suès. Mais la route eſt frayée, & la Compagnie pourroit prendre le parti d'expédier pour l'Egypte ſes propres vaiſſeaux. La ſeule conſidération qui pourroit la retenir, c'eſt l'inſtabilité du gouvernement de Kahira, & les troubles fréquens qui rendent peu ſûr le paſſage par l'Egypte.

Tous les vaiſſeaux anglois deſtinés pour les Indes, vont aborder dans un des quatre principaux établiſſemens. Ceux qui arrivent à Bombay font à l'ordinaire le trajet de Londres à ce port en 5 mois: on a l'exemple unique d'un navigateur qui a achevé ce long voyage en 3 mois & 18 jours. Peu de ces vaiſſeaux, dont il arrive ordinairement 4 par année, retournent tout de ſuite en Europe après avoir débarqué leur charge: ils font à l'ordinaire, auparavant quelque voyage dans un autre établiſſement & ſouvent juſqu'à la Chine, & gagnent des frets conſidérables dans ces courſes, pour leſquelles le gouverneur peut leur donner des permiſſions quand il veut les favoriſer. Autrefois chacun de ces 4 vaiſſeaux étoit obligé de prendre 40000 écus à ſon bord: mais depuis que la Compagnie a acquis des do-

maines ſi étendus dans les Indes, elle n'a plus beſoin d'envoyer de l'argent comptant de Londres dans ſes établiſſemens.

Le principal article de la charge des vaiſſeaux, venant d'Angleterre, conſiſte en drap de toute eſpece, qui ſe débite pour la plus grande partie à Baſra & en Perſe. Les autres ſont de la cochenille, de l'ivoire, du fer, du cuivre, des canons, des armes, &c. L'équipage de ces vaiſſeaux apporte des pacotilles de différentes marchandiſes pour ſon compte. Une grande partie de la charge de ces vaiſſeaux, ſe met publiquement en vente peu de tems après leur arrivée, tems connu des marchands Indiens, & s'adjuge au plus offrant: on tranſporte le reſte dans les établiſſemens ſubalternes.

A leur retour en Europe on charge ces vaiſſeaux de poivre de *Malabar*, de ſalpetre de *Scindi*, & de toiles de *Surate.* L'équipage compoſe alors ſes pacotilles de parfums, de gommes, &. d'épiceries de différentes eſpeces du produit des Indes.

CHAPITRE VI.

Des antiquités de l'isle ELEPHANTA.

CETTE petite isle peu éloignée de Bombay appartient aux Marattes, & a pour habitans une centaine de pauvres familles Indiennes. Son véritable nom est *Gali Pouri* : les Européens l'appellent *Eléphanta*, à cause d'une statue d'un éléphant, sculptée en pierre noire & placée en pleine campagne dans cette isle près du rivage. Cette isle étant si peu importante, les Marattes n'en prennent aucun soin, & les Anglois la visitent librement, sans avoir besoin d'un passe-port comme quand ils veulent aller dans l'isle *Salset.*

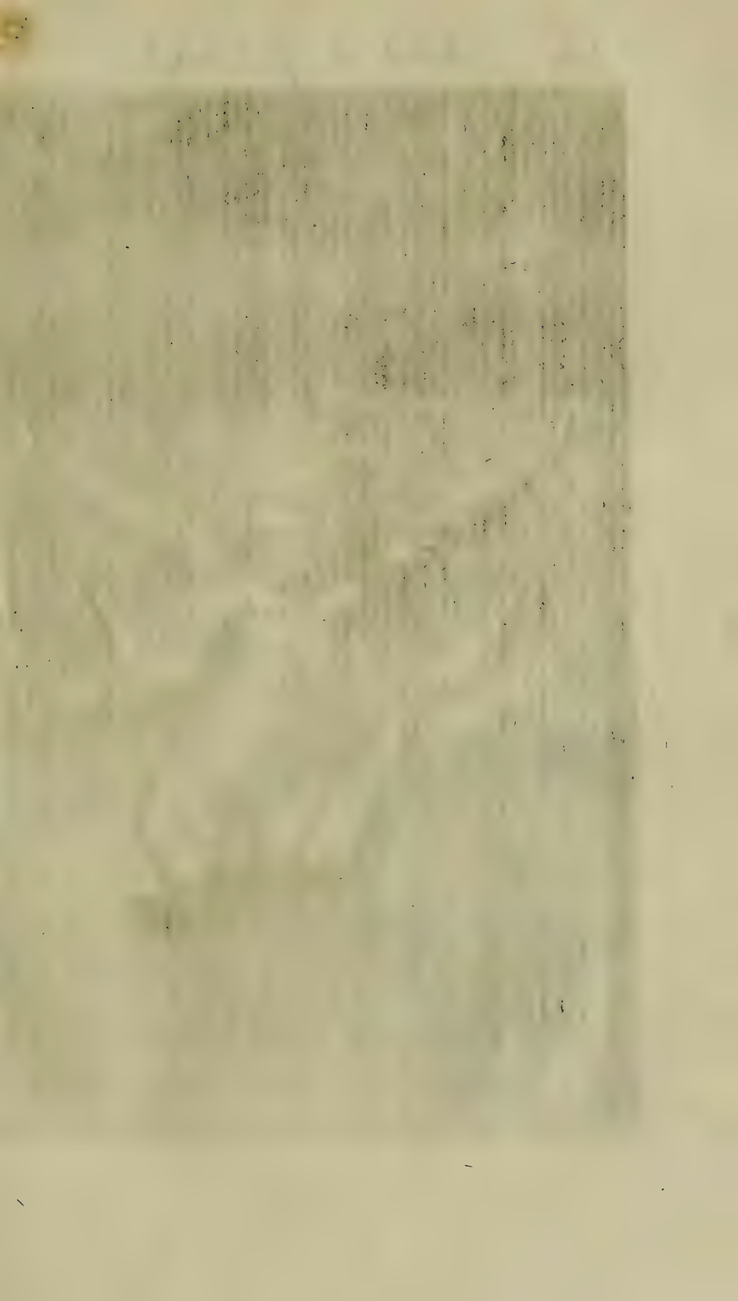
Plusieurs voyageurs font mention de l'isle d'éléphanta & du temple Indien qui s'y trouve: mais ce n'est qu'en passant, & sans avoir senti l'importance de ces restes d'une haute antiquité. J'ai cru ce temple si remarquable que j'ai fait successivement trois voyages dans cette isle, pour dessiner & décrire ses curiosités.

Ce temple a 120 pieds de longueur & autant de largeur, sans compter les chapelles & les chambres adjacentes. Sa hauteur intérieure est encore de presque 15 pieds, malgré le haussement

du ſol occaſionné par la pouſſiere, & par le dépôt des eaux qui y entrent dans la ſaiſon pluvieuſe. Tout ce vaſte bâtiment, ſitué dans une montagne aſſez élevée, eſt taillé entiérement dans le roc vif : les colonnes qui le ſoutiennent, ſont encore des parties du même roc que l'architecte a laiſſé ſubſiſter. Ces colonnes ſont d'un ordre inuſité ; mais dont l'aſpect flatte aſſez agréablement les yeux.

Les murs de ce temple ſont ornés & remplis de bas-reliefs taillés dans le roc, & ſi ſaillans, que les figures ne tiennent au roc que par le dos. Beaucoup de ces figures ont la taille coloſſale puiſqu'on y en voit de la hauteur de 10, de 12, & même de 14 pieds. Ces bas-reliefs ne peuvent pas être comparés il eſt vrai, ni pour le deſſein, ni pour l'exécution, aux ouvrages des ſculpteurs grecs : mais ils ſurpaſſent de beaucoup en élégance, tout ce qui reſte de la ſculpture des anciens Egyptiens. Ils ſont auſſi plus beaux que ces bas-reliefs connus des ruines de Perſépolis. On ne peut donc pas douter, que les arts n'ayent été cultivés par les anciens Indiens avec plus de ſuccès qu'on ne le croit ordinairement.

Il eſt probable que ces figures expriment des événemens relatifs à la mythologie & à l'hiſ-





toire fabuleuſe des Indiens : ce ſont apparemment des repréſentations de dieux & de héros. Mais pour pouvoir les expliquer, il faudroit être plus familiariſé que nous ne le ſommes, avec les mœurs & la religion de cette ancienne nation. Les Indiens d'aujourd'hui ſont ſi ignorans, que je n'en ai pu tirer aucunes lumieres touchant ces antiquités : un ſeul particulier prétendit m'expliquer une des plus grandes ſtatues, en m'aſſurant que c'étoit *Kaun*, un de leurs anciens rois fabuleux, fameux par ſes cruautés contre les enfans de ſes ſœurs. Cette ſtatue, d'ailleurs bien faite, a 8 bras ; emblème de puiſſance que les Indiens emploient dans les figures allégoriques.

J'ai donné les deſſins de ces bas-reliefs, qui les feront mieux connoître qu'une ſeche deſcription. Il y a cependant dans ces figures quelques particularités, qui prouvent la ſtabilité des mœurs des Indiens, & qui fourniſſent des points de comparaiſon entre les coutumes anciennes & modernes. Aucune de ces figures ne portent la barbe, & peu la mouſtache : aujourd'hui tous les jeunes Indiens ont des mouſtaches, & les gens âgés laiſſent croître à l'ordinaire, la barbe en entier. Les levres de ces figures ſont toujours épaiſſes : leurs oreilles ſont allongées par des pendants d'un

grand volume, dont toutes à peu-près paroiſſent ornées. Pluſieurs figures portent en écharpe une petite corde ; coutume encore en vogue aujourd'hui parmi les *Bramins*.

Une femme n'a qu'une ſeule mamelle ; ce qui fait préſumer que la fable des Amazones n'a pas été inconnue aux anciens Indiens. Quelques figures tant maſculines que féminines, appuyent un bras ſur la tête d'un nain ou d'une naine : ainſi ces monſtres de notre eſpece, ſemblent avoir été en tout tems un objet de luxe & de magnificence, chez les grands de mauvais goût. Pluſieurs de ces figures préſentent une chevelure qui ne peut pas avoir été naturelle, & qui reſſemble parfaitement à une perruque ; de ſorte qu'il faudra faire remonter l'invention de cette eſpece de coëffure à la plus haute antiquité. Le ſein des femmes eſt toujours d'une rondeur parfaite ; ce qui ſemble ſuppoſer l'uſage ancien du ſexe Indien, de renfermer le ſein dans des étuis d'un bois pliant, pour lui conſerver cette forme. On voit auſſi une femme qui porte ſon enfant dans la même attitude qui eſt encore uſitée chez les Indiens, & qui donne à ces enfans une poſition avantageuſe des pieds & des jambes.

La coëffure de ces figures conſiſte à l'ordinaire

en bonnets hauts : j'ai cru cependant auſſi remarquer un turban. Quelques-unes ont la tète nue avec des cheveux au moins bien arrangés, ſi ce ne ſont pas encore des perruques. Pluſieurs ſont nues : l'habillement des autres revient aſſez à celui des Indiens modernes : quelques femmes portent la culotte. En beaucoup d'endroits on reconnoît entre les mains des figures ſubalternes, l'émouchoir qui eſt uſité encore actuellement dans toutes les Indes.

On voit dans pluſieurs endroits de ces bas-reliefs la fameuſe *Cobra de Capello*, eſpece de ſerpent à lunettes, que les figures repréſentées paroiſſent traiter avec familiarité. Les ſerpens de cette eſpece ſont encore fort communs dans l'isle d'Eléphanta, dont les habitans ne les craignent pas, en aſſurant que ce ſerpent eſt ami de l'homme, & ne fait aucun mal quand on ne l'irrite pas à deſſein prémédité. Sa morſure eſt cependant ſurement mortelle.

Des deux côtés du temple, ſe trouvent des chapelles hautes de 9 pieds, & par conſéquent moins élevées que le bâtiment principal. Les murs de ces chapelles contiennent auſſi des bas-reliefs, dont les figures ſont naturellement moins grandes que celles du temple. Derriere ces chapel-

les on voit trois chambres, dont les murs n'ont aucune ſculpture, & dont je n'ai pu deviner la deſtination.

La plus petite de ces chapelles, qui ne renferme d'autre ſculpture que la figure du dieu *Gonnis*, conſerve une propreté que j'attribue aux ſoins des habitans actuels de l'isle, qui y vont, comme j'ai vu, faire leurs dévotions. Devant l'entrée de cette chapelle, j'ai trouvé un monceau de pierres informes fraichement barbouillées de rouge. Il faut ſuppoſer que les Indiens modernes n'adorent plus tous les anciens dieux; qu'ils ſe ſont fait de nouveaux objets de leur culte, qu'ils ſe contentent de déſigner par des pierres peintes en rouge, faute de moyens pour en avoir des ſtatues. On voit en effet, dans beaucoup d'endroits des Indes de ces tas de pierres peintes en rouge, en grande vénération chez ce peuple, qui a perdu preſque entiérement la connoiſſance des beaux-arts.

Le reſte du temple entiérement négligé, ſert aujourd'hui de repaire aux ſerpens & aux bêtes féroces. On n'oſe pas y entrer, ſans avoir fait auparavant quelques décharges d'armes à feu pour chaſſer ces animaux: malgré cette précaution, un Hollandois a couru de grands riſques par des

essaims de guêpes particulieres nichées dans ces souterreins, qu'il avoit irritées par des coups de fusil. Les bêtes à cornes profitent seules des chambres basses du temple, en allant boire dans la saison seche, l'eau qui s'y amasse pendant la saison pluvieuse.

Il faut espérer aussi peu de tirer quelques lumieres des habitans actuels de l'isle sur l'époque de la construction de ce temple, que sur la signification des bas-reliefs qui en tapissent les murs. Ces bonnes gens racontent naïvement, qu'un soir il étoit arrivé dans leur isle un certain nombre de gens inconnus, qui dans une seule nuit avoient achevé tout l'ouvrage. Les hommes paroissent aimer les miracles, aux Indes comme dans le reste de l'univers.

On assure qu'il existe à peu de distance de ce temple, un autre plus petit dans une montagne de l'isle. Mais il n'y a point de chemin frayé qui y mene : l'herbe étant d'ailleurs fort haute, mes guides ne voulurent pas m'accompagner dans cette course, crainte de rencontrer des serpens & des bêtes féroces.

Cet ancien temple au reste, n'est pas l'unique qui se soit conservé aux Indes. J'ai parlé déja de ceux de l'isle de *Salset*, dont *Mr. Anquetil* a dé-

crit les trois qui ſe trouvent à *Kanari*, à *Poniſer* & à *Monpeſer*. Pour entrer dans cette isle, il faut comme je l'ai dit, un paſſe-port du gouverneur Maratte à *Tana*, ou même du ſouverain de la nation. Je n'oſois pas demander un tel paſſe-port pour ſatisfaire mon déſir de voir ces temples: car les Marattes avoient pris depuis peu un vaiſſeau danois, & ne vivoient pas alors en bonne intelligence avec les Anglois.

Freyer a décrit le temple de *Dunganes*, & *Thevenot* celui d'*Iloura*, taillés dans le roc comme celui d'Eléphanta. Près du fort *Victoria* il exiſte un très-grand temple taillé auſſi dans le roc, qui a juſqu'à 25 ſéparations. Un tout ſemblable ſe trouve encore dans le voiſinage de la ville de *Teridſchanapalli*.

Ces monumens de l'ancienne ſplendeur des Indiens mériteroient par pluſieurs conſidérations, l'attention de nos ſavans. On va voir les pyramides, qui ne ſont aucunement comparables à ces ſuperbes pagodes. Il a fallu plus de travail & d'habileté pour creuſer dans le roc de ſi vaſtes bâtimens, & pour les orner de ſi grandes & de ſi belles ſculptures, qu'il n'en a fallu pour entaſſer en maſſes énormes des pierres calcaires tendres, qui ſe trouvoient ſous la main de l'archi-

tecte. Les pyramides paroiſſent le produit d'un eſclavage barbare, & les temples des Indes celui de la magnificence d'un peuple éclairé.

Les Indiens ſont d'ailleurs le plus ancien peuple connu, & celui qui a conſervé le mieux ſes anciens uſages & ſes anciennes opinions. Nous ſavons que les orientaux, les Grecs & peut-être auſſi les Egyptiens, ont puiſé aux Indes les premiers élémens de leurs connoiſſances. Il eſt donc à préſumer que l'examen des antiquités indiennes pourroit nous fournir des lumieres ſur l'origine des opinions & des cultes répandus peu-à-peu dans les autres parties de l'orient, & parvenus à la fin en Europe. Ces lumieres éclaireroient à leur tour, les antiquités des autres peuples.

Ces eſpérances ſont d'autant mieux fondées, que les Indiens poſſedent encore des livres écrits dans les tems les plus reculés, & dont beaucoup de *Bramins* entendent la langue. Les livres expliqueroient les monumens, & les monumens ſerviroient à l'intelligence de ces livres & de l'hiſtoire.

Il ſeroit à ſouhaiter que des ſavans éclairés entrepriſſent le voyage des Indes, dans le but d'en examiner les antiquités: mais une telle en-

treprise eſt au-deſſus des forces d'un particulier, ſi un ſouverain ou une nation ne contribuent pas à ſa réuſſite. Les Portugais maîtres de *Salſet* pendant deux ſiecles, ont bien connu ces temples, puiſqu'ils ont converti en égliſe celui de *Kanari* : mais bien loin de faire connoître aux autres nations ces monumens, ils ont tâché de les jetter dans l'oubli, en faiſant couvrir de plâtre les plus beaux bas-reliefs. Les Anglois établis depuis 100 ans à Bombay, ont négligé juſqu'ici ces recherches. Il faut eſpérer qu'ils penſeront à mériter la reconnoiſſance du public, en tirant au jour ces curioſités cachées, & ſituées dans les vaſtes conquêtes que cette nation poſſede dans le continent.

SECTION XXXI.

VOYAGE A SURATE.

CHAPITRE I.

Occaſion de ce voyage & départ de BOMBAY.

LE lecteur ſe ſouviendra que nous arrivâmes, *Mr. Cramer* & moi, tous deux malades à Bombay en Septembre 1763. Notre deſſein étoit de retourner en Europe par la Turquie, & de nous embarquer ſur un vaiſſeau de la Compagnie, qui devoit partir pour Baſra au commencement de l'année ſuivante. Mais notre ſanté ne nous permit pas de profiter de cette occaſion: *Mr. Cramer* ſuccombant à la fin à ſes maux, mourut à Bombay le 10. Fevrier 1764, malgré les ſoins d'un habile médecin Anglois.

Reſté ſeul de notre ſociété de voyageurs je me crus obligé de penſer à ma conſervation & aux moyens de faire parvenir nos papiers en Europe, que je regardois comme perdus, ſi je mourois

auſſi en route. Prévoyant dans mon paſſage par la Turquie d'auſſi grandes fatigues que celles que j'avois déja eſſuyées en Arabie, auxquelles ma ſanté foible encore, ne pourroit pas réſiſter, je pris la réſolution de partir en droiture pour Londres, par le premier vaiſſeau qui retourneroit en Europe. Dans l'attente de ce départ, je voulus cependant contenter ma curioſité de voir *Surate*, en y allant avec un vaiſſeau anglois qui devoit faire une tournée dans ce port.

Nous partîmes donc de Bombay le 24 Mars 1764, & nous fûmes obligés de nous arrêter à *Mahim*, petite ville dans la partie ſeptentrionale de l'isle, où réſide toujours un membre du conſeil de Bombay. Un événement arrivé dans ce tems-là, peut donner une idée de l'eſprit guerrier & de l'habileté des Portugais. Fiers de leurs anciennes conquêtes, ils dédaignent de faire la paix avec aucun peuple Indien, qu'ils regardent tous comme des rebelles. Ennemis de leurs voiſins, ils n'oſent naviguer qu'avec une eſcorte. Une petite flotte marchande de Goa allant à *Diu*, ſous la protection de deux fregates, ſe fit voir un ſoir dans les eaux de Bombay. Pendant la nuit nous entendîmes une vive canonade, & nous crûmes les Portugais aux priſes avec les Marattes;

mais le matin on vit que leurs exploits ſe réduiſoient au carnage qu'ils avoient fait d'une quantité de bambous de 30 à 40 pieds de hauteur, que les pêcheurs fichent dans le banc de ſable de *Mahim*, pour la commodité de leur pêche. Ces braves Portugais avoient pris ces bambous pour les mâts d'une flotte ennemie. Pour ſurcroît de gloire, leur amiral ſe vit forcé par le gouverneur de Bombay, de payer à ces pêcheurs tout de dommage cauſé par le canon.

Le 26. Mars nous arrivâmes déja à la rade de *Surate*, éloignée de la ville de 3 milles d'Allemagne. Nous deſcendîmes à *Domus*, village remarquable par le ſéjour de quelques officiers, & par un immenſe figuier des Indes fort révéré. J'ai parlé de cet arbre (*Ficus vaſta*, *Linn.*), dans l'hiſtoire naturelle de l'Arabie. A la deſcription que j'en ai donnée je dois ajouter ici, que ce figuier eſt d'une durée extraordinaire, parce que les nouvelles tiges, formées par les filamens des branches de la premiere tige, nourriſſent la couronne de l'arbre, quand même la principale tige ſe trouve toute pourrie.

A *Domus* nous prîmes un *Kākkri*; voiture ordinaire du pays, qui conſiſte dans une ſimple charrette de payſan, couverte & traînée par deux

bœufs, que le payſan aſſis ſur le timon conduit. Dans ce trajet j'eus une preuve de la grande ſéchereſſe de ce pays : nous étions entourés par un tourbillon de pouſſiere, cauſée uniquement par le mouvement de notre légere voiture. Dans des caravanes de plufieurs centaines de chameaux, de chevaux, & de mulets, je n'ai jamais ſouffert autant de la pouſſiere.

CHAPITRE II.

De la ville de SURATE *& de ſes environs.*

CETTE ville eſt ſituée dans une grande & fertile plaine, ſur les bords d'une riviere conſidérable, nommée *Tappi.* Du côté de la terre elle a une double enceinte formée par deux murailles de brique, & ſe partage par conſéquent en ville intérieure & extérieure. La citadelle ſe trouve dans l'enceinte intérieure ſur le rivage du *Tappi*, & eſt ſéparée de la ville par des foſſés. On peut faire le tour du mur extérieur en 2 $\frac{1}{4}$ d'heures : mais l'enceinte extérieure ne contient preſque que des jardins & peu de maiſons.

Les grandes maiſons ſont plattes, comme dans le reſte de l'orient, avec des cours : mais

celles

celles du peuple ont le toit élevé. Quoique *Surate* ſoit depuis long-tems ſous la domination des Mogols mahométans, on n'y voit néanmoins aucune belle moſquée ornée de tours comme chez les Turcs & chez les Arabes. Les places de cette ville ſont grandes & les rues ſpacieuſes, mais point pavées; de ſorte que la pouſſiere y eſt inſupportable. Chaque rue peut être fermée avec une porte; ce qui ſe fait dans les tems de trouble, auſſi fréquens ici qu'à Kahira.

A Surate on a des vivres en abondance & à bas prix: l'air y eſt ſain, malgré la chaleur du climat. J'ai vu ici au mois de Mars le thermometre de Fahrenheit monter au 98 degré, pendant qu'un vent du nord régnoit: au mois de Mai ce même thermometre n'étoit qu'au 93 degré à Bombay, ville ſituée cependant de deux degrés plus au ſud.

Un grand déſavantage pour Surate, eſt que les vaiſſeaux ne peuvent pas arriver dans ſon port, parce que le *Tappi* eſt rempli de bancs de ſable. Cette riviere eſt trop baſſe pendant la ſaiſon ſeche, & elle s'enfle trop ſubitement dans la ſaiſon pluvieuſe, juſqu'à inonder tous les environs. Si l'on contenoit la riviere par de bonnes digues, le courant de l'eau qui s'éleve ſouvent

pendant les pluies jusqu'à 28 pieds au-dessus de son niveau ordinaire, emporteroit tout le sable, & en rendant libre le canal, feroit parvenir les vaisseaux au pied des murs de la ville. Mais les gouvernemens despotiques de l'Asie négligent tout ce qui sert à l'utilité du public.

Dans cette ville regne une tolérance universelle & une liberté entiere, pour toutes les religions, & pour toutes les professions: elle doit ainsi renfermer un grand nombre d'habitans. Les Européens qui sont établis ici font monter cette population à un million d'ames : mais ce calcul est visiblement exagéré, même des deux tiers, comme j'ai lieu de le présumer.

Une singularité de Surate, c'est qu'on n'y voit aucun hôpital pour les hommes, pendant qu'on y trouve un vaste établissement de cette espece en faveur des animaux malades, ou estropiés. Si les Européens abandonnent un vieux cheval, ou un autre animal domestique, les Indiens s'en chargent volontiers pour le placer dans ce bâtiment, qui est rempli de vaches, de moutons, de lapins, de poules, de pigeons, &c. infirmes & décrépits. J'y vis une grande tortue de terre aveugle & impotente, âgée, à ce qu'on m'assura, de 125 ans. Les charitables Indiens entretien-

nent tout exprès un médecin pour ſoigner ces animaux.

Les environs de Surate ne manquent pas de jardins, appartenants tant aux Européens qu'aux naturels du pays. Parmi ceux de la premiere claſſe, le plus beau eſt à la compagnie Hollandoiſe : ſa vue eſt riche & charmante.

Pour me former une idée d'un jardin Indien, j'allai voir celui qu'un des derniers Nababs fit conſtruire, & qui lui coûta 500,000 roupies, ou un million & demi de livres de France. Ce jardin, d'une aſſez vaſte étendue, n'a pas la moindre apparence de régularité, & ne contient gueres de ces pieces uſitées dans nos jardins, excepté quelques étangs & fontaines : le reſte eſt un amas confus de bâtimens, & de petits vergers. Parmi les édifices il y en a un grand avec des bains & des ſalles ; le tout orné avec une magnificence Indienne, qui ne reſſemble pas à la nôtre. Les autres bâtimens ſont des *harems* pour les femmes du Nabab, entiérement ſéparés les uns des autres, de ſorte que chaque femme pouvoit tenir ſa petite cour à part. Chaque harem contient auſſi quelque appartement honnête : mais le reſte ne conſiſte que dans un grand nombre de très-petites chambres pour les eſclaves. Ce qui

me frappa dans ce jardin, c'étoit les paſſages d'une piece à l'autre, qui ſont des ſentiers ſi étroits, ſi tortueux, & ſi hériſſés de portes, qu'on s'apperçoit bien de la défiance des malheureux grands dans les pays deſpotiques, qui ne peuvent jamais être tranquilles, & ſont obligés de ſe mettre continuellement en garde contre une ſurpriſe.

J'euſſe ſouhaité de lever un plan de Surate: mais je découvris bientôt, que je ne jouirois pas ſur cet article de la même liberté parmi les Européens aux Indes, dont j'avois joui parmi les Turcs & les Arabes. Le climat des pays chauds, & la nature du gouvernement des établiſſemens ſi éloignés de la métropole, paroiſſent altérer le caractere national des peuples de l'Europe. Le gouverneur Anglois de Surate ne voulut pas ſouffrir qu'un François habitât une chambre élevée d'où il avoit la vue de la citadelle. On me raconta à Moka, qu'un marchand Arabe avoit langui pendant quelques années dans les priſons de Batavia, pour avoir eu la ſimple curioſité de prendre les dimenſions d'un canon.

CHAPITRE III.

Des habitans de SURATE, *& de quelques usages.*

UNE grande ville commerçante, eſt naturellement peuplée d'habitans de différentes nations. Les principaux de Surate ſont Mahométans, la plupart étrangers, quoique employés dans le gouvernement : ces Mahométans ne ſont pas auſſi zélés obſervateurs de leur loi, que les Turcs & les Arabes. Quoique de la ſecte des Sunnites, ils tolerent les Schytes, & leur permettent même de célébrer la fète de *Haſſein.* Ils ne ſe font aucun ſcrupule de boire publiquement du vin, & de prèter de l'argent à intérêt.

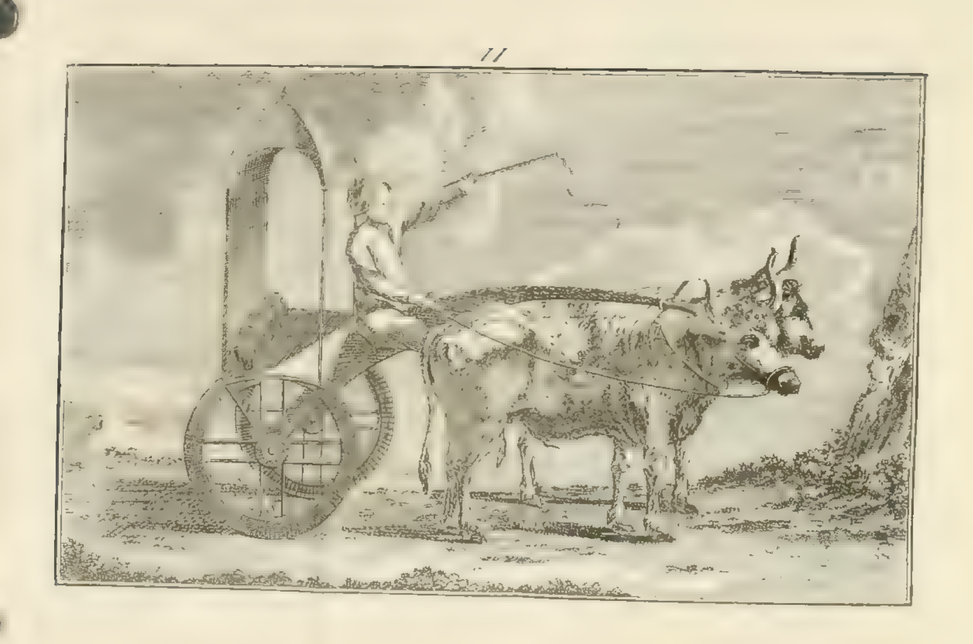
Tous les gens de diſtinction tant à Surate que dans le reſte des Indes, ſe ſervent dans la converſation & dans les lettres de la langue perſane : de ſorte que cette langue eſt devenue celle de la cour, & le moyen de traiter plus facilement toutes les affaires. Pour le commerce, on employe ordinairement un portugais corrompu, qui eſt aux Indes ce que la langue franque eſt dans le Levant.

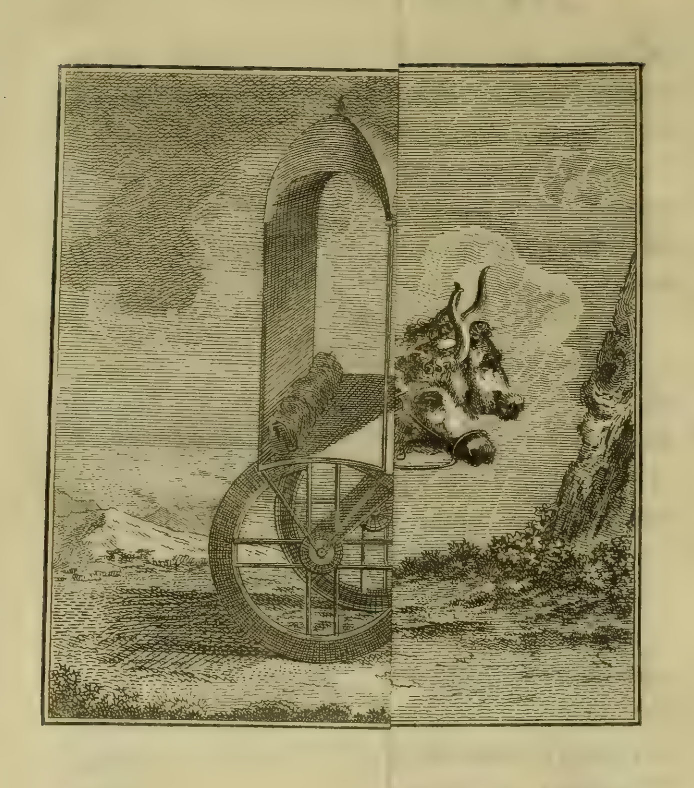
Les Muſulmans de Surate y attirent beaucoup

de *Fakirs* de leur religion, qui ſont les plus inſolens mendians de l'univers. Ces fakirs s'aſſeyent ſouvent devant une maiſon, & ne quittent pas la place juſqu'à ce que le propriétaire a payé la ſomme qu'ils demandent, ou compoſé avec eux. Comme la police ne les reprime point, on tâche de ſe défaire à tout prix de cette vermine incommode.

J'ai eu occaſion de voir à Surate la proceſſion muſulmane de la fète du *Bairam*. Le conſeiller de Bombay qui réſide dans la citadelle de Surate & qui repréſente un Nabab, eſt obligé d'annoncer cette proceſſion par ſon canon & d'y aſſiſter en cérémonie. C'eſt un phénomene ſingulier, qu'un marchand Anglois habillé à l'européenne, accompagné d'une compagnie de ſoldats de ſa nation, avec le train d'un grand Indien, conduiſe & regle une fète religieuſe des Mahométans. Le directeur Anglois fit ſentir à cette occaſion aux Indiens ſa ſupériorité, en refuſant de tirer le ſoir le canon, quoique le Nabab de la ville lui eût demandé cette complaiſance, pour annoncer de bonne heure la fète au peuple.

Cette proceſſion n'avoit rien de remarquable, que la quantité de *hækris*, de *palanquins* & de chevaux, quelques canons, beaucoup de muſi-





que guerriere, & des ſoldats du Nabab. Ce gouverneur parut monté ſur un éléphant, où il étoit aſſis ſur une eſpece de trône, ſoutenu par quatre colonnes. Son éléphant, comme auſſi la plupart des chevaux & des bœufs attelés aux hækris, étoient peints en couleur rouge.

Les *hækris*, la voiture la plus uſitée aux Indes, ſont des chaiſes à deux roues, attelées de bœufs & d'une conſtruction fort ſimple: le conducteur eſt aſſis ſur un large timon compoſé de pluſieurs bambous. Le luxe de ces voitures ne conſiſte pas dans les ornemens, mais dans la beauté de l'attelage: on paye une paire de grands bœufs blancs propres à ce ſervice, 600 roupies, ou 1800 livres de France. Ces bœufs ſont parés de pointes d'argent aux cornes: leur allure eſt aſſez vîte, ſans cependant être comparable à celle des chevaux.

C'eſt encore dans leurs palanquins que les habitans de Surate aiment à étaler leur magnificence. On ſait qu'un *palanquin* eſt une eſpece de lit de repos, ſuſpendu à un bambou & porté par quatre hommes: celui qui voyage dans cette voiture eſt couché, & à l'abri du ſoleil par le moyen d'un rideau. Un tel palanquin bien fourni d'ornemens en argent battu, garni d'étoffes

précieuſes, & ſuſpendu à un bambou d'une belle proportion & d'une parfaite courbure, coûte juſqu'à 5000 livres de France. Le ſeul bambou du palanquin du gouverneur de Bombay avoit été payé 3000 livres, ſans compter le prix des autres ornemens. Les porteurs ſont des domeſtiques Indiens, couverts ſeulement d'un petit linge autour des reins, parés, en guiſe de livrée, de certains bonnets plats, & occupés dans l'intérieur de la maiſon à tenir propres les appartemens. Au commencement, les dames Européennes paroiſſent choquées de la nudité de ces porteurs, mais elles s'y accoutument en peu de tems. Les palanquins des femmes Mahométanes, ne ſont que de mauvaiſes caiſſes de bois toutes fermées & attachées à un bâton droit.

Les *Hindous* ou naturels du pays, dont je parlerai bientôt avec plus de détail, forment la plus grande partie de la population de Surate. Preſque tous ſont de la caſte des *Banians*, qui à cauſe de leur habileté dans le calcul & dans l'économie, parviennent ſouvent à des emplois conſidérables dans les fermes & dans les douanes des Mahométans. Ces Banians, nés marchands, ſe ſont emparés du commerce des Indes à tel point, que toutes les nations étrangeres ſont obligées

de les employer comme courtiers: métier qu'ils font d'une maniere plus ſatisfaiſante pour leurs commettans, que ne le font les Juifs en Turquie. Des Européens ne ſe ſont jamais repentis d'avoir confié preſque toute leur fortune à des Banians, qui donnent continuellement des preuves étonnantes de leur probité & de leur fidélité. Il y en a d'extrêmement riches ; mais ils ſe piquent tous d'une grande modeſtie, & s'habillent d'une ſimple toile blanche de coton.

On trouve à Surate une grande quantité de Parſis, qui ſont d'habiles négocians, ou des artiſans laborieux, ou de bons domeſtiques. Il y a auſſi dans cette ville des Arméniens, des Géorgiens & des Juifs, mais en petit nombre: les catholiques Indiens, nommés vulgairement Portugais, parce qu'ils parlent cette langue corrompue, ſont plus nombreux.

A Surate on compte le jour d'un coucher du ſoleil à l'autre, & au lieu de 14 heures, on le partage en 60 *Garris.* On n'y connoît point les horloges : mais on annonce les parties du jour d'une autre maniere. Dans un lieu élevé, un homme eſt employé à mettre toujours ſur l'eau une taſſe de cuivre percée au fond : chaque fois que la taſſe remplie s'enfonce, on compte un

Garri, & cet homme annonce alors ce tems en frappant avec un marteau le nombre ſur une plaque de métal, qui ſonne comme une cloche; chaque *Garri* comprend 24 de nos minutes. Dans les maiſons des grands qui ne manquent ni de pendules ni de montres, on conſerve toujours cette ancienne maniere de meſurer le tems.

CHAPITRE IV.

Du gouvernement de SURATE *& de ſes révolutions.*

DEPUIS long-tems Surate & le grand diſtrict dont elle eſt la capitale, appartenoient au grand Mogol, qui pour mieux contenir une province éloignée, la faiſoit gouverner par deux Nababs indépendans l'un de l'autre. Le premier, réſidant dans la ville, étoit proprement le gouverneur de la province: le ſecond, commandant dans la citadelle, étoit revêtu du titre d'amiral, & jouiſſoit de grands revenus deſtinés à l'entretien d'une petite flotte, pour défendre le commerce contre les pirates de cette côte.

Après l'expédition de Schach *Nadir* dans l'Indouſtan, les Nababs des provinces éloignées de ce vaſte empire, viſerent tous à l'indépendance en ne laiſſant au Mogol qu'une ombre d'autorité, & en ne demandant la confirmation dans leurs places que pour la forme. Celui de Surate *Teg Beg Khan*, homme riche & puiſſant, ſuivit cet exemple & parvint à faire déclarer ſon frere Nabab de la citadelle. Ces deux freres regarderent donc toute la province comme leur patrimoine, & acquirent des richeſſes immenſes.

Teg Beg Khan étant mort en 1746 ſans laiſſer d'enfans, partagea ſon bien entre ſes parens; ce qui mit pluſieurs en état d'aſpirer au gouvernement de la ville. Son frere mourut l'année ſuivante, & ſa veuve, femme extrêmement riche & ambitieuſe, voulut faire obtenir à ſon gendre à la fois les deux places, de Nabab de la ville & de la citadelle.

Le choc de ces prétentions ſi diverſifiées, produiſit dans la ville de Surate une guerre civile ſemblable à celles que les Beys ſe font à Kahira, & dont nous ne pouvons pas nous former une idée en Europe. Chaque prétendant levoit autant de troupes que lui permettoient ſes facultés; il ſe cantonnoit & ſe retranchoit avec ces troupes,

dans ſes maiſons ou dans ſes jardins, & il tâchoit de ſurprendre ou de chaſſer ſes rivaux. Pendant ces opérations peu meurtrieres, les habitans ſe contentoient de fermer les portes les plus voiſines du théâtre des combats, & vaquoient d'ailleurs tranquillement à leurs affaires ſans craindre le pillage: ils étoient même ſûrs d'obtenir un dédommagement, quand on leur avoit fait quelque tort à l'occaſion de ces querelles. De cette maniere le commerce ne ſouffrit aucune interruption.

Quelques-uns de ces prétendans eurent l'imprudence d'appeller à leur ſecours les Marattes, qui ſans rien faire pour aucun parti, ſe faiſoient toujours payer par le victorieux, quoiqu'ils euſſent paru favoriſer le vaincu. Depuis ce tems-là, les Marattes jouiſſent du tiers du revenu de la douane de Surate, & un de leurs officiers eſt toujours préſent pour percevoir cette eſpece de tribut.

Les Anglois & les Hollandois avoient de tout tems mis leurs comptoirs en état de défenſe, & ils augmenterent encore à l'occaſion de ces troubles leurs préparatifs militaires. Les grands du pays chercherent alors de l'appui chez des négocians ſi puiſſans: chacune de ces nations prit parti pour un des prétendans, lui fournit des muni-

tions, ſe retrancha dans ſon comptoir, & combattit l'autre ſans être en guerre ouverte. A la fin le Nabab protégé par les Anglois fut chaſſé : mais il revint en 1758, & ſa belle-mere, la riche veuve dont j'ai fait mention, répandit ſes tréſors ſi à propos, que le Nabab qui avoit été mis à ſa place, fut obligé de lui céder le gouvernement de la ville.

Quand les Anglois virent la ville entre les mains de leur créature, ils penſerent ſérieuſement à s'emparer de la citadelle. Le conſeil de Bombay envoya dans ce deſſein en 1759 un de ſes membres, *Mr. Spencer*, homme habile & aimé des Indiens, avec des forces conſidérables. Le Nabab ouvrit les portes de la ville aux Anglois, & les laiſſa tranquillement faire le ſiege de la citadelle, qui fut priſe en peu de jours. Pour ne point effaroucher les Indiens, les Anglois déclarerent qu'ils faiſoient cette conquète au nom du grand Mogol, dont ils arborerent auſſi le pavillon ſur les murs de la citadelle.

Cette expédition finie, *Mr. Spencer* envoya une longue relation à la cour de *Delhi*, dans laquelle il repréſenta les raiſons pourquoi les négocians de Surate s'étoient mis ſous la protection des Anglois, & les avoient engagés à chaſſer de

la citadelle le Nabab usurpateur. Il assura que ces petits tyrans avoient laissé dépérir la flotte, nécessaire pour défendre le commerce, & que personne ne pouvoit ramener la sureté que les Anglois. Il offrit en même-tems, que si le Mogol vouloit accorder l'emploi d'amiral avec les revenus y annexés à la Compagnie, elle entretiendroit une flotte & protégeroit efficacement le commerce. Les faits allégués dans cet écrit, étoient attestés, & les propositions appuyées par les principaux habitans de Surate qui signerent ce mémoire. Le grand Mogol, qui dans sa foiblesse actuelle, n'avoit plus osé envoyer un gouverneur dans cette province & qui la regardoit comme perdue, accorda facilement la demande de la Compagnie, qui fait exercer par un membre du conseil de Bombay, la charge de Nabab & d'amiral à Surate. Elle retire sous ce titre le tiers de la douane de cette ville, avec d'autres revenus plus considérables encore; ce qui la met en état d'entretenir des troupes & quelques petits vaisseaux de guerre.

Les Anglois sont donc aujourd'hui les véritables souverains de Surate. Ils tiennent le Nabab de la ville dans une entiere dépendance, & ne lui laissent de revenu qu'autant qu'il faut pour le

ſaire vivre ſelon ſa dignité. Les Indiens ſont en partie contens de leurs nouveaux maîtres : les négocians ne riſquent plus d'eſſuyer les avanies & les exactions des Nababs : ils ſe plaignent de l'autre côté de l'eſprit intéreſſé de ces maîtres. Les Indiens n'oſent naviguer qu'avec un paſſe-port de l'amiral : ſi les Anglois ont envie d'envoyer des marchandiſes dans un port, le directeur tarde tant à expédier ces paſſe-ports, que les vaiſſeaux Indiens ne peuvent plus partir dans la mouſſon convenable ; pendant que les Anglois ont tout le tems néceſſaire de les prévenir dans les ventes. J'en ai vu des exemples, qui répétés & multipliés, ruineroient ſans doute le commerce des naturels du pays.

CHAPITRE V.

Du Commerce de SURATE.

LE grand commerce qui ſe fait à Surate, rend cette ville le dépôt des productions les plus précieuſes de l'Indouſtan. On y apporte, par de grandes caravanes & de l'intérieur de l'empire, une immenſe quantité de marchandiſes que les négocians de Surate envoyent ſur leurs vaiſſeaux

dans le golfe Arabique, dans le golfe Persique, à la côte de Malabar, à la côte de Coromandel, & jusqu'à la Chine. Les provinces voisines de cette ville abondent en manufactures de toute espece.

La construction des vaisseaux fait aussi une branche de commerce pour ses habitans : dans l'art de construire, les Indiens sont il est vrai, de simples imitateurs des Européens : mais ils ont en quantité & à bas prix l'excellent bois appellé *Tæk*, que les vers n'attaquent point, & qui est si durable qu'on voit à Surate des vaisseaux de 90 ans, en état encore de tenir la mer.

Entre les nations étrangeres, les Hollandois ont, après les Anglois, à Surate l'établissement le plus considérable. Ils y entretiennent un directeur, plusieurs marchands, une quantité d'écrivains & de domestiques, & encore quelques soldats. Cependant leur commerce se réduit à peu de chose, & l'ordre ne paroît pas regner dans les affaires de cette nation aux Indes. Depuis que les Anglois possedent la citadelle, le Nabab de la ville a forcé les Hollandois de lui payer 90000 roupies, & de renvoyer le canon dont leur factorie étoit garnie.

Les affaires des François y sont encore en plus mauvais état. Depuis la perte de Pondichéri, leur

directeur

directeur se voit négligé au point, qu'il trouve à peine assez de crédit pour pouvoir vivre petitement. Cette nation ne brille ici que par ses capucins, généralement aimés & estimés à Surate. Ces bons religieux ont rendu service au public, en tenant un registre fidele de tous les événemens des l'Indoustan depuis 1676, jusqu'aujourd'hui.

Il en est presque de même des Portugais: de mon tems ils avoient pour directeur un Juif de Hambourg. On me dit cependant qu'ils ont relevé depuis mon départ, leur commerce, en envoyant un directeur de leur nation, né à Goa.

Il arrive quelquefois à Surate des vaisseaux de nations, qui n'y ont pas des établissemens stables. Tel fut un Danois venu dans le tems du siege de la citadelle & protégé par les Anglois, auxquels il avoit rendu des services dans cette occasion: ce capitaine favorisé de cette maniere, fit bien ses affaires. Un Suédois arrivé quelques années après ne fut pas si heureux, quoique le Nabab de la ville lui eût permis contre un droit modique, de commercer librement. Ayant donné son fer & son cuivre à meilleur marché que les Anglois, il vendit en peu de tems & à ce qu'il crut, avantageusement toute sa cargaison. Mais quand il voulut partir, le Nabab exigea de lui un

droit extraordinaire de 100000 roupies, & le mit aux arrêts jufqu'à ce que cette fomme fût payée. Le Suédois n'ofant pas s'adreffer aux Anglois, qu'il foupçonna être les inftigateurs de cette avanie; donna ordre à fon vaiffeau d'aller à la Chine & de le laiffer aux arrêts. A la fin il compofa avec le Nabab, qui pour 20000 roupies lui rendit la liberté. Des traitemens femblables dégoûteront les autres nations, & les empêcheront de tenter fortune à Surate.

Suivant toutes les apparences les Anglois s'empareront de tout le commerce de cette ville. En même tems fouverains & marchands opulents, ils ont en main tous les moyens de donner l'exclufion aux nations étrangeres, & d'écarter les Indiens de cette fource de richeffes.

CHAPITRE VI.

Des Mœurs des HINDOUS.

ON appelle *Hindous*, les habitans originaires du vafte empire de l'Indouftan. Ayant eu occafion de vivre parmi ce peuple tant à Bombay qu'à Surate, je réunirai ici quelques obfervations que j'ai faites dans ces deux villes fur les Hindous,

& ſur les *Parſis*, colonie étrangere, établie auſſi dans cette partie des Indes.

Ce peuple le plus anciennement policé peut-être de notre globe, eſt doux, laborieux, naturellement porté à exercer la vertu. Tous ceux qui vivent avec les Hindous, ne peuvent ſe laſſer d'admirer leur patience, leur probité & leur bienfaiſance : mais ce peuple eſt en même-tems le moins ſociable de l'univers. Par les mœurs & par des principes religieux, les Hindous ſe ſéparent, non-ſeulement des autres nations qu'ils regardent commes des races impures ; mais les différentes caſtes, ou tribus de leur propre nation ont peu de communication entre elles. Aucun Hindou ne mange avec un étranger, & celui qui appartient à une caſte ſupérieure, jamais avec un homme d'une caſte inférieure. Un pauvre domeſtique *Bramin* ſe croiroit déshonoré, en ſe mettant à table avec ſon maître *Rasbout*, ou *Banian*.

Tout le monde ſait que les Hindous ſont diviſés en beaucoup de tribus ou caſtes : autant que j'ai pu apprendre, il y en a 4 principaples : ſavoir ; celle des *Bramins*, ou prêtres ; celle des *Raſbouts*, ou militaires ; celle des *Banians*, ou marchands ; & celle des artiſans, y compris les la-

boureurs. Ces quatre castes générales sont subdivisées en plus de 80 castes particulieres, dont chacune a ses cérémonies & ses patrons séparés, comme me l'ont assuré plusieurs personnes.

Cette division inaltérable a donné occasion à l'erreur de quelques voyageurs, qui ont cru que le fils étoit toujours obligé d'embrasser la profession de son pere. Le fils ne peut pas quitter la caste où il est né: mais il lui est permis de choisir une vocation qui n'est pas proprement celle de sa caste. Il y a des Bramins souverains, tel que par exemple, est celui des Marattes. Ces mêmes Bramins se font magistrats sous le gouvernement des princes Rasbouts, & fermiers sous celui des Mahométans. J'ai connu des négocians Bramins, & des artisans Rasbouts & Banians.

Une telle liberté étoit d'autant plus nécessaire, qu'il est impossible qu'un Hindou d'une caste inférieure soit reçu dans une supérieure. On m'en raconta un seul exemple, dont je ne veux pas même garantir la vérité. Un souverain Rasbout souhaita d'entrer dans la caste des Bramins; ces prêtres après l'avoir refusé pendant longtems lui accorderent à la fin sa demande, à condition qu'il fit mettre dans un temple la statue d'or d'une vache, assez grande pour qu'un hom-

me pût y entrer par derriere, & en ſortir par la bouche. Le ſouverain ayant paſſé à pluſieurs repriſes par le milieu de la figure de l'animal ſacré, fut regardé comme régeneré, & reçu dans la caſte des Bramins.

Cette coutume empêche tout étranger de ſe naturaliſer parmi les Hindous, & d'embraſſer leur religion; auſſi aucun peuple n'eſt moins poſſédé de l'envie de faire des proſélites. Mais l'obſervation rigide de ces anciennes loix de ſéparation, a jetté ce peuple dans l'abaiſſement où il ſe trouve aujourd'hui. Si du tems de la conquête, les Hindous euſſent permis aux Tartares de s'incorporer dans la nation vaincue, ces conquérans auroient adopté les mœurs & la religion de leurs nouveaux ſujets. Leur conduite à la Chine rend probable cette opinion. Mais les Hindous en marquant tant d'averſion à ces nouveaux maîtres, les engagerent à préférer le Mahométiſme, & les forcerent à faire venir toujours des étrangers Mahométans pour gouverner le peuple conquis. Depuis ce tems-là les Hindous ne ſont qu'une troupe abjecte d'eſclaves, expoſée aux vexations d'un deſpote, qui leur rend le mépris qu'ils lui avoient témoigné.

La puiſſance des Mahométans diminue, il eſt

vrai, tous les jours, & il exiſte encore plusieurs ſouverains Hindous, qui peuvent avec le tems remettre leur nation dans ſon ancienne ſplendeur. Les Marattes ont commencé déja avec ſuccès, l'exécution d'un projet ſemblable. C'eſt la puiſſance altiere des Anglois qui arrète actuellement les progrès des Hindous vers un meilleur état : mais ſi ce coloſſe à pieds d'argille, élevé par des marchands conquérans, s'écroule, événement qui arrivera plûtot qu'on ne penſe, l'Indouſtan redeviendra un pays floriſſant.

Dans preſque toute leur maniere de vivre les Hindous ſe diſtinguent des autres peuples : leur nourriture ordinaire conſiſte en ris, en lait & en fruits. La loi cependant qui leur défend de manger de la viande, paroît plutôt dépendre du climat que des principes religieux. Les Rasbouts mangent du mouton, & de la chair de quelques autres animaux : mais tous reſpectent également la vache & s'abſtiennent du bœuf. Aucune caſte n'eſt autant gênée pour ſa nourriture que celle des Bramins : ces prètres ſe refuſent une grande partie des légumes permis aux autres Hindous ; ne mangent que ce qui a été préparé par un homme de leur caſte, & n'oſent boire que l'eau portée par un tel homme. Ils obſervent d'ailleurs des



VII.



jeûnes fréquens : de ſorte qu'un Bramin m'a dit, qu'il étoit preſque impoſſible de s'aſtreindre à tous les préceptes de leur régime.

Ces prêtres gênent à leur tour le peuple, dans ſa maniere de manger, par une multitude de regles minutieuſes, toutes fondées ſur la chimere de la poſſibilité de contracter de la ſouillure par la communication. Les Hindous du commun ne ſe ſerviroient pas du même vaſe avec un étranger, ou avec un homme d'une autre caſte : ils emploient plutôt pour plats de grandes feuilles d'arbre, & boivent dans le creux de la main.

Toutes les pieces de l'habillement des Hindous different pour la forme, de celles qui ſont uſitées chez les Turcs & chez les Arabes. Les négocians portent cependant un turban, la culotte, & un habit long de toile blanche de coton : leurs pantoufles ſont garnies de pointes de métal recourbées. Les hommes du peuple vont nuds, excepté un petit linge autour des reins, & une eſpece de turban ſur la tête. Dans les tems de pluie les payſans mettent ſur la tête une longue capote tiſſue de feuilles de palmier ; coutume indienne, dont Hérodote fait déja mention.

L'habillement des femmes du commun conſiſte dans un grand linge rayé de rouge, dont elles

enveloppent les reins, & dans un autre linge plus grand encore, qu'elles ploient autour du corps & mettent ſur la tête. Elles portent toutes le plaſtron garni de deux étuis, dans leſquels elles enferment le ſein; ce qui eſt la cauſe qu'on ne voit point parmi les Indiennes de gorge affaiſſée comme parmi les Mahométanes. Ces femmes des Hindous ſont fort laborieuſes : j'en ai vu à Bombay gagner leur vie par les travaux les plus rudes, & qui néanmoins étoient chargées de bagues au nez, aux oreilles, aux doigts, aux bras, & à la cheville du pied: luxe dont leur poſtérité peut hériter.

Les Hindous conſervent la coutume de brûler leurs morts. Mais les gouvernemens Européens & Mahométans ne permettent plus, & les Marattes rarement, que la veuve ſe jette dans les flammes avec le corps de ſon mari. Un Bramin me dit, que ſa famille s'étoit illuſtrée par la permiſſion de ſe brûler avec ſon mari, obtenue par ſa grand-mere comme un témoignage de ſa vertu.

CHAPITRE VII.

De la Religion des HINDOUS.

UN Européen qui voudroit s'inſtruire de la religion de ce peuple, ne peut pas tirer beaucoup de ſecours des Bramins, qui ne s'appliquent à aucune de nos langues. J'ai connu des Banians qui parloient anglois, & qui m'ont donné quelques lumieres ſur cette matiere.

Tous m'aſſurerent unanimement, que les Hindous ſenſés & inſtruits ne reconnoiſſoient & n'adoroient qu'un être ſuprème & unique. Mais que les Bramins avoient inventé des dieux ſubalternes pour ſe prèter à la foibleſſe du peuple, qui ne pouvoit comprendre des idées abſtraites ſi elles n'étoient repréſentées par des images. Ils convinrent encore, que les Bramins intéreſſés avoient chargé peu-à-peu leur religion ſimple de fables abſurdes & de ſuperſtitions ridicules. Je leur objectai leur vénération outrée pour la vache, & toutes ſes repréſentations. Ils me répondirent qu'ils ne révéroient dans ces images que la bonté de Dieu, qui avoit d'onné à l'homme cet animal doux, & d'une utilité indiſpenſable.

Je n'ai rien pu apprendre de poſitif, touchant

leurs divinités ſubalternes, qui paroiſſent être plutôt des ſaints, & des patrons qu'ils vénerent. Un Banian comparoit leurs trois principaux dieux, *Brama*, *Viſtnou* & *Madeo*, à la trinité des chrétiens.

Tous les Hindous croient à la métempſycoſe, & à la purification des ames par le paſſage dans pluſieurs corps. Ce dogme n'eſt pas cependant l'unique cauſe de leur abſtinence de tout ce qui a eu vie. Dans les pays chauds, la chair des animaux en général & celle du bœuf en particulier, eſt regardée comme une nourriture fort mal-ſaine. Les Rasbouts mangent de la viande, & les Marattes ne ſe font aucun ſcrupule d'en fournir à leurs priſonniers de guerre Européens. On pourroit croire que la charité ſinguliere des Hindous pour les animaux, tient plutôt à cette opinion religieuſe.

Le précepte de la purification par l'eau, s'obſerve rigoureuſement dans toutes les Indes. A Surate j'ai vu chaque matin des troupes de femmes & de filles aller ſe baigner dans le Tappi. Elles donnoient des habits propres à tenir à quelques Bramins ſubalternes aſſis ſur le rivage, & étant lavées, elles revenoient changer leurs habits mouillés contre des ſecs, avec tant d'adreſſe, que la moindre partie de leur corps ne paroiſſoit pas à

découvert. Le Bramin ſignoit alors ehaque perſonne d'une marque de couleur rouge au milieu du front, & après une courte priere, toute l'aſſemblée ſe retiroit en ville.

Cette eſpece de ſanctification journaliere paroît être la principale fonction de ces petits Bramins. On les appelle auſſi à la naiſſance d'un enfant, auquel ils mettent en écharpe un mince cordon, que cet enfant porte alors toute ſa vie comme la marque de ſon extraction. Ils aſſiſtent aux fiançailles ; mais uniquement pour aſſigner l'heure favorable au contrat & non pour faire la cérémonie de bénir le mariage.

Les fètes des Hindous, aſſez nombreuſes, ſont en partie civiles & en partie religieuſes. Ils célebrent celle du nouvel an par des illuminations, & par des réjouiſſances de toute eſpece : celle de la noix de coco paroît de la plus haute antiquité. Dans une autre, conſacrée à la mémoire d'un héros, ils ſe barbouillent réciproquement de couleur rouge, pour répréſenter l'état de ce héros ſortant couvert de ſang d'une bataille.

Ils ont auſſi deux ordres de *Fakirs* ou pélerins mendians, appellés *Bargais* & *Guſſeins*, qui voyagent armés, & en troupes de quelques milliers. Ces ordres ſont ennemis jurés, & quand

ils ſe rencontrent, ils ſe livrent de ſanglans combats. Pendant mon ſéjour à Surate, une petite armée de ces fakirs campa près de la ville : le gouvernemenent en prit ombrage, & ne leur permit d'entrer en ville qu'en petit nombre.

On connoît par les relations les pénitences ridicules de ces fakirs. Leur fanatiſme n'eſt pas encore refroidi; & tout fraîchement il eſt mort à Surate un de ces extravagans, qui avoit reſté pendant 20 ans renfermé dans une cage, & les bras toujours levés au-deſſus de la tète.

CHAPITRE VIII.

Des PARSIS.

A BOMBAY, à Surate & dans ſes environs, ſe trouve une colonie d'anciens Perſes, qui à l'occaſion de la conquète de leur patrie par les Arabes mahométans, ſe refugierent il y a 11 ſiecles, dans les Indes: on les nomme *Parſis*. Aimés des Hindous, ils multiplient beaucoup, au lieu que leurs compatriotes dans la province de *Kerman* diminuent à vue d'œil ſous le joug des Perſans muſulmans.

Ces Parſis ſont un peuple doux, tranquille &

laborieux. Ils vivent entre eux dans la plus grande union, aſſiſtent leurs pauvres en commun, & ne ſouffrent pas qu'un homme de leur culte aille demander l'aumône à des gens d'une autre religion. Ils emploient auſſi leur crédit & leur argent, pour mettre un confrere à l'abri des vexations de la juſtice. Si un Parſis ſe conduit mal, ils le chaſſent de leur communion. Ils font le commerce & exercent toute ſorte de profeſſions.

Les Parſis connoiſſent auſſi peu la circoncision que les Hindous. Ils n'épouſent qu'une ſeule femme, & n'en prennent jamais une ſeconde que quand la premiere eſt ſtérile. Ils marient leurs enfans déja à 6 ans : mais ces jeunes époux reſtent ſéparés, chacun dans la maiſon de ſon pere, juſqu'à l'âge de puberté. Leur habillement eſt le même que celui des Hindous, excepté une touffe de cheveux qu'ils gardent au-deſſus de chaque oreille. Tout comme les Perſans modernes, ils ſont fort adonnés à l'aſtrologie, malgré leur peu de connoiſſances en aſtronomie.

Ils conſervent toujours la coutume ſinguliere de laiſſer manger leurs morts par les oiſeaux carnaſſiers, au lieu de les enterrer ou de les brûler. J'ai vu à Bombay, ſur une colline, une tour ronde couverte de planches, où les Parſis expo-

ſent à découvert leurs morts. Quand les chaires du cadavre ſont mangées, ils mettent les oſſemens dans deux chambres ſéparées au bas de la tour.

Les Parſis, ſectateurs de la religion de *Zerduſt*, ou *Zoroaſtre*, adorent un ſeul Dieu, éternel & tout-puiſſant. Ils rendent cependant un certain culte au ſoleil, à la lune, aux étoiles & au feu, comme à des images viſibles de la divinité inviſible. Leur vénération pour ce dernier élément les engage à entretenir continuellement, par des bois odoriférans, un feu ſacré, tant dans leurs temples que dans les maiſons des particuliers aiſés. J'ai vu dans un de leurs temples à Bombay, un feu qui y brûle ſans intermiſſion depuis deux ſiecles. Ils n'éteignent jamais une lumiere en ſoufflant, de crainte de ſouiller par leur reſpiration, la pureté du feu.

La religion des Parſis ordonne auſſi ſtrictement les purifications, que celle des Hindous. Les diſciples de *Zerduſt* ne ſont pas cependant obligés à l'abſtinence de la nourriture animale. Par habitude, ils ne mangent pas du bœuf, parce que leurs ancètres avoient promis au prince Indien qui les reçut dans ſes états, de ne jamais tuer des bètes à cornes : promeſſe qu'ils obſervent en-

core ſous la domination des chrétiens & des mahométans. Le lievre eſt à leurs yeux l'animal le plus impur, pour lequel ils marquent une grande averſion. Ils boivent librement du vin & des liqueurs fortes, que leur religion ne défend pas.

Leurs fètes nommées ghumbars, qui reviennent aſſez ſouvent, & dont chacune dure cinq jours, ſont toutes des commémorations de quelque partie de l'œuvre de la création. Ils ne les célebrent ni avec éclat, ni avec des cérémonies particulieres: ils s'habillent mieux ces cinq jours, font quelques actes de dévotion dans leurs maiſons & viſitent leurs amis.

N'ayant pas eu occaſion de faire des obſervations ſuivies ſur les mœurs & la religion des Parſis, je dois renvoyer le lecteur aux mémoires que *Mr. Anquetil du Perron* a joints à ſa traduction du *Zenda-veſta*, ou livre ſacré de *Zoroaſtre.* On ſait que ce ſavant François eſt allé aux Indes, uniquement dans le deſſein d'étudier la langue & la religion des Parſis.

Ce mélange d'opinions & de mœurs ſi différentes des habitans des Indes, gêne ſouvent les Européens, qui n'ont point de leurs compatriotes pour domeſtiques; c'eſt le cas de preſque tous les négocians étrangers. Un Européen qui n'a à ſon

ſervice que des naturels du pays, & qui ſouhaiteroit de manger un lievre lardé, auroit de la peine à faire parvenir ce plat ſur ſa table. Le Hindou ne voudroit pas le porter, parce qu'il n'oſe pas ſoulever un corps mort; le Parſis non plus, parce que le lievre eſt un animal immonde; & le Muſulman encore moins, parce qu'il ſe ſouilleroit en portant un mets où il y a du lard.

Fin du Tome ſecond.

VIII.





45°
46°
47°
31°
30°
20
Korne
Didsjele
Havisæ Fl.
BENI KIÂB
S. TSCHJÂB
Phrat
Schat el Arab
BASRA
Hafar Fl.
Sable Fl.
Dsjarri Zaade
Zobeir
Gobân
Hindi
Dauasir
Dsjähhre ruin:
Chor Abdilla
Bubeân
Koueit

E

SINUS PERSICUS

maximam partem
ad observationes proprias
A. MDCCLXV institutas
delineatus
a
C. Niebuhr.

Septentrio

Meridies

Occidens

Oriens

0 5 10 15 20 25 30
Milliaria Germanica 15 in uno Gradu

5 0 10 20 30 40
Leuca Gallicæ 20 in uno Gradu

PERSIÆ PARS

FARSISTÂN

KERMESÎR PARS

LARISTÂN

ARABIÆ PARS

TERRÆ OMÂN PARS

Beni Kiâb

Tschjâb

Hindiân

Beni Ass

Beni Hule

Ârâ Muslim

Bahhr Omân

Ora à piscatu concharum margaritiferarum celebris

Korne

Phrat

BASRA

Schat el Arab

Hafar Fl.

Sable Fl.

Goban

Dsjaira Zaade

Zobeir

Desâhhre ruin.

Chor Abdulla

Bubeân

Koueit

s. Grân

Feludsje

Delam

Râs Bang

Bang M.

Gnaue

Bender Rigk

Râs Schat

Chouerî

s. Kalle/Gorou

Charedsj

s. Karek

Abuschähhr

s. Busheer

Rischähhr ruin

Halela

Chormudsj

Lakau

Andsjere

Chor Essire

Râs el Châin

Berdistan

Konkûn

Schilu

Tâhhrie

Aslo

Râs Nabend

s. Cap Naben

Dschir

Tibben

Nachêlo

Schech Schaib

s. Busheab

Schittuar

Hinderabi

Tsjarak

Siraf

Mogo

Râs el Dsjerd

Lundsje

Kunk

Qâs

s. Kyen

Gesche

Beliôr

s. Pollior

Frûr

s. Nobfleur

Schech Sure

Tumb

Tumb Namin

Bumose

Dsjulfâr

Zezarine

Kenn

ruin de PERSEPOLIS

Schirâs

Kaferûn

Grä

Firûs abad

Gambrôn

Bender Abbâs

Minau

Chamir

Hormus

s. Ormus

Laresdsj

s. Larek

Dsjes Drâs

Bindsjâm

Bâsidu

Basadore

Benatha

Salâme

Râs Mussendom

Belhadsjes

Râs Fillam

Lima

Dobba

Chôrfakân

Kalba

Hossesin

Seer f. Dsjulfar

Seer Ditio

Scharedsje

Faraia

Huale

Adsjar

Bahhrein I.

Aual

Samahe

Arad s. Ennebbi Salechh

Gattar

Katif

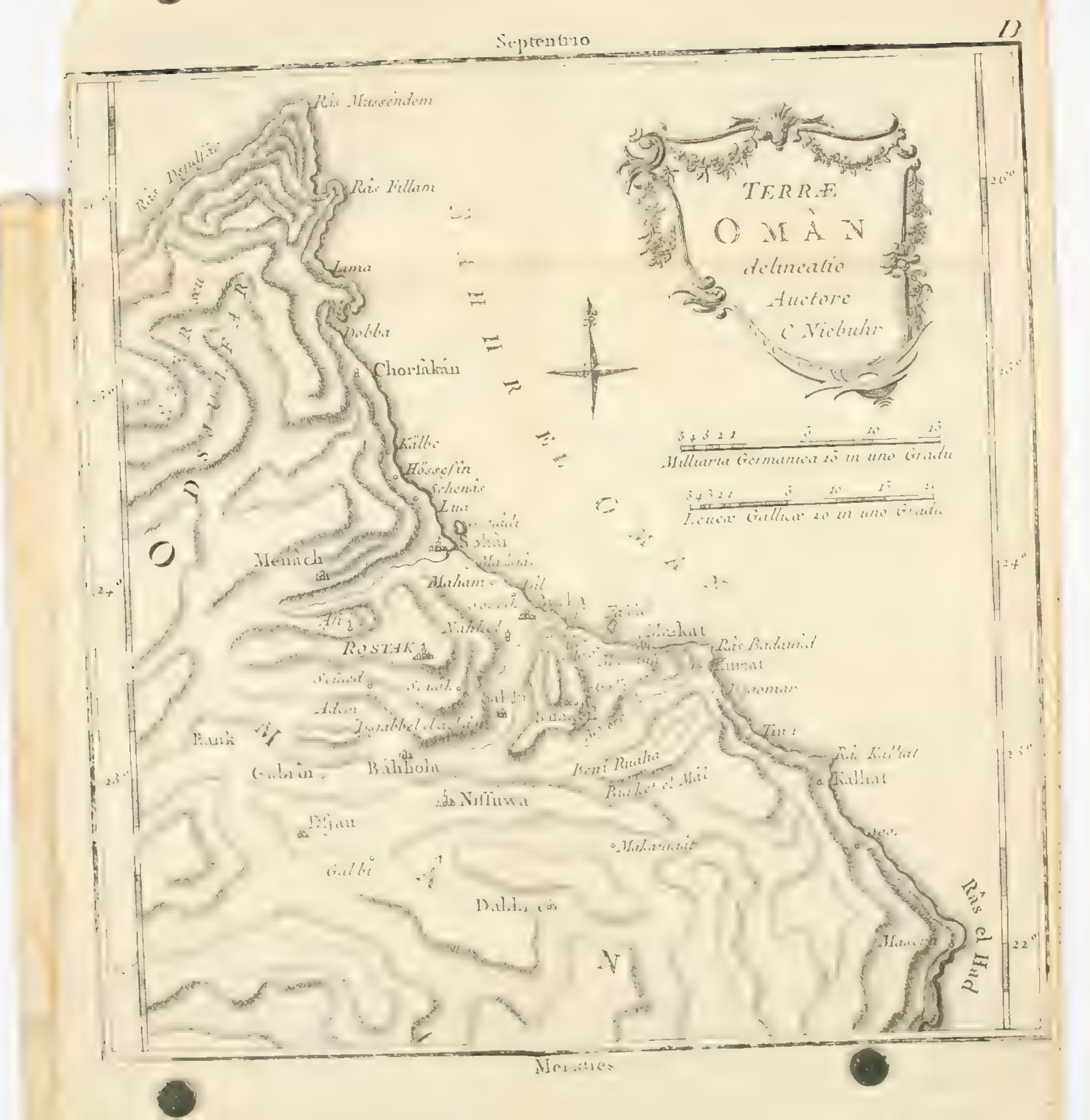
Tarud

Lachsa

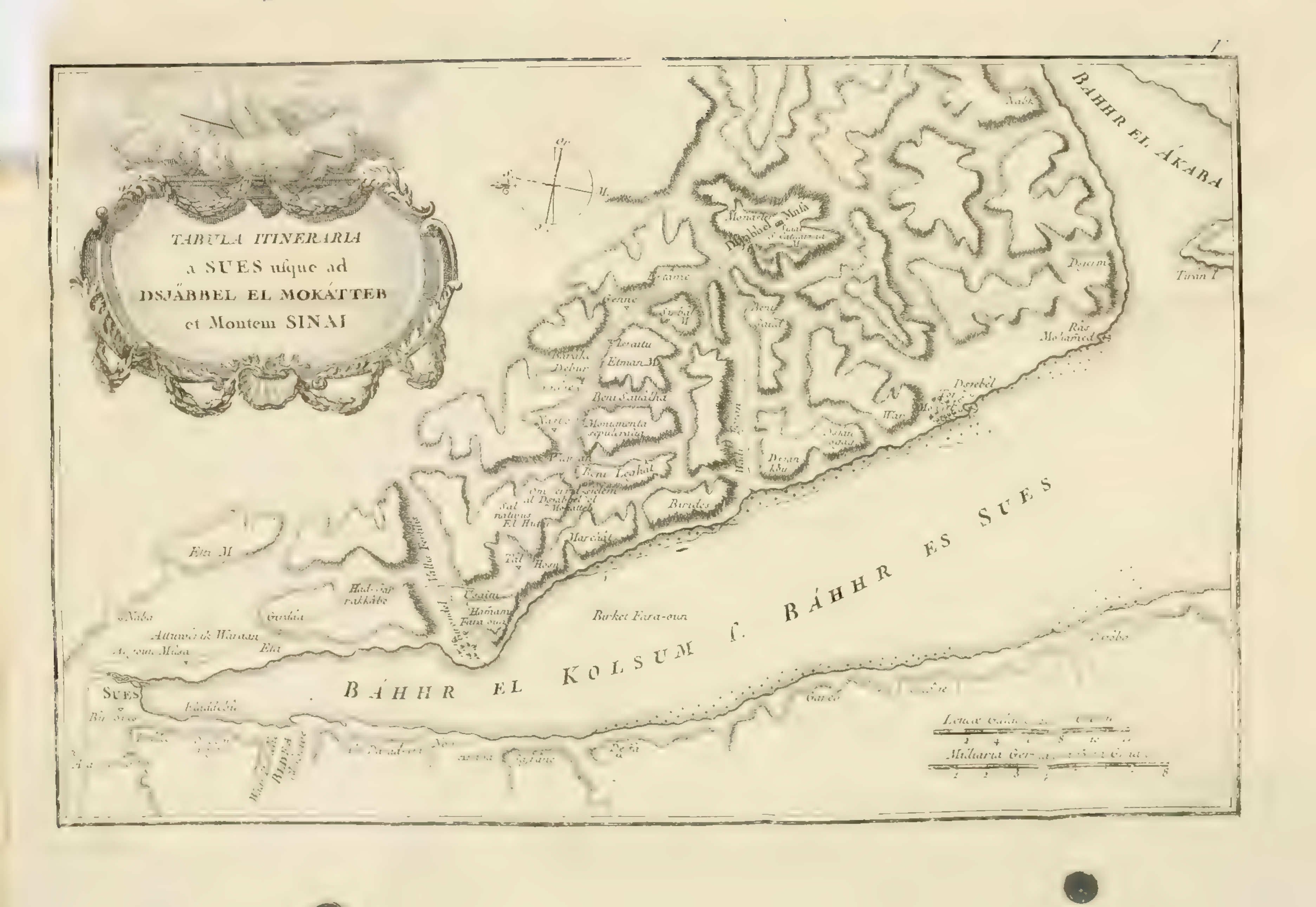
Hadsjar

Bahhrein


Naba
Girdân
Altuwêrik Wardan
Ai-joun Mûsa
Etti
SUES
B A
Eladdebîe
Bîr Sues
Ettâke
Om em
megra
Ad-sjerud
Wadi Ramelie
BEDEA
Ghobeibe
Abu Dar



D
Septentrio
TERRÆ
OMÀN
delineatio
Auctore
C Niebuhr
Milliaria Germanica 15 in uno Gradu
Leucæ Gallicæ 20 in uno Gradu
Râs Mussendom
Râs Fillam
Lima
Dobba
Chorfakân
Kälbe
Hösse∫in
Schenâs
Lua
Sohâr
Menâch
Maham
ROSTAK
Râs Badaund
Beni Ruaha
Birket el Mâi
Nissuwa
Bâhhola
Rank
Râs Kalhat
Kalhat
Râs el Had
Meridies


TABULA ITINERARIA
a SUES usque ad
DSJÄBBEL EL MOKÁTTEB
et Montem SINAI
BAHHR EL ÁKABA
BÁHHR EL KOLSUM S. BÁHHR ES SUES
Dsjäbbel Musa
Monastir
Benu Saualha
Monumenta sepulcralia
Beni Leakat
Birkdes
Marchat
Tor
Ras Mohammed
Tiran I.
Burket Fara-oun
Hammam Fara-oun
Sues
Etti M.
Hadsjar rakkäbe
Gundia
Naba
Ajoun Músa
Etmar M.
Wadi Feran
Valla Fertilis
Wadi Tih
Mulieria Germ.

